





L'HISTOIRE se prépare à écrire ce que lui apprend L'EXPERIENCE, qui se présente à elle avec sa Pierre de touche, & sa Devise *Rerum Magistra*. On voit dans le lointain, la Baie du Cap de Bonne-Espérance; & sur un nuage, les Armes de la Compagnie des Indes Orientales, soutenues par le Dieu du Commerce.

DESCRIPTION

DU CAP DE

BONNE-ESPERANCE;

Où l'on trouve tout ce qui concerne

L'HISTOIRE-NATURELLE

DU PAYS;

La Religion, les Mœurs & les Usages des

HOTTENTOTS;

ET L'ETABLISSEMENT

DES HOLLANDOIS.

TIRÉE DES MEMOIRES

De Mr. PIERRE KOLBE, Maître à Arts,

*Dressés pendant un séjour de dix Années dans cette
Colonie, où il avoit été envoyé pour faire des
Observations Astronomiques & Physiques.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez JEAN CATUFFE.

M. DCC. XLI.

ASSOCIATION

DUBLIN

OF THE



P R E F A C E

D U

T R A D U C T E U R.

IL y a peu de Livres aussi généralement goûtés, que les Voyages; lors du moins qu'ils sont exacts, fidèles & détaillés. On y trouve de quoi se délasser agréablement de quelque occupation plus sérieuse. Les faits merveilleux ou extraordinaires, qu'ils nous présentent de tems en tems, excitent la curiosité, & soutiennent par-là même l'attention. Aussi les a-t-on appellés les Romans des honnêtes-gens. Leur usage, néanmoins, ne

Tome I. * *se*

P R E F A C E

se borne pas au seul amusement : les plus savans y peuvent apprendre diverses choses ; & le Théologien, le Politique, le Médecin, le Naturaliste, y trouvent matière à réflexion.

Mais si cela est vrai à l'égard des Voyages en général, on le peut dire sur-tout de celui que je publie. On y voit en détail la Religion, les Mœurs, les Usages, le Gouvernement, le Caractère, les Occupations, les Vices & les Vertus des HOTTENTOTS, dont jusques à Mr. KOLBE l'on a eu les idées les plus fausses. On y apprend avec quelle sagesse les *Hollandois* se conduisent à l'égard de ces Peuples ; & par quels moyens ils font fleurir les belles Colonies qu'ils y ont établies. Les Géographes, trompés par les fautes des Voyageurs, rectifieront bien des erreurs sur la situation des Lieux, & y apprendront diverses choses sur l'étendue, les bornes, les Rivières & les Montagnes des Colonies. Le Physicien y trouvera divers Phénomènes expliqués très heu-
reu-

DU TRADUCTEUR.

reusement, tels que sont la formation du Sel du Cap, l'origine des Vents réglés qui y soufflent, &c. Le Naturaliste y lira sans doute avec plaisir les Observations, que le laborieux Auteur a faites sur divers Objets surprenans, que la Nature y produit. Le Médecin y verra les Maladies auxquelles les Hottentots & les Hollandois y sont principalement sujets, les Remèdes qu'ils employent, & un Catalogue fort étendu des Plantes qu'on trouve, soit dans les Colonies, soit dans le magnifique Jardin de la Compagnie, soit enfin dans les Pays habités par les Hottentots. Et l'Histoire-Naturelle du Cap doit d'autant mieux être reçue du Public, que personne, jusqu'à présent, du moins que je sache, n'avoit entrepris ce travail, très agréable, à la vérité, mais en même tems très difficile.

Je n'ignore pas, cependant, que les Voyages sont fort décriés. C'est une opinion assez commune, qu'aux Légendes près, il n'est point de Li-

P R E F A C E

vres plus remplis de fictions & de fables. Mais il n'y a rien à craindre de pareil, dans celui que je donne aujourd'hui en François.

Mr. KOLBE, qui l'a publié il y a quelques années en Allemand*, n'est point un Aventurier que la faim ait fait devenir Auteur. C'est un Savant, envoyé au Cap de la part & aux fraix de Mr. le Baron de *Krosick*, Conseiller Privé du Roi de Prusse. Ce Seigneur, plein d'amour pour les Sciences, voulant contribuer à leur avancement, résolut d'envoyer au Cap une Personne capable d'y faire des Observations. Il jetta les yeux sur Mr. KOLBE, dont les connoissances, l'exactitude, & l'application lui promettoient des détails curieux & fidèles. Et notre Voyageur a eu tout le tems nécessaire pour cela, puisqu'il a séjourné au Cap neuf ou dix ans.

On ne sauroit pousser plus loin l'attention & le scrupule, pour s'instruire

(*) Cette Description du Cap de Bonne-Espérance a été imprimée in folio à Nuremberg, en 1719.

DU TRADUCTEUR.

struire des mœurs & de l'Histoire d'un Peuple. Non content d'apprendre le Hollandois & le Hottentot, il a lu avec soin les divers Auteurs qui ont parlé en passant des Habitans naturels du Cap. Les liaisons que sa probité, son bon caractère & son savoir lui avoient procurées dans les Colonies, le mettoient en état de questionner divers Européens qui avoient voyagé chez les Hottentots, & de se procurer diverses Relations manuscrites sur ces Peuples. Mais il ne s'en est pas tenu là. Frappé des contradictions perpétuelles qu'il trouvoit dans les Livres déjà imprimés, dans les conversations avec les gens du Pays, & dans les Manuscrits qu'on lui communiquoit, il voulut tout voir par lui-même. Il fit plusieurs voyages chez les Hottentots, & même chez ceux qui vivent éloignés des Colonies ; parce qu'il s'étoit apperçu que le fréquent commerce avec les Européens, avoit rendu les Hotten-

P R E F A C E

tots voisins du Cap moins sincères & plus défiants. Et comme ces Peuples ne s'ouvrent que difficilement, il tâcha de se concilier leur amitié par de petits présens, qui, joints à sa douceur, à son affabilité & à sa candeur, lui attirèrent bientôt la confiance des plus intelligens. Il les questionnoit, & faisant usage de leurs réponses pour former de nouvelles questions, il en tiroit la vérité, & rectifioit ainsi ou confirmoit les idées qu'il avoit déjà. Divers Hottentots même, des plus considérables de la Nation, le venoient voir assez souvent, tant il avoit su se faire aimer par sa probité & sa générosité; & jamais il ne négligeoit des occasions si favorables de les faire parler & de s'instruire. Avouons donc, que cet illustre Voyageur n'a rien négligé pour s'affurer de la vérité.

La seule chose que la défiance la plus outrée pourroit encore objecter sur la fidélité de cette Relation, c'est que Mr. KOLBE aura peut-être, par son

DU TRADUCTEUR.

son imagination vive, embelli les Réponses de ses Hottentots, & ornés récits de petites additions, que diverses personnes regardent comme des embellissemens presque absolument nécessaires pour rendre une narration intéressante, sur-tout lorsqu'on parle de Peuples aussi grossiers.

Mais si l'on avoit lu l'Original Allemand, & même les Traductions Hollandoise & Angloise qu'on en a publiées, l'on seroit bientôt revenu de ce préjugé. L'air d'intégrité, de modestie & de candeur, qui y règne par-tout, persuade l'esprit & gagne le cœur. On y voit un Homme qui dit les choses avec une naïveté inimitable, sans rechercher aucun ornement; disons tout, en négligeant les plus petits ornemens, ceux même qui se présentoient naturellement.

Si je donnois ici son Ouvrage dans toute son étendue, je n'aurois pas besoin de faire cette observation : deux pages de lecture en apprendroient plus, que tout ce que j'en

P R E F A C E

pourrois dire. Mais, comme on a pu le voir par le frontispice de ce Livre, j'ai travaillé sur les Mémoires que Mr. K O L B E avoit publiés. J'ai disposé à mon gré ce que cet illustre Auteur avoit donné au Public, en y retranchant tout ce que j'ai cru ne pas faire directement au but qu'il s'étoit proposé, ou intéresser trop peu le Lecteur: & ces retranchemens doivent être bien considérables, puisque d'un gros volume *in-folio*, qui en a fait deux médiocres dans la Traduction Hollandoise, j'en ai fait trois petits *in-octavo*. Cependant, malgré tous ces changemens, je crois y avoir encore assez laissé de cet air de naïveté qui règne dans l'Original, pour dissiper tous les scrupules qu'on pourroit avoir sur la manière de narrer de l'Auteur. Je puis même assurer, que les longues & ennuyeuses narrations que j'ai retranchées, sont des témoignages de la scrupuleuse exactitude de l'Auteur.

Enfin, la *Description du Cap de Bon-*

DU TRADUCTEUR.

ne - Espérance par Mr. KOLBE a été très estimée, & l'est actuellement beaucoup, soit en Allemagne, soit en Hollande ou en Angleterre. Voici ce qu'en dit le célèbre Mr. La Croze, Bibliothécaire & Antiquaire du Roi de Prusse *.

De tous les Barbares connus, ces Peuples (les Hottentots) sont les plus hideux & les plus dégoûtans par leur saleté & leur puanteur insupportable. On a voulu les faire passer pour des Athées, aussi-bien que les Caraïbes des Antilles; & il y a des Savans qui prétendent affoiblir par-là cette preuve de l'Existence de Dieu, qu'on tire du consentement de toutes les Nations. On sait présentement, que les Caraïbes ont une Religion & des Prêtres; & ce que Mr. Ziegenbalg rapporte ici †, fait voir que les Hottentots n'ont pas perdu la connoissance de

* 5

Dieu.

* *Hist. du Christianisme des Indes, Liv. VII.*

† Dans un Ouvrage Allemand dont le titre est: *Relation Historique des Conversions faites parmi les Païens dans les Indes Orientales.* Halle 1713. in-quarto. Voyez le Tome I. de cet Ouvrage, Chap. XII. §. IX. pag. 198. 199.

P R E F A C E

Dieu. On pourra objecter, que celui dont il s'agit avoit formé ses idées sur celles des Hollandois, & des autres Chrétiens d'Europe qui habitent au Cap. Mais Mr. KOLBE, qui a demeuré plusieurs années dans le voisinage des Hottentots, & qui, après avoir appris leur Langue, s'est très soigneusement informé de leurs mœurs, est entré dans un grand détail sur leurs pratiques de Religion : pratiques, à la vérité, les plus infames & les plus absurdes qu'on puisse imaginer; mais pourtant fort opposées à l'Athéisme, dont on les a accusés sur le rapport de quelques Voyageurs, qui ne voyant les choses qu'en passant, mettent ordinairement par écrit des jugemens précipités, sur lesquels on ne doit faire aucun fonds. C'est grand dommage que Mr. KOLBE, à qui nous devons les meilleures connoissances que nous ayons jamais eues du Pays & de la Nation des Hottentots, n'ait pas donné ses Mémoires à rédiger à quelque autre Personne, capable d'en retrancher les inutilités, qui rendent souverainement ennuyeux un Livre d'ailleurs utile & instruct-

DU TRADUCTEUR.

structif. C'est à quoi l'on pourroit remédier dans une Traduction, si quelque Personne judicieuse vouloit se donner la peine de l'entreprendre.

Ce passage montre le fonds qu'on doit faire sur la fidélité & l'exactitude de notre Voyageur ; & nous apprend en même tems, la nécessité où l'on étoit de rédiger l'Ouvrage. Et c'est dans ces vues, que cette Traduction a été faite.

Je n'ai pas présumé d'avoir tout le discernement, que Mr. *La Croze* semble demander de celui qui voudroit travailler à cette Traduction abrégée. Mais voyant qu'il ne se présentoit personne, j'ai cru que le Public aimeroit mieux avoir le plan proposé par Mr. *La Croze*, exécuté médiocrement, que de ne point l'avoir du tout. D'ailleurs, il étoit tems de donner aux François une Relation fidèle & exacte du Cap de Bonne-Espérance. Ainsi je me flatte que les Personnes intelligentes, persuadées de la difficulté qu'il y avoit
de

P R E F A C E.

de rédiger cet Ouvrage, & de le décharger des inutilités qu'il contenoit, voudront bien, en faveur de mes bonnes intentions, recevoir avec indulgence mon travail. Et comme la bonté de l'Ouvrage me persuade qu'il s'en fera plus d'une Edition, je promets de profiter dans les suivantes, des avis & des corrections que l'on voudra bien me communiquer.

A V E R T I S S E M E N T.

Comme on ne parle que Hollandois au Cap de Bonne-Espérance, & que les Cartes dont cet Ouvrage est enrichi ont été dressées sur les Lieux, tous les Noms s'y trouvent en cette Langue. Mais cela ne procure aucun inconvénient dans la Traduction. Car, outre que ce sont presque tous Noms-propres qu'on ne sauroit traduire, l'explication de tous ceux qui peuvent causer quelque difficulté, se trouve dans l'endroit du Livre auquel la Carte se rapporte.

T A B L E

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

De la Première Partie.



C H A P I T R E I.

Voyage de l'Auteur au Cap de Bonne-Espérance, & à quelle occasion il l'entreprit.

Pag. 1

C H A P I T R E II *De la découverte du Cap de Bonne-Espérance. II. Dispute entre les Portugais & les Naturels du pays, dans laquelle périrent le Vice-Roi du Brésil & plusieurs de ses gens. III. Cruelle vengeance que les Portugais tirèrent de cette insulte.*

Pag. 17

C H A P I T R E III *Les Hollandois commencent à toucher au Cap II. Van Riebeeck remarque les avantages que la Compagnie des Indes pourroit tirer d'un établissement en ce pays. III. Il y est envoyé. IV. Il traite avec les habitans. V. Les Directeurs y envoient des Colonies. VI. La Compagnie y envoie des femmes. VII. Guerre des Hollandois avec les anciens habitans. VIII. Nouveau Traité*

Pag. 21

C H A P I T R E IV. *De la Latitude & de la Longitude du Cap de Bonne-Espérance, & de la déclinaison de l'Aiguille aimantée dans cet endroit.*

Pag. 30

C H A P I T R E V. *Du vrai Nom des habitans du Cap de Bonne-Espérance. II. De leur Origine. III. De leur Langage.*

Pag. 35

TABLE DES

CHAPITRE VI. *Caractère des Hottentots. Exagérations des Auteurs sur ce sujet. II. Les Hottentots apprennent assez facilement les Langues de l'Europe. III. Ils excellent dans l'Agriculture. IV. Leur Chasteté. V. Leur Justice. VI. Ils sont excellens Domestiques. VII. Généreux & charitables. VIII. Caractère d'un Hottentot appelé Clas, & son histoire. IX. Ils sont adonnés à l'Yvrognerie. X. Paresse de ces peuples. XI. Leur extrême malpropreté. XII. Ils se frottent le corps de graisse mêlée de suie. XIII. Ils abhorrent la graisse de poisson. XIV. Raison pour laquelle ils se graissent. XV. Ils vivent longtems.*

Pag. 57

CHAPITRE VII. *De l'Extérieur des Hottentots.*

Pag. 83

I. *De l'Air des Hottentots, de leurs Cheveux, & de leur Barbe. II. De leur Stature. III. De leur Couleur. IV. D'une Excrescence extraordinaire, que les Femmes ont au bas du ventre. V. Deux erreurs du P. Tachard réfutées.*

CHAPITRE VIII. *Del'Habillement des Hottentots.*

Pag. 96

I. *Des Habits des Hommes. II. Des Habits des Femmes. III. Des Ornemens communs aux deux Sexes. IV. Quelques différences qu'il y a dans les habillemens & les ajustemens, entre les diverses Nations des Hottentots.*

CHAPITRE IX. *Des diverses Nations des Hottentots.*

Pag. 109

I. *Des Gunjemans. II. Des Kochoquas. III.*

Des

CHAPITRES.

Des Soffiquas. IV. Des Odiquas. V. Des Chirigriquis. VI. Des Habitans de la grande & petite Namaqua. VII. Des Attaquas. VIII. Des Kōopmans. IX. Des Hessaquas. X. Des Sonquas. XI. Des Dunquas. XII. Des Damaquas. XIII. Des Gauros ou Gauriquas. XIV. Des Houteniquas. XV. Des Chamtouers. XVI. Des Heykoms. XVII. Hottentots Voleurs & Brigands. XVIII. Des Habitans de la Terre de Natal, les Caffres.

CHAPITRE X. De la forme du Gouvernement des Hottentots. Pag. 137

I. *Des Chefs de la Nation. II. Des Capitaines des Kraals ou Villages. III. Des Cours de Justice, & de la manière de procéder dans les Causes civiles. IV. Du Conseil suprême de la Nation. V. De l'autorité & de l'influence des Hollandois sur les affaires des Hottentots.*

CHAPITRE XI. De la manière dont les Hottentots font la Guerre. Pag. 152

I. *Causes de leurs Guerres. II. Préliminaires de la Guerre. III. De leurs Armes. IV. De leur Ordre de bataille. V. De leurs Bœufs de guerre. VI. Singularités que quelques Hottentots observent dans les Batailles. VII. De leurs Traités de Paix. VIII. De leur Humanité & de leur Cruauté. IX. De leurs Alliances. X. De leurs Exercices militaires.*

CHAPITRE XII. De la Religion des Hottentots. Pag. 170

I. *Il est difficile de tirer de ces Peuples les idées qu'ils ont sur la Religion. II. Ils croient qu'il y a un Dieu suprême, mais ils ne lui*

T A B L E D E S

rendent aucun culte. III. Ils adorent la Lune, comme une Divinité inférieure. IV. Ils adorent un certain Insecte. V. Ils rendent des hommages religieux aux Hottentots qui sont morts en odeur de sainteté. VI. ils adorent une Divinité malfaisante, pour empêcher qu'elle ne leur fasse du mal. VII. Cérémonies religieuses qu'ils pratiquent avant que de passer une Rivière, ou d'entrer dans la Mer. VIII. De leurs Fêtes. IX. Ils croient l'immortalité de l'Âme, mais sans croire ni punition ni récompense après la mort. X. De leurs Prêtres. XI. Obstinement attachés à leur Idolatrie, ils refusent d'être instruits.

CHAPITRE XIII. De la Musique & de la Danse des Hottentots. Pag. 207

I. Leurs Instrumens de Musique. II. Leur Musique vocale III. Les oui-dire du P. Tachard rapportés & réfutés IV. La Danse des Hottentots

CHAPITRE XIV. Des Mariages des Hottentots. Pag. 221

I. De leur manière de faire l'amour. II. De leurs Cérémonies nuptiales. III. De leur Feste de noces IV. Ils n'y font entrer ni Danses, ni Musique. V. Leur Dot. VI. La Polygamie est permise. VII. Du Mariage des Veuves. VIII. Les Mariages entre les Cousins Germains, & issus de Germains, sont illégitimes. IX. L'Adultère est puni de mort. X. Du Divorce XI. Erreurs de Vogel sur les Mariages de ces peuples.

CHAPITRE XV. Du Domestique des Hottentots. Pag 234

I. Fon-

CHAPITRES.

- I. *Fonctions du Mari.* II. *Occupations de la Femme.* III. *Comment ils vivent ensemble.* IV. *Comment sont terminés les différends qui s'élèvent entre eux.*

CHAPITRE XVI. De la Nourriture des Hottentots. Pag. 241

- I. *Nourriture ordinaire des Hottentots.* II. *Ils aiment passionnément une certaine racine qu'ils appellent Kanna.* III. *Ils mangent des Poux.* IV. *Lorsqu'ils sont dans le besoin, ils mangent de vieux souliers & des bandes de peau.* V. *Ils n'usent ni de sel, ni d'épiceries; ils aiment cependant les mets accommodés à l'Européenne.* VI. *Ils s'abstiennent de certaines viandes.* VII. *Leur Boisson ordinaire.* VIII. *Ils aiment à l'excès les Liqueurs fortes.* IX. *Aussi-bien que le Tabac & le Dacha.* X. *Provisions qu'ils portent avec eux, lorsqu'ils vont à la chasse ou en voyage.*

CHAPITRE XVII. De l'Accouchement des Hottentottes, & de ses suites. Pag. 259

- Des Sages-femmes.* II. *Le Mari est réputé souillé, s'il reste dans la maison pendant l'Accouchement.* III. *Décoction qui facilite l'Accouchement.* IV. *Cérémonies observées envers un Nouveau-né.* V. *Exposition des Filles.* VI. *Charité des Européens.* VII. *Précautions prises contre les Magiciens.* VIII. *Comment on accommode le Nombriil des Enfans.* IX. *On rend les Enfans camarads.* X. *Purification des Femmes.* XI. *On donne un nom à l'Enfant.* XII. *Comment on l'accoutume à fumer.*

T A B L E D E S

CHAPITRE XVIII. Des Enfans,
& de leur Education. Pag. 271

I. *Ce qu'on enseigne aux Enfans.* II. *De la coutume qu'ont les Hottentots de faire leurs Garçons demi-Eunuques.* III. *Raisons de cette coutume.* IV. *Des cérémonies avec lesquelles on reçoit un Garçon au rang des Hommes.* V. *Des suites qu'a cette réception par rapport aux Mères de ces Enfans.*

CHAPITRE XIX. Des Villages des Hottentots, & de leurs Demeures. Pag. 284

I. *Des Villages.* II. *Changement de demeure.* III. *Erreurs de plusieurs Auteurs sur les Habitations des Hottentots.* IV. *De leurs Huttes.* V. *De leurs Meubles.*

CHAPITRE XX. De la manière dont les Hottentots gouvernent leur Bétail. Pag. 291

I. *Attachement des Hottentots pour leurs Troupeaux.* II. *Comment les pauvres s'y prennent pour en acquérir.* III. *Comment ces Peuples gardent leur Bétail.* IV. *Jamais ils ne séparent les mâles d'avec les femelles.* V. *Comment ils châtent les Taureaux.* VI. *Et les Béliers.* VII. *Comment ils tirent les Vaches qui ne sont pas dociles.* VIII. *De la malpropreté de leur Lait.* IX. *Comment ils font le Beurre.* X. *Les Européens s'en servent.* XI. *Ils donnent à boire le Babeurre aux Veaux & aux Agneaux.* XII. *Les Hottentots boivent du Lait de Vache, mais jamais de celui de Brebis. Les Femmes boivent de l'un & de l'autre.* XIII. *Comment ils gardent leurs Troupeaux pendant la nuit.*

CHAPITRES.

nuit. XIV. *De leurs Chiens.* XV. *De leurs Bœufs de guerre.* XVI. *Scins qu'ils prennent de leurs Veaux.* XVII. *Ce qu'ils font lorsque leurs Bestiaux multiplient trop.* XVIII. *De leurs Bœufs de charge.* XIX. *Il y a peu de Maladies épidémiques parmi leurs Troupeaux.* XX. *Des Médecins des Bestiaux.* XXI. *Remèdes qu'ils employent.* XXII. *Sacrifices qu'ils font lorsque quelque maladie règne parmi leurs Troupeaux.* XXIII. *Ils font passer par le feu les Brebis.* XXIV. *Pourquoi.*

CHAPITRE XXI. Du Trafic des Hottentots. Pag. 318

I. *Ils ne négocient que par échange.* II. *Des dents d'Éléphant.* III. *Comment ils commercent entre eux.* IV. *Caractère des Hottentots qui commercent.* V. *Ce qu'ont dit les Voyageurs du Commerce des Hottentots.* VI. *Comment il faut voyager chez eux.*

CHAPITRE XXII. Des Métiers qu'exercent les Hottentots. Pag. 324

I. *Des Bouchers.* II. *Pelletiers.* III. *Tailleurs.* IV. *Ouvriers en Yvoire.* V. *Des Faiseuses de Nattes.* VI. *Cordiers.* VII. *Potiers.* VIII. *Et des Forgerons.*

CHAPITRE XXIII. De la manière de chasser & de pêcher des Hottentots. Pag. 331

I. *De la Chasse du Lièvre, du Daim, & des Chèvres.* II. *Des Chasses générales.* III. *Chasse de l'Éléphant.* IV. *De celle du Lion, du Tigre & du Léopard, &c.* V. *Trappe aux Eléphants.* VI. *Ordre de Chevalerie.*

TABLE DES CHAPITRES.

VII. *Comment ils prennent le Poisson.* VIII. *Ils sont bons Nageurs.*

CHAPITRE XXIV. De la Médecine & de la Chirurgie des Hottentots.

Pag. 345

I. *Etat de la Médecine & de la Chirurgie chez les Hottentots.* II. *De leurs Médecins & de leurs Chirurgiens.* III. *De leurs Contre-charmes.* IV. *De leur manière d'appliquer les Ventouses.* V. *De leur manière de saigner.* VI. *De leur manière de guérir une plaie faite avec une arme empoisonnée.* VII. *De leur manière de rebabiller un membre.* VIII. *De leur manière de raser la tête.* IX. *De leurs Amputations.* X. *Diverses sortes de Remèdes qu'ils employent.*

CHAPITRE XXV. Des Funerailles des Hottentots.

Pag. 357

I. *Pratiques usitées lorsqu'un Hottentot est à l'agonie.* II. *Lorsqu'il a rendu l'esprit.* III. *Comment ils portent le Corps en terre.* IV. *Cérémonies qui se pratiquent au retour.* V. *Raisons de ces cérémonies.* VI. *On célèbre une fête, & les Parens se mettent en deuil.* VII. *Cruauté exercée envers les Vieillards.* VIII. *Des Héritages.*



DESCRIPTION

DU CAP DE

BONNE-ESPERANCE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Voyage de l'Auteur au Cap de Bonne-Espérance, & à quelle occasion il l'entreprit.

DÈS ma jeunesse, je m'étois senti beaucoup d'inclination pour les voyages. Il y avoit longtems que je formois des desirs inutiles, faute d'occasion favorable pour satisfaire ma passion dominante. Je laisse donc à juger quelle fut ma joie, lorsque j'appris de Mr. le Baron de KROSICK, Conseiller Privé du feu Roi de Prusse, qu'il étoit dans le dessein d'envoyer au Cap de Bonne-Espérance une personne pour y

Tomé I. A faire

faire des Observations Astronomiques ; & que cet illustre Seigneur, dont j'avois l'honneur d'être alors le Secrétaire, avoit jetté les yeux sur moi.

Cette proposition, qu'il accompagna d'un compliment très gracieux sur ma capacité & mon application, fut le comble de mes vœux ; aussi la reçus-je avec le plus grand empressement. J'y trouvois un triple avantage. D'abord, elle me fournissoit les moyens de donner une preuve de l'attachement sincère que j'avois pour le service de mon protecteur. En second lieu, je me voyois en état d'être de quelque utilité à la République des Lettres, en publiant une Relation exacte d'un Peuple dont on avoit jusques alors parlé fort diversement, & d'un Pays dont on n'avoit encore que des descriptions fort incertaines. Je satisfaisois enfin l'envie que j'avois toujours eue, de voir & de connoître les Pays étrangers. Mon généreux patron régla la pension qu'il vouloit m'assigner chaque année, il me promit sa protection & son crédit ; je lui témoignai la reconnoissance dont j'étois pénétré, & je me préparai incessamment à partir.

Je me pourvus pour cet effet de livres, d'instrumens de Mathématiques, & des autres choses qui devoient servir à mon dessein, lorsque je serois arrivé au Cap. Mr. de Krosick me remit quelques lettres pour divers Seigneurs de Hollande. Il en avoit connu plusieurs à la Haie, pendant qu'il y
 avoit

avoit été Plénipotentiaire de la Maison de Wolfembuttel dans le tems des négociations de Ryswick. Il étoit encore lié avec ceux qui avoient été à Berlin en qualité d'Ambassadeurs de la part des Etats-Généraux. Il me recommandoit à ces anciens amis, il leur communiquoit son dessein, & les prioit de vouloir me favoriser, en employant leur crédit auprès des Directeurs de la Compagnie des Indes à Amsterdam, afin que je pusse faire le voyage sur un de leurs vaisseaux, & qu'arrivé au Cap de Bonne-Espérance, j'eusse la protection du Gouverneur.

Le 2 d'Octobre 1704, je partis de Berlin, après avoir pris congé de mon généreux patron, de son illustre famille, & de tous mes amis.

Arrivé à Amsterdam, j'appris qu'il y avoit au Texel plusieurs vaisseaux de la Compagnie prêts à mettre à la voile, & qui n'attendoient qu'un vent favorable pour partir. Mais craignant que si je voulois profiter de ces premiers vaisseaux, il ne me restât pas assez de tems pour achever de régler mes affaires, je crus qu'il valoit mieux attendre le départ d'une nouvelle Flotte, qui devoit mettre en mer vers les fêtes de Noel. Je profitai de cet intervalle, pour faire usage des lettres que j'avois. Je les présentai, & par le crédit des illustres amis de mon patron, j'obtins des Directeurs de la Compagnie des Indes les articles suivans.

1^o. Que je serois reçu sur un de leurs vais-

seaux pour passer au Cap de Bonne-Espérance, & que je mangerois à la table du Capitaine. On me donnoit un cabinet très commode, afin de pouvoir sans interruption continuer mes études, & mettre en ordre les observations que je ferois dans le cours de notre voyage. Pour cela je devois donner une somme assez modique: on eut égard à l'utilité de mon dessein, & aux puissans protecteurs qui m'avoient fortement recommandé.

20. A mon arrivée au Cap, le Gouverneur devoit me procurer un endroit propre à faire mes observations, & me prêter une pendule qui appartenoit à la Compagnie.

30. J'eus permission de choisir, dans la garnison du Cap, une personne que je devois instruire dans l'Astronomie, afin qu'il pût m'aider dans mon dessein. A mon départ, je devois lui laisser quelques instrumens de Mathématiques, pour qu'il pût continuer les observations.

Toutes choses étant ainsi disposées, le 22 de Décembre 1704 je m'embarquai au Texel avec plusieurs autres passagers, sur le vaisseau *l'Union*. Nous restâmes au port jusques au 8 de Janvier 1705, que notre vaisseau mit à la voile avec huit autres qui alloient de conserve aux Indes.

Comme les Etats-Généraux étoient alors en guerre avec la France, pour éviter l'ennemi nous fîmes route vers le Nord, dans le dessein de côtoyer l'Ecosse. Mais nous n'étions pas fort avancés, que notre Flotte avoit
déjà

déjà été plusieurs fois séparée par les vents, enforte que souvent les vaisseaux étoient hors de vue les uns des autres : circonstance que je ne rapporte pas, comme si elle étoit en quelque façon extraordinaire ; mais seulement pour avoir occasion de parler de la tendre inquiétude & des craintes que produisent ces séparations en tems de guerre, & de la joie qui renait tout à coup dans les cœurs, lorsque les vaisseaux ainsi séparés reviennent à la vue de leurs compagnons. Dès que quelque vaisseau étoit écarté du gros de la Flotte, nous craignons qu'il ne fût attaqué : dès que nous le découvriions, nous le prenions pour quelque Armateur qui venoit à nous. Chaque vaisseau qui reparoissoit, faisoit mettre tout le reste de l'équipage en défense : les amis se soupçonnoient comme des ennemis, jusqu'à ce que se reconnoissant, ils faisoient retentir l'air de cris de joie.

Lorsque j'avois quitté Amsterdam, j'entendois très peu de Hollandois, & il n'y avoit personne, sur le vaisseau où j'étois, qui fût d'autre langue. On n'aura donc pas de peine à se persuader que je me trouvai fort embarrassé dans les commencemens. Je m'appliquai de toutes mes forces à apprendre une langue qui m'étoit devenue nécessaire. Mais avant que d'avoir fait des progrès assez considérables, j'eus beaucoup à souffrir. Malgré mes efforts assidus, je péchois si souvent contre la grammaire, la pro-

nonciation, & le génie de la langue; on avoit tant de peine à m'entendre, & je déchirois si cruellement les mots, que dans tous les quartiers du vaisseau on se moquoit de moi. Les matelots sur-tout me regardoient comme un homme extraordinaire: les violens assauts qu'ils me donnoient, me forcèrent à me concentrer dans mon cabinet, & me causèrent tant de dépit, que je n'osois presque plus me montrer.

Cette retraite, & le manque des douceurs de la conversation, me jettèrent dans une profonde tristesse, qui jointe au froid extrême que je souffris dans le passage du Nord, me causa une dangereuse maladie. Mon sang étoit en quelque manière glacé dans mes veines. Pendant plusieurs jours, on desespéra de ma vie: mais après avoir pris les remèdes que je pouvois me procurer sur mer, ma maladie se fixa en fièvre intermittente; & ce ne fut que sur la fin de Février, qu'avec la bénédiction de Dieu, & par les soins du Chirurgien du vaisseau, je me vis entièrement rétabli.

La chaleur du climat dans lequel nous étions alors me ranîma, & produisit sur moi un effet étonnant. A mesure que la Flotte s'éloignoit du Nord & avançoit vers la Ligne, je sentois ma santé s'affermir & mes forces renaître. J'éprouvai même qu'en approchant du Soleil, la mélancolie dont j'étois accablé se dissipoit; de manière que je me trouvaï parfaitement rétabli, lorsque je fus sous
la

la Zone torride. Ce ne fut pas le seul bonheur que j'eus entre les Tropiques : je commençai alors à favoir assez de Hollandois pour avoir quelque conversation avec mes compagnons de voyage ; & comme si le changement de climat eût changé leurs sentimens & leurs manières, il n'y avoit personne de l'équipage qui n'eût des égards pour moi, & qui ne s'empressât à me faire plaisir & à m'obliger. Ils avoient sans doute été instruits des recommandations que j'avois, & du but de mon voyage ; j'en jugeai du moins ainsi, par leur empressement à satisfaire à toutes mes questions. Si même il arrivoit quelque chose, ou qu'il parût quelque phénomène qu'ils pussent soupçonner devoir mériter mon attention, à l'envi les uns des autres ils venoient m'en avertir. Ces bonnes manières étoient très convenables à ma situation, & me mettoient en état de remplir avec beaucoup d'exacritude mes desfeins. Les petits services que je m'empressois de leur rendre de mon côté, servirent à les confirmer dans leurs bonnes dispositions.

Le dernier jour de Février nous découvrimes une petite baleine, qu'on appelle en Hollandois *Noord-Kaper*. C'étoit un signe que nous approchions des Iles du *Cap-Verd*. Les matelots, & en général tous ceux du vaisseau, témoignèrent à cette vue une joie extraordinaire. On n'entendoit de tous côtés que des instrumens de musique, des

voix & le bruit des danses. Jamais peut-être ces gens-là n'avoient fait tant de faits en terre ferme, ni donné des preuves d'une si grande vivacité.

Le jour suivant, nous eumes une nouvelle preuve que nous n'étions pas éloignés du *Cap-Verd*: nous trouvames que nous avions passé le Tropique du Cancer. La couleur de la mer étoit un indice que nous approchions de ce Cap: l'expérience a appris qu'elle prend un verd plus foncé près de cet endroit, & elle conserve cette couleur jusques au Cap de Bonne-Espérance.

Le 9 de Mars nous découvrimes les Iles du Cap-Verd, qui sont les *Hespérides* des Anciens; & le 10 au matin nous vimes fort distinctement celles de *Ste. Lucie*, de *S. Nicolas* & de *Chaon*. Sur le midi, nous appercumes l'île de *Feu*, par la fumée qui sort d'un Volcan qu'il y a. Le 11, nous nous trouvames à la hauteur de l'île de *S. Jaques*; mais nous fumes repoussés par les vents contraires. Le 12, nos matelots prirent un gros *Goulu de Mer*, poisson que plusieurs Nations méprisent, mais dont nos gens firent un très bon repas. Cet animal avoit six pieds de long. Le 13 faillit à nous être fatal. Nous avions dessein de côtoyer l'île *S. Jaques*; déjà nous distinguions ses vallées & ses rochers escarpés, nous voyions fort distinctement l'étendue & la situation de la ville; lorsque tout d'un coup nous nous trouvames surpris du calme.

me. Outre cela, le flux nous attiroit si fortement sur l'Île, que nous étions en grand danger de périr. En-vain nous tâchions à force de rames de lutter contre le danger pressant; déjà nous n'étions pas à 200 toises d'un rocher, nous nous croyions tous perdus sans ressource; lorsqu'il plut à Dieu de nous envoyer un vent de terre qui nous chassa en mer, & qui nous conduisit heureusement au port de *Braya*, à trois lieues où environ de la ville de *S. Jaques*. On salua le château de ce port de quinze coups de canon, & nous en reçumes le même nombre, & du château, & des autres vaisseaux qui étoient dans le port.

L'après-midi nous reçumes visite d'un Gentilhomme Portugais, accompagné d'un Prêtre, qui s'appelloit le Père *Francisco Lombeer*. Mais ni l'un ni l'autre n'entendoient le Hollandois. Nous parlions Latin, le Père *Francisco* & moi: ce Prêtre servoit d'interprète au Portugais, & je rendois le même office à mon Capitaine. Ce Père étoit Nègre, né de parens Catholiques-Romains d'Angola. Il avoit fait ses études à *S. Jaques*, & en le faisant Prêtre & Curé, on avoit sur-tout eu dessein de le mettre en état de travailler à la conversion de ses compatriotes. Mais si l'on connoît l'arbre à ses fruits, son goût pour le plaisir & pour la vie joyeuse avoit sans doute détruit la bonne éducation qu'on lui avoit donnée. Pendant que nous fumes ensemble, le Père

mangea au moins deux livres de fromage de Hollande, & ne fit que boire de l'eau de vie, qui lui éclaircit tellement la voix & lui délia si bien les jarrets, qu'il commença à chanter & à danser avec une vivacité étonnante. Il nous régala avec cela de mille singeries, & nous convainquit enfin qu'on avoit eu tort d'en faire un mauvais Prêtre, puisqu'il avoit tant de dispositions à devenir un excellent Arlequin. En nous quittant, le Père m'invita, avec quelques autres personnes de l'équipage, d'aller prendre un dîner chez lui, pour voir en même tems sa *Bibliothèque choisie*; c'est ainsi qu'il l'appelloit. Nous acceptames l'invitation, & le 15 nous nous rendimes chez lui. Il nous reçut fort honnêtement. Nous vimes ses livres. D'abord il nous présenta un Corps de Droit Civil, en nous apprenant qu'il étoit Docteur en Droit. Nous vimes quelques Légendes, quelques Bréviaires, & autres Écrits semblables, qui composoient toute cette excellente Bibliothèque.

Cependant, le vaisseau faisoit provision de bois & d'eau douce, & notre Capitaine achetoit quelques denrées & quelques fruits que produit l'île. Tout y est à très grand marché. Les bœufs nous revinrent à 25 florins la pièce, nous donnames pour un cochon 7 florins & demi, & pour une chèvre 25 sols. J'eus cent belles oranges pour un demi-millier d'épingles, & pour l'autre
de-

demi-millier on me donna cinq poules grasses.

Le 18 de Mars, nous fimes une visite de cérémonie au Gouverneur du Château, que nous n'avions encore vu qu'en passant. Il nous fit voir quelques curiosités, & entre autres une très belle canne garnie d'une pomme d'argent, dont lui avoit fait présent *Guillaume-Adrien van der Stel*, Gouverneur du Cap de Bonne-Espérance, lorsqu'il passa par Braya en allant prendre possession de son Gouvernement. Le Gouverneur nous fit l'honneur de nous introduire dans l'appartement de son Epouse, que nous trouvâmes avec plusieurs autres femmes. Elle nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous offrit du pain de blé de Turquie, du beurre & du fromage. Nous lui fimes aussi présent d'un paquet de tabac, dont toutes ces Dames fumèrent en notre présence, avec beaucoup de grace.

Nous avions fort envie, quelques personnes de l'équipage & moi, d'aller faire un tour à la ville de S. Jaques; mais le Père *Lombeer*, & divers Portugais nous firent changer de dessein. Ils nous représentèrent que nous serions obligés de passer par quelques endroits escarpés & de difficile accès; que par-tout le terrain étoit d'une chaleur si brulante, que les esclaves étoient obligés de voyager pieds nus, & que même assez souvent ils périssoient de soif, ne trouvant sur leur route ni eau, ni aucun
autre

autre rafraichissement. La pluye est extrêmement rare dans ce pays, jusques-là qu'il n'en tombe pas quelquefois de sept ou huit ans. Cela n'empêche pas que le terroir n'y soit très fertile. On y trouve en abondance des cotonniers, des orangers & des citronniers. Les vallées fournissent des cannes de sucre, du ris, des fèves &c. denrées dont les habitans tirent un revenu très considérable. Les montagnes sont couvertes de diverses sortes d'arbres & de plantes, comme de l'*Indigo*, de l'*Acacia rupina*, du *Barba Jovis*, & d'une grande quantité de très belles fleurs. Les abondantes rosées qui y tombent dans de certaines saisons, tiennent lieu de pluye, & arrosent à son défaut les arbres & les plantes.

Les Pilotes prirent la hauteur du Soleil, & trouvèrent l'élevation du pole à 14 deg. 40 min.

Le 19 de Mars, nous mimes à la voile. Le vent nous fut très favorable pendant quelque tems; mais dès que nous fumes plus près de la Ligne, il tomba tellement, que nous nous trouvames enfin dans une espèce de calme. Pendant quelques jours, nous n'avancames que très peu. L'équipage employa ce tems-là à se divertir & à jouer plusieurs farces, qui de tems en tems excitoient de violens éclats de rire: je ne prenois à tout cela que fort peu de plaisir. J'ose assûrer cependant, que quel que puisse être le mérite des autres Nations maritimes

de

de l'Europe dans un combat naval, les Hollandois l'emportent sur toutes dans une farce navale.

Le 7 d'Avril, nous nous trouvâmes précisément sous l'Equateur. Presque tout l'équipage languissoit de l'excessive chaleur, & du long calme qui étoit survenu. Plusieurs avoient le scorbut, accompagné d'une fièvre ardente. Quelques-uns tomboient dans une noire mélancolie; d'autres devenoient enragés & furieux, en sorte qu'on étoit obligé de les garder soigneusement, pour les empêcher de se précipiter dans la mer. Quelques soins même qu'on prit à cet égard, il se perdit un matelot, sans que jamais personne ait pu dire ce qu'il étoit devenu. Ces dangereuses maladies durèrent pendant tout le mois d'Avril. Nous eumes très souvent des éclairs & des tonnerres. Plusieurs fois nous fumes en danger de périr par ces tourbillons de vent, que les Naturalistes appellent *Ecnephiæ*. Ces tourbillons sont fort fréquens entre les Tropiques: nous en parlerons ci-après plus amplement.

Un cercle, que nous vîmes autour de la Lune trois nuits consécutives, nous persuada que nous aurions du vent. Nous ne fumes pas trompés dans nos espérances, il souffla bientôt après avec beaucoup de violence. Le 9 d'Avril, nous eumes un autre pronostic: des Hirondelles de mer vinrent se poser sur la poupe de notre vaisseau:

seau: les vieux matelots affurent que cela préface tempête, tonnerre & éclairs. Quel que soit le fondement de cette opinion, après avoir vu de grand matin plusieurs de ces oiseaux se poser près de notre timonier, sur les huit heures du même jour nous vîmes tout le Ciel en feu, & bientôt après nous entendîmes un éclat prodigieux, comme d'un coup de canon, qui fit tressaillir tout l'équipage. Le Capitaine, qui déjeûnoit tranquillement dans sa chambre, s'imaginant que quelqu'un avoit mis le feu à quelque gros canon, courut tout furieux pour punir une telle hardiesse; mais en arrivant, il trouva que le mât de misaine avoit été endommagé par le tonnerre, & que trois éclats d'un pouce d'épaisseur, & de quinze pieds de longueur, en avoient été emportés. Personne cependant n'en fut blessé, quoique durant cet accident il y eût plusieurs matelots près du mât; & nous n'eumes même point d'autre dommage, que celui dont j'ai parlé. Lorsque nous vinmes à considérer le risque qu'avoit couru notre soute aux poudres, où il y en avoit plus de trois mille quintaux, nous fumes saisis de frayeur; & tous ensemble nous remerciâmes Dieu, d'une délivrance si signalée.

Sous la Ligne équinoctiale toute notre eau, & de pluye & de fontaine, devint extrêmement mauvaise, d'une puanteur abominable, & se remplit de vers.

Le 22, le 23 & le 24 d'Avril, nous risqua-

quames très souvent de donner contre les rochers qui sont répandus sur la côte du Brésil, à environ trente lieues en mer. Les Portugais les appellent *Abrolhos*, & les Auteurs qui ont écrit en Latin, *Aperi oculos*. Ces deux noms reviennent au même, & signifient également, *Ouvrez les yeux, Ayez l'œil au guet*.

Le 1. de Mai, nous vîmes avec plaisir que nous avions passé le Tropique du Capricorne. Dès-lors la température de l'air ramena la santé parmi notre monde, que la Zone torride avoit si cruellement maltraité. Pour moi, le passage de la Ligne ne me causa pas la moindre incommodité: tout l'effet que produisirent sur moi les chaleurs excessives de cette Zone brûlante, fut de me faire tomber les cheveux, & de me rendre entièrement chauve pour le reste de mes jours. Je ne fus point fâché de cet accident; je le regardai même comme une espèce de bonheur, destiné comme je l'étois à vivre dans un climat extrêmement chaud.

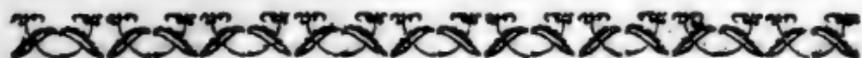
Au milieu de la nuit du 23 au 24 de Mai, nous fûmes assaillis d'une tempête, la plus furieuse que nous eussions encore essuyée. Il sembloit que le vaisseau alloit être mis en pièces; & tous, sans en excepter les matelots les plus intrépides, n'attendoient qu'une mort prochaine. Dès le commencement, une secousse du vaisseau me jeta avec tant de violence hors de mon lit, que
je

je crus rendre le dernier soupir. Mais Dieu nous rendit le calme, avant que notre vaisseau eût beaucoup souffert. Nous en fumes quittes pour la perte de nos liqueurs, & de tous nos meubles fragiles. Toutes nos bouteilles, verres, porcelaines, vaisselle de terre, furent renversées & rompues.

Le 5 de Juin un brouillard fort épais obscurcit le Ciel; ce qui fut pris pour un signe que nous approchions du Cap de Bonne-Espérance. Nous le découvrimes effectivement le 10, au grand contentement de tout l'équipage.

Le 11, nous finimes fort heureusement notre voyage, sans que nous eussions perdu dans tout le cours de la navigation, que deux hommes.

Dès le lendemain, je fus introduit auprès du Gouverneur Hollandois. A la vue des lettres de recommandation que je lui remis, il me fit toutes sortes d'amitiés; & bientôt il me procura un logement commode. Je n'y fus pas plutôt établi, que je commençai à exécuter mon dessein, avec tout le soin & toute l'assiduité dont j'étois capable. Dès-lors je travaillai à ramasser les matériaux nécessaires pour cette Histoire.



C H A P I T R E I I.

I. *De la découverte du Cap de Bonne-Espérance.* II. *Dispute entre les Portugais & les Naturels du pays, dans laquelle périrent le Vice-Roi du Brésil & plusieurs de ses gens.* III. *Cruelle vengeance que les Portugais tirèrent de cette insulte.*

I. **I**L PAROIT que *Barthélemi Diaz*, Amiral Portugais, est le premier Européen qui ait découvert le Cap de Bonne-Espérance. Ce fut l'an 1493, sous le règne de *Jean II.* Roi de Portugal. L'Amiral lui donna le nom de *Cap des Tourmentes*. Ce n'étoit pas sans raison qu'il l'appella d'un nom si odieux, puisqu'il n'y a peut-être pas d'endroit au monde, qui soit aussi exposé à la fureur des orages. Mais le Roi changea un nom si injurieux en celui de *Cap de Bonne-Espérance*; parce, dit ce Prince, que nous pouvons espérer à présent de faire d'heureux voyages aux Indes Orientales. C'est aussi sous ce dernier nom qu'il est connu en Europe.

Diaz n'avoit cependant pas pris terre au Cap: content d'en approcher d'assez près pour examiner ses côtes, il avoit observé sa situation, ses baies & ses ports. A son retour, il en fit une relation qui plut extrêmement au Roi son maître, & à tout le

Royaume. L'Amiral *Vasco de Gama*, qui en 1497 fut envoyé aux Indes avec le commandement de la Flotte Portugaïse, n'osa pas non plus risquer une descente à ce Cap: il tâcha seulement de se mettre en état de confirmer les observations que Diaz avoit déjà faites.

Quelque espérance que les Portugais eussent conçue de cette heureuse découverte, on ne voit pas qu'ils aient tenté d'en profiter jusques à l'an 1498, que *Rio d'Infante*, qui faisoit le voyage des Indes, y prit terre. Encore n'y établit-il aucun commerce en faveur de sa nation. Il ne fit même aucun Traité avec les habitans, satisfait d'examiner plus particulièrement sur les lieux les grands avantages, que le commerce de Portugal pourroit tirer d'un endroit si bien situé.

A son retour, il trouva *Emanuel* sur le Trône. Ce Prince fut si satisfait de ces nouvelles découvertes, qu'aussi-tôt il fit équiper une Flotte, & l'envoya aux Indes, avec ordre à l'Amiral de ne rien épargner pour faire un établissement au Cap de Bonne-Espérance. L'ordre fut très mal exécuté. Cette Flotte étoit arrivée très heureusement à la hauteur du Cap; tout sembloit promettre un bon succès; lorsqu'on apprit que les habitans étoient de cruels Cannibales, & des Anthropophages. A cette nouvelle, le courage les abandonna. Tous leurs exploits se bornèrent à prendre terre à l'île de *Robben*,

ben, située près du Cap. Ils y firent aiguade, & déchargèrent leur fureur sur le timide gibier & sur les bêtes sauvages. Une caverne leur servit pour se mettre à couvert des vents impétueux: elle porte encore aujourd'hui le nom de *Portugal*.

II. Enfin *Francisco d'Ameida*, Vice-Roi du Brésil, faisant voile en Portugal, vint à la hauteur du Cap. Il y jeta l'ancre, résolu de tenter fortune. Dans ce dessein, il envoya quelques personnes de son équipage, pour acheter du bétail qui abonde dans cet endroit, & pour examiner le naturel des habitans. Mais les Hottentots se défiant de ces nouveaux débarqués, fondirent sur eux, les repoussèrent, & les obligèrent à regagner leurs vaisseaux. Le Vice-Roi fit une nouvelle tentative: il prit un plus grand nombre de soldats; & pour les encourager, il leur donna onze Capitaines de la Flotte, & se mit à leur tête. Cette résolution lui fut fatale.

D'abord, il fut fort bien reçu; mais quelques jours après, un de ses gens aiant refusé de laisser à un Hottentot une paire de boucles de léton, que le Sauvage trouvoit de son goût & qu'il lui demandoit, le Hottentot regarda ce refus comme un affront. De-là nâquit une querelle, qui bientôt devint générale, & qui fut funeste aux Portugais. Les Hottentots les attaquèrent avec tant de fureur, que soixante & quinze de la suite du Vice-Roi restèrent sur le champ

de bataille. Lui-même y périt. Les Portugais effrayés cherchèrent leur salut dans la fuite; ils regagnèrent leur Flotte, & tinrent Conseil.

III. Outrés de la perte qu'ils venoient de faire, ils résolurent d'en prendre une vengeance éclatante. Cependant, comme ils craignoient que les Hottentots, fiers de leur victoire & animés par leur supériorité, ne se défendissent trop bien, ils trouvèrent qu'il n'y auroit pas de sûreté à entreprendre eux-mêmes cette vengeance. Mais deux ou trois années après, la Flotte pour les Indes venant mouiller au Cap, les Portugais trouvèrent le secret de tromper les Hottentots, en profitant de l'amour qu'ils ont pour le léton. Ils mirent à terre un gros canon de fonte, sous prétexte de leur en faire un présent. Il avoient eu soin auparavant, de le charger d'une grande quantité de grosses bales, & d'attacher au bout de devant deux longues cordes, qui servoient à le tirer. Les Hottentots, semblables aux crédules Troyens, charmés d'un présent si considérable, vouloient tous avoir le plaisir d'aider à trainer un métal si précieux. Lorsque bon nombre d'entre eux, rangés en file devant la bouche du canon, le long de ces deux cordes dont les Portugais avoient eu soin de leur montrer l'usage, étoient prêts à l'amener, tout d'un coup on y mit le feu. Le carnage fut très grand, & l'épouvante inconcevable.

Ceux

Ceux qui n'eurent aucun mal furent si effrayés, que prenant la fuite, ils portèrent la consternation & l'effroi dans tout le pays, sans penser seulement à empêcher l'embarquement des Portugais. Depuis ce tems-là, ces peuples tremblent à la seule vue d'une arme à feu, & ne peuvent la toucher sans effroi. Ils leur donnent le nom général de *Pumackum goeds*.



CHAPITRE III.

- I. *Les Hollandois commencent à toucher au Cap.*
- II. *Van Riebeeck remarque les avantages que la Compagnie des Indes pourroit tirer d'un établissement en ce pays.*
- III. *Il y est envoyé.*
- IV. *Il traite avec les habitans.*
- V. *Les Directeurs y envoient des Colonies.*
- VI. *La Compagnie y envoie des femmes.*
- VII. *Guerre des Hollandois avec les anciens habitans.*
- VIII. *Nouveau Traité.*

I. **D** E P U I S ce mauvais succès des Portugais, il ne paroît pas qu'aucun Européen ait mouillé au Cap, jusques à l'an 1600. Ce fut cette année, que les vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales de Hollande commencèrent à y toucher.

Cette Compagnie, qui s'est toujours distinguée par son génie supérieur pour le

commerce & pour la navigation, s'aperçut bientôt combien ce Cap pouvoit lui être utile. Cependant les Hollandois mêmes n'en comprirent pas d'abord tous les avantages. Pendant plusieurs années, leurs vaisseaux se contentèrent d'y toucher en allant & en revenant des Indes, pour y acheter des provisions. Ils y bâtirent à la vérité un petit Fort, dont on voit encore les ruines tout proche du port; mais ce n'étoit que pour s'y mettre, avec leurs rafraichissemens, à couvert de toute insulte, jusqu'à ce qu'ils pussent se rembarquer. Ils firent aussi dès-lors de ce Cap un usage, qui mérite d'être rapporté. On s'en servoit pour donner en Europe des nouvelles du voyage jusqu'à cet endroit. Pour cet effet, chaque Capitaine, à son départ de Hollande, avoit soin de se pourvoir d'une pierre quarée, sur laquelle, avant que de quitter le Cap, il faisoit graver son nom, le nom du vaisseau, celui de ses principaux Officiers, le jour de son arrivée, & celui de son départ. Cette pierre ainsi gravée étoit mise en terre dans un endroit marqué hors du Fort, & au-dessous on mettoit une boîte d'étain cachetée, remplie de lettres du Capitaine, des Officiers subalternes, & d'autres personnes de l'équipage, adressées soit aux Directeurs, soit à d'autres personnes en Europe. Cette pierre & cette boîte restoient là jusqu'à ce que quelque autre vaisseau de la Compagnie, faisant voile en Eu-

rope, passât au Cap. Or si l'on considère que le Cap est presque à moitié chemin des Indes, on sentira quelle satisfaction la Compagnie & les autres Intéressés avoient, de recevoir des nouvelles plus promptes & plus fréquentes de leurs vaisseaux.

II. Tels furent les avantages que les Hollandois tirèrent du Cap jusques à l'an 1648. Ce fut alors que les vaisseaux de la Compagnie s'y étant arrêtés selon la coutume, *Jean van Riebeek*, qui servoit en qualité de Chirurgien, s'aperçut facilement de quel avantage il seroit pour le commerce de Hollande d'y établir un Comptoir. Il vit que le pays étoit couvert d'une immense quantité de bestiaux; que le terroir étoit capable des meilleures productions, sans demander même de grands soins; que les habitans n'étoient pas à beaucoup près aussi sauvages qu'on les dépeignoit; que les ports étoient commodes, & qu'on pouvoit facilement les perfectionner. Il dressa un projet; de retour en Hollande, il communiqua ses idées aux Directeurs de la Compagnie, qui les goûtèrent extrêmement: de sorte qu'après mure délibération, il fut résolu que sans perdre de tems, on tenteroit l'établissement proposé.

III. DANS ce dessein on équipa quatre vaisseaux, qu'on chargea de tous les matériaux, instrumens, ouvriers, & en un mot de toutes les choses nécessaires pour une expédition de cette nature. Le Chirurgien Van Riebeek fut fait Amiral de cette petite

Flotte, & Gouverneur du Cap, avec plein-pouvoir, quand il y feroit arrivé, de traiter avec les naturels du pays, & de régler toutes choses pour l'établissement, comme il le jugeroit à propos.

IV. VAN RIEBEEK arriva heureusement au Cap avec ses quatre vaisseaux. Il chercha d'abord à se concilier la bienveillance des habitans, les *Hottentots Gunjemans*, en leur faisant quelques présens de quinquaillerie, de tabac, d'eau de vie &c. Les Hottentots furent si charmés de cette générosité, & sur-tout des manières insinuanes & de la bonne humeur de cet Amiral, qu'ils firent bientôt un Traité avec lui, par lequel les Hollandois s'engagèrent de fournir une certaine quantité de quinquaillerie & d'autres marchandises qui pouvoient monter à environ 50000 florins, moyennant quoi ils auroient pleine liberté de s'établir au Cap. Les peuples qui habitoient les côtes ne devoient pas céder leurs habitations, ni se retirer plus avant dans les terres, comme le Chevalier de Forbin & le P. Tachart le disent. Ils pouvoient y rester, s'ils le vouloient, & vivre avec les Hollandois, qui n'avoient en vue que les vastes pays qui n'étoient pas habités. Les conditions que je viens de rapporter furent incessamment exécutées; & en conséquence, les Hollandois se mirent en possession du Cap, qui leur fut livré avec de grandes cérémonies. Dans le même Traité, les Hollandois réglèrent ce qui

re-

regardoit leur commerce avec ce peuple ; & établirent sur de bons & solides fondemens, les privilèges de cet objet principal de leur voyage. Après quoi le Gouverneur éleva un Fort quarré, dans l'enceinte duquel il bâtit des maisons, des magasins, & un hospital pour les malades. Il y ajouta ensuite quelques ouvrages extérieurs, pour se mettre à couvert des attaques des Européens.

V. VAN RIEBEEK s'étoit pourvu, en partant de Hollande, des plantes & des semences qu'il crut être propres au Cap. Il choisit une pièce de terre, éloignée de deux lieues du bord de la mer, & qui étoit en partie montagne, en partie vallée. Aiant divisé ce terrain en quatre parties, il en fit un vignoble, un verger, un parterre & un potager. Cet établissement eut un tel succès, & la récolte fut si abondante, que les Directeurs, aiant appris ces heureux commencemens, firent publier un Placard par lequel ils invitoient à aller s'établir au Cap, promettant à ceux qui y iroient, soixante *Acres* * de terre. Cette portion de terre assignée devoit passer à leurs héritiers, si dans l'espace de trois ans ils avoient assez amélioré le fonds pour vivre de son revenu sans être à charge à la communauté, & pour fournir certaines contributions des-

* L'Acres a 10 Chaines en quarré ; & la Chaine, 66 pieds de long, mesure du Rhin.

tinées à l'entretien de la garnison. Ils permirent d'ailleurs à tous ceux qui ne voudroient pas faire valoir leurs terres jusques au tems limité de trois ans, de les vendre, de les négocier, & de s'en aller ensuite où ils le trouveroient à propos.

Ces conditions étoient si avantageuses, que chaque vaisseau qui arrivoit, apportoit au Cap grand nombre de nouveaux habitans. Déjà l'établissement se rendoit considérable. Ceux qui n'étoient pas en état de se procurer les choses nécessaires, étoient fournis par la Compagnie de bestiaux, de grains, de charrues, d'outils, d'utensiles, & de tout ce qui leur étoit nécessaire & pour leur subsistance & pour la culture de leurs terres, jusqu'à ce qu'une abondante récolte les eût mis en état de se pourvoir eux-mêmes.

VI. MALGRÉ cette prospérité, il leur manquoit un bien, sans lequel cet établissement ne pouvoit subsister longtems. Il leur falloit des compagnes qui eussent soin du domestique, tandis qu'ils seroient occupés à des ouvrages plus pénibles; des femmes en un mot, qui leur donnassent des héritiers. Ils n'en avoient que très peu, & les Africaines n'étoient pas assez du goût des Européens, pour suppléer à cette disette. On pensa donc à faire venir d'Europe une colonie de femmes. Le Gouverneur communiqua aux Directeurs de la Compagnie les besoins de son peuple, & les Directeurs à leur

leur tour s'adressèrent aux Etats-Généraux, qui leur permirent de tirer des maisons des pauvres & des orphelins, les jeunes filles qui voudroient aller au Cap. Suivant cette permission, on leva une belle troupe de filles, qui étant arrivées fort heureusement, furent remises au Gouverneur à qui elles étoient recommandées. Ce fut lui qui en fit la distribution à ceux qui avoient besoin de femmes, en faisant attention cependant au goût & à l'inclination des contractans.

La plantation prit une nouvelle forme. Les hommes pouvoient se donner tout entiers à l'ouvrage qui demande le plus de peine, à la culture des terres; tandis que leurs femmes régloient l'intérieur de la maison. La tranquillité & la joie se répandirent bientôt par-tout. L'établissement s'accrut, & se multiplia même à tel point, que dans peu d'années ils furent obligés de s'étendre le long des côtes.

Aujourd'hui ils sont divisés en quatre Districts principaux. La Compagnie a outre cela acheté tout ce Canton appelé *Terre du Natal*, situé entre Mofambique & le Cap, dont elle a donné en quinquailleries, marchandises & utensiles, la valeur de 30000 florins. Ce terrain est destiné à recevoir les colonies futures. Nous aurons occasion de nous étendre davantage sur cette matière, dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

VII. Cette prospérité éclatante, & ces heureux commencemens, furent cependant

dant troublés & interrompus. Les Hollandois, en conséquence du Traité dont nous avons parlé, s'étoient mis en possession des terres qu'ils avoient achetées. Ils les avoient divisées, & jetté les fondemens de leurs Forts; lorsque les Hottentots Gunjemans, avec lesquels ils avoient traité, se repentant & du marché, & de la vente, concurrent de la jalousie des travaux de leurs nouveaux hôtes, & s'opposèrent à leur établissement. Ils excitèrent même contre les Hollandois toutes les autres nations des Hottentots, & s'étant réunis, ils commencèrent à faire la guerre aux habitans qu'ils venoient de recevoir. Mais les Hollandois se défendirent si bien, & firent en différentes rencontres un si grand carnage de leurs ennemis avec leurs armes à feu, que la terreur de leur nom se répandant chez tous les Hottentots, ceux-ci se virent enfin obligés de demander la paix, & se crurent trop heureux de pouvoir obtenir la confirmation du premier Traité. Les Hollandois qui n'avoient que trop perdu de monde, & qui voyoient leur établissement fort dérangé par la guerre, furent charmés de ces avances. D'abord ils firent une trêve, & ensuite une paix, aux conditions qu'ils jugèrent à propos. Non seulement le premier marché fut ratifié; mais de plus on stipula, que les terres que les confédérés n'occupoient pas actuellement, appartiendroient désormais aux Hollandois; avec cette seule clause,

que

que les naturels du pays auroient la liberté de s'établir où ils voudroient, pourvu que ce fût dans les lieux que les Hollandois eux-mêmes laisseroient incultes. On conclut en même tems une alliance offensive & défensive entre les Hollandois & tous les Hottentots voisins du Cap, par laquelle ils s'engageoient à se défendre mutuellement, & à se secourir les uns les autres contre tous leurs ennemis.

Les Hottentots n'avoient pas l'usage des lettres; cependant ces Traités qui n'ont été faits que de bouche, ont été religieusement observés de part & d'autre jusqu'à présent. D'un côté, les Hottentots ignorent entièrement la corruption & les infidélités des Européens: leur parole est une chose sacrée, & il n'y a rien qu'ils aient plus en horreur que de rompre un engagement. De l'autre, les Gouverneurs du Cap, suivant les instructions de leurs commettans, entretiennent avec tout le soin possible l'amitié de ces Alliés. C'est à l'aimable simplicité & à la sincère probité des Hottentots, de même qu'à la bonne conduite des Gouverneurs, qu'il faut attribuer l'exactitude avec laquelle les conditions de cette alliance ont été jusqu'ici observées. Les Chefs des Nations viennent souvent au Cap avec des présens de bestiaux, pour renouveler l'alliance & l'amitié. Le Gouverneur les reçoit toujours très bien, & leur fait à son tour des présens de tabac, d'eau de vie, de corail, & d'autres choses

fes

ses qu'ils aiment. Aussi ces Chefs & la meilleure partie de ces peuples ont tant d'attachement pour les Hollandois, que s'ils découvrent quelqu'un de leurs compatriotes même, qui fasse le moindre tort, ou qui ait seulement dessein de nuire à leur établissement, ils le livrent aussitôt au Gouverneur, qui le punit comme il le juge à propos. De sorte que l'on peut regarder les Hottentots comme de grandes Armées, toujours campées, & toujours prêtes à marcher au secours des Hollandois, qui par conséquent n'ont rien à craindre d'une invasion étrangère. On conçoit donc sans peine, avec quelle facilité & avec quelle sûreté j'ai pu, favorisé & protégé par les Hollandois, comme je l'étois, visiter les Nations des Hottentots, & étudier leurs mœurs.



C H A P I T R E IV.

De la Latitude & de la Longitude du Cap de Bonne-Espérance, & de la déclinaison de l'Aiguille aimantée dans cet endroit.

LES Géographes n'étant pas encore d'accord sur les degrés de latitude & de longitude du Cap de Bonne-Espérance, on attend sans doute de moi, que conformément à la commission qui m'avoit été donnée, je communiquerai mes obser-

vations sur ce sujet. Je n'en donnerai cependant que le résultat, en attendant que mon Patron juge à propos de publier le détail exact que je lui en ai remis suivant ses ordres.

Les uns placent ce pays au 34. degré de latitude méridionale, d'autres au 34. 30 min. d'autres au 34. 20 min. d'autres au 34. 12 minutes. *Descbales & Varenius* le placent au 35. degré. Mais tous ces Auteurs se sont trompés; soit parce qu'ils ne connoissoient pas la véritable méthode de calculer; soit parce qu'ils n'avoient pas de bons instrumens; soit enfin, parce qu'ils n'ont fait leurs observations qu'en mer, où il est très difficile d'en faire d'exactes, même avec les meilleurs instrumens. Suivant les calculs & les observations que j'ai faites, j'ai trouvé que le Cap est au 34. degré 15 minutes de latitude méridionale.

Ceux qui ont quelque légère teinture de la Géographie ou de l'Astronomie, savent que la diversité des calculs est encore plus grande à l'égard de la longitude, & qu'en particulier les Savans ne s'accordent point à placer le premier méridien. *Ptolémée*, qui ne connoissoit point de terre plus orientale que les *Iles Fortunées*, a fixé le premier méridien près de ces Iles, qu'il a placé au second degré de longitude. Lorsque dans la suite on eut découvert les Iles du Cap-Verd & l'Amérique, pays qui étoient plus à l'Orient, les Géographes reculèrent le pré-

premier méridien. Quelques-uns le firent passer par l'île de *S. Nicolas*, qui est une de celles du Cap-Verd. *Hondius* le plaça dans ses Cartes dans une autre île du même Cap, savoir dans celle de *S. Jago* ou de *S. Jaques*. Quelques autres n'ayant trouvé dans l'île *del Corvo*, qui est une des *Azores*, aucune déclinaison de l'aiguille aimantée, la choisirent pour y faire passer le premier méridien. *Mercator* a suivi dans ses Tables cette idée. Mais comme dans la suite on a trouvé plusieurs endroits où l'aiguille aimantée montrait exactement le point septentrional, on n'a pas trouvé cette raison suffisante. Quelques Savans ont donc mieux aimé placer leur premier méridien sur les bords du Brésil. Les Hollandois & les François, ne voulant pas s'écarter sans raison des anciens Géographes, ont placé leur premier méridien dans les îles Fortunées, qu'on appelle aujourd'hui les *Canaries*: avec cette différence, que les gens de mer & les Géographes François, depuis l'an 1634, comptent leurs longitudes par l'île *de Fer* une des *Canaries*, suivant l'ordre de *Louis XIII*; & que les Hollandois font passer leur premier méridien par le *Pic de Ténériffe*. Ils ont cru qu'il convenoit de placer une ligne aussi remarquable, dans un endroit aussi célèbre que durable (†).

Les

(†) *Varenius*, Geograph. general. Lib. III. Cap. XXXI. Prop. II. *Recentiores, imprimis Belga, ad Fortunatas seu Canarias insulas regressi elegerunt in una illa*

Les Astronomes cependant trouvent plus commode de faire passer le premier méridien dans l'endroit même, où ils ont fait leurs observations (1). C'est pour cette raison que les *Tables Rudolphines*, qui ont été dressées par *Kepler*, font passer le premier méridien par le Château d'*Uranibourg*, situé dans une petite Ile du Sond appelée *Huen*, ou *Ween*, en Latin *Huena*; parce que c'est dans cet endroit que son maître *Tycho-Brabé* avoit fait ses observations. Mais en voilà assez sur la différente position du premier méridien.

Je ne ferai mention que de deux opinions sur la longitude du Cap. La première est du Père *Tachard*, & des autres Missionnaires qui font allés avec lui à Siam. Ces voyageurs étant arrivés au Cap, firent au

mois
illarum dicta Teneriffa montem, & quidem in littore procurrente Brasilia primum meridianum defixerunt, qui altissimus censetur totius Telluris, appellatum el Pico de Teneriffa; atque ab hujus meridiano instituentiam esse censent longitudinis locorum numerationem, propterea quod insignem & multis seculis durabilem locum ad istud negotium existiment eligendum esse, de quo sequentibus seculis non facile dubitatio apud posteros existat, & propterea non sine gravi ratione, Ptolemaicam & tot seculis observatam assignationem defendendam esse.

(1) *Id. Ibid. Scriptores Ephemeridum, ut etiam Tabularum planetariarum supputatores, ad sui loci quisque meridianum solent supputare motus Planetarum, & apparentias, ut Origanus ad Francofurtensem, Maginus ad Venetum (quia Patavina Academia Venetorum est) Eicstadius ad Stetinensem. Lansbergius in suis Tabulis ponit Goesam Zelandia, Reinholdus in Rutenicis Regium - montem Borussia.*

mois de Juin de l'an 1685 (1), en présence du Gouverneur, leurs observations, & trouvèrent en se servant des Tables de Mr. *Cassini*, que la longitude du Cap, en plaçant le premier méridien à l'Île de Fer la plus occidentale des Canaries, étoit de 40 degrés 30 minutes. Ce qui réduit au calcul de ceux qui tirent le premier méridien par le Pic de Ténériffe, donne 38 deg. 30 minutes.

L'autre calcul que je proposerai, est celui du fameux Mr. *Halley*. Ce savant Astronome ne nous a pas donné un calcul formel de la longitude du Cap; mais aiant été engagé il y a plusieurs années à faire un voyage à l'Île de *Ste. Hélène*, pour y faire de nouvelles observations sur les constellations du Sud, il a fixé le degré de longitude de cette Île, d'où l'on peut déduire celui du Cap, comme l'a fait un Auteur Allemand nommé *Wurzelbaum*. Ce dernier a trouvé qu'en suivant le calcul de cet habile Astronome, le Cap n'étoit qu'au 34. degré, en faisant passer le premier méridien au Pic. Mr. *Halley* place l'Île de *Ste. Hélène* au 15. degré depuis le même méridien. Ainsi la différence entre ce calcul & celui des Missionnaires François, est de plus de 4 degrés: ce qui est surprenant. D'un côté, je voyois que les Cartes marines approchoient beaucoup de l'opinion du P. Tachard, car elles pla-

cent

(2) *Voyage de Siam, des Pères Jésuites, &c, Liv. II.*

cent le Cap au 38. degré. De l'autre, je ne pouvois me persuader que Mr. Halley se fût trompé: son exactitude & son habileté, jointes aux secours qu'il avoit nécessairement tirés des Commandans Anglois, formoient un violent préjugé en sa faveur. Cependant, après plusieurs observations d'Eclipses que j'ai eu occasion de faire pendant mon séjour au Cap, j'ai trouvé que les Missionnaires ont le plus approché de la vérité, & que ce pays est au 37. degré 55 minutes de longitude depuis le méridien du Pic.

Pour ce qui est de la déclinaison de l'Aiguille aimantée au Cap, elle a beaucoup varié depuis les premières observations qu'on y a faites. Elle étoit, il y a environ cent ans, à 5 degrés Nord-Est. Les Missionnaires dont nous venons de parler la virent à 11 deg. 30 min. Nord-Ouest; & en 1707 je l'ai trouvée à 11 deg. 55 min. aussi Nord-Ouest.



C H A P I T R E V.

I. Du vrai Nom des habitans du Cap de Bonne - Espérance. II. De leur Origine. III. De leur Langage.

I. **I**L Y A peu de relations aussi imparfaites & aussi remplies de faussetés, que celles qu'on a publiées jusqu'à présent des peuples

ples qui habitent les environs du Cap de Bonne-Espérance. On ne fait lequel l'emporte, de la vanité des voyageurs, ou de la crédulité des Européens. Les Auteurs qui ont parlé des Hottentots, non seulement différent dans les points les plus essentiels; mais encore à peine arrive-t-il qu'ils aient été assez heureux pour dire la vérité sur quelque article. Ils ne se sont pas moins trompés sur le nom de ces peuples, & sur leur origine. Je n'ai pas dessein de rapporter les différens noms que leur donnent les Auteurs, ni les diverses étymologies d'où ils les tirent: ce détail seroit également long & ennuyeux. Je me bornerai à rapporter le sentiment de deux ou trois des plus considérables.

Le P. Tachard, dans son *Voyage de Siam*, dit que le nom d'*Hottentot* n'est qu'un sobriquet qui a été donné à ce peuple par les Européens. *Les Européens*, dit-il, *appellent ces peuples Hottentots, peut-être parce qu'ils ont continuellement ce mot à la bouche, lorsqu'ils rencontrent des étrangers* (1). Mais je n'ai jamais ouï dire au Cap, ni remarqué, que ces peuples se servissent du mot d'*Hottentot* en abordant les étrangers; ils se servent constamment de ceux-ci, *Mut-schi Atze*, qui signifient, *Je vous salue, Monsieur ou Madame*. Et dans les pays qui sont plus reculés dans le Continent, dès que les

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 81. Edit. d'Amst. 1687.

habitans voyent approcher un étranger, ils ont accoutumé de dire en Hollandois, *Wat Volk?* c'est-à-dire, *Quel Peuple, ou quelle Nation est-ce?*

Le Sieur *Merklin*, dans son *Voyage aux Indes Orientales* (1), n'a pas été plus heureux. Il prétend aussi que c'est-là un sobriquet, qui leur a été donné à cause du fréquent usage qu'ils font du mot *Hottentot* dans leurs réjouissances, & dans leurs danses. Et *Arnold* aussi-bien que *Dapper* (2) tirent ce nom de leur *Hottentottum Brockqua*, qu'ils mêlent souvent dans leurs chansons pour marquer, disent-ils, le grand desir qu'ils ont de manger du pain Hollandois, dont ils sont fort friands, & contre lequel ils changent très-souvent leurs bestiaux. Il est vrai que les natifs du Cap répètent souvent ces mots d'*Hottentottum Brockqua* dans leurs réjouissances; mais ce n'est point de-là qu'ils ont été appelés *Hottentots*. Ces mots n'ont pas non plus le sens que leur donne *Arnold*. Voici l'origine de cette phrase, & du fréquent usage qu'ils en font. Le *Consolateur* (3) d'un vaisseau Hollandois avoit envoyé un *Hottentot* en quelque endroit, en lui promettant à son retour, pour sa peine, un gros morceau de pain & une certaine quantité de tabac. Le Sauvage s'acquitta fidèlement de sa com-

mis-

(1) Pag. m. 1099.

(2) Dans son *Afrique*, pag. 626, 627.

(3) C'est une espèce d'Aumônier.

mission; mais l'Européen eut assez peu de conscience, pour lui refuser la récompense. Les Hottentots, instruits de ce manque de parole, en furent indignés: car tout sauvages qu'on les fait, ils ont en horreur la mauvaise-foi. Pour se moquer donc du Consolateur, & pour témoigner combien ils détestoient son action, ils composèrent à leur manière une chanson, dont ces mots sont comme le refrain: *Hottentottum brockqua*, c'est à dire, *Donnez au Hottentot son morceau de pain*. Cette chanson se répandit bientôt dans tous les endroits où l'on entendit parler de la perfidie du Consolateur; & même ces peuples avoient accoutumé de la chanter dès qu'ils voyoient quelque étranger, comme pour se rappeler qu'ils devoient se précautionner contre les fourberies de ceux qu'ils ne connoissoient pas. Cet usage est encore aujourd'hui fort commun. C'est un fait que je tiens de quelques Hottentots des plus intelligens, avec lesquels j'ai commercé pendant plusieurs années; il m'a été aussi confirmé par plusieurs vieux Hollandois, qui connoissent très bien cette nation.

Ceux-là se trompent assurément, qui font envisager le nom d'*Hottentot* comme une espèce de sobriquet qu'on donne aux habitans du Cap de Bonne-Espérance. Autant qu'on peut le savoir, c'est-là leur nom propre & primitif, c'est le nom par lequel ils se font toujours désignés eux-mêmes. Tous les Hollandois du Cap sont dans ces idées. Les nations

Hott-

Hottentottes ne se connoissent pas d'autre nom : or si elles en avoient eu un autre lorsque les Européens abordèrent pour la première fois au Cap, seroit-il possible qu'elles l'eussent oublié dans si peu de tems, sans qu'il en fût resté aucune idée parmi une nation si nombreuse, & dans un pays si vaste & si étendu ?

II. L'ORIGINE de ces peuples est tout aussi incertaine, & l'on ne trouve pas moins de contradiction sur ce sujet entre les voyageurs. Aussi j'avoue que cette origine est très difficile à fixer, & que moi-même, après toutes mes recherches, je ne me sens pas en état de prononcer avec certitude sur un point si embrouillé. Tout ce que je puis promettre, c'est de donner quelque chose de plus probable que ce qui a été publié jusqu'à présent, & de fournir plus de lumière & de meilleurs secours pour cette recherche. Lorsqu'on manque de monumens, & que la tradition d'un peuple est fort obscure, tout ce qu'on peut faire de mieux est de comparer ses traditions, aussi-bien que ses coutumes, & ses institutions, avec l'histoire, les institutions & les coutumes des autres peuples plus connus, & de se ranger du côté où il y a le plus de vraisemblance. Comme nous nous trouvons dans ce cas lorsqu'il s'agit de fixer l'origine des Hottentots, je vais rapporter leurs traditions, & les coutumes qui ont du rapport avec celles des autres nations,

Les Hottentots disent que *leurs premiers parens vinrent dans leur pays par une fenêtre, ou par une porte*, car le mot qu'ils employent signifie également ces deux choses. Ils disent de plus, que le nom de l'homme étoit *Nob*, & celui de la femme *Hingnob*; que leur Dieu, qu'ils appellent *Tikqoa*, les envoya l'un & l'autre dans le pays; qu'ils apprirent à leurs descendans à garder les troupeaux, & à faire un grand nombre d'autres choses utiles. Cette tradition, généralement répandue chez toutes ces nations, qui la conservent avec beaucoup de soin, a sans doute un grand rapport avec l'histoire de *Noé*, qui échappé du Déluge descendit par la *fenêtre* ou par la *porte* de l'*Arche*, dans laquelle il s'étoit retiré. Je ne fais pas même, si dans le fond ce monument illustre ne sert pas à confirmer l'histoire du Déluge.

Les Hottentots ont une autre tradition, qui n'est pas moins remarquable. J'ai ouï dire aux plus intelligens d'entre eux, que *leurs premiers parens commirent un péché si énorme, & qu'ils offensèrent si grièvement le Dieu suprême, qu'il les maudit eux & toute leur postérité, & qu'il endurcit leur cœur, de manière qu'ils ont très peu de connoissance de cet Etre, & qu'ils sont toujours moins enclins à le servir*. Le lecteur ne peut qu'être surpris d'entendre parler d'une pareille tradition; mais je proteste qu'elle est très réelle, & que je la rapporte telle que je l'ai
ouïe

ouïe de la bouche des Hottentots mêmes, fans que je me fois permis d'y faire la moindre addition, ni le moindre changement. Toutes ces traditions répandent fans doute beaucoup de lumière fur l'origine de ces peuples; & celle-ci en particulier a tant de rapport avec l'histoire de la Tentation rapportée dans la Genèse, que l'on ne fauroit guères douter de l'antiquité de cette nation.

Les *Juifs* & les anciens *Troglodytes* font les seuls peuples du monde, à qui l'on puisse dire que les Hottentots ressemblent par leurs coutumes & par leurs institutions. Ils imitent les premiers dans leurs sacrifices, & dans leurs offrandes, dans la maniere de régler le tems de leurs principales fêtes par les nouvelles & les pleines Lunes, & dans la coutume de ne pas approcher de leurs femmes en de certains tems. Comme eux, ils s'abstiennent de certaines viandes, & sur-tout de la chair de pourceau & des poissons sans écailles, qu'ils ont en horreur. A un âge marqué, ils pratiquent aussi une espèce de circoncision. Ils ont leurs baptêmes & leurs ablutions. Comme chez cet ancien peuple, ils font entrer des danses dans leur culte religieux; usage qui est aussi ancien que le Déluge. Il y a certaines affaires auxquelles, ainsi que chez les Juifs, leurs femmes n'ont aucune part. Les Hottentots conviennent avec ce peuple dans plusieurs autres usages: cependant ils ne conservent aucune mémoire ni des enfans d'Israel, ni de

Moïse, ni de la Loi; ce qui devoit naturellement être, s'ils tiroient leur origine & leurs institutions de quelqu'une des dix Tribus transportées en Assyrie.

Je crois donc qu'il est plus probable qu'ils sortent des *Troglodytes*, ancien peuple d'Afrique, qui descendoit d'*Abraham* par *Kétura* ou *Cétura*, & qui observoit non seulement toutes les coutumes, ou du moins la plus grande partie de celles qui sont communes aux Juifs & aux Hottentots; mais encore plusieurs autres qui sont en usage chez ces derniers. Les Troglodytes & les Hottentots s'accordent à donner à leurs enfans les noms de leurs bêtes favorites, ceux de bœuf, de mouton &c. Les uns & les autres attachent ceux qu'une grande vieilleffe a rendus incapables de prendre soin d'eux-mêmes, à des pieux plantés dans de petites huttes faites exprès pour cela, & mettent auprès d'eux des provisions suffisantes pour les soutenir jusqu'à leur mort; après quoi on les abandonne entièrement. Leur manière de chasser est la même, aussi-bien que celle d'ensevelir leurs morts. Ils excellent les uns & les autres dans leur légèreté à la course. Sur tous ces articles, on peut voir ce que dit *Diodore de Sicile* (1), & le comparer avec ce que nous exposons ci-après des mœurs des Hottentots. La grande conformité qu'il y a entre les

COU-

(1) Liv. I. ch. III. Liv. III. ch. III. Liv. IV. ch. III. & *Bohem.* Liv. I. ch. VI.

coutumes des Hottentots & celles des Juifs, & sur-tout celles des anciens Troglodytes, rend donc fort probable l'opinion, que les Hottentots descendent de ces derniers. C'est d'eux sans doute qu'ils tirent leurs cérémonies, & leurs traditions de la chute de l'homme & du Déluge. Il est vrai qu'on ne trouve rien dans la tradition des Hottentots, qui ait le moindre rapport avec l'histoire d'Abraham, cet homme si illustre; ni même avec celle des anciens Troglodytes, que nous leur donnons pour ancêtres. Mais cette ignorance ne détruit pas les preuves de fait que nous avons apportées; puisque si on peut rendre plusieurs raisons de l'oubli de ces événemens, on n'en sauroit rendre d'aussi satisfaisantes de la mémoire des faits qu'ils conservent, & de l'établissement des coutumes si extraordinaires qu'ils pratiquent.

III. LEUR langage prouve encore leur grande antiquité. C'est un composé de sons les plus extraordinaires. On n'y apperçoit même rien de commun avec aucune langue connue; jusques-là que quelques personnes lui refusent le nom de langage, parce qu'ils n'y trouvent aucun son articulé, tels qu'en forment les hommes." Il res-
 „ semble, *disent-ils*, au bruit confus que
 „ font des coqs d'Inde en colère qui se bat-
 „ tent, aux cris d'une pie, ou aux huées
 „ d'un chathuant ". Et *Dapper* en particu-
 „ lier dit " qu'un Européen ne peut enten-
 „ dre

„ dre parler ce langage, fans souffrir. Que
 „ ne doit-ce donc pas être, *ajoute-t-il*,
 „ s'il veut l'apprendre ? “ De sorte que la
 langue des Hottentots peut être considérée
 comme une manière de monstre entre les
 langues ; car ce n'est qu'avec peine que
 les enfans l'apprennent, & il est presque
 impossible d'y réussir, dès que l'on a passé
 cet âge. Pour moi, quoique j'aye demeuré
 dans ce pays plusieurs années, & malgré
 des efforts assidus & opiniâtres, je n'ai
 pas fait de grands progrès dans la pronon-
 ciation de cette langue : je n'ai même ja-
 mais trouvé d'étranger qui la parlât passa-
 blement, à moins qu'il ne s'y fût attaché
 dès l'enfance. Il ne faut pas en être sur-
 pris, puisque la prononciation de cette lan-
 gue dépend de certains chocs, de certains
 froissemens peu naturels de la langue con-
 tre le palais, de certaines vibrations & in-
 flexions si étranges, qu'il est presque im-
 possible de les imiter. Elle est sur-tout re-
 marquable en ce qu'elle tient beaucoup du
 bégayement, & qu'à entendre parler les
 Hottentots, on les prendroit volontiers
 pour un peuple de bègues. Observons en
 passant, que cette langue si extraordinaire
 confirme beaucoup les conjectures propo-
 sées sur l'origine des Hottentots. *Pompo-
 nius Mela* (1) dit en parlant des Troglo-
 dy-

(1) *Pompon. Mela*, Lib. I. cap. VIII. *Strident*, dit-
 il, *magis quam loquuntur.*

dytes : „ Ils font du bruit , plutôt qu'ils ne
 „ parlent : bruit aigu , qui ne paroît rien
 „ avoir d'articulé “. *Hérodote* , & après lui
Pline , affurent que „ la langue dont ces peu-
 „ ples se fervent , ne refsemble à aucune
 „ autre : ils font simplement un bruit fem-
 „ blable au cri des chauves-souris. (1) “.

Si ces fons extraordinaires embarraffent les étrangers , les Hottentots ne font pas moins embarraffés eux-mêmes , lorsqu'ils veulent parler quelque autre langue. Ils ne laiffent pas d'apprendre affez facilement le Portugais , le Hollandois & le François ; mais ils ont toujours beaucoup de peine à fe défaire des mouvemens & des inflexions de langue qu'ils font obligés de faire pour articuler leurs mots. De-là vient que pour l'ordinaire on ne les entend que difficilement , lorsqu'ils parlent ces trois langues.

La plupart des mots , ou des fons Hottentots n'ayant donc prefque aucun rapport avec la manière d'écrire & la prononciation des langues de l'Europe , on ne doit pas s'attendre que nous en donnions un échantillon fur lequel on puiſſe juger de la nature de ce langage. Cependant , pour ſatisfaire la curiosité du lecteur , nous en allons choifir quelques mots , qui pourront avec plus de facilité être couchés fur le papier.

(1) *Herodot. Lib. IV. & Plin. Hiſt. Nat. Lib. VII.*
 Ce dernier dit en parlant d'eux : *Lingua nulli alteri ſimili utentes , ſed veſpertilionum more ſtridentes.*

pier. Nous prendrons la liste que *Junckerus* nous en a donnée dans ses *Mémoires sur la vie & les écrits de Ludolf*, & qui contient quelques mots qui lui avoient été communiqués par une personne qui avoit été au Cap: mais comme l'interprétation étoit remplie de fautes, j'ai eu soin de les corriger dans la Traduction Françoisse. Les accens que j'ai placés au dessus des syllabes, marquent les endroits, où doit se faire la singulière collision dont nous avons parlé.

MOTS LATINS. MOTS HOTTENTOTS. MOTS FRANÇOIS.

Abi . . .	<i>Hebba Atze</i>	. Allez-vous-en.
Accede . . .	<i>Hach-Atze</i>	. Venez ici.
Agnus . . .	<i>Chauna</i>	. un Agneau.
Alce . . .	<i>t̃ Kanna</i> ou	un Elan.
	<i>t̃ Kumma</i>	. . .
Anas . . .	<i>Ducatóre</i>	. un Canard.
Anser . . .	<i>Kg̃ou</i>	. une Oie.
Aqua, & om- ne liquidum	<i>Kamma</i>	. de l'Eau, & tout autre li- quide.
Arbores . . .	<i>Büinq̃ uaá</i> , où	les Arbres.
	<i>Ay</i>	. . .
Afinus . . .	<i>Qũ aiba</i>	. un Ane.
Audire . . .	<i>Knõ um</i>	. Entendre.
Aures . . .	<i>Noũ w</i>	. les Oreilles.
Avis Africana	<i>Kb̃ oekã ri</i>	. une espèce d'Oiseau qu'on appel- le <i>Knorbaan</i> .
		Avis

MOTS LATINS. MOTS HOTTENTOTS. MOTS FRANÇOIS.

Avis Phasiana	<i>Quaqua</i>	. . .	un Phaifant.
Baculus	<i>Kirri</i>	. . .	un Bâton.
Balæna vel	<i>tⁱ Kaka</i>	. . .	une Baleine,
Cete	. . .		ou un <i>Noord-Kaper</i> .
Barba	<i>Nombba</i>	. . .	la Barbe.
Bestiæ in ge- nere	<i>Horri</i>	. . .	les Animaux.
Bibere	<i>Ka^á</i>	. . .	Boire.
Bombarda	<i>Kn^{abou}</i>	. . .	un Fusil.
Bos	<i>Durié-sá</i> ,	ou	un Bœuf.
	<i>Bubaa</i>	. . .	
Bos silvestris	<i>Q^u Arabó</i>	. . .	un Buffle.
Bos bellicosus	<i>Iaó^{uwo}</i>	. . .	un Bœuf pour la guerre.
Bos gestans o- nus	<i>Hek^{káo}</i>	. . .	un Bœuf de charge.
Brachia	<i>Ou^á</i> ,	ou	les Bras.
	<i>qu^à</i>	. . .	
Butyrum	<i>Ou^{nawie}</i>	. . .	du Beurre.
Cadere	<i>Quienc^{ba}</i>	. . .	Tomber.
Canis marinus	<i>Höutéé</i>	. . .	un Chien de mer.
Canis	<i>Likk^{ánée}</i>	. . .	un Chien.
Caper	<i>T^{chou}</i>	. . .	un Bouc.
Capreolus	<i>Sáa</i>	. . .	un Chevreuil.
Capricornus	<i>Ka^{ouda}</i> ,	ou	un Daim.
	<i>Schochok^{de- ma}</i>	. . .	
Capri filve- stres in gene- re	<i>Qu oqu^a</i>	. . .	les Boucs ou Chevres fau- vages en gé- néral.

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Cantharus	. <i>Bakk'erie</i> .	une Cruche, tasse, ou vase pour boire.
Caput	. <i>Bikq'ua</i> .	la Tête.
Capitaneus	. <i>Ko'uqueq'ua</i> .	un Capitaine.
Cervus	. <i>T'ka'mma</i> .	un Cerf.
Clunes	. <i>Tojas. Sau'n</i> .	les Fesses.
Collum	. <i>Qu'aö</i> .	le Cou.
Columba	. <i>Ko'uquil</i> .	un Pigeon.
Concumbere uxori	. <i>Quekq'uachei</i> .	Coucher avec une Femme.
Cor	. <i>Qu'au</i> .	le Cœur.
Crines	. <i>Nu'qua-an</i> .	les Cheveux.
Cras	. <i>Antburi</i> .	Demain.
Crescere	. <i>Ka'yse</i> .	Croître.
Cuprum	. <i>Nonnemou</i> .	du Cuivre.
Currus	. <i>Kroy</i> .	un Chariot.
Commilito	. <i>Ty'kaa</i> .	Compagnon.
Confrater	. <i>Kt'sui</i> .	Confrère.
Currere vel Ire	. <i>Kojé</i> .	Courir, Aller.
Comestor fornicarum	. <i>Ki'bou</i> .	Mangeur de fourmis.
Dama	. <i>Kg'oyes</i> .	une Oie.
Dens	. <i>Ko'u</i> .	une Dent.
Deus	. <i>Tikq'uoá</i> .	Dieu.
Diabolus	. <i>Cham-o'una</i> .	le Diable.
Digitum manus & pedum	. <i>Oucq'ua</i> .	les Doigts ou les Orteils.
Diaphragma	. <i>Ho'u'w</i> .	le Diaphragme. Do-

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Dominus . . .	<i>Suri</i> . . .	un Seigneur.
Domus . . .	<i>K omma</i> . . .	une Maison.
Dormire . . .	<i>K omquee</i> . . .	Dormir.
.	<i>Agou</i> . . .	Jetter, ou Bat- tre.
Edere . . .	<i>Ouge</i> . . .	Manger.
Elephas . . .	<i>Twoba</i> , ou <i>Choä</i> . . .	un Eléphant.
Equus . . .	<i>Hakqua</i> . . .	un Cheval.
Evigilare . . .	<i>K chey</i> . . .	S'éveiller.
Exire . . .	<i>Kq uou</i> . . .	Sortir.
Felis . . .	<i>Cho ää</i> . . .	un Chat.
Felis odorata	<i>Kouw'öö</i> . . .	une Civette.
Felis fylve- stris rubra . . .	<i>Kb ä</i> . . .	Chat sauvage rouge.
Felis tygri- dem æmu- lans . . .	<i>t Karou</i> , ou <i>t klou</i> . . .	Chat qui res- semble au Tygre.
Ferrum . . .	<i>Kõukuri</i> . . .	du Fer.
Filiolus . . .	<i>Kóó</i> . . .	un petit Gar- çon, ou Fils.
Filia . . .	<i>Ko</i> . . .	une Fille.
Fiffuræ mon- tanæ . . .	<i>Ao uob</i> . . .	des Fentes de montagne.
Fluvius . . .	<i>Ka mmo</i> . . .	une Riviere.
Fru mentum	<i>Blee</i> . . .	du Blé.
Fulgur . . .	<i>Meby an.</i> . . .	un Eclair.
Gallina . . .	<i>Ko ukekerey</i> . . .	une Poule.
Genua . . .	<i>Qu ä</i> . . .	les Genoux.
Glix vel So- rex . . .	<i>Tauto-ogby</i> . . .	un Rat.

MOTS LATINS. MOTS HOTTENTOTS. MOTS FRANÇOIS.

Globus	missi-	<i>K'baboukory</i>	un Boulet.
lis			
Gramen		<i>Ti'ka</i>	de l'Herbe.
Grando vel		<i>T'koy</i>	de la Grêle, ou
Nix			de la Neige.
Gratulari		<i>Tikka'mma</i>	Féliciter.
Hic		<i>Hebba</i>	Ici.
Hircus macu-		<i>Trougos</i>	Bouc tacheté.
lofus			
Hirundo		<i>Sofobo</i>	une Hirondel-
			le.
Hodie		<i>Hetburi</i>	Aujourd'hui.
Hydrix		<i>Gbouko'u</i>	un Porc-épi.
Jacere		<i>Kóbi, ou K'qua</i>	Etre couché.
Jecur		<i>Qu'ein</i>	le Foie.
Ire		<i>Ko'u</i>	Aller.
Intestina		<i>Qu'inqua</i>	les Entrailles.
Jugulum		<i>Domma</i>	le Gosier.
Inguina		<i>Ty'a</i>	les Parties
			honteuses.
Lac		<i>Bro, ou mieux</i>	du Lait.
		<i>Bi</i>	
Lac ferofum		<i>Rbo'sgbibi</i>	du petit Lait.
Leo		<i>Cbamma</i>	un Lion.
Leo marinus		<i>Aco'mma</i>	un Lion de
			mer.
Lepus		<i>Ko'a, ou To'a</i>	un Lièvre.
Lignum		<i>Hequá</i>	du Bois.
Lingua		<i>Tamma</i>	la Langue.
Locusta		<i>Cbeytée</i>	une Sauterel-
			le.
Luna		<i>Tchá</i>	la Lune

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Lupus . . .	Tou [~] qu [~] a . . .	un Loup.
Mammæ . . .	Samme . . .	les Mamelles.
Manus . . .	Om [~] ma . . .	la Main.
Mare . . .	Bur [~] ry . . .	la Mer.
Maritus . . .	Qu [~] iebes . . .	un Mari.
Marita, Uxor.	Tie [~] beis . . .	une Femme, une Epouse.
Melis . . .	Kô [~] a . . .	un Taillon.
Membrum virile . . .	Ch [~] â . . .	le Membre viril.
Mentum . . .	Ch [~] anna . . .	le Menton.
Mors . . .	Rbô [~] o . . .	la Mort.
Mori . . .	K [~] bro . . .	Mourir.
Mons . . .	K [~] bu . . .	une Montagne.
Muccinium . . .	Sch [~] j'on . . .	un Mouchoir.
Mulier . . .	Zabéc ou K [~] q [~] vi- quis . . .	une Femme.
Mulier gravis . . .	K [~] chomkquiquio . . .	une Femme grosse.
Munimentum . . .	Fort . . .	une Forteresse.
Mus . . .	Hou [~] ri . . .	un Rat.
Musca . . .	Bila [~] ra . . .	une Mouche.
Nasus . . .	Tburée ou Qu [~] o [~] . . .	le Nez.
Navis . . .	Heu [~] komme . . .	un Vaisseau.
Navicula . . .	Nonnaq [~] uas . . .	un Bateau.
Nequam . . .	Kô [~] etsire . . .	Terme d'injure.
Nox obscura . . .	Tbou [~] kou . . .	Nuit obscure.
Natio Hottentottica . . .	Q [~] ena . . .	la Nation Hottentotte.

MOTS LATINS.		MOTS HOTTENTOTS.		MOTS FRANÇOIS.	
Natio nigra	<i>Gbobona</i>	.	.	une Nation	noire & é-
extranea		.			trangère.
Natio Germa-	<i>Ko~uqueaque</i>			les Blancs ou	
nica		.	.	les Hollan-	
				dois.	
Occidere	<i>Doucham</i>	.	.	Tuer.	
Oculus	<i>Mu</i>	.	.	l'Oeil.	
Olla	<i>Soii.</i>	.	.	un Pot de ter-	
				re.	
Oryza	<i>'t~koume</i>	.	.	du Ris.	
Os, Oris	<i>Ko~amqua</i>	.	.	la Bouche.	
Offa vel crura	<i>Tb~ietja</i>	.	.	les Os, ou l'Os	
				de la jambe.	
Ovis	<i>Gb~ondie</i>	.	.	une Brebis.	
Pacem inire	<i>Ouchougou</i>			Faire la paix.	
	<i>Samsam</i>	.	.		
Pallium	<i>Kros</i>	.	.	un Manteau	
				de peau de	
				mouton, tel	
				que les Hot-	
				tentots le	
				portent.	
Panis	<i>Brée</i>	.	.	du Pain.	
Parere	<i>O~üa</i>	.	.	Obéir.	
Pater	<i>fo</i>	.	.	Père.	
Pavo	<i>Kc~bou</i>	.	.	un Paon.	
Pectus	<i>Ouk~ua</i>	.	.	la Poitrine.	
Pediculus	<i>Hb~oussi</i>	.	.	un Pou.	
Pes	<i>Itqua</i> ou <i>yi</i>	.	.	les Pieds.	
Perdrix	<i>Kb~amgry</i>	.	.	une Perdrix.	

Phœnicopterus	<i>Naukalle</i>	Oiseau appelé Flamand.
Pileus	<i>Kabba</i>	un Chapeau.
Piscis	<i>tK~äum</i>	un Poisson.
Pluvia	<i>Onk~ui</i>	la Pluie.
Porcus	<i>Hakou~</i>	un Porc.
Princeps	<i>K~ouque</i>	un Prince.
Primogenitus	<i>Kamko~un</i>	un Premier-né.
Puer	<i>Gona~</i>	un jeune Garçon.
Puella	<i>Go~is</i>	une jeune Fille.
Pugillare	<i>Ka~uw</i>	Se battre à coups de poing.
Pulex	<i>Hytbé'</i>	une Puce.
Pulmo	<i>Ch~anon</i>	le Poumon.
Pulvis pyrius	<i>Tk~áuoklou</i>	de la Poudre à canon.
Rhinoceros	<i>Túabba</i> , ou <i>Nabba</i>	un Rhinoceros.
Regio	<i>Qu~ou</i>	un Pays.
Rupes vel Scopulus	<i>Héiqua</i> ou <i>Hy-qua</i>	un Rocher, un Ecueil.
Salve	<i>Mutze-Atze</i>	Je vous salue.
Sauciare	<i>Ou~jo</i>	Bleffer.
Sanare	<i>Kt~a</i>	Guérir.
Sedere	<i>Nöuw</i>	S'asseoir, Etre assis.
Senescere	<i>Dida-Atze</i>	Vieillir.
Senex	<i>Dida~que</i>	Vieillard.

Simiæ genus	<i>Cbo~ aka~mma</i>	Babouin, gras Singe.
Sol . . .	<i>Sorré</i> ou <i>Sorri</i>	le Soleil.
Stare . . .	<i>Mää</i>	Etre debout.
Stella . . .	<i>Ku~anchou</i> , ou <i>tké~ubouw</i>	une Etoile.
Struthio . . .	<i>Ammi</i>	une Autruche.
Stultire . . .	<i>Tuätz Dacha</i>	Etre fou.
Talpa . . .	<i>Habba</i>	une Taupe.
Terra . . .	<i>Ca~mk~amma</i>	la Terre.
Testudo ma- jor . . .	<i>Tscherego~u</i>	une Tortue.
Testiculi . . .	<i>K~brä</i>	les Testicules.
Tigris . . .	<i>Tq~uassouw</i> ou <i>Kqvußsomo</i>	un Tigre.
Tonitru . . .	<i>Qu~aouw</i>	le Tonnerre.
Tormentum.	<i>Kayquabou</i>	un Canon.
Torrents . . .	<i>K'akarrou</i>	un Torrent.
Vacca . . .	<i>Gojes</i>	une Vache.
Vacca marina	<i>Tk~ouw</i> ou <i>Chákb'ouw</i>	une Vache de mer.
Vallis . . .	<i>Tk~aá</i>	une Vallée.
Venter . . .	<i>Chomina</i>	le Ventre.
Veni huc . . .	<i>Hebba Ha</i>	Venez ici.
Ventus . . .	<i>Toya</i>	le Vent.
Verberare . . .	<i>Doùssi</i>	Battre.
Vestis . . .	<i>Nomma</i>	un Habit.
Vetula . . .	<i>Didaquis</i>	une vieille Femme.
Videre . . .	<i>Km~ou</i> ou <i>Km~u</i>	Voir.
Vide hic . . .	<i>Muatze</i>	Regardez ici.

Vinum	.	<i>Driefbi</i>	.	du Vin.
Vir	.	<i>Qu'oique</i>	.	un Homme.
Vitulus	.	<i>Tbona</i> ou <i>Non-</i>		
		<i>na</i>	.	un Veau.
Vivere	.	<i>Qu'an~iaba</i>	.	Vivre.
Ungues	.	<i>Kloy</i>	.	les Ongles.
Volucres	.	<i>Ka~nniqua</i>	.	les Oiseaux.
Uterus	.	<i>Tk~chou</i>	.	la Matrice.
Vulpes	.	<i>Keu'lée</i>	.	un Renard.
Vulpes Afri-		<i>T~kensie</i>		Espèce de Re-
canus	.			nard appelé
				par les Hol-
				landois <i>Jak-</i>
				<i>bals.</i>
Vulva	.	<i>Qu'a~ou</i>	.	les Parties
				honteuses de
				la Femme.

Les Hottentots n'ont des nombres que jusques à *dix* : lors donc qu'ils ont compté jusques-là, ils reprennent l'unité & comptent de nouveau jusqu'à dix : ils font dix fois la même opération, & pour exprimer leurs nombres, ils disent *dix-dix*, c'est à dire *dix fois dix*. S'ils ont besoin de nombres plus considérables, ils recommencent leurs dizaines, & lorsqu'ils les ont repris encore dix fois, ils prononcent le terme de *dix trois fois*, & disent *dix-dix-dix* ou *dix fois cent*, ce qui fait *mille*; & ainsi de suite:

Les Nombres des Hottentots jusques à DIX
sont :

<i>Q'kui</i>	.	Un.
<i>K'kam</i>	. .	Deux.
<i>K.ouna</i>	. . .	Trois.
<i>Hakka.</i>	. .	Quatre.
<i>Kóro</i>	. . .	Cinq.
<i>Nanvi</i>	. .	Six.
<i>Honko</i>	. .	Sept.
<i>Kb yssi</i>	. .	Huit.
<i>K bessé</i>	. .	Neuf.
<i>Gyssi.</i>	. .	Dix.

Je finis mes observations sur le langage des Hottentots, en remarquant qu'un seul mot signifie fort souvent plusieurs choses ; & même quelquefois des choses si différentes, qu'il n'est pas rare de trouver des personnes parmi eux qui ignorent ces diverses significations. Or les savans conviennent que c'est-là un défaut qu'on trouve sur-tout dans les plus anciennes langues, enforte que ce défaut fut toujours un préjugé en faveur de leur ancienneté.



C H A P I T R E VI.

I. *Caractère des Hottentots. Exagérations des Auteurs sur ce sujet.* II. *Les Hottentots apprennent assez facilement les Langues de l'Eu-*

rope. III. Ils excellent dans l'Agriculture. IV. Leur Chasteté. V. Leur Justice. VI. Ils sont excellens Domestiques. VII. Généreux & charitables. VIII. Caractère d'un Hottentot appelé Claas & son histoire. IX. Ils sont adonnés à l'Yvrognerie. X. Paresse de ces peuples. XI. Leur extrême malpropreté. XII. Ils se frottent le corps de graisse mêlée de suie. XIII. Ils abhorrent la graisse de poisson. XIV. Raison pour laquelle ils se graissent. XV. Ils vivent longtems.

RIEN n'est plus outré, que le portrait que les voyageurs ont fait jusqu'ici des Hottentots. Ils les ont représentés comme le peuple du monde le plus sauvage & le plus brutal, incapable en quelque manière de la moindre réflexion, n'ayant nul sentiment de Dieu & de Religion, nulle idée d'ordre & d'œconomie, ne donnant aucune marque de bon-sens ni d'humanité. Ce sont-là des exagérations publiées plutôt pour exciter la pitié, ou pour jeter du ridicule, que pour donner une idée juste de ces peuples. Ces relations ne peuvent venir que d'une malice affectée, qui se plaît à défigurer tout ce qu'elle rapporte; ou d'une injuste vanité, qui nous porte à mépriser tout ce qui est opposé à nos usages; ou enfin de cette précipitation condamnable, qui nous fait parler des choses, avant que de les avoir suffisamment examinées. Pour moi, je ne me crois point dispensé de rendre justi-

ce à ces malheureux peuples ; & je me ferois même un scrupule de les dépeindre plus mauvais qu'ils ne font en effet. Avec ces dispositions j'ai examiné soigneusement leur caractère pendant plusieurs années, & cela sans préoccupation ; persuadé que la différence qui règne entre les génies des différens peuples, ne doit pas tant nous surprendre, que de voir qu'ils se ressemblent encore à quelques égards.

Ce que j'ai remarqué au sujet de la tradition des Hottentots, peut déjà servir à dissiper en partie les préjugés que l'on pouvoit avoir contre eux, & à montrer que ces peuples ne sont pas tout à fait aussi stupides qu'on les dépeint. Ce que je vais ajouter n'est pas moins propre à produire cet effet.

II. J'EN ai connu plusieurs qui entendoient parfaitement le Hollandois, le François & le Portugais ; & qui, sans cet accent dont j'ai déjà parlé, se feroient très bien exprimés dans ces différentes langues. J'en ai vu un, entre autres, à qui il ne restoit aucune teinture des habitudes qu'il avoit prises dans sa langue maternelle, & qui prononçoit fort bien le François & le Portugais, au jugement des connoisseurs, qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer la justesse de ses termes, & la vitesse avec laquelle il s'exprimoit.

III. LES Hottentots entendent incomparablement mieux l'Agriculture que les Européens du Cap, qui s'adressent très souvent à eux pour avoir leur avis là-dessus. Mais

ce talent leur est à peu près inutile, puisqu'on ne fauroit les engager à semer du blé : ainsi leurs terres, vastes & fertiles, ne leur sont presque d'aucun usage. Dans plusieurs autres Arts, & dans quelques travaux, ils sont aussi paroître autant de discernement & de capacité qu'aucun autre peuple, comme nous aurons occasion de le voir dans la suite, en parlant de leurs emplois.

IV. CERTAINS Voyageurs n'ont pas eu honte de débiter que ces peuples, hommes & femmes, habitoient ensemble pêle-mêle sans aucune pudeur, & sans observer les moindres bienséances. Rien n'est plus mal fondé, puisqu'il n'y a peut-être pas de nation plus chaste, ni plus modeste & dans ses discours & dans ses actions. Quelquefois j'ai voulu questionner sur ce sujet quelques Hottentots que je connoissois, mais toujours ils me paroissoient indignés des soupçons injurieux que je semblois former sur leur compte. Entre autres, l'un d'eux à qui je faisois des questions sur ces accusations d'immodestie, me répondit : *Comment ! ces gens-là croient donc que nous sommes des brutes ! Quoi ! vivre comme les chiens ! Oh nous connoissons la pudeur. Nous ne sommes pas tels qu'on nous représente. Nous avons de meilleures idées. Telle est, mot pour mot, la réponse qui me fut faite. Je me suis d'ailleurs informé soigneusement de plusieurs Européens de probité & de sens, qui depuis fort longtems étoient en commerce avec les Hottentots :*

je

jè leur ai demandé, si jamais ils avoient apperçu que ces peuples commissent les infamies qu'on leur attribue. Toujours ils m'ont protesté qu'ils n'avoient rien découvert de pareil. De sorte que je ne crains point d'assurer, après ce que j'ai vu moi-même, & après ce que j'ai oui dire de ces peuples, qu'il n'y en a point sur le chapitre de l'amour, de plus modeste sur la terre. Au reste, j'aurai occasion dans la suite, de réfuter plus particulièrement le Chevalier de *Forbin*, qui assure dans les Mémoires qu'on lui attribue, non seulement que *ces peuples couchent péle-mêle, sans aucune distinction de sexe; mais encore, qu'ils s'accouplent indifféremment comme les bêtes, sans avoir aucun égard à la parenté.*

V. L'INTEGRITÉ, l'équité, & la promptitude à rendre justice, sont aussi des qualités dans lesquelles cette nation surpasse toutes les autres. On voit aussi briller parmi eux une noble simplicité dans les mœurs, qui charme tous ceux qui ne sont pas follement prévenus contre tout ce qui s'écarte des manières fardées de l'Europe.

VI. ILS sont excellens Domestiques, & peut-être les plus fidèles qu'il y ait au monde. Les Hollandois, qui en ont un très grand nombre à leur service, en sont si persuadés, qu'ils ne peuvent se résoudre à s'en défaire. Leur fidélité est à toute épreuve. Quoiqu'ils aiment passionnément la quinquaille, le vin, l'eau de vie & le

tabac, & qu'ils donnent volontiers tout ce qu'ils ont de plus précieux pour en avoir; cependant, si on leur a confié des choses de cette nature, non seulement ils n'y touchent jamais, mais ils empêchent même que qui que ce soit n'y touche. On ne les voit jamais abuser de la confiance que l'on a en eux; & ils s'acquittent des commissions les plus importantes avec une exactitude & une habileté, qui est une preuve certaine de leur intégrité & de leur jugement.

VII. Ces peuples surpassent peut-être tous les autres, en générosité & en hospitalité. Ils prennent un singulier plaisir à se secourir, & ils se donnent des marques d'affection avec une si noble simplicité, qu'on auroit peine à en trouver des exemples ailleurs que dans les premiers âges du Monde. Le P. *Tachard* en avoit été lui-même surpris. Ils ont, *dit-il*, (1) plus de charité & de fidélité les uns envers les autres, qu'il ne s'en trouve ordinairement parmi les Chrétiens. Ils sont bienfaisans & secourables, *ajoute-t-il plus bas*: ils n'ont presque rien à eux: quand on leur donne quelque chose, si elle se peut diviser, ils en font part au premier de leurs compagnons qu'ils rencontrent; ils le cherchent même dans ce dessein, & se réservent ordinairement la moindre partie de ce qu'ils ont." Je suis surpris comment *Boeving* a osé dire que les *Hottentots* se

(1) Liv. II. pag. 80. & 84.

se baiſſoient les uns les autres. Il eſt aſſez exact dans ſes relations ; mais pour ici, ſon erreur eſt groſſière & inexcusable ; car l'affection mutuelle, & la bienveillance, font le caractère diſtinctif de ces peuples. A peine peuvent-ils ſe réſoudre à jouir ſeuls de quelque avantage : pour qu'ils y trouvent quelque plaisir, il faut qu'un ou pluſieurs de leurs compatriotes le partagent avec eux. Il n'y a que leurs femmes, qu'ils ſe réſervent toutes entières. Si un Hottentot reçoit en préſent quelques provisions, s'il a pris quelque bon gibier, ou quelque poiſſon délicat, il n'eſt pas content qu'il n'en ait fait part à quelque voſin. S'il fume, & qu'il voie paſſer quelqu'un de ſes compatriotes, il l'appelle, & lui fait tirer quelques gorgées de ſon tabac. J'ai même vu un Hottentot auſſi joyeux après avoir accordé cette faveur, que nous le ſerions après avoir fait quelque bonne fortune. Si un Hottentot apprend que quelqu'un eſt dans le beſoin, ou en danger de ſa vie, il vole à ſon ſecours, à quelque diſtance qu'il ſoit ; il fera vingt lieues pour tirer un homme de peine, ou de miſère. Il y a toujours beaucoup de Hottentots qui voyagent d'une nation, ou d'un village à l'autre : lorsque la nuit ſurvient, ils ſe retirent fort tranquillement au prochain hameau, où on les loge & on les traite très cordialement, ſans exiger de payement ni de récompense, quand même ils n'auroient entre eux aucune

ne liaison. Si l'extrême pauvreté de l'hôte ne lui permet pas de bien traiter l'étranger, il le remet à quelqu'un de ses voisins, qui tient cela à grand honneur.

J'étois intimement lié avec un nommé *Pegu*, Capitaine d'un village assez éloigné du Cap. C'étoit un homme plein de bons sens & d'humanité. Il étoit venu pour quelques jours au Cap. S'étant rendu chez moi pour me faire visite, il me dit avec une aimable familiarité, qu'il avoit très bon appétit, & que je l'obligerois si je lui donnois quelques rafraichissemens. Je m'empressai à lui faire apporter à manger & à boire, en lui disant qu'il pouvoit disposer de tout ce que je lui offrois. Il profita de l'avis. La chambre où je le reçus donnoit sur la rue. Voyant passer un Hottentot, il l'appella, & l'invita à lui tenir compagnie. L'offre fut acceptée: tous deux se mirent à manger fort cordialement. Peu accoutumé à la générosité des Hottentots, & fort étonné de la liberté de *Pegu*, je lui dis lorsque son convive se fut retiré, qu'il me paroissoit avoir très peu de prudence; que les provisions que je lui avois données, auroient suffi pour deux ou trois repas, s'il les eût ménagées; & qu'étant éloigné de chez lui, il auroit dû penser à son voyage. Il parut surpris de ma plainte, & me répondit en son langage ces paroles si remarquables: *J'ai suivi, dit-il, la coutume des Hottentots. Je ne puis manger quoi que ce soit, sans en*
fai-

faire part à quelqu'un de mes frères, (c'est le nom qu'ils se donnent les uns aux autres) lorsque je le vois passer. Si je vais chez lui, il me régale de même de tout ce qu'il a. Je n'oublierai jamais une réponse si sensée, & si généreuse. Jamais je ne me la rappelle, que je ne sente naître dans mon cœur un mélange de plaisir & de douleur; de plaisir, entant qu'elle me présente un noble reste de cet amour & de cette généreuse hospitalité si célèbre chez les Anciens; de douleur, lorsque je considère que des Païens, qu'il nous plait d'appeller sauvages, ont des sentimens d'humanité qu'on chercheroit inutilement parmi les Chrétiens. Ils exercent leur charité envers tout le monde: le vieux & le jeune, le riche & le pauvre, le connu & l'inconnu, en font également les objets. Jamais je n'ai découvert en eux la moindre trace d'intérêt. Les étrangers même qui ont besoin de leur secours, & qui les traitent avec douceur, éprouvent aussi-bien que leurs compatriotes les effets de leur générosité.

Le Capitaine *Theunis Gerbrantz van der Schelling* avoit perdu son vaisseau dans la baie de *la Goa*. Après deux mois de marche, il eut le bonheur de rencontrer un Hottentot qui entendoit un peu de Hollandois. Pendant un si long espace de tems, au milieu de mille dangers, ce Capitaine n'avoit trouvé à manger que des moules crues. Privé de nourriture déjà depuis trois jours, il étoit, comme on peut ai-
sé-

aifément fe l'imaginer, dans un état déplorable. Pour furoit de maux, il avoit le flux de fang, & il étoit prefque nud. Ce charitable Hottentot, qui avoit déjà reçu auparavant diverfes perfonnes échappées du naufrage, retira le Capitaine dans fa hutte, & l'exhorta à prendre courage, l'affurant qu'il étoit difpofé à lui rendre tous les fervices dont il pourroit être capable. Le Capitaine lui expofa fes maux & fes befoins. Le Hottentot, touché d'un état fi trifte, lui dit qu'il ne convenoit pas qu'il mangeât beaucoup d'abord, ni qu'il ufât de viandes pefantes; & que rien n'étoit plus à propos pour fon eftomac, que de manger quelque chofe de léger, & à diverfes reprifes. *Venez, reposez-vous*, lui dit-il, *tandis que je vous accommoderai le mets le plus excellent que je pourrai trouver.* Auffi-tôt il alluma du feu, & mit cuire dans un pot de petites tranches de mouton. Pendant que cela fe préparoit, il alla chercher dequoi couvrir la nudité de fon hôte; après quoi il lui donna un peu de bouillon de mouton, & une tranche de cette viande: environ une heure après il lui donna encore à manger, & ainfi de tems en tems pendant quelques jours, jufqu'à ce que l'eftomac du Capitaine fe fût peu à peu accoutumé à la nourriture. Un certain *Claus*, dont je rapporterai tout à l'heure la trifte fin, fe trouvoit par hazard à vingt lieues de l'endroit, occupé à négocier des beftiaux pour le compte du Gouverneur. Le

Capitaine, qui le connoissoit, aiant appris cette nouvelle de son hôte, y envoya un Exprès pour lui donner avis de son malheur, & le prier de le venir voir & de le secourir. Claas se pourvut sur le champ de tout ce qu'il put trouver de convenable à la situation du Capitaine, & sur-tout d'habits plus commodes que ceux qu'il avoit; & avec ces provisions, il se rendit à la hutte, où l'hôte & lui firent si bien, qu'en peu de tems le Capitaine se trouva rétabli, & en état de faire le voyage du Cap, où Claas le conduisit.

VIII. J'AI promis de donner l'histoire de ce généreux Hottentot: je me persuade qu'on ne la lira pas sans en être touché. Elle servira à mettre dans un plus grand jour la fidélité, la générosité & le génie de cette nation. Claas étoit descendu d'une famille Hottentotte, dont les troupeaux étoient très nombreux; c'est à dire qu'elle étoit extrêmement riche, car c'est en cela que consistent chez eux les richesses. Son père, persuadé de son habileté, lui aiant remis de bonne heure un petit troupeau, il le fit si bien valoir, qu'il l'accrut en fort peu de tems. Son habitation étoit fort éloignée du Cap, dans le pays des *Koopmans*; il y vivoit heureux avec sa femme, qui passoit pour une beauté chez ses compatriotes. L'amour, qui est de tous les climats & de toutes les nations, résolut la perte de ces époux. Le Capitaine du village, amoureux de cette fem-

me

me, songeoit depuis quelque tems à satisfaire sa criminelle passion. D'abord, il tâcha de la corrompre. La Hottentotte fut inébranlable. Rebuté par ces rigueurs, & devenu furieux par ces obstacles, il résolut de l'enlever, & ne tarda guères à exécuter son dessein. Claas en fut d'autant plus affligé, qu'il n'osoit se flatter d'obtenir justice, vu le grand crédit du ravisseur. Les Hollandois interviennent toujours dans les différends qui s'élevent entre les nations, mais ils ne se mêlent jamais des affaires particulières: ainsi l'époux desespéré n'avoit rien à attendre de leur secours. Il prit donc le parti de supporter son infortune avec patience, & de n'exciter aucun trouble en intéressant quelqu'un dans son malheur.

Cependant le Capitaine mettoit tout en usage pour jouir de son crime; caresses, flatteries, promesses, menaces, il ne négligeoit rien pour séduire la Hottentotte. Mais cette épouse fidèle, ne croyant pas devoir dissimuler, ne gardoit aucunes mesures avec son tyran; elle l'accabloit de reproches & d'injures. Le Chef, irrité par ce procédé, prit le parti de la resserrer plus étroitement, & continua ses efforts pour l'engager à répondre à sa passion. Mais voyant enfin qu'il ne gagnoit rien, il attribua l'opiniâtre résistance de cette femme, à l'espérance où elle étoit de rejoindre quelque jour son mari; & dans cette idée, il ré-

folut de commettre un nouveau crime, pour confommer le premier.

Claas étoit chéri des Hollandois : il avoit rendu & rendoit encore des services importants à la nation établie au Cap. La réputation de fes services, de fon intégrité & de fon habileté, avoit même été portée jufqu'à Amsterdam. Toujours fidèlement attaché aux intérêts de la Compagnie, il venoit d'exécuter avec fuccès diverfes commiffions que le Gouverneur *Van der Stel* lui avoit confiées. Il s'agiffoit de l'échange de quelques denrées contre des beftiaux. Content de ce qu'on vouloit lui donner, il rendoit ces importants services fans rien ftipuler pour fes peines. Il joignoit à un fidèle attachement pour les Hollandois, un fonds d'humanité intariflable, une bonté qui s'étendoit indifféremment fur tout le monde. Né & élevé dans l'ignorance par rapport à la Religion, il avoit cependant de bonnes mœurs, & des principes de vertu qui dirigeoient fa conduite. J'ofe même dire qu'il avoit autant de charité & de bienveillance pour les hommes, que l'on en voit parmi nous dans ceux qui brillent le plus par ces excellentes qualités. L'empreflement qu'il fit paroître à foulager le Capitaine *Van der Schelling*, en eft une preuve. Divers autres Européens avoient éprouvé l'humour bienfaifante de ce Hottentot. Il étoit toujours attentif à faifir les occasions de l'exercer, & fes richesses lui en furniffoient les moyens.

Ces

Ces vertus, les services qu'il rendoit aux Hollandois, & les caresses qu'il en recevoit, lui attirèrent la haine de plusieurs personnes des deux nations. Quelques-uns d'entre eux, qui avoient autrefois été employés dans ces échanges, ne réussissant pas si bien que lui, avoient été oubliés. Le Gouverneur, plein d'estime pour Claas, lui remettoit toutes ses commissions importantes, dont il s'acquittoit toujours à merveille; & pour le mettre à couvert des insultes de ses ennemis, il lui donnoit toujours deux soldats de la garnison, lorsqu'il l'envoyoit dans le pays.

Quelques Hollandois donc, vivement piqués d'une préférence qui les empêchoit de continuer les malversations par lesquelles ils s'étoient enrichis, jurèrent sa perte. Instruits des desseins du Chef Hottentot, ils le firent aisément entrer dans leur conjuration. Il fut résolu que Claas seroit accusé auprès du Gouverneur, par le ravisseur même de sa femme. On lui imputa de cabaler contre les Hollandois, & d'avoir fait un complot pour les chasser du pays. Claas étoit devenu le plus riche des Hottentots, par les biens considérables que son père, mort depuis peu, lui avoit laissé. On convint donc qu'il seroit accusé de s'être enrichi aux dépens du Gouverneur, soit en détournant les denrées qui lui avoient été confiées, soit en s'appropriant des bestiaux appartenans à la Compagnie.

L'accusation fut intentée. Le Gouverneur

neur avoit éprouvé mille fois la fidélité & l'affection de l'accusé : dans plusieurs occasions il avoit donné des témoignages de l'estime particulière qu'il avoit pour lui. Cependant, soit qu'il ne se défiât pas de la trahison infame de ses accusateurs, soit qu'il fût ébloui par la confiscation des biens de l'accusé, qui devoient lui revenir au cas qu'il fût trouvé coupable, il prêta l'oreille à la calomnie. Son Enseigne reçut ordre d'aller saisir Claas. Cet Officier, qui étoit le principal auteur de la conspiration, fit toute la diligence possible. Accompagné de seize soldats, il arriva de grand matin au village où demeuroit le Hottentot. Personne n'étoit encore levé. L'Enseigne environna le village, & eut la cruauté de faire saluer ces paisibles habitans d'une décharge de mousquetades, avant que de leur avoir communiqué son arrivée. A ce bruit, Claas sortit tout allarmé ; & voyant que c'étoient des Hollandois qui les attaquoient, il s'adressa à leur Chef, & lui demanda en Hollandois, qu'il possédoit très bien, le sujet de l'insulte qu'il faisoit au village. L'Enseigne lui répondit qu'il étoit là dans le dessein de se saisir de lui, pour l'obliger à venir rendre compte devant le Gouverneur, d'une conspiration qu'il avoit formée contre la nation ; & en même tems il lui ordonna de se rendre prisonnier. Claas, surpris d'un discours si peu attendu, répondit : *Quoi ! je conspire contre les Hollandois, Monsieur ! Moi qui*

ai donné tant de preuves de mon affection & de mon zèle pour eux ! Moi qui les ai servis si longtems & si fidèlement ! L'Enseigne repliqua, que ce n'étoit ni le tems ni le lieu de disputer ; qu'il devoit se rendre, ou qu'il feroit feu sur lui. *Il est donc vrai*, reprit Claas, *que l'on a fait une telle accusation contre moi ! Mais donnez-vous patience.* Et montrant les habitans du village, hommes, femmes & enfans, qui s'étoient assemblés au bruit : *Que vous ont fait ces personnes, pour être exposées au feu de vos armes ? Ont-elles trempé dans la même conspiration ? Si je suis seul coupable, Monsieur, comme votre silence me le témoigne, quelle imprudence d'attaquer ces pauvres innocens ! D'ailleurs, ce lieu est-il fortifié ? Suis-je en état de défense ? Ai-je des armes ? Pourquoi donc n'envoyer pas plutôt m'avertir de votre arrivée & de votre commission ? Ai-je refusé de me remettre entre vos mains ? Pour ce qui est de ma fidélité envers votre nation, de mon attachement sincère & de mon zèle pour son service, il y a peu de personnes qui en puissent mieux juger que vous-même : vous en avez été si souvent le témoin, que je ne puis concevoir comment vous, ni même personne, a pu avoir le moindre doute sur une fidélité si longtems éprouvée.* L'Enseigne, embarrassé sans doute d'un discours où il se voyoit intéressé, le fit cesser en important silence à Claas, & en lui réitérant l'ordre qu'il lui avoit donné de se rendre prisonnier sous peine de mort. Le Hottentot

se remit entre ses mains, en disant *que son innocence l'empêchoit de craindre l'examen, & qu'il pouvoit le conduire où il voudroit.* Sur le champ l'Enseigne le saisit, & le fit lier avec des cordes : traitement très ignominieux pour un Hottentot, qui ne connoit rien de plus honteux, si ce n'est de mourir infame.

Claas fut emmené dans cet état devant le Gouverneur, qui le confronta avec ses accusateurs. Il soutint ces différens examens avec une tranquillité & une sérénité, dont l'innocence seule est capable. La force avec laquelle il réfuta les raisons de ses ennemis, auroit ébranlé des Juges moins prévenus. Il rappella les services qu'il avoit rendus à la Compagnie, à la Nation, au Gouverneur, & à plusieurs particuliers; n'y aiant même que peu de tems qu'il avoit rempli une commission très importante, d'une manière qui lui avoit attiré l'approbation du Gouverneur. Il fit voir encore, que ses accusateurs ne le chargeoient que de crimes que la malice leur suggéroit, sans produire une apparence de preuves; & que par conséquent il étoit manifeste qu'on cherchoit uniquement à le perdre, comme le bruit en couroit déjà. Mais il vit bientôt par la conduite du Gouverneur, qu'il ne vouloit pas être instruit. En un mot, Claas sur sa seule accusation de ses ennemis fut envoyé en exil dans l'Île de Robben, & tous ses biens furent confisqués.

Bien-

Bientôt après, l'Enseigne succéda à cet infortuné, & fut fait Agent du Gouverneur. Mais il s'acquitta si mal de sa commission, il fit tant de malversations, que l'intégrité & l'habileté de Claas en éclatèrent davantage. Ce nouveau Commissioinaire, par les manières hautes & emportées qu'il avoit avec les Hottentots, aigrissoit les esprits, & ébranloit souvent la bonne intelligence qui régnoit entre les deux nations. Sa mauvaise-foi rendit bientôt le commerce difficile; & par son extravagance, & sa friponnerie, il ruina absolument le crédit & les affaires de la Compagnie. Les Hottentots mirent leurs bestiaux à un prix excessif: le commerce devint enfin si difficile & les profits si petits, que les Directeurs se virent obligés d'arrêter ces desordres en n'envoyant plus personne pour traiter avec les Hottentots, & en faisant toutes leurs emplettes chez les marchands du Cap, qui achetoient les denrées à beaucoup meilleur marché. C'est sur ce pied que le commerce de la Compagnie subsiste encore aujourd'hui.

Le Capitaine *Van der Schelling*, celui que Claas avoit si généreusement accueilli, se trouva au Cap dans le tems des infortunes de son bienfaiteur. Témoin des accusations qu'on lui avoit intentées, il fit à son arrivée en Hollande tant de représentations aux Directeurs de la Compagnie, qu'ils envoyèrent incessamment ordre de rappeler Claas,

& de le rétablir dans tous ses biens. L'ordre fut exécuté en partie, c'est à dire, qu'il fut rappelé; mais on ne lui rendit qu'une petite partie de ses troupeaux. Claas retourna avec plaisir à son ancienne demeure, avec les débris de sa première fortune; mais il ne jouit pas longtems de son bonheur. Le Chef Hottentot, qui ne pouvoit profiter de sa proie qu'avec peine, voulant enfin faire cesser toute résistance, & jouir tranquillement de ses crimes, le fit assassiner. Peut-être y entra-t-il d'autres raisons. Quoiqu'il en soit, personne ne prit connoissance de ce meurtre. Telle est l'histoire de Claas, ce généreux Hottentot, dont les excellentes qualités doivent donner de ces peuples une tout autre idée que celle que l'on en a généralement, & servir même d'exemple & de modèle aux Chrétiens.

VII. APRES avoir montré le beau côté de cette nation, voyons les défauts qu'on lui attribue. Le vice qui se présente d'abord, c'est l'Yvrognerie. S'ils avoient assez de liqueurs fortes, j'ose assurer qu'ils seroient les peuples les plus adonnés à cet excès d'intempérance. Dès qu'ils en ont, ils ne peuvent abandonner le tonneau, tant qu'il en reste une goutte, & qu'ils peuvent porter le verre à la bouche. Au défaut de liqueurs, ils s'enyvrent de tabac, dont ils fument jusques à perdre toute connoissance. Quelle que soit cependant leur passion pour les liqueurs, il ne faut pas craindre qu'ils

qu'ils touchent jamais à celles qu'on leur donne à garder; ils font aussi scrupuleux à l'égard de ces choses qu'ils aiment avec passion, qu'à l'égard de celles qui leur sont les plus indifférentes. Pareillement, lorsqu'ils ont en commun quelque liqueur, chacun se contente de la portion qui lui en revient, & on ne les voit point se tromper réciproquement.

Les femmes dans l'occasion ne sont pas moins intempérantes que les hommes. Rien de plus divertissant que de voir l'un & l'autre sexe dans l'ivresse. Tant qu'ils peuvent se tenir debout, ils font des cabrioles, des grimaces, & des postures, dont plusieurs sont assurément de leur invention, au moins je n'en vis jamais de semblables en Europe. Ils accompagnent ces joyeuses fingeries, de hurlemens & de cris redoublés. Mais l'extravagance des femmes yvres est beaucoup plus grande & plus furieuse que celle des hommes. Dans la maison où je fus d'abord logé au Cap, il y avoit une servante Hottentotte distinguée par sa fidélité, son activité, & son bon naturel. Son unique défaut étoit d'aimer à boire; & le moindre excès la rendoit furieuse & forcenée. On avoit donc grand soin de ne lui fournir jamais l'occasion de satisfaire sa passion. Je n'étois instruit ni du vice de cette femme, ni des excès de ses compatriotes, lorsque venant un matin auprès de moi, elle me pria avec instance de lui donner un peu de
mon

mon vin. *Il y a bien du tems*, me dit-elle, *que je meurs d'envie de me réjouir d'un peu de cette bonne liqueur, dont je n'ai pas bu depuis très longtems; & je ne sai comment faire pour en avoir.* J'entrai dans ses peines, & lui demandai, si personne n'avoit eu la charité de lui en donner un verre. Elle me dit que non. Eh bien, lui dis-je, je veux vous faire ce plaisir; venez, combien en voulez-vous? A cette agréable nouvelle, elle ne se posséda plus, & après m'avoir fait les remercimens les plus touchans, elle me présenta une mesure, que je lui remplis, en lui recommandant de le ménager, & de ne pas le boire tout à la fois. Elle me le promit: mais au bout de quelques minutes, je la vis revenir en riant, & tenant à la main la mesure toute vuide. Elle me dit d'un air fort délibéré: *Voyez, Monsieur, je reviens pour avoir encore un peu de votre vin. Je le crois délicieux; mais je n'en suis pas parfaitement sûre, & je voudrois bien m'en assurer tout à fait. Donnez-m'en donc encore un peu: vous êtes trop bon pour me refuser.* Ce ton familier me surprit; & voyant bien qu'elle en tenoit, je lui dis que je ne voulois pas lui en donner davantage, puisqu'elle ne l'avoit pas mieux ménagé; mais que je l'en régalerois une autre fois. Elle se mit à rire de toute sa force, & m'assura très positivement qu'elle ne me quitteroit point que je ne l'eusse satisfaite. *Il n'y a point de tems qui vaille le tems présent*, a-
jou-

jouta-t-elle. *Une autre fois, vous n'aurez peut-être pas de vin : peut-être ne sera-t-il pas si bon. Je crois, sans en être pourtant bien sûre, n'en avoir jamais goûté de meilleur. C'est à vous de m'en éclaircir, & tout à l'heure.* Je faisois tous mes efforts pour arrêter ses instances importunes par de bonnes paroles ; mais inutilement. Irrité à la fin, je la menaçai de m'aller plaindre à son maître & à sa maîtresse ; & je me dispofois en effet à y aller, lorsque je les vis venir l'un & l'autre au bruit de la dispute. Mais leur présence même n'arrêta point ses persécutions. Elle insistoit avec tant d'action, & d'une manière si ridicule, que mon hôte & mon hôtesse se pâmoient de rire. Après avoir appris l'imprudence que j'avois eue de donner du vin à cette femme, ils me conseillèrent d'achever de la fatisfaire, puisque j'avois commencé ; & ils m'assurèrent que nous nous divertirions. Je remplis donc une seconde fois son pot, qu'elle avala d'un trait. Après quoi elle me dit, que pour me témoigner sa reconnoissance, elle alloit me régaler d'une danse Hottentotte. Cette danse se trouva composée d'un mélange de frapemens de pieds, de cabrioles, & de postures grotesques. Elle exécuta ce ridicule exercice avec tant de force & d'action, que les vapeurs lui montèrent au cerveau, & qu'elle devint comme enragée. Elle s'arrêtoit de tems en tems, & jettoit des regards farouches sur nous : puis elle se mettoit
à par-

à parler avec une vivacité incroyable, & à dire mille extravagances. Un moment après, elle fut saisie d'un violent accès de rire, qui ne cessa que pour faire place à des hurlemens & à des cris insupportables, qui ne paroissoient nullement partir d'une créature humaine. Ensuite elle recommença à babiller, & se reprocha mille fautes, qu'elle n'avoit assurément jamais faites. Ces réflexions sur elle-même furent suivies d'un retour de tranquillité, qui paroissoit lui avoir redonné son sang-froid. Elle me blâma avec beaucoup de bon-sens, de ce que je lui avois tant donné de vin; & me dit que son yvresse étoit mon ouvrage, puisque je l'avois forcée à boire contre son inclination. Mais cette tranquillité ne dura pas long-tems; ses cris, ses hurlemens, ses sauts & son babil recommencèrent de plus belle, & ne cessèrent que quand son maître l'eut menacée de lui donner des coups de canne, si elle ne se retiroit dans son lit. Elle y passa la nuit fort tranquillement. Le lendemain matin, la pauvre fille se rappelant ce qui lui étoit arrivé, n'osoit lever les yeux. Il fallut pourtant paroître devant sa maîtresse, & en essuyer une rude censure, qui lui fit jeter des cris amers. Elle se jeta à genoux (chose rare parmi les Hottentots) pour lui demander pardon du trouble qu'elle avoit causé dans la maison; après quoi elle vint dans ma chambre, pour me demander pardon aussi, & me dire que de

sa vie elle ne boiroit de vin. Je lui répondis que cette liqueur étoit bonne, pourvu qu'on en usât sobrement; & que c'étoit sa faute, si elle s'en étoit mal trouvée. *Il est vrai, Monsieur, me dit-elle; mais puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de me modérer, je ne puis rien faire de mieux que de m'en abstenir tout à fait.* Elle a parfaitement exécuté cette résolution si sensée; car depuis ce tems-là, on ne lui a jamais vu goûter ni vin, ni aucune liqueur forte.

L'ivresse, quelque furieuse qu'elle soit chez les Hottentots, ne les porte cependant jamais à ces crimes qu'elle produit en Europe. Elle ne les pousse jamais ni à l'impureté, ni à l'adultère. Tous les desordres civils qu'elle cause, sont les querelles & les batteries, qui sont souvent sanglantes; encore ne s'agit-il que des hommes: rarement les femmes se battent, & leurs batailles ne sont jamais cruelles. Leur présence même prévient les mauvaises suites des disputes que les hommes ont entre eux: un mot de leur part, est capable d'appaîser les querelles les plus animées. Les femmes n'ont qu'à paroître, sans même prononcer une parole; on voit tomber les armes des mains des combattans; & même au bout d'un quart-d'heure, si la matière n'est pas intéressante, ils deviennent aussi bons amis qu'auparavant; ils s'afféient & fument de la même pipe. C'est parmi eux un signe d'amitié & de réconciliation, que de former

mer un cercle, & de tirer chacun deux ou trois gorgées de la même pipe, qu'ils font circuler jusqu'à ce qu'elle soit consumée. Mais si le différend roule sur quelque sujet grave, ou que les parties soient fort en colère, contents de suspendre leur animosité jusqu'à ce que les femmes se soient retirées, ils recommencent la guerre avec plus de fureur. Au reste, lorsqu'ils ne se battent qu'avec le bâton, les femmes ne s'en mettent guères en peine: c'est une espèce d'exercice qui leur sert de passe-tems, & qui aboutit tout au plus à quelque contusion à la tête, ou à quelque côte meurtrie. Pour l'ordinaire, les femmes ne paroissent que lorsque les piques, qu'ils appellent *Hassugayes*, font de la partie; car pour ce qui regarde leurs arcs & leurs flèches, ils ne s'en servent jamais dans leurs disputes. Cependant, avant que les femmes soient venues mettre le hola, il arrive souvent qu'il y en a déjà plusieurs d'étendus sur le carreau.

X. LE second, ou plutôt le troisième de leurs défauts, c'est la Paresse. Les Hottentots sont paresseux au-delà de toute expression, soit qu'on les considère du côté de l'esprit, ou du côté du corps. Il n'est point de peuple sous le soleil, qui ait une pareille aversion pour penser & pour agir, que celui-là. On diroit qu'ils font consister leur félicité à vivre dans l'inaction & dans l'indolence. Quoiqu'ils soient sans contredit aussi capables de penser, & de former des desseins, qu'au-

cune autre nation, ils ne veulent pas s'en donner la peine. RaISONNER, selon eux, c'est travailler; & travailler, c'est le fleau de la vie. Ils croient qu'il n'y a rien de plus digne de la nature humaine, ni de plus charmant, que l'oisiveté: aussi y passent-ils du moins les trois quarts du jour. Ils se privent de ce qu'ils aiment le plus, s'il n'est absolument nécessaire, plutôt que de se le procurer par quelque occupation. Rien ne peut les tirer de leur repos, qu'une absolue nécessité. Il n'y a qu'un besoin pressant & sensible, ou une passion violente, qui puisse les exciter au travail. Alors ils ne le cèdent à personne en activité & en diligence; mais dès qu'ils ont ce qu'ils souhaitent, ils retombent dans leur première paresse, qui semble née avec eux. *Boeving*, dans sa Relation des Hottentots (1), leur reproche aussi ce défaut.

XI. C'EST probablement à cette paresse générale, qu'il faut attribuer leur extrême malpropreté dans ce qui regarde le manger & le boire. Ce défaut est incontestable; mais il me semble que les voyageurs l'ont beaucoup exagéré. *Merklin* en particulier dit que tous les Hottentots, sans exception, dévorent moitié crues les entrailles des bêtes, remplies encore de leurs ordures & de leurs excréments. Il leur importe même peu, si on l'en croit, que les

en-

(1) Page 3.

entrailles soient fraîches, ou puantes & corrompues; ils les mangent également, avec un appétit dévorant.

J'ai passé plusieurs jours entiers parmi eux, dans les différentes contrées de ce vaste pays, & par conséquent j'ai eu occasion d'examiner de quelle manière ils préparent leurs vivres & les mangent; mais je n'ai rien trouvé de semblable. J'ai toujours vu au contraire, qu'ils lavent les entrailles qu'ils veulent manger, & qu'après les avoir déchargées de leurs ordures, ils les passent dans de l'eau nette; après quoi ils les font bouillir dans du sang de l'animal, & quelquefois ils y ajoutent du lait. S'ils n'ont pas de sang, ils les grillent sur les charbons; car ils n'ont ni gril, ni aucun autre utensile qui en puisse tenir la place. J'avoue que dans tout cela ils sont assez malpropres pour dégoûter un Européen, mais non pas autant que Merklin le leur reproche. Au reste, j'ai eu la curiosité de goûter de ces entrailles bouillies; & j'ose dire, quelque jugement que mes lecteurs portent de mon palais, que j'aurois trouvé ce mets très bon, si je n'avois pas connu les cuisiniers, ou que j'eusse pu bannir de mon imagination l'idée de leur extrême malpropreté.

On les accuse aussi très mal à propos de se décharger le ventre en quelque endroit qu'ils se rencontrent, & en présence de tout le monde. Je ne connois point de plus grande fausseté; je ne crois pas même qu'il

y ait de peuple plus modeste à cet égard. J'ai habité bien des années parmi eux ; mais jamais je n'en ai vu un seul dans cette posture, & j'ai constamment ouï dire qu'ils ne s'y mettent jamais en présence de qui que ce soit. Si on les y surprend quelquefois, c'est par hazard, lorsqu'ils ne s'y attendent point. Ils sont même si éloignés de cette indécente malpropreté, que jamais ils ne laisseront échaper un vent en présence d'un Européen, ni même d'un Hottentot. Lorsque quelque Hollandois prend cette liberté devant eux, ils s'en scandalisent, & ne craignent point de lui en faire honte. Je ne fais pourquoi on se plaît à grossir les défauts des Hottentots : leur malpropreté est assez grande, sans qu'il soit nécessaire de rien ajouter au portrait qu'on en fait.

XII. Ce qui les rend encore plus sales, c'est la coutume qu'ils ont de se frotter le corps, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, de beurre, ou de graisse de mouton, mêlée avec de la suie qu'ils ramassent sous leurs pots. Comme ils sont naturellement de couleur d'olive, ils veulent encore, par cette espèce de teinture, se donner une couleur plus foncée, qui à leur goût est plus belle. Ils observent cette coutume avec beaucoup de soin, dès leur plus tendre enfance ; & l'on peut dire que c'est la seule chose en quoi ils ne sont point paresseux. Dès que le soleil, la poussière ou quelque autre accident a enlevé ce

fard defagréable, ils le renouvellent incessamment. Tout cède à cet important ouvrage; personne ne néglige une coutume si dégoûtante. Les plus pauvres se servent de beurre ou de graisse rance, qui leur donne une odeur si détestable, qu'on ne sauroit les approcher: on les sent longtems avant que de les voir. Mais ceux qui sont à leur aise, sont fort délicats là-dessus; ils ne se frottent que de ce qu'il y a de plus frais & de meilleur. Ils graissent de même la peau qui leur couvre les épaules, & qui leur sert d'habillement, à moins qu'ils ne soient si pauvres, qu'ils ne puissent fournir à cette dépense. Plus ils sont riches, & plus ils en employent: c'est en cela que consiste tout leur luxe, c'est à cela que l'on reconnoit ceux qui ont du bien & qui aiment à faire figure: en un mot, c'est presque la seule marque de distinction entre eux.

XIII. CE qu'il y a de singulier, c'est que loin de se servir de la graisse de poisson, ils l'ont en horreur, quoiqu'ils en mangent la chair avec plaisir. Ils ne peuvent souffrir que cette graisse touche ni leur corps, ni leur habillement. *Dapper* (1) se trompe donc assurément, quand il dit qu'une baleine morte aiant été jettée un jour sur leur côte, ils en mangèrent avidement la graisse, & qu'ils la prenoient à pleines mains: ou il faut que les Hottentots aient bien chan-

(1) Dans son *Afrique*, pag. 622.

changé depuis ce tems-là ; car il est certain qu'aujourd'hui ils ont de l'aversion pour tout ce qui s'appelle graisse de poisson, & en particulier pour celle de la baleine. Je les ai vus occupés à transporter de cette graisse d'un lieu à un autre : il y a certainement du plaisir à voir le soin qu'ils prennent pour empêcher qu'il n'en tombe sur leur corps, ou sur leurs habits ; ils semblent avoir une horreur naturelle pour cette graisse.

XIV. IL me paroît que les Auteurs n'ont pas réussi à indiquer les raisons que les Hottentots ont de se graïsser ainsi le corps. *Merklin*, (1) *Vogel* (2) & le P. *Tachard* (3) disent qu'ils ont dessein de se parer ; l'idée de leurs richesses, de leur bon goût & de leur magnificence, étant mesurée à la quantité & à la délicatesse du beurre & de la graisse dont ils couvrent leur corps & leurs habits. Mais ce n'est pas là la première raison de l'origine de cette coutume ; c'en est tout au plus la seconde.

Boeving (4) dit qu'ils veulent par-là se rendre le corps plus agile. Je conviens que la graisse est propre à rendre les membres souples, & à en faciliter les mouvemens ; & que d'ailleurs, de tous les peuples, il n'y en a point qui ait plus de souplesse & de légèreté de corps, jusques-là qu'ils devan-

cent

(1) Loc. cit. p. 1098.

(2) Loc. cit. p. 74.

(3) Liv. II. p. 83.

(4) *Rélation des Hottentots*, pag. 5.

cent quelquefois les chevaux les plus vîtes. J'ai connu un Hottentot, qui partit la nuit du Gouvernement du Cap, pour se rendre à une maison de campagne du Gouverneur, éloignée de cinq lieues; & le lendemain matin, il en rapporta du pain qu'il avoit pris sortant du four, & qui conservoit encore assez de chaleur pour fondre le beurre qu'on étendoit dessus.

Le talent des Hottentots pour la course est si sensible & si frappant, qu'aucun Auteur, que je sache, ne leur a contesté l'éloge d'être le peuple le plus agile du monde. Ils n'ignorent pas eux-mêmes leur supériorité à cet égard, & ils en font fort glorieux. Quelquefois, mais très rarement, il leur arrive d'en abuser. J'en ai vu un exemple singulier, pendant le séjour que j'ai fait au Cap.

Un matelot Hollandois qui venoit d'y arriver, rencontra un Hottentot, à qui il remit un rouleau de tabac pesant environ vingt livres, pour le porter à la ville. Le Hottentot prit le rouleau, & s'étant mis en chemin avec le nouveau débarqué, il lui demanda, s'il souhaitoit de le voir courir. *Cours*, lui répondit le matelot. *Vous allez être satisfait*, reprit le Hottentot; & aussi-tôt il s'enfuit avec tant de vitesse, qu'il disparut dans un instant. Le matelot fut si frappé de l'agilité de cet homme, qu'il ne pensa pas seulement à le suivre; & jamais il n'a revu ni le Hottentot, ni le tabac. Quelle que
soit

soit cependant l'agilité de ces peuples, je ne crois point qu'ils l'aient en vue lorsqu'ils se graissent; au moins ne leur ai-je jamais ouï alléguer cette raison. J'aurai occasion ci-après, de parler de leur adresse & de leur dextérité.

La meilleure raison qu'on puisse donner de ces onctions, est tirée de leur manière de vivre, & du climat qu'ils habitent. Comme ils vont presque nus, s'ils ne se frottoient pas le corps de graisse, les chaleurs excessives qu'il fait dans ce pays-là les épuiseroient entièrement, selon toutes les apparences, & hâteroient par-là même leur mort; au-lieu que cette graisse, en fermant les pores, empêche une trop grande dissipation, & tient leur peau toujours fraîche.

XV. AU RESTE, cette excessive malpropreté des Hottentots ne nuit point à leur fanté, & n'empêche point qu'ils ne vivent très longtems. Ils ne sont sujets qu'à très peu de maladies, & sont rarement incommodés. Je parle du général des Hottentots, qui vivent à la manière du pays, & qui n'abrègent pas leurs jours par un usage immodéré du vin, de l'eau vie, ou d'autres liqueurs fortes. Il est vrai que ceux qui ont quitté la tempérance de leurs pères, sont sujets à des maladies qui étoient inconnues auparavant. Les viandes mêmes des Hollandois, préparées & apprêtées à l'Européenne, leur sont très dangereuses.

Dapper (1) dit que chez les Hottentots, ceux de l'un & l'autre sexe vivent souvent 80, 90, 100, 110, ou 120 ans; & il assure même que quelques-uns parviennent jusqu'à 130. On ne peut nier qu'ils ne vivent longtems; mais on ne sauroit rien fixer là-dessus, pas même en général. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on voit parmi eux plus de gens parvenir à une extrême vieillesse, que dans aucun pays de l'Europe. D'ailleurs, ils se conservent forts & vigoureux jusqu'à l'âge le plus avancé. J'en ai connu plusieurs; un entre autres, que des personnes dignes de foi m'assurèrent avoir vu lorsqu'on bâtissoit le Fort en 1652, & qui leur paroïssoit être alors un homme de 40 ans; à qui cependant, lorsque je quittai le Cap en 1713, on n'auroit pas donné plus de 50 ans, quoiqu'il dût en avoir au moins 100. Je lui ai même ouï dire qu'il n'avoit jamais été malade, & qu'il n'avoit pas même ressenti la moindre incommodité.



C H A P I T R E VII.

De l'Extérieur des Hottentots.

- I. *De l'Air des Hottentots, de leurs Cheveux, & de leur Barbe.* II. *De leur Stature.* II. *De leur*

(1) Dans son *Afrique*, pag. 625.

leur Couleur. IV. D'une Excrecence extraordinaire, que les Femmes ont au bas du ventre. V. Deux erreurs du P. Tachard réfutées.

I. **L**Es Hottentots ne sont pas, à beaucoup près, aussi hideux qu'on les représente. Leur puanteur, & leur excessive malpropreté, est ce qu'ils ont de plus affreux & de plus révoltant. Leurs cheveux, sur-tout, ne sont rien moins que beaux. Comme ils ne les peignent ni ne les lavent jamais, & qu'ils les frottent tous les jours d'une très grande quantité de graisse & de suie mêlées ensemble; il s'y amasse tant de poussière & d'autres vilenies, que se colant à la longue les uns aux autres, ils ressemblent à la toison d'un mouton noir remplie de crotte. Ceci ne regarde que les hommes; car les femmes ne montrent jamais leurs cheveux, elles les tiennent toujours sous le bonnet. Ce soin des Hottentottes à cacher leurs cheveux, a fait longtems douter comment ils étoient: mais je puis témoigner qu'elles les ont entièrement comme ceux des hommes, & de tous les Nègres, courts, laineux, & noirs comme du jais. La barbe des Hottentots n'est jamais bien épaisse; il en fort un peu au bout du menton, qui se frise comme de la laine, Leur moustache est frisée de la même manière.

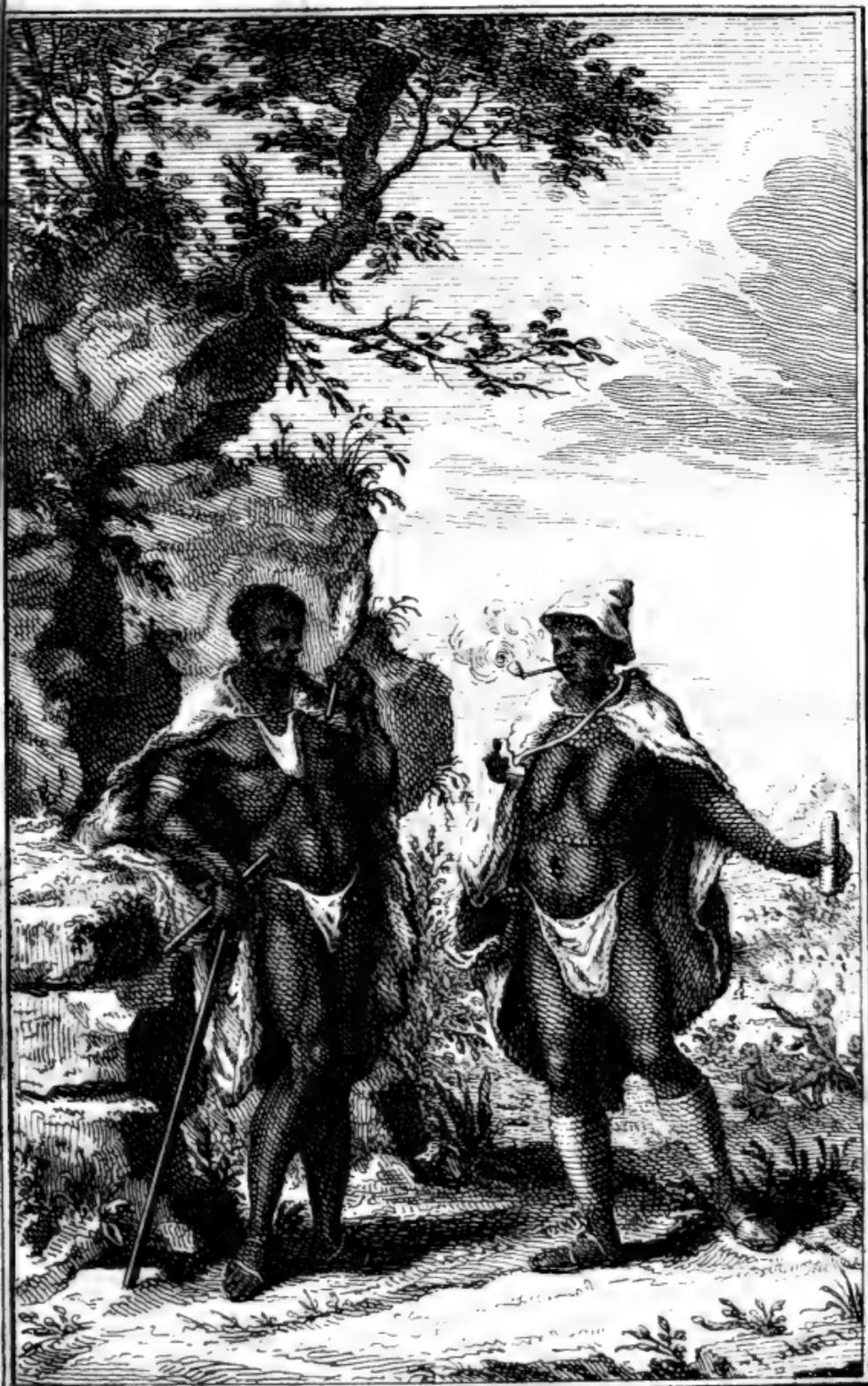
Pour ce qui est de leur air, bien loin d'avoir quelque chose de terrible, d'effrayant

& de sauvage; au contraire la douceur, la bonté & la bienveillance sont peintes sur leur visage. Ce qu'il y a de laid, c'est leur nez plat, large & camus; & la grosseur de leurs lèvres, sur-tout de la supérieure. Tout cela leur est commun avec le général des Nègres. Encore ne naissent-ils pas avec un nez camus; ils le forment ainsi.

Quelle affreuse peinture de ce peuple ne fait pas *Anderson* dans ses Voyages! Après avoir dit que les traits des Hottentots sont horribles & monstrueux, il ajoute, que leur visage est couvert de rides. Oui, ceux des personnes âgées: & où est le pays où le visage ne se ride point en vieillissant? Mais le visage d'un jeune Hottentot est aussi uni & aussi rempli, que le peut être celui d'aucun jeune-homme en Afrique, ou même en Europe.

II. P O U R ce qui regarde leur stature, il ne faut pas se les représenter aussi petits qu'on les a dépeints. La plupart ont cinq à six pieds de haut; mais les femmes sont beaucoup plus petites. Les uns & les autres sont droits, & fort bien faits. Ils tiennent un juste milieu par rapport à la grosseur; ils ne sont ni trop gras, ni trop maigres. Leur tête est généralement fort grosse, & les yeux y sont proportionnés. Ils ont le nez plat, les lèvres épaisses, les dents blanches comme de l'ivoire, & les joues naturellement vermeilles; mais à force de se barbouiller de graisse & de suie, on a peine à s'en

Extérieur & Habillemeut des Hottentots .





à s'en appercevoir. Les hommes ont les pieds grands & larges ; mais les femmes les ont fort petits & délicats. Ils ne savent ce que c'est que de se couper les ongles des mains ni des pieds. Pendant tout le tems que j'ai été au Cap, je n'ai vu parmi eux ni bossu, ni tortu, ni boiteux, à la réserve de ceux qui l'étoient devenus par accident ; quoique cependant ils ne prennent pour leurs enfans aucun des soins que l'on prend en Europe. Les femmes, huit jours après leur accouchement, & quelquefois plus tôt, se mettent leurs enfans sur le dos, & les portent ainsi, sans se donner aucun soin pour mettre ces petites créatures dans la situation la moins gênante. Dès qu'ils sont en état, je ne dis pas de marcher, mais de se trainer, elles les abandonnent, & les laissent se servir de leurs pieds comme ils peuvent.

III. LES Hottentots ne naissent point noirs, comme quelques Auteurs l'ont soutenu. Bien loin de-là, ils ne le sont dans aucun tems, quelque peine qu'ils se donnent pour le devenir. J'ai vu un grand nombre d'enfans nouvellement nés, & je les ai toujours vus blancs : mais au bout de dix ou douze jours, cette couleur fait place à une couleur noirâtre qui leur couvre tout le corps, excepté la paume des mains & la plante des pieds, qui demeurent toujours blanchâtres ; tandis que le reste prend une couleur d'olive, qui ne s'efface jamais.

IV. LES Hottentottes ont toutes une

excrescence remarquable, dont la description doit trouver place ici. C'est une espèce de peau dure & large, qui leur croît au-dessus de l'os pubis, & qui descendant assez bas, semble destinée par la nature à couvrir leur nudité. Elles portent cependant par dessus une pièce de peau de mouton, qu'on appelle *Kut-Krosse*. Cette excrescence est quelquefois si grande, qu'elle ne peut être entièrement cachée par la peau qui leur sert de couverture.

Quelque difforme que puisse paroître aux Européennes cette peau naturelle, les Hottentottes ni leurs maris ne la regardent point comme un défaut. Si la malpropreté & la graisse ne vous empêche pas d'examiner de près & de manier cette excrescence, vous pouvez satisfaire votre curiosité pour un peu de tabac, ou quelque bagatelle semblable. *Thévenot* dit que les Négresses & les Egyptiennes ont aussi la même peau. Mais ces femmes ne la laissent pas croître; elles la coupent de bonne heure, ou plutôt elles la brûlent avec un fer chaud. *Thévenot* envisage cette opération comme superstitieuse: pour moi, il me paroît qu'elle prouve seulement, que ces peuples considèrent cette excrescence comme une difformité.

V. LE P. *Tachard* (1) dit que „ Mr. le „ Commandeur *Van der Stell*, dans un voya- „ ge qu'il fit & qui dura cinq mois, péné- „ tra

(1) *Voyage de Siam*, pag. 89 & 92.

„ tra vers le Nord jusques au Tropicque
 „ du Capricorne; & qu'étant parvenu au
 „ dixième degré, il trouva une nation très
 „ nombreuse, parmi laquelle il y avoit plu-
 „ sieurs hommes aussi blancs que les Euro-
 „ péens, & que naturellement leurs fem-
 „ mes étoient aussi fort blanches; mais que
 „ pour plaire à leurs maris, elles se noir-
 „ cissoient avec de la graisse & de la pou-
 „ dre d'une certaine pierre noire, dont el-
 „ les se frottent le visage & tout le corps.”

Le P. Tachard place ces peuples au 27^e. de-
 gré de latitude, à dix ou douze lieues des cô-
 tes de l'Océan. Suivant cette description, ils
 doivent donc être entre le Cap & le Tro-
 pique du Capricorne. Mais j'ai quelques
 objections à faire contre l'existence de ces
 peuples blancs.

Premièrement, je n'ai jamais vu de Hot-
 tentot sur la côte entre le Cap & le Tro-
 pique, ni même personne, qui ait ouï dire
 qu'il y eût des peuples blancs aux environs
 du Cap. Ceux de *Macassar*, de *Java*, de
Ceylan & de *Bengale* ne sont très certaine-
 ment pas blancs; leur couleur est seulement
 tant soit peu plus jaune que celle des Hot-
 tentots.

En second lieu, si Mr. *Simon van der Stell*
 avoit effectivement trouvé de tels hom-
 mes, il n'auroit pas manqué d'en amener
 quelqu'un avec lui au Cap, autant pour sa-
 tisfaire sa curiosité, que pour lui servir de
 trophée au retour d'un si long voyage. Du
 moins

moins il auroit dû, ce me semble, faire à son retour la relation d'une découverte si frappante; & par conséquent la mémoire s'en seroit conservée, & il s'en trouveroit des traces ailleurs que dans les seuls écrits du P. Tachard.

En troisième lieu, ce bon Père est si souvent mal informé, ses erreurs sur d'autres matières sont si grossières, qu'il y a apparence qu'il n'a pas été plus heureux dans le cas dont il s'agit. Cette raison n'est cependant qu'un préjugé.

Enfin, comment seroit-il arrivé que le Gouverneur lui-même, dont parle le P. Tachard, quoique né de parens Hollandois, n'eût pas conservé la blancheur Européenne, seulement parce qu'il étoit né à *Maurice*, Ile située près du Tropicque du Capricorne? La simple naissance dans des pays si chauds noircira-t-elle un Européen, tandis que les peuples originaires seront toujours blancs? Au reste, c'est un fait connu de tous ceux qui ont vu Mr. *Van der Stell*, qu'il avoit pris un teint jaunâtre, approchant de celui des habitans du pays où il étoit né, & qu'il l'a toujours conservé.

Ce Père assure encore, dans la Relation qu'il nous donne des Hottentots „ que „ Mr. Van der Stell découvrit non seule- „ ment que ces peuples sont bien propor- „ tionnés & robustes; mais encore, qu'ils „ ont de grands cheveux, qu'ils laissent „ flotter sur les épaules.” Pour moi qui n'ai

vou-

voulu me fier à aucun oui-dire, & qui ai tout examiné par moi même, j'assure que je n'ai vu aucun Hottentot qui eût les cheveux longs : tous leurs cheveux ressemblent à ceux des Nègres. Je crois donc que ces Hottentots blancs, & à longue chevelure, n'ont jamais existé que dans l'imagination de ceux qui en ont parlé à ce voyageur.

Au reste, on ne doit pas être surpris de voir le P. Tachard dans une erreur si grossière. Tous les voyageurs qui ne fondent leurs relations que sur des rapports, sont sujets à se tromper à tout moment. J'ai eu mille occasions de l'éprouver, sur-tout au commencement que j'étois au Cap. Si j'eusse voulu ajouter foi à tout ce que j'y ai entendu dire, j'aurois bientôt eu de quoi remplir un très gros volume de faits faux ou incertains. Sans doute le P. Tachard a publié ces faits, sans avoir eu la précaution de s'en assurer par lui-même. Pour moi, qui ai vu par expérience combien les rapports sont trompeurs, je me suis fait une loi constante de n'avancer que les choses que j'ai vues, & les faits dont j'ai été témoin. J'ai cru qu'il valoit mieux me taire sur certains articles & ne faire qu'un petit volume, que de donner un gros livre rempli de choses incertaines.



C H A P I T R E VIII.

De l'Habillement des Hottentots.

- I. *Des Habits des Hommes.* II. *Des Habits des Femmes.* III. *Des Ornemens communs aux deux Sexes.* IV. *Quelques différences qu'il y a dans les habillemens & les ajustemens, entre les diverses Nations des Hottentots.*

I. **D**ANS les grandes chaleurs, les Hottentots vont la tête nue, sans que le soleil les incommode le moins du monde, n'étant pas possible à ses rayons de pénétrer cette croute épaisse dont j'ai parlé. Mais elle ne les garantit pas de même du froid, & de la pluie; ce qui les oblige de porter alors un bonnet, fait de peau d'agneau ou de chat, & qui leur serre la tête aussi juste que les calottes, que quelques personnes portent sous la perruque. Pour les tenir fermes, il y a aux deux côtés deux attaches; dont l'une plus grande, après avoir fait le tour du cou, se lie avec l'autre qui est plus courte. Leur visage, & tout le devant du corps jusqu'à la ceinture, sont découverts. A leur cou pend un petit sac des plus malpropres, dans lequel ils portent leur couteau, lorsqu'ils en ont un, leur pipe, leur tabac, ou leur *Dacha*. Les-
Hot-

Hottentots mettent aussi dans ce sac un petit morceau de bois, qu'ils appellent *Suza*, brûlé aux deux bouts, & de la grosseur du petit doigt, comme une amulette contre les sortilèges. Aujourd'hui la plupart de ces petites poches sont faites de vieux gands, qu'ils achètent des Européens. Si un Hottentot a tué quelque bête sauvage, il en prend la vessie, & après l'avoir enflée, il l'attache à ses cheveux, & la porte ainsi toute sa vie, comme une espèce de trophée. Une peau de mouton ou de bête sauvage, qu'ils attachent autour de leur cou, leur couvre les épaules & le dos jusqu'aux cuisses, en guise de manteau. Ce manteau, que les Hottentots appellent *Krosse*, est toujours commode & de saison: la nuit, il leur sert de couverture; & le jour, d'habit: s'il fait chaud, ils l'ouvrent; fait-il de la pluie, ils le ferment: en Hiver, ils entourent le poil ou la laine en dedans, en guise de fourrure: lorsqu'ils meurent, on les enveloppe & on les enterre dans cette peau: enfin, lorsqu'elles sont vieilles, ils en couvrent leurs huttes. Les Chefs des Nations, les Capitaines des *Kraals*, & les personnes riches, les font de peaux de tigres ou de chats sauvages; & les gens du commun, de peaux de mouton.

La forme de ces peaux n'est pas fort difficile à décrire. Elles sont assez larges pour cacher les bras & le devant du corps, & finissent en rond ovale. Quelques Na-

tions, comme les *Attaquas*, les font descendre jusques aux talons; mais le général ne les porte pas si longues.

Les Hottentots ont à leur bras gauche trois grands anneaux d'ivoire, qui leur servent à parer les coups qu'on leur porte dans les combats. Ils tirent cet ivoire de quelques dents d'éléphants qu'ils trouvent dans les bois, ou qu'ils arrachent aux éléphants qu'ils tuent. A ces anneaux, qui sont si parfaitement travaillés qu'ils surprendroient les plus habiles tourneurs, ils attachent, lorsqu'ils voyagent, un sac qui renferme leurs provisions; & ils l'y attachent si adroitement qu'il ne les incommode point en marchant.

Lorsqu'ils vont en voyage, ils portent aussi à leur main droite deux bâtons de bois de fer: ce sont des armes dont je donnerai la description. A leur main gauche, ils ont un autre petit bâton, qui a environ un pied de longueur, & à l'un des bouts duquel est attachée une queue de chat sauvage, ou de renard, ou de quelque autre animal sauvage, pourvu qu'elle soit barbue. Les Hottentots s'en servent en guise de mouchoir, pour s'essuyer le visage ou le nez, & pour ôter la poussière & la crasse qui s'amassent autour de leurs yeux. Lorsque cette queue est sale, ils la plongent dans l'eau, & la remuent jusqu'à ce qu'elle soit bien nette; alors ils la retirent, & font tourner d'une vitesse extrême le bâton, jusqu'à ce que toute l'eau étant sortie de la queue, elle reste aussi sèche

che que si elle avoit été exposée au soleil. Ils nomment cette espèce de mouchoi *Schjok*.

Leurs *Krosses* sont presque toujours ouvertes sur le devant; & ils couvrent leur nudité d'une pièce de peau, qu'ils appellent (1) *Kul-Krosse*. C'est une pièce quadrée, de la grandeur de la main, faite d'une peau de quelque bête sauvage; & pour l'ordinaire ils lient ensemble les deux coins d'en-bas, & attachent cette peau de chat sauvage ainsi accommodée à leur ceinture, en tournant le poil en dedans; de sorte qu'elle forme une manière d'étui, dans lequel les parties s'enchaînent. De là jusques aux pieds ils sont tout nus; excepté lorsqu'ils mènent paître le bétail, ou qu'ils ont à traverser des rochers ou des sables. Dans le premier cas, ils portent des espèces de bottines, comme les bergers Européens du Cap, afin de ne se pas blesser les jambes ou les pieds parmi les épines, ou sur les pierres. Quand ils veulent marcher sur des rochers ou sur des sables, ils mettent des sandales de cuir crud, de bœuf ou d'éléphant, dont ils tournent le poil en dedans. Ces sandales sont fort simples: elles sont toutes d'une pièce, & couvrent toute la plan-

(1) Ce mot est en partie Hollandois, aussi-bien que celui de *Kul-Krosse* qu'on trouvera plus bas. Ils signifient, le *manteau* ou la *couverture des parties honteuses*, le premier, de l'homme, & le second, de la femme.

planté des pieds, de manière qu'elles débordent tout autour d'un travers de doigt. On les met en passant le pied dans un cuir qui prend le milieu de la semelle par les deux côtés, & y est arrêté: ainsi cette courroie passe sur le cou du pied, à peu près à l'endroit où nous attachons nos fouliers. On voit bien quelquefois des Hottentots, qui ayant trouvé ou reçu en présent une paire de bas ou de fouliers, ou une culotte, les mettent; mais cela est très rare: le gros des hommes de cette nation s'habille de la manière dont nous venons de le dire. Tels sont les habillemens des hommes; disent un mot de ceux des femmes.

II. Les hommes, comme nous l'avons dit, ne portent point de bonnets, que contre la pluie & le froid de l'Hiver; mais les femmes en portent toujours. Ces bonnets sont aussi faits de peaux de bêtes sauvages, & ne diffèrent de ceux des hommes qu'en ce qu'ils sont plus grands, & qu'ils finissent en pointe.

Leurs épaules sont couvertes de deux peaux de tigres ou de moutons, qui ont la même figure que celles des hommes. A leur cou pend toujours un sac, où il y a constamment quelque chose à manger, avec du tabac, du *Dacha*, & une pipe. Ce sac, qui ne ressemble pas mal à la gibecière d'un joueur de gobelets, tombe ou sur la poitrine, ou sur le côté. Si elles ont un enfant à allaiter, le sac est du côté droit, & l'enfant

fant derrière du côté gauche; leurs peaux couvrent ensuite le tout. Leur poitrine est cependant pour l'ordinaire découverte, & si quelqu'un y porte la main, sans s'émouvoir elles lui demandent ce qu'il veut faire là; elles ne trouvent à cela rien de honteux ou de deshonnête. Les femmes du bel-air bordent leurs *Krosses* d'une espèce de frange, faite de peaux; & quelque chétif que soit l'habillement de ces femmes, on voit parmi elles la même émulation & la même jalousie, qui règnent à cet égard parmi nos Dames Européennes. La beauté des peaux, & les provisions du sac, sont les parties principales du luxe. Elles s'étudient à donner un air galant à leurs *Krosses*. Elles portent leur sac ouvert, afin qu'on en remarque le contenu. Leurs *Sur-Krosses*, qu'elles jettent fort en arrière, descendent jusques aux jarrets; celles qui sont dessous, sont un peu plus courtes. Elles ont aussi une petite *Krosse* attachée à l'entour de la ceinture, & qui leur couvre le derrière: cette peau tombe pour l'ordinaire au dessous du jarret. Enfin, pour couvrir leur nudité, elles portent une autre pièce qu'elles nomment *Kut-Krosse*, qui leur descend au dessous des genoux: c'est toujours une peau de mouton, dépouillée de son poil. Je dis, de son poil, parce que la toison des brebis ressemble plutôt à du poil, qu'à de la laine. Cette peau, bordée tout autour d'une courroie, est au moins trois fois plus

grande que celle que portent les hommes. Une de ces femmes me disoit un jour, qu'elles ôtoient le poil de cette peau, pour empêcher que l'humidité ne la gâtât. Je laisse à juger au lecteur de la solidité de cette raison.

Les filles, depuis la plus tendre enfance jusqu'à l'âge de douze ans, portent autour de leurs jambes des jons en forme d'anneaux. Dès qu'elles ont passé cet âge, elles y substituent des bandes de peau de mouton, de la largeur du doigt. Il y a des femmes qui ont à chaque jambe une centaine de ces courroies, si artistement liées & entrelacées, qu'on a de la peine à voir l'endroit où les bouts se cachent: une jambe ainsi entortillée ressemble à l'ouvrage d'un habile tourneur. Autour de la cheville du pied, il y a un anneau de jonc ou de cuir, qui empêche les bandes supérieures de couler. Ces espèces d'anneaux deviennent avec le tems aussi durs que du bois.

Presque tous les Auteurs qui ont parlé des Hottentots, ont publié que ces anneaux n'étoient que des boyaux d'animaux, domestiques ou sauvages. *Saar*, par exemple, nous dit (1) que les boyaux de brebis servent aux femmes à s'envelopper les jambes. *Vogel*, après avoir dit la même chose, ajoute (2) que lorsque ces boyaux se sont fé-

(1) Dans ses *Mémoires*, pag. 157.

(2) Dans son *Voyage aux Indes Orientales*, pag. 73.

séchés, ils font un bruit extraordinaire. *Dapper* s'est encore trompé plus grossièrement. Il dit (1) que les hommes & les femmes envelopent leurs jambes de boyaux; coutume dont il rend deux raisons: l'une, pour se garantir des égratignures & des contusions: l'autre, pour faire du bruit en dansant. Il y a là une double erreur; car pendant tout le tems que j'ai été au Cap, je n'ai vu aucun Hottentot porter des anneaux aux jambes; c'est un ornement particulier au sexe. Le P. *Tachard* (2), & le Chevalier de *Fourbin* dans ses Mémoires, disent que ces peuples, pour faire ces anneaux, se servent de boyaux de mouton, ou de bandes de peau. *Boeving* est le seul bien instruit à cet égard. „ Ces anneaux, dit-il, „ (3) sont en si grand nombre, qu'ils em- „ barassent les femmes en marchant. On „ y accoutume peu à peu les jeunes filles, „ en leur envelopant dès l'âge de trois ans „ les jambes de petits anneaux légers, faits „ de simples joncs.” Ces voyageurs peu exacts disent aussi, que les Hottentots ne vident & ne nettoient point les boyaux, avant de s'en servir. Mais des boyaux remplis d'excrémens doivent naturellement se pourrir bientôt, & tomber par pièces. On m'avouera du moins, qu'il est impossible qu'ils

(1) Dans son *Afrique*, pag. 620, 621.

(2) *Voyage de Siam*, Liv. II. pag. 96.

(3) Voyez sa *Rélation des Hottentots*, pag. 4.

qu'ils acquièrent cette dureté, & qu'ils fassent ce bruit, dont ces mêmes Auteurs parlent.

Les Hottentottes portent ces bandes de cuir autour de leurs jambes, sur-tout pour se garantir contre les piquures & les égratignures. Comme elles sont obligées d'aller tous les jours dans les campagnes, amasser des racines & d'autres choses pour leur ménage, elles se déchireroient continuellement les jambes parmi les joncs & les ronces, si rien ne les envelopoit. Cet ornement sert d'ailleurs à distinguer les sexes, & même les femmes de qualité: car plus elles ont de ces bandes, plus elles sont parées. Enfin ces peuples s'en servent pour appaiser leur faim, lorsqu'ils n'ont pas autre chose à manger. Rien n'est plus vrai que ce que les voyageurs disent, qu'ils mangent ces anneaux de cuir, lorsqu'ils sont dans le besoin. Je les ai souvent vu se régaler de ce mets détestable. Pour cela, ils broyent ces peaux entre deux pierres; & sans autre préparation, ils les dévorent fort avidement. Voilà ce que j'avois à dire sur l'habillement des femmes; parlons des ornemens de leur équipage.

III. CES peuples ont toujours beaucoup aimé à orner leur tête & leurs cheveux de petits colifichets, auxquels ils savent donner un éclat merveilleux. Aussi, à peine eurent-ils commencé d'avoir commerce avec les Européens, qu'ils marquèrent beaucoup

coup d'empressement pour des morceaux de verre & de glaces de miroir, pour des boutons de cuivre & de petites plaques de même métal; & les Hollandois, qui s'aperçurent bientôt de ce goût, ne manquèrent pas de leur en apporter. Aujourd'hui la plupart de ces nations estiment autant ces babioles, lorsqu'elles ont été polies pas leurs mains, que nous pouvons estimer les diamans de la plus belle eau & les mieux brillantés.

Vögel dit que les Hottentots, hommes & femmes, portent ces morceaux de verre & de léton pendus à leurs oreilles. C'est une erreur, jamais je n'ai rien vu de semblable: c'est aux cheveux qu'ils attachent ces ornemens. Ce qui a sans doute trompé cet Auteur, c'est que ces peuples attachent ces colifichets autour de leur visage, près des oreilles. D'ailleurs, les bords des bonnets des femmes venant toujours aboutir aux oreilles, il semble que ces morceaux de verre & de léton y soient pendus, quoique réellement ils tiennent aux cheveux.

Le commerce qu'ils ont eu avec les étrangers, leur a procuré diverses autres sortes d'ornemens, sur-tout des pendans d'oreille, des brasselets de cuivre & de verre. Leurs pendans d'oreille sont petits, & faits de fil de léton; jamais ils ne sont d'un métal plus précieux. Après qu'ils les ont polis avec leur habileté ordinaire, ils se percent le bout des oreilles avec l'os d'un oi-

seau, dont ils se servent comme d'une a-laine, & enfilent à ces trous leurs pendans d'oreille. Les personnes de distinction ont à ces pendans des morceaux de nacre de perle, à laquelle ils favent donner un éclat & un œil charmant. Ce petit ornement est fort estimé parmi eux, & ceux qui le portent, se croient très distingués: aussi s'attirent-ils les regards & l'admiration de tous leurs voisins.

Les brasselets de cuivre ou de verre ne font pas moins estimés parmi eux. A peine voit-on un Hottentot, homme ou femme, qui n'en ait quelqu'un. Les plus communs font ceux de léton: ceux de verre, quoique très beaux à leur goût, font trop fragiles. Ils portent de ces brasselets au cou, aux bras, & autour du corps. Les plus étroits font destinés à servir de colliers, ou à orner les bras; les plus larges, qui font ordinairement peints de diverses couleurs, font mis en guise de ceinture autour du corps. Il y en a plusieurs qui portent jusques à demi-douzaine de ces colliers, quelques-uns en ont même davantage; & souvent ils font si longs, qu'ils tombent jusques au nombril. Les plus galans parmi eux couvrent entièrement leur avant-bras de ces brasselets, & ont autour du corps cinq ou six de ces ceintures. Plus ils ont de ces ornemens, plus ils sont considérés & respectés de leurs voisins. Aussi font-ce des marchandises courantes, contre lesquelles
les

les Hottentots donnent volontiers des bestiaux en échange ; & lorsqu'ils se mettent au service des Hollandois , ils ne manquent jamais de stipuler qu'outre leurs gages, on leur donnera quelques brassulets & quelques autres petits ornemens , s'ils n'en font pas déjà suffisamment pourvus.

Ce n'est pas encore là toute la parure des Hottentots. Dans les jours de cérémonie , ils se poudrent la tête & tout le corps de *Buchu*. C'est le dernier coup de pinceau qu'ils donnent à leur ajustement. Les femmes croiroient même qu'il manqueroit quelque chose à leur parure , si elles ne s'en couvroient le visage. Cette poudre est très estimée : ils la regardent non seulement comme un ornement , mais comme une chose très salutaire.

Les Hottentottes ont aussi la fureur qu'ont plusieurs de nos femmes en Europe , de se peindre le visage : mais le fard qu'elles employent ne leur coute pas autant à préparer. Une espèce de craie rouge , qui est très commune , leur suffit. Il ne faut même que fort peu d'art pour l'appliquer & s'en servir. Elles s'en frottent simplement sur les yeux , sur le nez , sur les joues & sur le menton. La pierre , humectée de la graisse qui leur couvre toujours le corps , fait six raies rouges , qu'elles regardent comme des attraits extrêmement séduisans. Aussi , toutes les fois qu'elles doivent aller à quelque fête , ou qu'elles visent à quelque

que conquête, elles ne manquent jamais de se pourvoir de ces six traits aflâffins. Quelque idée cependant qu'elles puissent avoir d'un pareil fard, je puis affurer que jamais peintre n'imagina de figure plus affreuse & plus ridicule que l'est une femme ainsi peinte.

IV. LES diverses Nations des Hottentots ont quelque différence dans leurs ajustemens, que l'exactitude veut que nous spécifiions. Les *Attaques*, au moins ceux qui habitent le cœur du pays, ont plusieurs petites différences. Leurs femmes, par exemple, ne portent pas autour de leurs jambes cette multitude d'anneaux, qui obligent les autres à écarter les genoux en marchant. Outre les traits rouges dont j'ai parlé, ces femmes s'enduisent de même tout le visage.

Les habitans de la petite *Namaqua*, & des environs, ont un ornement qui leur est tout à fait particulier. C'est une petite plaque de cuivre très poli, faite en forme de demi-lune, & attachée à un côté du front. Je vis les Députés de cette Nation ainsi ornés, lorsqu'en 1708 ils vinrent au Cap pour complimenter le nouveau Gouverneur.

Après ce que je viens de dire des ajustemens des Hottentots, il est inutile de faire remarquer que leur luxe à cet égard est très modéré. Ils ne sont point éblouis par les riches étoffes que les Indes fournissent : ils en voyent très souvent, sans que leur
éclat

éclat puisse les tenter. Pourvu qu'un Hottentot soit bien couvert de fuye & de graisse depuis la tête jusqu'aux pieds, pourvu qu'il ait quelques peaux de mouton ou de bêtes sauvages, qu'avec cela il soit paré de quelques affiquets, vous le voyez marcher aussi fièrement que le pourroit faire l'Européen le plus vain & le mieux paré. Les plus beaux habits, les plus riches étoffes, les plus magnifiques équipages, ne font rien à ses yeux, au prix de la grandeur & des charmes qu'il trouve dans une personne habillée & parée à la mode de son pays.



C H A P I T R E IX.

Des diverses Nations des Hottentots.

- I. *Des Gunjemans.* II. *Des Kochoquas.* III. *Des Souffiquas.* IV. *Des Odiquas.* V. *Des Chirigriquas.* VI. *Des Habitans de la grande & petite Namaqua.* VII. *Des Attaquas.* VIII. *Des Koopmans.* IX. *Des Hessaquas.* X. *Des Sonquas.* XI. *Des Dunquas.* XII. *Des Damaquas.* XIII. *Des Gauros ou Gauriquas.* XIV. *Des Houteniquas.* XV. *Des Chamtouers.* XVI. *Des Heykoms.* XVII. *Hottentots Voleurs & Brigands.* XVIII. *Des Habitans de la Terre de Natal, les Caffres.*

DAPPER, *Anderson*, le P. *Tachard*, & plusieurs autres voyageurs ont parlé des différentes Nations qui habitent le pays des Hottentots : mais les relations qu'ils nous en ont données sont si remplies d'erreurs, qu'ils paroissent les avoir faites à plaisir. Souvent ils en ont changé ou déguisé les noms : souvent ils ont mal divisé les terres qu'ils habitent : en un mot, leurs récits sont si inexacts, que si après les avoir lus on parcourt le pays des Hottentots, on n'y apperçoit presque rien de tout ce qu'ils en ont rapporté. Il semble qu'ils veuillent parler d'autres Nations.

I. LA première Nation des Hottentots, en commençant par le Cap, est celle des **GUNJEMANS**, qui vendirent une grande partie de leurs terres aux Hollandois, comme nous avons déjà eu occasion de le dire. Ces peuples demeurent toujours mêlés avec ces étrangers ; & même aujourd'hui ils n'occupent qu'une bien petite portion de leur ancien territoire.

II. EN tirant vers le Nord, on rencontre la Nation des **KOCHOQUAS**, que *Dapper* appelle *Salthanebaters*, parce qu'ils habitent les environs de la Baie de *Saldanha*. Il y a dans ce pays plusieurs mines de sel, qui y attirent les étrangers. Les Hollandois y ont toujours une Garde, qui en même tems qu'elle a l'œil sur les mines, sert aussi à découvrir les vaisseaux qui paroissent en mer, & en donne avis au Cap. Les anciens ha-
bi-

bitans du pays possèdent la plupart des terres, & sur-tout celles où il n'y a pas de sources. Les Hollandois, qui doivent fournir les rafraichissemens aux vaisseaux de la Compagnie, occupent une grande étendue des plus belles prairies.

III. EN continuant toujours à marcher du côté du Nord, on trouve les SOUSSIQUAS, ou les SUSSAQUAS. Leur pays n'est pas situé aux environs de la Baie de *Saldanha*, ou de *Saldagne*, comme le dit le P. *Tachard*; il en est à quelque distance. Cette Nation étoit très nombreuse, & très riche en bestiaux, avant qu'elle eût été pillée & faccagée par les Flibustiers Hollandois, qui dès le commencement de leur habitation au Cap, firent beaucoup de mal à diverses Nations des Hottentots. Depuis ces ravages, les habitans, les villages & les troupeaux n'y sont qu'en petit nombre. Il y a même une grande partie des *Sussaquas* qui ont abandonné leurs demeures, parce qu'ils ont cru qu'il n'y avoit pas de sources. Je crois cependant qu'ils se trompent, & qu'on en trouveroit suffisamment, si on prenoit la peine d'y creuser. Le pays est coupé de montagnes; il ne laisse pas cependant d'abonder en pâturages. Les vallées & les sommets des montagnes sont couverts d'herbes, ornés des plus belles fleurs, & parfumés des plantes les plus odoriférantes. Il n'y a que très peu de bêtes sauvages; le manque d'eau les oblige bientôt à se retirer.

IV. LE pays des *Suffaquas* confine à celui des *ODIQUAS* ou *UDIQUAS*, qui habitent les environs de la Baie de *Ste. Hélène*. Ces deux Nations entretiennent même une Ligue entre elles contre les *Chirigriquas* leurs voisins, avec lesquels ils ont eu plusieurs guerres longues & sanglantes. Ils étoient en guerre en 1706, lorsque j'arrivai au Cap. Un Officier Hollandois y fut envoyé à la tête d'un Corps de troupes pour ménager un accommodement, & il réconcilia si bien ces trois Nations, que depuis ce tems-là elles vivent en paix & en amitié. Un des soldats Hollandois y fut blessé à la bouche, d'une flèche empoisonnée; & le coup auroit été mortel, si les *Hottentots* n'avoient pas eu le secret de guérir les plaies de cette nature.

Il arriva à cette petite Armée un autre accident bien plus fâcheux. L'Officier étant arrivé à l'entrée de la nuit sur les frontières des *Chirigriquas*, y posa son camp, qu'il fortifia de ses chariots & de son bagage: il eut même la précaution de placer des Corps de garde avancés, pour se mettre à couvert surtout contre les lions, les tigres & les autres bêtes sauvages, qui souvent font des carnages affreux dans ce pays-là. Pendant la nuit, les chevaux commencèrent à s'épouvanter, à hennir, & à se mettre en desordre. Les *Backeleys*, ou les bœufs de guerre, donnoient violemment des cornes contre les chariots auxquels ils étoient at-

tachés : ce qui fit soupçonner qu'il y avoit un lion aux environs. On fit donc incessamment avertir les sentinelles avancées, de se tenir sur leurs gardes. Mais un des postes n'ayant donné aucune réponse, on y envoya un détachement pour voir ce que c'étoit. On trouva le fusil de la sentinelle, mais l'homme n'y étoit point. Comme la nuit n'étoit pas des plus obscures, les soldats s'avancèrent jusques à un roc voisin : là ils apperçurent, dans une niche derrière un gros quartier de pierre, un lion monstrueux, occupé à dévorer le corps de l'infortuné soldat qu'on cherchoit. A la vue de cet animal, ils mirent l'alarme au camp ; chacun accourut, pour tâcher de retirer le cadavre de son compagnon. On tira plus de 300 coups, sans qu'aucun touchât le lion. On eut recours aux grenades, qu'on fit voler contre lui en abondance ; ce moyen fut tout aussi inutile, il n'eut pas la moindre blessure, & tout ce bruit affreux ne l'empêcha pas de dévorer tranquillement sa proie. L'attaque dura sans aucun effet jusqu'au matin. Alors les Hollandois aiant été joints par une troupe de Hottentots, le lion tomba bientôt sous les coups d'*Hassagayes* ou de demi-piqués, qu'ils lui portèrent. Il ne restoit alors du corps du soldat, que les os entièrement décharnés. Ces tistes restes furent ensevelis, & les Hottentots prirent la peau du lion, & la portèrent en triomphe, comme un témoignage

ge de leur valeur, & de leur empressement à saisir toutes les occasions de défendre leurs amis & leurs alliés.

V. ON trouve la Nation des CHIRI-GRIQUAS au dessus de la Baie de *Ste. Hélène*. Cette Nation nombreuse est célèbre par la grande force de corps dont elle est douée. Sur-tout ils sont renommés parmi les Hottentots, pour leur dextérité à lancer l'Hasfagaye. Le terroir y est meilleur que dans les deux derniers cantons, dont j'ai parlé. Ce pays est partagé en deux par la rivière des *Eléphants*, qui a été ainsi appelée parce que ces animaux, qui aiment les courans, se trouvent en grande quantité sur ses bords.

Il y a plusieurs montagnes qui sont couvertes, comme les autres de ces contrées, d'excellens pâturages. Les vallées y sont très fertiles, & émaillées de fleurs d'une beauté peu commune, & dont l'agréable odeur parfume les environs. On y rencontre des serpens, entre lesquels il y en a une espèce qui est cornue : on l'appelle *Cerastes* (1). On y trouve dans quelques endroits des cailloux, curieux par leurs différentes couleurs, & par leurs nuances singulières.

Il y a aussi dans ce pays un grand bois de haute futaie, dont les arbres n'ont point encore de nom ; au moins ils ne ressemblent à aucun que j'aye vu ailleurs, ou dont j'aye oui parler. Je ne puis dé-

(1) Voyez *Pline*, Hist. natur, Lib, VIII, cap, XXIII, Lib, XXVII, cap, XIV.

crire le fruit qu'ils portent; ce n'étoit pas la saison d'y en trouver lorsque je les ai vus. Cette forêt est habitée par des lions, des tigres, des léopards, des loups, & par d'autres animaux dangereux, qui déchirent souvent ceux qui y passent. Elle est coupée par une infinité de chemins, & les arbres de l'un & de l'autre côté sont si hauts, si épais & si ferrés, que le soleil ne sauroit pénétrer ces allées. Dans plusieurs endroits même le chemin est si obscur, qu'il semble qu'on passe au travers d'une caverne.

Les habitans de cette Province, tourmentés par les vols & les brigandages des Flibustiers, avoient conçu une haine si violente contre tout Européen, qu'ils n'en voyoient jamais sans chercher à les faire périr. Mais le commerce qui a été établi entre eux & les Hollandois, a fait cesser ces animosités. Leurs divisions n'étoient pas encore finies, lorsqu'une Caravane de Hollandois qui étoit venue pour négocier, passant par cette forêt, fut surprise par une troupe de Hottentots qui s'étoient mis en embuscade. On en vint aux mains; mais les Hottentots se mettant à couvert derrière de gros arbres, se moquoient des armes à feu; tandis qu'avec leurs lances ils perçoient les Hollandois qui osoient approcher. Ceux-ci voyant déjà un des leurs tué, & plusieurs blessés, prirent tout à coup la fuite pour gagner la plaine voisine, espérant qu'ils y combattoient avec plus d'avanta-

ge. Lorsqu'ils se virent dans un lieu découvert, ils firent volte-face, se mirent en bataille, & tombant ensuite avec furie sur les Hottentots, ils en firent un si grand carnage, qu'ils les mirent entièrement en déroute.

VI. EN continuant toujours sa route du même côté, on rencontre la *Grande* & la *Petite* NAMAQUA. La *petite* est située sur la côte, & à l'Ouest de la *grande*. Quoique ces deux Nations portent le même nom, elles diffèrent néanmoins dans leur forme de gouvernement, & dans leur manière de vivre. Toutes les deux sont extrêmement estimées chez les autres Hottentots, & se distinguent par leur force, leur valeur, leur bon-sens & leur bonne-mine. Elles peuvent mettre 20000 hommes sur pied, dans l'occasion. Ces peuples parlent peu. Leurs réponses sont courtes; jamais ils ne répondent, sans avoir auparavant bien pesé ce qu'ils doivent dire. Leurs femmes sont fort gaies, & fort artificieuses. Quelques exemples feront connoître la capacité de ces peuples.

LES *Namaquas*, aussi-bien que les *Chirigriquas*, haïssoient mortellement les Européens, dont les rapines & les cruautés des Flibustiers leur avoient donné une très-mauvaise idée. Cependant *Claas*, dont nous avons parlé, chercha d'établir le commerce entre cette Nation & les Hollandois. Il s'y rendit avec un Parti de Hollandois, pour y faire un gros achat de bestiaux. Les
Na-

Namaquas les prenant pour des Flibustiers, sans écouter le discours que Claas leur préparoit, coururent aux armes, & fondirent sur ces Européens avec leurs dards & leurs lances. Les Hollandois ne pouvant engager les Namaquas à les écouter, ni trouver le moyen de leur dire qu'ils étoient venus comme amis & non pas comme ennemis, résolurent de leur donner au moins des preuves de leur courage. Ils se mirent donc en bataille, & soutinrent le choc des ennemis pendant trois jours consécutifs en rase campagne. A la fin les obstinés Namaquas, desespérant de les vaincre à force ouverte, eurent recours à la ruse. Derrière eux ils avoient une espèce de défilé d'une longueur considérable, bordé de part & d'autre de rochers: ce fut là où ils résolurent d'attirer les Hollandois. Dans ce dessein, ils recommencèrent le combat avec plus d'ardeur qu'auparavant; & lorsqu'ils virent leurs ennemis échauffés, ils prirent la fuite du côté du défilé, faisant cependant volte-face de tems en tems dans leur retraite, à la manière des Parthes. Les Hollandois, qui ne se défioient de rien, les poursuivirent, & entrèrent dans le défilé. Ils n'en avoient pas traversé la moitié, que tout d'un coup ils se virent environnés d'ennemis. Les Namaquas, agiles comme des cerfs, eurent bientôt grimpé sur les rochers qui bordoient cet endroit; & de là ils accabloient les Hollandais d'une grêle de

flèches, de lances & de pierres. Ceux-ci tout meurtris ou blessés, & hors d'état de se défendre, cherchèrent enfin leur salut dans la fuite, & sortirent ainsi du pays des Namaquas.

L'animosité entre les deux Nations finit cependant dans la fuite, & fit place à une harmonie parfaite. Ainsi l'an 1708, les Namaquas, instruits que Mr. *Louis van Assenbourg* avoit été fait Gouverneur du Cap, lui envoyèrent une députation de leurs Chefs, pour le féliciter de son heureuse arrivée, pour lui offrir un présent considérable de bestiaux, & pour lui demander la protection dont ils avoient jouï sous ses prédécesseurs. Ils l'assurèrent en même tems qu'ils étoient dans l'intention d'observer exactement les Traités, qu'ils seroient toujours prêts à servir les Hollandois, & leur donneroient des preuves de leur sincère affection. Les Députés, suivant leurs ordres, se présentèrent devant le Gouverneur, & s'acquittèrent de leur commission avec une habileté & une prudence, qui surprit le Gouverneur & tous ceux qui se trouvèrent à la réception de l'Ambassade. Cela augmenta l'estime qu'on avoit déjà pour ces deux Nations. Ces Députés furent défrayés, pendant le tems qu'ils séjournèrent au Cap, aux dépens de la Compagnie. Aiant appris que ce Gouverneur ne s'étoit point approprié les présens qu'ils lui avoient apportés, comme ç'avoit été l'usage constant de

de ses prédécesseurs, ils en prirent occasion d'exalter dans toutes les rencontres son intégrité, son desintéressement, & sa générosité. Dans leur audience de congé, ils en firent le sujet d'un des articles de leur compliment, en l'assurant qu'ils remportoient chez eux de vifs sentimens d'estime & de considération pour Son Excellence; & qu'ils ne manqueroient pas de communiquer ces impressions à leurs concitoyens, qui apprendroient sans doute avec un plaisir infini, que le Gouvernement fût tombé entre les mains d'une personne dont les vertus leur promettoient la paix & la sûreté, qui faisoient l'objet de leurs vœux les plus ardens. Enfin après lui avoir souhaité toute sorte de bonheur & de prospérité, ils se retirèrent. On leur fit, pour eux-mêmes, & pour les deux Nations, des présens de tabac, d'eau de vie, de grains de verre &c. après quoi ils s'en retournèrent chez eux très satisfaits. Ce sont-là des traits bien éloignés de cette stupidité & de cette ignorance, qu'on s'imagine être le caractère dominant des Hottentots.

Le pays des Namaquas est fort montagneux, & fort stérile, parce que le terrain y est pierreux, & fort sablonneux. Les vallées ne sont guères plus favorisées de la nature. Il n'y a dans toute la contrée qu'un petit bois, & une seule source. La rivière des *Eléphans*, qui coule au travers, fournit d'eau les habitans.

Près de la source dont j'ai parlé, il y a un rocher creusé & taillé de manière qu'il fait une espèce de Forteresse. On l'appelle, le Château de *Miro*. La tradition des Namaquas porte, que ce nom lui a été donné par un de leurs anciens Capitaines nommé *Miro*, qui pour son divertissement avoit fait cet ouvrage. Je ne puis concevoir comment la paresse a pu permettre à un Hottentot d'entreprendre un ouvrage si pénible, moins encore de le finir. C'est le plus curieux qu'il y ait parmi ces peuples; & il faut avouer que l'art & le travail y brillent. Il y a entre autres deux logemens très bien imaginés, & capables de recevoir un très grand nombre de personnes.

On trouve quantité de bêtes sauvages dans ce pays. On y voit en particulier une espèce de Daim marqueté, qui ne se rencontre point dans les autres contrées des Hottentots, mais qui se trouve en abondance dans celle-ci. Ils ne sont pas aussi gros que les Daims d'Europe, mais ils sont beaucoup plus légers à la course. Leurs taches sont blanches & jaunes. J'amaï ils ne vont que par troupes, souvent de 100, quelquefois même de plus de 1000. La chair en est généralement grasse & délicate, mais elle n'a point le goût de nos Daims.

Le P. *Tachard*, dans sa description du pays & des peuples du Cap de Bonne-Espérance, dit que depuis le pays des *Na-*

maquas jusques au 18^e. degré, ce ne sont que des Deserts; & que là commencent les Hottentots d'*Angola*. Dans ce récit il y a deux erreurs. Premièrement, il n'y a point de Desert entre *Namaqua* & *Angola*. En avançant du côté du Nord, on trouve le pays des *Attaquas* qui confine à celui des *Namaquas*. Ensuite vient, ou je suis fort trompé, le pays des *Choragauquas*. Or ces Nations occupent un vaste pays, & on en rencontre même encore d'autres avant que d'arriver chez les *Angolas*. Il est vrai qu'au Nord des *Namaquas* il y a çà & là de vastes campagnes, qui sont abandonnées à cause de leur stérilité & du manque d'eau; mais il s'en faut bien que tout soit desert, comme ce voyageur le dit. La seconde erreur que commet ici le P. Tachard, c'est que les peuples d'*Angola* ne sont pas Hottentots, comme il le dit: ils sont Nègres, peuples qui diffèrent beaucoup des Hottentots. C'est de là & des autres contrées de Nègres, comme tout le monde le fait, que les Plantations d'Amérique tirent leurs Esclaves.

VII. LES ATTAQUAS habitent un pays fort chétif & fort mal pourvu d'eau. C'est pour cela qu'ils vivent en petites troupes placées à certaine distance les unes des autres, & qu'ils ne font aucun négoce, aiant à peine des bestiaux ce qu'il leur en faut pour leur usage; encore sont-ils souvent obligés d'avoir recours au gibier. Quel-

que grande que soit leur pauvreté, ils sont aussi braves, aussi contents, aussi pleins de feu, que s'ils avoient tout en abondance.

Ils mènent une vie fort tranquille, & sont rarement en guerre avec leurs voisins. Lorsqu'ils ont à craindre quelque attaque, & qu'ils veulent assembler leurs forces, ils suivent la méthode des Suisses. Ils montent sur le sommet de leurs montagnes, pour y allumer des feux, dont on voit la fumée pendant le jour, & la flamme pendant la nuit: à ce signal, tous ceux qui sont en état de servir courent aux armes & viennent se rendre à la place ordinaire du rendez-vous: par ce moyen ils rassemblent dans un instant une Armée nombreuse.

Ce sont-là les Nations de Hottentots, qu'on rencontre au Nord du Cap. Je vais indiquer de même par ordre ceux qui habitent au Sud.

VIII. LA Nation des KOOPMANS confine aux *Gunjemans* du côté du Sud. Ils tirent leur nom d'un de leurs Capitaines nommé *Koopman*. C'est celui-là même qui après avoir enlevé la femme de *Claas*, ôta la vie à cet Epoux infortuné.

Leur pays s'avance fort loin du côté de l'Est, mais il a peu d'étendue sur la côte. Plusieurs Européens s'y sont établis, & y possèdent de belles & riches campagnes, qu'ils augmentent même tous les jours, les *Koopmans* ne les occupant pas. C'est une contrée très fertile, & bien arrosée: on y trou-

trouve sur-tout, en grande abondance, diverses espèces de bois propres à différens usages, dont le Gouverneur *Van der Stel* a tiré grand parti. Une rivière, appelée *Palamit*, coule rapidement au travers de ces fertiles campagnes. Elle tire sa source des montagnes de *Drakenstein*, & après avoir parcouru les vallées des *Koopmans*, elle va se jeter dans la mer. Pendant son cours, plusieurs ruisseaux, dont le plus large est appelé la rivière *Noire*, se jettent dans son lit. On n'y trouve que du fretin, comme anguilles, éperlans &c. Le reflux y amène quelquefois une espèce de carpe ou de brème, que les Hollandois appellent *Bosch-Koppen*, c'est à dire, tête de bois; elles ont la tête courte, grosse, & forte. Les habitans sont très adroits à prendre ces poissons. Dans cette contrée se trouve un bain chaud; & dans une vallée appelée *Suthenball*, on voit plusieurs mines de sel abondantes.

IX. EN avançant encore de là au Sud, on trouve la Nation nombreuse des *HES-SAQUAS*. Le P. *Tachard* les appelle mal à propos *Hassiquas*: mais il s'est encore plus grossièrement trompé sur la situation de leur pays. Leurs terres s'étendent le long des côtes de la mer, quoiqu'en effet ils n'aient rien qui soit directement sur le bord. Ce Père dit vrai, quand il assure que ces peuples sont riches, puissans, mais peu instruits dans le métier de la guerre. Leurs pâturages

ges font couverts de troupeaux ; & leurs bœufs de guerre surpassent les autres en force & en beauté. Comme leurs richesses leur fournissent les moyens de trafiquer davantage avec les Hollandois , & de se procurer l'eau vie, le tabac & plusieurs autres choses, en plus grande quantité que leurs voisins ; cette abondance de choses superflues, jointe à l'exemple des Européens, les porte au luxe : de-là vient qu'ils sont efféminés, & peu capables de soutenir les périls & les fatigues de la guerre. Aussi ne négligent-ils rien pour entretenir la paix avec les autres Nations. Il ne faut pas croire cependant, qu'ils souffrent qu'on leur fasse tort. Si quelqu'un les attaque & cherche à enlever leurs bestiaux, malheur qui leur arrive assez souvent, ils opposent la force à la force. Il est même certain qu'ils ne manquent point de courage : mais ils ignorent l'art de poursuivre leurs ennemis au-delà de leurs frontières, & de profiter de leur victoire. Lorsqu'ils craignent de ne pouvoir pas aisément chasser leurs ennemis, ils appellent à leur secours le Gouverneur du Cap, qui pacifie les troubles & met à la raison les esprits remuans.

Quelques Députés des *Hessaquas* vinrent visiter de mon tems, en 1707, Mr. *Van der Stell* Gouverneur du Cap, & lui apportèrent quelques présens de bœufs. Le Gouverneur leur fit présent à son tour de quelque peu de tabac, d'arack, & de verroterie. Ces
Dé-

Députés aiant reçu l'arack, se joignirent avec quelques *Gunjemans* pour se régaler de cette liqueur. La bouteille fut bientôt expédiée, & la compagnie se mit en belle humeur. Mais à la fin, je ne sai sur quel sujet, les *Gunjemans* commencèrent à insulter leurs bienfaiteurs, comme ils étoient sur le point de partir. Les deux Nations ne tardèrent pas à en venir aux mains, les uns à coups de poing & de pierres, les autres à coups de bâton. L'ardeur étoit égale des deux côtés. Le champ de bataille n'étoit pas éloigné du Fort & de la Ville : les Hollandois, alarmés du tumulte, sortirent en foule pour être témoins d'un combat si animé : mais on ne pouvoit approcher, sans courir risque d'être blessé des pierres qui voloient de toutes parts. Enfin le Fiscal, informé de la querelle, se présenta accompagné de quelques personnes de la ville. La présence même de cet Officier, extrêmement respecté par les Hottentots, ne put calmer ces combattans acharnés. Ils continuèrent à crier & à frapper. Ce Magistrat se vit plusieurs fois en danger, & fut forcé de se retirer pour se mettre en sûreté, sans avoir rien fait. Le Gouverneur, informé & du combat, & des exhortations inutiles du Fiscal, fit braquer un canon contre ces gens. On le chargea en leur présence, ne doutant point que la vue de la machine infernale, de la poudre, & du boulet, ne dissipât les combattans. Tout cela fut

encore inutile, le combat continuoit avec la même fureur. A la fin, le Gouverneur ordonna de tirer. Ce bruit terrible, considérablement augmenté par les échos des montagnes, produisit l'effet qu'on en attendoit. On les vit tous se séparer, & se retirer dans un instant & sans dire mot, chacun chez soi.

Les villages des *Hessaquas*, qu'ils appellent *Kraals*, sont plus spacieux & plus peuplés que ceux des autres Hottentots. Ils sont aussi en plus grand nombre. Leur territoire abonde en gibier, & produit plus de ce qui peut servir au plaisir & aux commodités de la vie, qu'aucune des autres parties du Cap.

C'est la coutume des *Hessaquas*, de se mettre au service des Européens, lorsqu'étant pauvres ils veulent faire fortune. Ils employent les gages qu'ils tirent, à acheter des bestiaux; & dès qu'ils en ont assez, ils se retirent tranquillement chez eux pour en jouir.

X. LES SONQUAS sont à l'Est des *Koopmans*. C'est un peuple plein de feu & de courage, & extrêmement adroit à se servir des armes usitées parmi eux. Ils doivent cette adresse & ce génie martial à leur pays, qui étant montagnéux & très ingrat, fournit à peine de quoi nourrir ses habitans. Pour subsister, ils sont donc obligés de prendre le parti des armes, & d'aller, semblables en cela aux Suisses, servir les autres Hot-
ten-

tentots qui sont en guerre. La pauvreté de leur pays les oblige à s'adonner à la chasse, & les rend si industrieux à cet exercice, qu'il arrive rarement qu'une pièce de gibier qu'ils ont apperçue, leur échape. Aussi en trouve-t-on bien peu dans leurs terres.

De ce que je viens de dire, il est facile de conjecturer que ce peuple est peu nombreux. Un petit nombre de villages les contient tous. Le bétail est si rare & si cher parmi eux, qu'ils n'en tuent jamais lorsqu'ils ont quelque autre ressource; ils le réservent pour certaines occasions solennelles, qui demandent absolument quelque morceau de bœuf ou de mouton; & le reste du tems, ils vivent de racines & d'herbes qui se trouvent dans leurs campagnes. Ils ont aussi très peu de bois, qu'ils emploient encore à écarter les bêtes sauvages de leurs habitations.

Les *Sonquas* sont souvent aux prises avec les abeilles, pour leur enlever le miel qu'elles ont posé dans des creux d'arbres. On dit au Cap, que ce peuple est extrêmement adroit à cet ouvrage. Ce n'est pas qu'ils se servent eux-mêmes de ce miel; mais ils le vendent aux Européens, & l'échangent contre des couteaux & d'autres utensiles de fer ou de léton; ou contre de l'eau de vie, du tabac & des pipes. Ils apportent cette marchandise au Cap dans des sacs de peau avec son poil. Ils donnent un de ces sacs
pour

pour une bagatelle. Les Européens mêlent ce miel avec de l'eau, & en font une boisson d'assez bon goût & très rafraichissante.

XI. LE pays des *DUNQUAS* est contigu à celui des *Sonquas*. Les terres que possèdent ceux-là sont très belles & très fertiles, moins montagneuses & moins inégales que la plupart de celles des autres peuples Hottentots. Ces campagnes sont arrosées de divers ruisseaux charmans, qui après y avoir serpenté, vont se rendre dans le *Palamit*. Les vallées & les plaines sont couvertes d'herbes, de plantes & de fleurs. Par-tout on trouve abondamment & des troupeaux & du gibier.

XII. ON rencontre ensuite les *DAMAQUAS*. Le terrain qu'occupent ces peuples est tout aussi beau & tout aussi fertile que celui des *Dunquas* leurs voisins, mais il est encore beaucoup plus uni. On y trouve des melons d'eau, & du chanvre sauvage. Le gibier & le bétail y est très abondant. La seule chose qui y manque, c'est le bois, qui y est si rare qu'ils n'en ont pas assez pour cuire leurs viandes. Ils sont obligés d'avoir recours à une sorte de mouffe, dont la fumée est très incommode & très malfaisante.

Il y a, en plusieurs endroits du pays des *Damaquas*, des Salines: mais comme elles sont fort éloignées des habitations des Européens, on n'en fait aucun usage; car les Hottentots n'usent jamais de sel.

Le

Le *Palamit* arrose ce pays, & y fait bien des tours & retours ; ce qui est fort incommode pour les voyageurs, n'y aiant point de pont pour traverser cette rivière. On est obligé de la passer sur de petits bateaux ou canots, ou sur des radeaux faits de grosses poutres.

Les *Damaquas* aiment passionnément la chair des bêtes farouches qui se mangent. Aussi vont-ils souvent à la chasse, & sont abondamment fournis de fourrures pour leur habillement.

XIII. LES GAUROS ou les GAURIQUAS viennent ensuite. Le P. *Tachard* (1) dit qu'au rapport des *Gouriquas*, les *Caffres* du *Monomotapa* habitent les terres qui confinent à leur pays. Ce voyageur a été fort mal informé. Il est vrai que les *Caffres* habitent le *Monomotapa* ; mais avant eux on trouve encore diverses Nations *Hottentottes* inconnues, qui s'étendent le long de la côte depuis *Gauros* jusques à la *Terre de Natal*, où commence de ce côté-là le *Monomotapa* habité par les *Caffres*.

Les *Gauros* sont un peuple fort nombreux, quoique le pays qu'ils habitent soit fort petit. Mais il est si riche & si fertile, il fournit en si grande quantité du bois & de l'eau, que tout le monde y vit à l'aise & dans l'abondance. Les pâturages sont
cou-

(1) Voyez la Carte que le P. *Tachard* a donnée des pays & des peuples du Cap de Bonne-Espérance.

couverts de troupeaux de toute espèce, & les campagnes fourmillent d'animaux sauvages, plus que toutes les autres régions Hottentottes. Cette abondance de bêtes féroces fait que ces peuples prennent souvent l'exercice de la chasse, & qu'ils y sont fort adroits. C'est un grand honneur & une preuve de valeur parmi eux, que de porter la peau de quelque tigre, de quelque chat sauvage, ou autre animal féroce.

XIV. LES HOUTENIQUAS habitent sur la côte au Nord-Est des *Gauros*. Il y a dans leur pays plusieurs bois, dont les arbres sont magnifiques. Dans l'entre-deux des bois, on trouve de charmans pâturages couverts d'herbes de toute espèce, & émaillés d'une variété admirable de fleurs, qui charment la vue & flattent agréablement l'odorat. Un Parti d'Européens fut une fois enfermé par les Hottentots dans une de ces forêts, où il fut réduit aux dernières extrémités avant qu'il pût s'échaper.

XV. LE pays des CHAMTOUERS borne celui des *Houteniquas*. Cette contrée est une plaine couverte de gras pâturages, & très bien arrosée. On y trouve divers petits bois, dont les arbres sont plus beaux & plus grands que dans aucun autre canton Hottentot. Le gibier & les bêtes sauvages y abondent aussi. Il y a divers ruisseaux larges, & remplis de toutes les espèces de poissons les plus délicats. On y trouve même souvent du poisson de mer, sur-tout
des

des vaches marines. J'ai ouï dire à des personnes dignes de foi, & qui paroïssent bien informées, que quelques Européens passant par ce pays, trouvèrent dans les bois & les haliers quantité de cerisiers & d'abricotiers chargés de fruit. Ce qu'il y a surtout de remarquable, si du moins on ne m'a pas trompé, c'est que ces voyageurs parcoururent ces forêts en tout sens, sans y rencontrer ni éléphant ni buffle, quoique tous les autres bois des Hottentots soient abondamment peuplés de ces animaux. Peut-être les habitans les tuent, ou leur donnent la chasse, dès qu'ils en apperçoivent quelqu'un.

Un grand nombre de *Chamtouers* enfermèrent aussi dans un de leurs bois quelques Européens qui étoient venus pour négocier, & les attaquèrent avec tant de fureur & de promptitude avec leurs hassagayes & leurs flèches envenimées, que peu s'en fallut que ces marchands ne fussent taillés en pièces, avant même d'avoir pu faire une seule décharge de leurs armes à feu. Ils furent ensuite assez heureux pour se rallier, & une décharge faite à propos les tira d'embaras. Ce bruit, auquel ces peuples n'étoient pas accoutumés, les effraya; ils s'ébranlèrent, & furent mis en déroute. Le lendemain ils devinrent plus traitables, & échangèrent quelques bestiaux contre diverses marchandises qu'on leur présenta.

Les Hollandois rapportèrent, que le Ca-

pitaine des *Chamtouers* leur avoit dit en mauvais Flamand, entre autres choses au sujet de cette bataille, que jusques ici ils avoient été dans l'idée qu'aucune Nation ne les surpasseoit en bravoure : mais les Hollandois, avoit-il ajouté, nous ont vaincus, & nous les reconnoissons dès à présent pour nos maîtres.

XVI. ENFIN au Nord-Est des *Chamtouers* on rencontre la Nation des *HEYKOMs*. Le pays qu'ils habitent est fort montagneux, & manque d'eau douce. Il n'y a que les vallées qui soient fertiles. Cependant ils ont de très beaux & de très nombreux troupeaux, qui ne boivent que de l'eau *somache* de leurs rivières, & qui ne mangent que des roseaux qui croissent sur leurs bords. Leur pays fournit en abondance du gibier, & de toutes les bêtes sauvages qu'on trouve dans les autres contrées des Hottentots. Ce qu'ils ont de plus incommode à souffrir, c'est de ne pouvoir suppléer à l'eau douce, que la Nature leur a refusée.

Les Hollandois avoient envoyé un Officier de la garnison avec des présens, pour engager les *Heykoms* à entrer dans l'alliance conclue avec les autres Hottentots. Ces peuples acceptèrent les propositions qui leur furent faites, & demandèrent à cet Officier un tambour, un pot de fer, & une poêle à frire, qu'ils virent dans son équipage. Ils faisoient un grand cas de ces meubles

bles, & sur-tout de la caisse, & ils les conservèrent précieusement. Ils eurent cependant le chagrin de se voir arracher tous ces précieux utensiles par un Parti d'Européens, dont le métier étoit de tromper les Hottentots & de les voler sous prétexte de voyager. On leur enleva en même tems un grand nombre de bestiaux; mais ils ne se souviennent que de leur caisse, de leur pot, & de leur poile, dont la perte leur tient si fort au cœur, que jamais un Européen ne va chez eux, au moins chez le petit peuple, qu'il ne lui faille essuyer le récit de ce vol, & les lamentations qu'ils font sur leur perte.

XVII. L'ORDRE des matières me conduit naturellement à parler de certains Hottentots vagabonds, dont toute l'occupation est de voler, & d'incommoder toutes les Nations qui habitent les environs du Cap. C'est un composé de tous les scélérats Hottentots, qui, ou proscrits pour leurs crimes, ou gênés par les loix & les coutumes de leur pays, s'affranchissent du joug en allant habiter sur les montagnes. Là ils se retirent dans des lieux inaccessibles & escarpés, d'où ils sortent de tems en tems pour aller enlever du bétail dans les campagnes pour leur subsistance. On les appelle en langage du pays *Buschies*, c'est à dire *gens de grands-chemins*. Tous les autres Hottentots ont une si grande haine pour ces voleurs, que si on en attrape quelqu'un, il est d'abord mis à mort. Fût-il même le fils aîné

du Chef de la Nation, personne n'oseroit seulement intercéder pour lui.

Les diverses Nations envoient souvent de gros Partis contre ces voleurs, & il n'y en a point qui leur soient plus redoutables que les *Heykoms*. Mais pour l'ordinaire ces voleurs, qui savent qu'il n'y a point de pardon à attendre, & que leurs ennemis sont aussi agiles qu'eux, se battent avec une fureur desespérée; & le combat ne finit que lorsqu'ils sont tous taillés en pièces, ou qu'ils ont mis l'ennemi en déroute.

XVIII. N O U S voici arrivés à la *Terre de NATAL*, habitée par les *Kaffres* ou *Caffres*. Quelques personnes les confondent avec les Hottentots; mais suivant toutes les relations que j'ai pu avoir, ces deux Peuples diffèrent considérablement. Quoique voisins d'un côté des Hottentots, ils ne laissent pas de former dans le fond une Nation entièrement différente. Ils se ressemblent, il est vrai, dans leurs cheveux, leurs grosses lèvres, leur nez camus; mais ils diffèrent à plusieurs autres égards. Les Hottentots ne sont pas naturellement camus, ils doivent leur nez applati & élargi à l'art; au-lieu que les Caffres naissent tels. Les Caffres sont absolument noirs, & leur visage reluit de manière à éblouir quelquefois les yeux des spectateurs: les Hottentots sont de couleur olivâtre. Le Capitaine *Gerbrantz van der Schelling*, dont j'ai déjà eu occasion de parler, étoit un homme de
pro-

probité & de sens : il avoit souvent touché à la *Terre de Natal*, & je lui ai ouï dire que les *Caffres* ne se frottent point le corps de graisse, qu'ils ne bégayent point, qu'ils ne frappent point de leur langue contre le palais, en parlant; qu'ils habitent des maisons carrées & faites de plâtre, ce qu'on ne voit point chez les *Hottentots*; qu'ils portent des croix pendues à leur cou, ornement qui n'est point en usage dans les pays *Hottentots*; qu'ils cultivent leurs terres d'une manière toute différente; qu'ils sèment une espèce de blé de Turquie, qu'ils en font de la bière, boisson inconnue aux *Hottentots*; enfin qu'ils ont un Roi, charge dont les *Hottentots* n'ont pas même d'idée. *Hubner*, à la vérité, distingue ces deux Peuples; mais il commet tant d'autres erreurs au sujet des *Hottentots*, qu'il ne mérite pas qu'on les relève.

Les *Caffres* négocient avec les *Corfaires* de la Mer Rouge, qui leur apportent des étoffes de soie, & en échange ils remportent des dents d'éléphants; & les *Caffres* échangent ces mêmes étoffes contre des marchandises d'Europe, lorsque quelque vaisseau touche au Cap. Ces marchandises, qui sont pour l'ordinaire du goudron, des ancres, & des cordages, ils les échangent de nouveau avec les *Pirates* de la Mer Rouge. La soie qu'ils ne vendent pas aux Européens, ils l'envoient au *Monomotapa*. Les Portugais de *Mozambique* y ont
I 4 aussi

aussi un grand commerce. Le Capitaine *Van der Schelling* trouva à la Terre de *Natal* un Anglois, qui s'y étoit venu établir après avoir déserté de son vaisseau. Il avoit deux femmes Caffres, qui lui avoient donné plusieurs enfans. Habillé comme un Caffre, il vivoit à la manière de ce peuple. Il fit voir plusieurs morceaux de dents d'éléphans, & plusieurs chambres pleines d'étoffes de soie, au Capitaine, qui lui proposa de se retirer au Cap avec toutes ces richesses, & d'abandonner pour jamais son établissement, sa femme & ses enfans. L'Anglois s'étoit déterminé à suivre cet avis, lorsque le Roi apprit son dessein. Il fut mandé. Le Roi lui mit devant les yeux la scélératesse qu'il y avoit dans une pareille désertion, & l'ingratitude qu'il feroit paroître envers un peuple qui l'avoit reçu si généreusement, & qui le chériffoit: il lui représenta l'état déplorable dans lequel il alloit jeter sa famille, dont personne ne voudroit sans doute se charger; & il finit en lui mettant devant les yeux l'affection & la tendresse qu'il devoit à ses femmes & à ses enfans. Un discours si touchant fit impression. L'Anglois, ne pouvant résister à l'éloquence du Prince Caffre, se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, & abandonna si bien son dessein, qu'il débaucha un des matelots du Capitaine, & l'engagea à venir habiter avec lui chez les Caffres.

Il ne me reste plus rien à dire, pour ache-

chever de donner une idée générale des diverses Nations qui partagent les Hottentots. On pourroit sans doute entrer dans un plus grand détail sur ce sujet, mais c'est-là tout ce que j'ai pu ramasser de certain, & le Lecteur ne trouvera pas mauvais si je m'y borne, plutôt que de lui débiter des fables. J'ai visité la plus grande partie de ces Peuples; & ce que j'ai dit des autres chez qui je n'ai pas été, je le tiens de diverses personnes dignes de foi, dont quelques-unes ont fait le tour du pays des Hottentots pour leur plaisir, & quelques autres par ordre du Gouverneur.



C H A P I T R E X.

De la forme du Gouvernement des Hottentots.

I. *Des Chefs de la Nation.* II. *Des Capitaines des Kraals ou Villages.* III. *Des Cours de Justice, & de la manière de procéder dans les Causes civiles.* IV. *Du Conseil suprême de la Nation.* V. *De l'autorité & de l'influence des Hollandois sur les affaires des Hottentots.*

I. **C**H A Q U E Nation Hottentotte a un Chef, qu'on appelle *Konque*. Son office est de commander l'Armée, de diriger

ger les négociations, de présider dans les Confeils nationaux, & de les convoquer. Sans son consentement, on ne peut faire ni la paix, ni la guerre. Hors de ces cas extraordinaires, son autorité est entièrement bornée au *Kraal*, ou village, qui est le lieu de sa résidence, & dont il est toujours le Capitaine. Cette dignité est héréditaire; mais son pouvoir est fort limité. Avant que d'en être revêtu, il est obligé de s'engager solennellement dans une Assemblée générale de la Nation, à ne rien changer dans l'ancienne forme du Gouvernement, & à ne rien entreprendre contre les droits & les prérogatives des Capitaines des *Kraals*, ni contre les droits & les privilèges du peuple. Ce n'est qu'après ces promesses solennelles, qu'il est installé avec beaucoup de pompe. Ces cérémonies sont suivies d'un festin, que le nouveau *Konque* est obligé de donner aux Capitaines des *Kraals*. Le repas consiste dans un bœuf gras, & une couple de moutons bouillis. Les femmes des Capitaines sont aussi de la fête; mais elles ne se mettent point à table avec leurs maris, il faut qu'elles se contentent du bouillon que les hommes leur envoient, tandis que les Capitaines mangent la viande. Le jour suivant, elles rendent la pareille à leurs maris. La femme du *Konque*, s'il en a une, régale toutes les femmes des Capitaines, aussi d'un bœuf & d'une couple de mouton bouilles. La viande

est

est servie aux femmes, & le bouillon est la part des hommes, qui doivent à leur tour s'en contenter.

Ce Chef n'a point de revenu public, qui le récompense de ses peines & lui aide à soutenir sa dignité. Il ne lui revient d'autre avantage que celui d'être extrêmement respecté par ses sujets. On voit par-là, que le Gouvernement des Hottentots approche beaucoup de celui qu'*Aristote* loue si fort sous le nom de *Gouvernement Héroïque*: Gouvernement qui sans doute fut le premier qui ait eu lieu, après le Gouvernement *Paternel*, lorsque la corruption des hommes eut rendu ces associations nécessaires.

Autrefois, le *Konque* n'étoit distingué que par la beauté ou la magnificence de ses habits, ou plutôt de la peau qui lui couvroit les épaules. Jamais il ne paroissoit en public, qu'il ne fût orné de quelque riche dépouille de tigre, ou de chat, ou de quelque autre animal sauvage; & c'étoit la seule marque de sa dignité. Mais depuis que les Hollandois, en venant s'établir au Cap, firent présent à chaque Nation d'une couronne de cuivre, le Chef la porte constamment dans toutes les occasions solennelles, lorsqu'il est à la tête de l'Armée, ou qu'il préside dans les Conseils.

II. IL y a ensuite dans chaque village un Chef, qu'on appelle *Capitaine* ou *Gouverneur*. Sa fonction est de veiller à la tranquillité.

quillité publique, de maintenir l'ordre, de conserver la paix, & de faire administrer la justice dans l'étendue de sa juridiction. Il est le Député du village dont il est Gouverneur, aux Assemblées de la Nation qui se convoquent pour régler les affaires générales. En tems de guerre, il commande le corps de troupes tiré du ressort de son village, mais sous le Chef commun de la Nation.

Cet office est aussi héréditaire; mais le Capitaine n'y est point installé, qu'auparavant il ne se soit solennellement engagé en présence du peuple, de ne faire aucun changement dans les loix & les coutumes du *Kraal*, & de ne s'en écarter jamais. Après qu'il a fait cette promesse, & qu'il a été reconnu pour Capitaine ou Gouverneur du village, il donne un festin à tous les hommes de son département; le lendemain, sa femme régale de la même manière toutes les personnes de son sexe, & l'on y observe la même coutume que dans les repas dont nous avons parlé dans l'article précédent.

Rien ne distinguoit autrefois les Capitaines, non plus que les *Konques*, que le manteau de peau de tigre ou de chat sauvage. Mais il y a déjà longtems que les Hollandois, lorsqu'ils traitèrent alliance avec les Hottentots, firent présent à chaque Communauté ou *Kraal*, d'une canne ornée d'une pomme de cuivre; & depuis ce tems-là, tous les Capitaines ont porté cet-

te canne, qui à présent est regardée comme un symbole inféparable de leur emploi, & comme le bâton de commandement. Ces Capitaines n'ont ni gages ni émolumens attachés à leur charge: l'honneur leur tient lieu de tout. Si quelqu'un du *Kraal* a lié une partie de chasse, c'est un acte ordinaire de déférence & un témoignage d'amitié, de prier le Capitaine d'honorer la compagnie de sa présence, & de venir partager le plaisir. Il répond pour l'ordinaire à ce compliment, en les louant de leur courage, de leur activité, & du soin qu'ils ont de leurs troupeaux, qu'ils cherchent à ménager en se jettant sur le gibier. Quelquefois aussi il profite de l'invitation, & se met de la partie.

Quelque respectés cependant que soient les Capitaines, il s'élève souvent des querelles qu'ils ne sauroient appaiser. Le peuple en vient même quelquefois aux prises, sans qu'ils puissent y remédier. Ils le savent: aussi, dès qu'ils voyent les esprits échauffés, ils se gardent bien d'exposer leur autorité. Lors même que la dispute se passe en leur présence & sous leurs yeux, ils font semblant de ne rien voir & de ne rien entendre. Mais si par malheur il survient un meurtre ou une émeute générale, alors ils interposent leur autorité, & toujours avec succès. Les disputans sont si honteux du meurtre ou de l'émeute qu'ils ont occasionné par ce débat, que dès que le Ca-
pi-

pitaine paroît, on les voit tous rentrer dans le devoir.

III. DANS chaque *Kraal* il y a une Cour de Justice, qui juge des causes civiles, & criminelles. Elle est composée du Capitaine, & de tous les hommes du *Kraal*, excepté ceux qui pour-lors paroissent en jugement, & qui ont occasionné l'Assemblée. Autant que la Justice est lente & longue en Europe & dans divers autres lieux du monde, autant elle est brève & expéditive chez les Hottentots. On ne sauroit s'y plaindre des délais ennuyeux des Juges. Dès qu'il s'élève dans le village quelque différend sur la propriété, le Capitaine convoque sur l'heure tous les hommes du *Kraal*, qui se rendent incessamment au lieu marqué. C'est toujours en champ ouvert. Dès que l'Assemblée est formée, on entend contradictoirement les parties, qui exposent eux-mêmes de leur mieux leurs raisons : ces heureux peuples ne savent ce que c'est qu'Avocats, Procureurs, Solliciteurs, & autres gens d'affaires. Les témoins sont ouïs. S'il y a quelqu'un, dans l'Assemblée, qui ait quelque éclaircissement à donner sur le sujet en question, il le propose. Après quelques discussions sur les raisons de part & d'autre, on passe aux voix. Le Capitaine, en qualité de Président, recueille les suffrages, & prononce la sentence suivant la décision de la pluralité. Dès-lors le procès est radicalement fini, & chacune des parties

ties se conforme au jugement rendu. Celui qui a eu gain de cause, jouit paisiblement du bénéfice de la sentence, sans qu'il puisse y avoir d'appel.

On suit exactement les mêmes règles, s'il s'agit de querelle ou de quelque voie de fait; comme aussi de tout autre dommage, de quelque nature qu'il soit. Celui qui a tort, est obligé à réparation, & à donner du bétail à proportion de l'injure qu'il a faite.

Cette Cour de Justice ne fait pas paroître la même équité dans les causes d'injures. Le terme de *Kutfire*, qui désigne un lâche & un poltron, est une injure très grande chez ces Nations, comme chez la plupart des autres Peuples. Cette injure est même si flétrissante parmi eux, qu'elle suffit pour dégrader du rang d'homme celui qui en est diffamé. Dès que quelqu'un a ce malheur, il est flétri pour jamais; toutes ses belles actions sont oubliées; quel que soit son âge, il est remis au rang des enfans, banni de la société des hommes, regardé avec mépris & traité comme un coquin. Il ne sauroit paroître en compagnie, sans être le jouet même de ses anciens amis. En un mot, il est traité de tout le monde comme un indigne, qui ne mérite que du mépris. Pour faire cesser ces outrages, il faut s'adresser aux hommes du *Kraal*, qui s'assemblent pour examiner les fondemens de l'injure. La matière est bientôt décidée, & rarement elle l'est avec impartialité. L'ap-
pé-

pétit des Juges les prévient d'ordinaire contre l'injurié: car s'il est condamné, il est obligé de se faire réhabiliter; & une des circonstances inséparables de cette réhabilitation, est un festin qu'il doit donner à tous les hommes du *Kraal*. Pendant tout le repas, il est séparé du reste de la compagnie, & ne goûte point du mouton qu'il donne à ses convives; il n'a pour sa portion que les entrailles de l'animal. Le repas fini, on le frotte soigneusement de la graisse du mouton qu'on vient de manger: ce n'est qu'après cela qu'il rentre dans tous les droits dont il étoit déchu, & qu'il est reconnu pour homme. Si l'Assemblée trouve l'accusation mal fondée, on n'inflige aucune peine au calomniateur: preuve certaine que tout ce cérémonial n'est observé que pour fournir une occasion aux hommes du village d'être régalez, & de se divertir aux dépens d'autrui.

C'est cette même Cour qui prend connoissance & qui juge des meurtres, des larcins, des adultères, & des autres crimes semblables. Il n'y a que les crimes d'Etat d'exceptés: ils sont réservés à la connoissance du Conseil National.

Aussitôt que quelqu'un du *Kraal* fait, ou même qu'il soupçonne qu'un Hottentot a commis quelqu'un de ces crimes qui sont de la compétence de l'Assemblée, il en donne incessamment avis à tous les hommes, qui se considèrent tous comme obligés d'office à saisir les personnes suspectes.

Si le crime est trop grand pour être pallié, ou trop notoire pour être éludé, l'accusé tâche de se retirer auprès des Voleurs de grand-chemin dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, pour passer le reste de ses jours dans la compagnie de ces scélérats. En-vain espéreroit-il de trouver un asyle chez les autres Nations Hottentottes; il y seroit pris ou pour fugitif, ou pour espion: on commenceroit par faire enquête du sujet de son arrivée, & tout d'un tems on lui ordonneroit de se retirer.

On fait très rarement quelque acception de personnes dans ce tribunal: riches ou pauvres, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, qui que ce soit en un mot, ne peut se flatter d'éviter la rigueur des jugemens de cette équitable Assemblée. Quand même il s'agiroit du Capitaine du *Kraal*, on n'y a pour l'ordinaire aucun égard à sa personne ni à son office. Si quelqu'un du village peut l'approcher, il le saisit aussi impitoyablement que s'il n'étoit que simple particulier; on lui fait son procès avec la rigueur ordinaire; & s'il est convaincu, on le punit avec la même promptitude & la même ignominie, que s'il étoit le plus pauvre & le plus abjet de la Nation.

Dès que le criminel est saisi, on le met en sureté dans la prison du village, où il est gardé jusqu'à ce que les hommes du *Kraal* se soient rendus au lieu de l'Assemblée, ce qu'ils font pour l'ordinaire le jour

même de l'emprisonnement. Bientôt la Cour est formée; elle se range en cercle & s'accroupit; le criminel est au milieu. Le centre est toujours la place de l'accusé, afin, disent les Hottentots, qu'il soit plus à portée d'entendre ce que l'on dit contre lui, & d'y répondre. Alors l'accusateur forme sa plainte, produit ses preuves, & amène ses témoins. Le prisonnier propose à son tour ses moyens de défense, appelle ses témoins; en un mot, il peut faire usage de tous les secours qu'il a pour se disculper: sa réponse est écoutée avec toute l'indulgence possible. Le procès ainsi instruit, l'Assemblée discute les preuves & les réponses, examine les raisons pour & contre. Alors le Capitaine, comme dans les causes civiles, demande les voix. Si la pluralité absout l'accusé, la Cour lui assigne en dédommagement quelques pièces du bétail de l'accusateur, plus ou moins suivant les circonstances & la gravité de l'accusation. Si au contraire l'accusation se trouve fondée, la sentence est prononcée sur le champ, & dans le même instant exécutée. Quand même le criminel auroit encore quelque affaire importante à régler avant sa mort, on ne suspendroit pas d'un moment l'exécution pour lui donner le tems de la finir. On ne lui donne pas même la liberté de conférer avec ses parens & ses amis. Jamais il ne demande du tems pour se préparer à mourir, aussi-bien ne le lui accorderoit-on point.

point. Les Hottentots ne savent ce que c'est que de se préparer à la mort. L'endroit où il se trouve lorsque sa sentence lui est prononcée, est le lieu même de son supplice. La Cour se lève, mais le prisonnier ne bouge point de sa place. Toute l'Assemblée se tient, pendant une minute ou deux, dans un silence parfait. Alors le Capitaine, en qualité de Chef de l'exécution, fond avec une espèce de fureur sur le criminel, & lui décharge sur la tête un grand coup de son bâton, qui le couche ordinairement sur le carreau. Ensuite le reste de l'Assemblée se jette aussi sur lui, & quoiqu'il soit bientôt mort, ils ne cessent de le frapper sur la tête, le ventre, & le côté, jusqu'à ce que la tête soit toute en pièces, & le ventre extrêmement enflé.

Le P. *Tachard* (1) dit qu'après que le Capitaine par honneur a commencé, ils viennent tous par ordre, chacun selon son rang & sa qualité. J'ai eu occasion de voir quelquefois des exécutions, mais j'ai toujours vu que l'Assemblée s'avançoit pêle-mêle, dès que le Capitaine avoit frappé le premier coup. L'exécution finie, ils prennent le cadavre, le plient de manière que les pieds viennent toucher le cou, l'envelopent dans son manteau, & l'ensevelissent avec tout ce qu'il a sur lui & tous ses ornemens, excepté ses bagues & ses autres
affi-

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 85.

affiquets de cuivre ou de léton, qui sont remis à sa famille ou à son héritier.

Les plus grands crimes ne rejaillissent en aucune façon sur la famille du criminel : celui-là seul qui a commis la faute, est puni, sans que ses proches en soient deshonorés. Son héritier n'en souffre point : il demeure dans tous ses droits & privilèges. Sa famille, ses parens, ses amis sont traités avec les mêmes égards & la même distinction, qu'on leur accordoit avant l'exécution : on ne leur reproche jamais ni le crime, ni la punition. Le cadavre du criminel n'est point maltraité. Sa mémoire n'est point maudite. Ses funérailles se font avec la même pompe & les mêmes lugubres cérémonies, qui accompagnent celles des plus riches & des plus vertueux.

Vogel (1) & le P. *Tachard* (2) font envisager comme une infamie, l'obligation où est le Capitaine du *Kraal*, d'être l'exécuteur des criminels, ou au moins de frapper à mort ceux auxquels il vient de prononcer la sentence. Ces Mrs. n'y ont pas bien pensé. Ils n'ont pas fait attention, que la même pratique avoit lieu autrefois chez les Juifs. Le Juge chez cette Nation étoit souvent l'exécuteur de la sentence de condamnation qu'il venoit de prononcer : son emploi n'en étoit pas pour cela moins honorable. On voit dans l'Ancien

Tés-

(1) Page 72 de son *Voyage des Indes Orientales*.

(2) *Loco estato*.

Testament plusieurs preuves que les exécuteurs des criminels n'étoient pas pour cela deshonorés (1).

Cette cérémonie , de faire mourir les criminels par les mains de tout le peuple , a aussi beaucoup de rapport avec la lapidation usitée parmi les anciens Juifs , & semble admirablement confirmer ce que nous avons dit , que les Hottentots descendoient des anciens *Troglodytes* : si même l'on ne veut pas remonter jusques à *Noé* ; puisqu'il pourroit être arrivé que cette coutume , établie déjà de son tems , auroit passé avec beaucoup d'autres & aux Juifs & aux Hottentots , qui l'auroient conservée jusqu'à aujourd'hui.

Le lecteur n'a pas sans doute besoin que je m'étende à lui faire remarquer les traits honorables qui distinguent les Hottentots. Leur promptitude & leur impartialité dans l'exécution de la Justice mériteroient de grands éloges : mais je suis sûr que sans mon secours , il lui sera venu mille pensées à la louange d'un Peuple si universellement méprisé. Je crois même que toute personne qui ne sera pas entièrement aveuglée par une injuste prévention , commencera à accorder son estime à une Nation qu'on avoit cru jusques à présent plongée dans une barbarie extrême , & qu'on avoit fait envisager

(1) Voyez sur-tout *Exode* Chap. XXXII. v^o. 26-29. *I. Rois* Chap. II. 5. 6. 29. 34. Chap. XXI. 6. & suiv.

ger comme le peuple le plus grossier & le plus abruti du monde, ainsi que le fade Compilateur des Mémoires romanesques du Chevalier de *Forbin* les appelle. Quoi qu'il en soit, je puis assurer sans aucune exagération, que ces peuples surpassent dans la promptitude & l'impartialité avec laquelle ils exercent la Justice, toutes les Nations Chrétiennes; & que dans plusieurs devoirs de la vie & publique & particulière, malgré tout ce qui a été publié de leur ignorance & de leur stupidité, ils l'emportent incontestablement sur la plus grande partie du Monde Chrétien.

IV. J'AI déjà eu occasion dans ce Chapitre, de parler des Assemblées Nationales, composées des Capitaines de tous les *Kraals*; & de dire un mot des matières qui s'y traitent: ainsi je n'ai que peu de chose à ajouter.

Ce Conseil s'assemble aussi souvent que le Chef le trouve nécessaire pour le bien public; & les Capitaines s'y rendent dès qu'ils y sont appelés. On ne perd point de tems en préliminaires. Dès que les Capitaines sont arrivés, l'Assemblée se forme: on y examine les affaires qui se présentent, & presque toujours dans une seule séance il en sort un décret, qu'ils soutiennent avec une autorité & une vigueur digne du Sénat de l'ancienne Rome.

Outre les cas mentionnés ci-dessus, ce Conseil s'assemble pour terminer les différends

rends qui s'élèvent entre deux *Kraals* ou villages de la Nation, & qu'ils ne peuvent finir à l'amiable. Pour cela, les parties s'adressent au Chef, qui sur le champ fait signifier à tous les Capitaines des *Kraals* de la Nation, de se rendre au *Kraal* où le Chef fait sa résidence, qui est toujours le lieu du Conseil National. Leur manière de procéder est la même, que celle qui s'observe dans les Conseils particuliers. Le Chef de la Nation préside, & est placé au milieu du cercle. C'est lui qui recueille les voix, & qui prononce la sentence fondée sur la pluralité. Dès-lors la matière est pour jamais finie.

V. LE Gouverneur du Cap a aussi quelque influence & quelque autorité dans les affaires publiques des Hottentots: mais pour les particulières, il n'y entre jamais. S'il s'élève quelque différend entre les Nations Hottentottes, & qu'une bataille ou deux n'aient pas calmé les esprits, le Gouverneur envoie quelques Officiers à la tête d'un Corps de troupes, pour ménager une paix. Par-là les Hollandois préviennent souvent des troubles civils & des guerres sanglantes.



C H A P I T R E X I.

De la manière dont les Hottentots font la Guerre.

- I. *Causes de leurs Guerres.* II. *Préliminaires de la Guerre.* III. *De leurs Armes.* IV. *De leur Ordre de bataille.* V. *De leurs Bœufs de guerre.* VI. *Singularités que quelques Hottentots observent dans les Batailles.* VII. *De leurs Traités de Paix.* VIII. *De leur Humanité & de leur Cruauté.* IX. *De leurs Alliances.* X. *De leurs Exercices militaires.*

I. **Q**U'ELQUE stupidité qu'on attribue aux Hottentots, ils ne sont ni moins sensibles aux injures, ni moins vindicatifs, que la plupart des autres Peuples. Mais, comme toutes les Nations sages, ils sont beaucoup plus sensibles aux injures publiques qu'aux particulières; & c'est pour obtenir le redressement de celles-là, qu'ils entreprennent des guerres.

Une des trois causes suivantes met les armes à la main des Nations Hottentottes. Quelquefois, ils enlèvent les troupeaux d'une autre, qui par force tâche de les ravoir. D'autres fois, une Nation ravit les femmes d'une autre. Une Nation enfin fait du mal aux troupeaux, ou gâte les pâtu-

rages de ses voisins. Cette dernière cause est la plus ordinaire des trois. Les Hottentots n'ont pas, à la vérité, des bornes qui séparent leur territoire ; cependant chaque Nation a une certaine portion de pays, un certain district connu, & qui est assez étendu pour qu'ils n'aient jamais besoin d'empiéter sur les terres de leurs voisins. Aussi n'est-ce point par-là qu'ils endommagent les pâturages & les troupeaux les uns des autres ; c'est en y mettant le feu. Pour expliquer cela, il faut savoir que, dans la saison aride, lorsque l'herbe commence à durcir, les Hottentots changent de demeure, & mettent le feu à leurs campagnes avant que de partir. Ils trouvent que la cendre des plantes fertilise la terre, & lui sert de fumier. Mais comme la campagne est absolument ouverte, il arrive quelquefois que la flamme ne rencontrant aucun obstacle, consume plusieurs lieues des terres voisines, sans qu'on puisse y apporter de remède. Lorsqu'une Nation enlève ou les troupeaux, ou les femmes de ses voisins, ce qui arrive fort rarement, c'est toujours pour leur chercher querelle, & les engager à en venir aux mains. Dans ce cas, si les lésés sont victorieux, ils observent la loi du talion, en enlevant à leurs ennemis autant de bestiaux & de femmes qu'ils en peuvent attraper.

II. AVANT que d'en venir aux voies de fait, ils envoient constamment des Dé-

putés à leurs ennemis , pour leur représenter leurs griefs , & demander satisfaction de tout ce qui leur a été fait. Si ceux-ci sont fourds à leurs justes plaintes , & refusent de réparer le dommage , toute la Nation court incessamment aux armes , & vient au lieu du rendez-vous , d'où sans perdre de tems ils se jettent sur les terres ennemies. Là ils enlèvent tout ce qui se présente , hommes , femmes & bestiaux ; après quoi ils se retirent tranquillement avec leur butin. Mais si l'ennemi est actuellement en campagne , ils fondent sur lui avec autant de courage & d'ardeur qu'on en ait jamais vu dans les peuples les plus belliqueux. Personne n'est dispensé de porter les armes. Tout homme est chasseur & soldat , & pour l'ordinaire , également adroit à l'un ou à l'autre de ces exercices.

Les Hottentots n'ont ni caisse militaire , ni magasin public , ni arsenal. Ils ne donnent aucune solde à leurs troupes , & ne les fournissent point d'armes. On ne publie ni manifeste , ni déclaration , pour exposer les griefs & les fondemens de la guerre qu'on entreprend : ils n'ont pas besoin de ce moyen pour engager toute la Nation à venir défendre la cause commune. La guerre , chez les Hottentots , n'est ni annoncée avec ce ridicule appareil , ni exécutée avec cette désolation & ce carnage , qui se voit en Europe & dans les autres parties de l'Univers. Une guerre ne
du-

de dure jamais plusieurs campagnes, presque toujours une seule bataille en décide; & ils s'y conduisent avec toute la bravoure & toute la résolution imaginables. Il ne manque aux Hottentots que les armes & la discipline. Leur courage ne fauroit être plus grand; mais ils n'ont absolument aucune idée d'ordre. On ne fait parmi eux ce que c'est que rangs, files, front, flancs, avant-garde ou arrière-garde; & s'ils ont quelque espèce de commandement, ce doit assurément être celui de ce grand Capitaine qui disoit: *Allons tous ensemble, mes amis.*

De tems en tems, le Gouverneur du Cap choisit un certain nombre de Hottentots, qu'il mêle avec ses troupes. Il ne change pas leurs armes ordinaires; il leur enseigne simplement quelque espèce de discipline, afin qu'il puisse s'en servir avec plus d'avantage, & les rendre ainsi plus capables de secourir les Hollandois en cas de besoin. Bientôt ils sont disciplinés, & en état de garder les côtes contre quelque ennemi que ce soit.

III. Les armes dont ils se servent ordinairement, sont le Bâton qu'ils appellent *Rackum*; un autre qu'ils nomment *Kirri*; l'Arc; les Flèches; & les *Hassagayes*. Il est à propos de décrire ici ces instrumens.

Les deux bâtons qu'ils appellent le *Kirri* & le *Rackum*, sont faits l'un & l'autre de bois d'olivier, ou de bois de fer. Le *Kirri* a environ trois pieds de long, & un pouce

ce de diamètre. Le *Rackum* est de la même épaisseur ; mais il n'a guères au-delà d'un pied de long. Il a un des bouts pointu. C'est une espèce de dard, qu'ils lancent à une distance considérable, sans presque jamais donner à faux. Le *Kirri* a les deux bouts émoussés, & son usage est pour parer les flèches, *Hassagayes*, *Rackums*, & tout ce que l'ennemi leur décoche.

L'*Hassagaye* est une façon de demi-pique, dont la hampe est un bâton droit qui va en diminuant de grosseur. Il est de la longueur & de la grosseur d'un manche de rateau. Au plus gros bout, il est armé d'un fer qui ressemble parfaitement pour la grosseur, la largeur & l'épaisseur, à celui de nos pertuisannes. Il est d'ailleurs fort pointu & fort tranchant, & ils ont soin de le tenir très propre & très luisant. Ils ne s'en servent jamais, non plus que de la flèche, ni contre un ennemi ni contre une bête sauvage, qu'il ne soit empoisonné : pour cet effet, ils prennent le poison qu'on trouve dans une petite vessie dans la tête d'une espèce de serpent nommé *Cobra de Capello* ; pour préparer cette matière, ils la mettent sécher au Soleil, & la broient entre deux pierres plates, en l'humectant avec un peu de salive, ce qui forme une espèce d'onguent, dont ils se servent pour frotter de tous côtés très exactement les pointes, soit de leurs *Hassagayes*, soit de leurs flèches.

L'Arc des Hottentots est fait d'olivier, ou de bois de fer. La corde est faite d'un gros muscle, ou d'un boyau de quelque animal; & arrêtée par un croc de bois ou de fer, qu'il y a aux deux extrémités de l'arc. Cette arme est fort propre, fort commode, & fort durable. Leurs flèches sont un petit bâton arrondi, qui va insensiblement en diminuant: sa longueur est d'un pied & demi. Elles sont armées d'un demi-cercle de fer, de la grosseur & de la forme d'un *Escalin*, ou pièce de six sous, coupée par le milieu, & de l'épaisseur d'une lame de couteau ordinaire. Ce demi-cercle, ou plutôt demi-lune est barbelé d'un petit hameçon à chacun des angles, par dedans & par dehors. Il est aussi pointu & aussi tranchant que le meilleur canif. Derrière dans le milieu est posée une petite fusée de fer de deux pouces de longueur, qui sert à enchâsser le bout le plus mince du bâton, & ainsi à attacher la pointe de fer au corps de la flèche. Leur carquois est pour l'ordinaire un sac long & étroit, fait de peau d'éléphant, ou d'élan. Aux deux extrémités est attachée une courroie, qui sert à le pendre derrière le dos. Au bout d'en-haut il y a un crochet destiné à y pendre leur arc, lorsqu'ils vont à quelque expédition. Quelquefois leurs carquois sont faits d'un bois qu'ils ont creusé.

Si avec ces armes, les Hottentots ne font pas des exécutions militaires aussi promptes &

& auffi fanglantes que les Européens avec leurs armes à feu, il faut convenir qu'ils font paroître beaucoup plus de d'adresse dans la manière de s'en fervir.

Pour rendre plus fort, plus pefant & plus dur le bois dont ils fabriquent leurs armes, ils l'imbibent de graiffe autant qu'ils peuvent. De cette manière, leurs armes fe rompent auffi difficilement, que pourroit le faire la meilleure épée.

Chaque Hottentot, depuis le plus pauvre jufqu'au plus riche, a un assortiment complet d'armes. Ceux qui font riches, les achètent des plus pauvres, qui n'en font jamais pour d'autres, qu'ils n'en foient déjà eux-mêmes parfaitement fournis. Les uns & les autres fe piquent extrêmement d'avoir des armes faites dans la dernière perfection. Ils les tiennent dans un ordre & dans une propreté, qui pourroit fervir de modèle aux troupes les mieux disciplinées de l'Europe.

IV. PENDANT le choc, les foldats fe tiennent affez éloignés l'un de l'autre, pour que chacun ait affez de place pour n'être point gêné lorsqu'il fait tourner son Haffagaye, qu'il décoche fa flèche, ou qu'il fait des sauts de côté & d'autre pour viser à quelqu'un des ennemis. L'attaque commence par des cris terribles, qui fuffiroient pour obliger tous autres combattans à céder le champ de bataille à l'ennemi. Lorsqu'un foldat a lancé fa haffagaye, ou décoché

coché sa flèche, il recule quelques pas pour faire place à un autre qui est prêt à combattre. Pendant que celui-ci fait usage de ses armes, le premier se remet en défense; & si la place qu'il avoit quittée n'est pas remplie, il s'avance pour l'occuper, aiant ou une flèche sur son arc, ou une *hassagaye* à la main; & ainsi il recommence le combat. Ils continuent de cette manière à avancer & à reculer avec confusion, jusqu'à ce que la fortune ait décidé de la victoire.

Lorsqu'ils n'ont plus d'armes, ils ont recours aux pierres, qu'ils lancent avec une dextérité étonnante, & qu'ils parent de même très adroitement avec leurs *Kirris*. Quelquefois les deux Armées s'approchent, & les soldats combattent pêle-mêle jusques à se confondre entièrement les uns avec les autres. Dans ces occasions ils font usage de leurs *Rackums* & de leurs *Hassagayes*; ils se frappent & se poussent avec une intrépidité extraordinaire. Leurs *Kirris* leur sont, sur-tout dans ces occasions périlleuses, d'un usage merveilleux pour parer les coups qu'on leur porte.

V. CES peuples ont encore une espèce de bœufs, dont ils se servent avec succès dans les combats. Ils les appellent *Backeleys*, du mot *Backeley*, qui en leur langue signifie la *Guerre*. Chaque Armée est toujours fournie d'un bon troupeau de ces bœufs, qui se laissent gouverner sans peine, & que le Chef a soin de lâcher à propos.

pos. Dès qu'ils sont abandonnés, ils se jettent avec impétuosité sur l'Armée ennemie, ils frappent des cornes, ils ruent, ils renversent, éventrent & foulent aux pieds avec une férocité affreuse tout ce qui se présente: de sorte que si on n'est pas prompt à les détourner, ils se précipitent avec furie dans les rangs, y mettent le desordre & la confusion, & préparent ainsi à leurs maîtres une victoire facile. La manière dont ces animaux sont dressés & disciplinés, fait sans contredit beaucoup d'honneur au génie & à l'habileté de ces peuples.

Le gain de la bataille dépend en grande partie des bons ordres que donne le Chef, auquel pendant toute l'action on obéit avec une exactitude & une promptitude infinie. S'il a le bonheur de découvrir l'endroit foible de l'Armée ennemie & d'y envoyer l'élite de ses troupes, la victoire lui est presque assurée; car dès qu'une Armée Hottentotte est rompue, & qu'il y a déjà quelques morts, l'ardeur du soldat se ralentit, & ils prennent toujours la fuite. Mais rien ne contribue davantage au gain de la bataille, que le discernement du Chef par rapport au tems & au lieu que les *Backeleys* doivent attaquer. S'il a la précaution de les faire donner du côté foible, ou de les lâcher dans le tems que l'Armée ennemie commence à plier ou à s'ouvrir, la victoire est certaine. Alors ces animaux, pénétrant sans peine dans le centre des ennemis,

y cau-

y causent nécessairement un desordre, qui, s'il est secondé par la valeur des soldats, est bientôt suivi d'une entière déroute. Les victorieux, par manière de triomphe, poursuivent les vaincus avec des cris & des hurlemens, capables de faire fuir du pays toutes les créatures vivantes.

VI. QUELQUES Nations Hottentottes observent dans les combats certaines particularités, qui méritent d'avoir place ici. Les *Chamtouers* & les *Heykoms* ne cessent point de combattre, pendant tout le tems que leur Chef joue d'une espèce de flageolet. Quand même ils auroient dix fois plus de morts que leurs ennemis, & qu'il seroit manifeste que la journée ne leur sera pas favorable, ils continueront de combattre, si leur Chef continue de jouer. Dès qu'il cesse, ils se retirent: s'il recommence, ils reviennent incessamment à la charge. C'est le son du flageolet qui détermine tous leurs mouvemens. Si l'ennemi prend la fuite, & que le flageolet joue, ils poursuivent leur victoire; si le flageolet cesse, ils laissent retirer tranquillement l'ennemi.

Ceux qui habitent la *petite Namaqua*, & leurs alliés les *Suffaquas* & les *Udiquas*, continuent de combattre jusqu'à ce que le bruit se soit répandu dans l'Armée qu'il y a beaucoup plus de morts de leur côté que de celui des ennemis. Que ce bruit soit fondé, ou non, ils abandonnent le champ de ba-

taille; mais jusqu'à ce tems-là, ils se battent avec toute la bravoure possible.

Enfin, quelques-unes de ces Nations se battent aussi longtems que leur Général n'est pas tué. Le Chef a accoutumé de vaincre, ou de mourir. Dès le moment qu'il est mis hors de combat, ou qu'il disparoît, son Armée s'enfuit.

VII. UNE seule victoire, comme nous l'avons déjà dit, décide pour l'ordinaire la guerre. C'est aujourd'hui la coutume, que le vaincu s'adresse aux Hollandois du Cap, pour être les médiateurs de la querelle. Le Gouverneur alors ne manque jamais d'envoyer un Officier de marque à la tête d'un bon détachement, pour terminer le différend. Cet Officier n'est pas plutôt arrivé, que les victorieux lui envoient des Députés, pour l'assurer qu'ils sont prêts à entrer dans tous les moyens d'accommodement qu'il jugera convenables. On peut comprendre par-là quelle estime ces alliés ont conçue pour les Hollandois. L'Officier a toujours ordre de dresser les articles de manière, que le Traité soit avantageux au parti lésé. (1) Cette précaution si équitable fait que les deux parties respectent extrêmement ses décisions. Si ce médiateur juge qu'une des parties doive quelque satisfaction à l'autre, elle est incessamment fai-

(1) Les Hottentots appellent les Traités de Paix, *Siam-sam*.

faite, & dès-lors les querelles font absolument terminées.

Les Hollandois, pour se dédommager des dépenses que leur causent ces expéditions, exigent des Nations qu'ils font allés pacifier, une certaine quantité de bestiaux. Aujourd'hui ces peuples, dans ces occasions, vendent à leurs bienfaiteurs pour peu de chose, en comparaison du prix ordinaire, une très grande quantité de gros & de menu bétail; ce qui dédommage amplement le Gouvernement des fraix du secours, si du moins le cas arrive dans un tems qu'il ait besoin de bestiaux. Mais s'il en est déjà surchargé, ces expéditions lui sont fort onéreuses. Elles sont cependant trop liées avec la bonne politique, pour les refuser.

VIII. LES Hottentots, après la victoire, ont une humanité & une modération à l'égard des morts, qui ne se rencontre, au moins que je sache, chez aucun autre peuple. Ils ne dépouillent jamais les corps morts de leurs ennemis, & ne les maltraitent en aucune manière. Ils ne leur prennent aucune de leurs armes, ni leur habit, ni leur couteau, ni leur tabac, ni aucun de leurs ornemens: ils ne fouillent pas même dans leurs poches, & ne font jamais d'insulte à leur mémoire. Dès qu'un ennemi est mort, il cesse d'être leur ennemi; ils le laissent tranquille. Après que les victorieux ont enterré leurs morts, ils quittent le champ de bataille, & permettent aux vain-

cus de rendre le même devoir aux leurs.

La seule chose qu'on puisse leur reprocher, est de faire mourir sur le champ les prisonniers qu'ils ont fait. Ils n'épargnent pas, non plus, les déserteurs & les espions ennemis qu'ils peuvent attraper. Les plus puissantes intercessions n'adouciroient pas cette sentence cruelle: toute l'Armée & toute la Nation, dans ces cas, demande justice contre ces scélérats, dont le sang peut seul satisfaire leur vengeance. Les désertions sont assez fréquentes dans les guerres qu'ils ont: mais les espions y sont fort rares, & il n'y a que de très grandes récompenses, ou de très belles promesses, qui puissent les engager à l'être. D'ailleurs, lorsque les Hottentots sont en campagne, ils sont si bien sur leurs gardes, qu'il faut une adresse extraordinaire pour qu'un espion s'introduise parmi eux; il est même impossible qu'il y reste longtems sans être découvert. Cependant les Hollandois ont toujours trouvé assez facilement, dans leurs guerres, des gens qui se chargeoient en leur faveur de ce métier périlleux; mais ces espions n'étoient jamais de la même Nation avec laquelle ils étoient en guerre.

Les déserteurs, qui sont si communs, sont cependant le rebut de toutes les Nations; ils sont même beaucoup plus méprisés qu'ils ne le sont parmi nous, de ceux dont ils viennent embrasser le parti. Les Hottentots le savent; mais les ressentimens
par-

particuliers, & quelquefois la lâcheté, rendent les désertions assez fréquentes. S'ils ont quelque animosité contre quelque Officier, s'ils voyent l'Armée ennemie nombreuse, ces considérations, tout comme parmi nous, les portent souvent à désertir. Les Hottentots sont d'ailleurs assez bons politiques pour ne pas refuser les personnes qui viennent se réfugier auprès d'eux. Pendant la guerre, ils les caressent, ils les ménagent, afin qu'ils leur fassent connoître l'état de l'Armée qu'ils ont quittée : mais la campagne finie, ils les ont en horreur ; & le meilleur parti que ceux-ci puissent prendre, & pour eux & pour la Nation qui les a reçus, c'est de se pendre. Dans les Traités de paix, on stipule assez ordinairement qu'on rendra les déserteurs de part & d'autre ; & dès qu'on les a rendus, ils sont tous mis à mort sans aucun quartier.

IX. SI UNE Nation Hottentotte est riche & nombreuse, elle est, comme les Nations de l'Europe qui se trouvent dans ces favorables circonstances, fière, impérieuse, & la terreur de ses voisins dont l'état n'est pas aussi florissant. Cette tyrannie a sur-tout lieu dans les régions éloignées du Cap, où les Hollandois ne peuvent envoyer des troupes qu'avec beaucoup de peine & de dépense. Pour se garantir de l'oppression de ces voisins si redoutables, ils font pour l'ordinaire des alliances offensives & défensives. Ainsi les *Sussaquas* & les

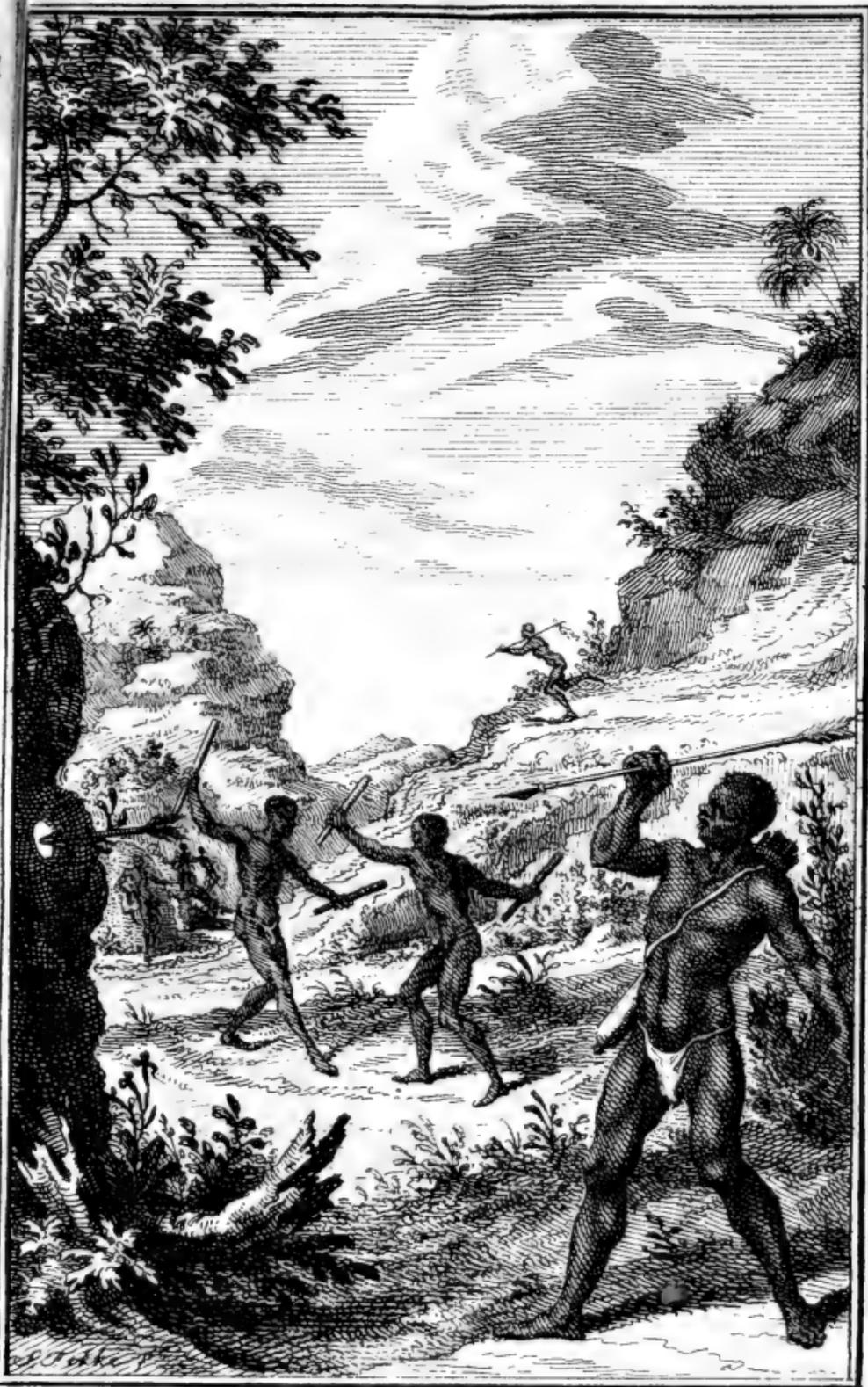
Udiqwas ont de très étroites confédérations avec les peuples de la *petite Namaqua*, contre ceux de la *grande Namaqua*, qui sont très puissans & très ambitieux. Les *Dunquas* & les *Damaquas* sont de même liés contre les *Gauros*. Les articles de ces confédérations sont exécutés avec une fidélité & une exactitude inviolables. Si ce que j'en ai ouï dire au Cap par plusieurs personnes très dignes de foi, est vrai, je ne crains point d'affurer, qu'il n'y a pas de peuple au monde qui donne des témoignages de fidélité aussi grands & aussi marqués. Si une Nation qui est en alliance avec une autre, a le malheur d'être inquiétée & injuriée, ils se battent avec le même courage & la même fermeté, que s'il s'agissoit de leur propre querelle. Jamais ils ne posent les armes, qu'ils n'aient vengé ceux qu'ils ont promis de soutenir: ils partagent tous les périls & tous les malheurs sans exception. Quelques Nations se contentent de faire ces alliances pour la simple durée d'une guerre; elles s'exécutent avec la dernière exactitude pendant tout ce tems, & la fin de la guerre met fin aussi au Traité.

X. EN tems de paix, pour entretenir l'adresse des soldats & pour enseigner l'art de la guerre aux jeunes-gens, ils ont très fréquemment des images de combats, dont j'ai été très souvent spectateur. Ils ne se servent point d'arcs dans ces batailles, & ils n'y employent même que rarement l'has-
sagaye.

sagaye. Leurs deux bâtons le *Kirri* & le *Rackum*, & les pierres, sont pour-lors leurs armes ordinaires. Divisés en deux partis, ils se rangent chacun de leur côté en ordre de bataille. Le combat commence par de grands cris, & aussi-tôt on voit tomber sur les deux Armées une grêle de *Rackums*. Dès que ces bâtons sont employés, ils se jettent sur les pierres, dont ils ont fait auparavant de grands amas. Je ne saurois exprimer le plaisir que j'ai eu en voyant ces combats: j'avoue même que si je n'eusse été témoin oculaire de la dextérité & de la promptitude des Hottentots à parer avec leurs seuls *Kirris* les *Hassagayes*, les *Rackums* & les pierres qui leur tombent sur le corps, je n'aurois jamais pu en croire le témoignage d'un autre. Dès qu'un Hottentot voit voler à lui quelque chose, il se tient si bien en garde avec son *Kirri*, & le manie avec tant de justesse, que rarement il est frappé, au moins dans un combat d'exercice. Ils se servent du même bâton pour parer les coups qu'on leur tire de loin, & ceux qu'on leur porte de près; & en tout cela ils font paroître une adresse, qui surprendroit le plus habile manieur d'espadaon. Ils ont aussi des stratagèmes très ingénieux. Après s'être ainsi battus pendant quelque tems, on donne enfin le signal, le combat cesse, & chacun se retire. C'est par cette image de la guerre, qu'ils ont soin de donner des idées des combats à leurs

jeunes-gens, & de tenir en haleine ceux qui ont déjà combattu.

Ils s'exercent auffi fort fouvent à donner à un certain but, avec la flèche, les pierres, les *Haffagayes* & les *Rackums*. On ne peut s'empêcher d'être ravi en admiration, en voyant la juſteſſe de leurs yeux & de leurs mains, dans ces divers exercices. Pour moi, je puis dire que jamais je ne me ſuis laſſé de ce ſpectacle. S'ils veulent jeter une pierre, ils ont un but grand comme une pièce de vingt ſols, placé à la diſtance de cent pas. Après avoir vu pluſieurs pierres aller frapper droit au but, je m'attendois toujours à en voir enfin quelque-une donner à faux; mais en-vain, tous les coups atteignoient conſtamment le but. Ce qui augmente encore ici le merveilleux, c'eſt la manière dont ils prennent leur point de vue, & dont ils ajuſtent leur coup. Ils ne demeurent point fermes dans un même endroit en levant le bras, ils ne fixent pas même leurs regards ſur le but, comme nous faiſons: ils ſont dans un mouvement perpétuel; ils ſautent de côté & d'autre; tantôt ils ſe baillent, tantôt ils ſe lèvent; tantôt ils ſe penchent d'un côté, tantôt ils ſe jettent ſur l'autre; leurs yeux, leurs mains, leurs pieds, tout leur corps eſt dans une agitation extraordinaire; vous les prendriez dans ces momens pour des inſenſés: & lorſque vous vous imaginez qu'ils ne penſent plus à leur but, ils font partir le caillou





lou qu'ils tiennent, & ne manquent jamais leur coup. L'étonnement & l'admiration que je témoignois, toutes les fois que j'assistois à de pareils spectacles, flattoit agréablement l'adroit Hottentot, & l'engageoit à répéter le même exercice aussi souvent que je souhaitois.

Celui de l'Arc n'est pas moins merveilleux. C'est de l'habileté à manier cette arme, que dépend en grande partie le mérite d'un Hottentot. Ces peuples s'exercent à décocher leurs flèches à un but qui n'est pas plus grand qu'une des plus petites pièces de monnoie, & qu'ils placent à une distance considérable. Ils ne le manquent pas souvent, & jamais ils ne s'en écartent beaucoup, si du moins l'air est tranquille. Pour prendre leur point de vue, ils ne restent pas fixes non plus, comme font les Européens.

La dextérité d'un Hottentot, & la justesse de son coup d'œil, se voyent encore dans la manière dont il lance l'*Hassagaye* & le *Rackum*. L'*Hassagaye* est regardée parmi ces Nations, comme la meilleure arme qu'ils aient & pour la guerre & pour la chasse. Aussi faut-il avouer qu'ils la manient avec tant d'avantage, qu'avec cette arme ils peuvent attaquer les bêtes les plus féroces, & faire les plus sanglantes exécutions dans la guerre. Lorsqu'ils veulent lancer leur *hassagaye* à un but, ils font des sauts en la brandissant avec force. On croiroit

tout au moins, à toutes ces contorsions, qu'ils ont dessein de badiner; cependant tout d'un coup cette demi-pique part avec grand bruit, & va pour l'ordinaire frapper le but. Je ne suis pas le premier qui ait parlé de la dextérité des Hottentots dans ces exercices: divers Auteurs, & entre autres *Vogel* (1), l'avoient déjà admirée.



C H A P I T R E XII.

De la Religion des Hottentots.

- I. *Il est difficile de tirer de ces Peuples les idées qu'ils ont sur la Religion.* II. *Ils croient qu'il y a un Dieu suprême, mais ils ne lui rendent aucun culte.* III. *Ils adorent la Lune, comme une Divinité inférieure.* IV. *Ils adorent un certain Insecte.* V. *Ils rendent des hommages religieux aux Hottentots qui sont morts en odeur de sainteté.* VI. *Ils adorent une Divinité malfaisante, pour empêcher qu'elle ne leur fasse du mal.* VII. *Cérémonies religieuses qu'ils pratiquent avant que de passer une Rivière, ou d'entrer dans la Mer.* VIII. *De leurs Fêtes.* IX. *Ils croient l'immortalité de l'Âme, mais sans croire ni punition ni récompense après la mort.* X. *De leurs Prêtres.* XI. *Obstinément attachés*

(1) Dans son *Voyage aux Indes Orient.* p. 76.

tachés à leur Idolatrie, ils refusent d'être instruits.

I. **P**LUSIEURS Ecrivains ont douté que les Hottentots eussent quelque idée de Dieu: l'on peut même dire que tous les Auteurs qui ont parlé de la Religion de ces Peuples, ont passé fort légèrement sur cette matière, & ne se sont point accordés. Il est vrai qu'il est extrêmement difficile d'arracher des Hottentots quelques mots sur leurs opinions & sur leurs cérémonies religieuses; il n'est pas même facile d'apprendre de leur bouche s'ils en ont effectivement quelques-unes. Ils les tiennent aussi cachées qu'ils le peuvent aux Européens; & lorsqu'on les questionne sur ce sujet, aussi-bien que sur toute autre pratique reçue parmi eux, ils sont très réservés & cachent soigneusement la vérité. S'ils se trouvent dans des circonstances qui ne leur permettent pas de garder le silence, ils ne se font point de peine de recourir à mille fictions. De-là vient qu'on les trouve si souvent en contradiction & avec eux-mêmes, & avec les autres. Et lorsqu'on leur fait des reproches sur ces variations, ils disent sans détour, que les Européens sont rusés, & toujours remplis de projets; qu'ils ne font jamais de questions simplement pour avoir une réponse, qu'ils ont toujours des vues plus éloignées, que peut-être même ils en veulent à la tranquillité & à la paix de leur

Na-

Nation ; que pour eux, simples & ignorans comme ils font, & peu capables de tenir contre les subtilités de l'Europe, ils se laisseroient facilement tromper. Telle est constamment la manière dont ils s'excusent, lorsqu'ils refusent de répondre aux questions qu'on leur fait sur leurs opinions & sur leurs coutumes, ou lorsqu'on les surprend en contradiction. C'est à ce tour d'esprit qu'il faut attribuer tant d'oppositions & d'erreurs, que l'on trouve dans les Auteurs au sujet de la Religion des Hottentots.

Aussi ai-je été très longtems au Cap, avant que d'avoir pu m'assurer des institutions & des cérémonies religieuses de ces peuples, & des idées qu'ils ont de Dieu. Pendant que je n'ai vu & consulté que ceux qui habitent avec les Hollandois, ou dans leur voisinage, non seulement je ne savois à quoi m'en tenir, mais je ne croyois pas pouvoir jamais venir à bout de pénétrer dans ces profonds mystères. Ils esquivoient mes questions, refusoient de me donner réponse, ou tomboient en contradiction. Je ne pouvois même tirer des Européens établis au Cap, des lumières sur ce sujet : ils se font pour la plupart un singulier plaisir de repaître de chimères & de fictions les curieux : ce sont même eux qui rendent ces peuples si cachés & si défiants. Car s'ils cultivent avec soin ces alliés pour tout ce qui regarde la paix générale & la tranquillité

lité publique, il faut avouer qu'à tout autre égard ils ne les épargnent pas, & que sur-tout ils les insultent & les raillent cruellement, de même que leurs coutumes & leurs sentimens. Les Hottentots le sentent fort bien: il ne faut donc pas être surpris s'ils font si circonspects. Quel homme parlera librement, s'il a lieu de soupçonner qu'on a dessein de se moquer de lui & de tourner en ridicule ses discours? Mais lorsque dans la suite j'ai pénétré dans le pays, & visité les peuples qui habitent à quelque distance du Cap, je les ai trouvés beaucoup plus ouverts. Comme ils n'ont eu que peu de commerce avec les Européens, ils n'ont rien perdu de leur simplicité naturelle.

II. C'EST d'eux que j'ai donc appris que les Hottentots croient fermement qu'il y a un Dieu, qui a fait toutes choses. Quelques Auteurs avoient déjà découvert leurs idées sur ce sujet. Comme ces relations sont intéressantes, je vais en rapporter quelques passages; après quoi je donnerai mes propres observations.

Saar, dans la relation qu'il nous donne du séjour de quinze ans qu'il a fait aux Indes étant au service de la Compagnie, dit qu'ayant questionné quelques Hottentots sur les idées qu'ils ont de la Religion, ils lui répondirent sur le champ, *Qu'ils croyoient en celui qui a fait les Cieux, la Terre & la Mer, & toutes les choses qui y vivent.*

Ces

„ Ces peuples, dit le P. *Tachard* (1), igno-
 „ rent la Création du Monde, la Rédemp-
 „ tion des hommes, & le Myſtère de la
 „ très ſainte Trinité. Ils adorent pourtant
 „ un Dieu, mais la connoiſſance qu'ils en
 „ ont eſt fort confuſe. Ils égorgent en ſon
 „ honneur des vaches & des brebis, dont
 „ ils lui offrent la chair & le lait en ſacri-
 „ fice, pour marquer leur reconnoiſſance
 „ envers cette Divinité qui leur accorde,
 „ à ce qu'ils croient, tantôt la pluie, tan-
 „ tôt le beau tems, ſelon leurs beſoins.”

Boeving, que j'eſtime le plus exact de
 tous ceux qui nous ont donné des relations
 de ces peuples, dit que *comme le Chef d'une*
Nation Hottentotte préſide ſur tous les Capitai-
nes des Kraals, ainſi les Hottentots appellent
le Dieu ſuprême, le grand & le ſuprême Ca-
pitaine.

Je me ſuis aſſuré par mille recherches
 que j'ai faites chez les Hottentots, & par
 mille déclarations expreſſes qu'ils m'ont
 faites à moi-même, qu'ils croient un Dieu
 ſuprême, Créateur; que ce Dieu eſt l'Ar-
 bitre de l'Univers, & que c'eſt par ſa tou-
 te-puiſſance que tout ce qui exiſte a la vie
 & le mouvement. Ils croient auſſi que cet
 Etre ſuprême poſſède des perfections & des
 attributs incompréhenſibles. Ils l'appellent
Gounja ou *Gounja Ticqvoa*, c'eſt à dire le
Dieu des Dieux. Ils diſent qu'il ne fait ja-
 mais

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 89.

mais de mal à personne, que personne n'a lieu de redouter son pouvoir, & qu'il habite fort au dessus de la Lune.

Quelques-uns d'entre eux soutiennent fermement que ce Dieu suprême est quelquefois descendu sur la Terre sous une forme visible; mais qu'il a toujours paru avec les habits, la taille & la couleur qu'ont les plus beaux d'entre eux. Mais les plus intelligens regardent ceux qui sont dans ces idées, comme des visionnaires & des fous, & les réfutent par cet argument, qui leur paroît insoluble: *Comment seroit-il possible que le Dieu suprême daignât venir parmi nous, puisque la Lune qui n'est qu'une Divinité inférieure, ne s'abaisse jamais à cela? Quelle vue, quel intérêt assez grand pourroit engager cet Etre à s'humilier jusqu'à ce point?*

Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'ils ne rendent aucune espèce de culte à ce Dieu suprême, qu'ils reconnoissent. Au moins je n'ai jamais vu, ni ouï dire qu'ils lui rendissent quelque hommage religieux. J'ai tâché très souvent de leur montrer la folie & l'absurdité qu'il y avoit à négliger le culte du Dieu qu'ils croyoient être au dessus de tous les autres, tandis qu'ils adoroient les Dieux qu'ils regardoient comme inférieurs & dépendans de lui; mais ils ne faisoient aucune attention à mes discours. Si je leur demandois la raison d'une coutume si extravagante, ils ne vouloient point m'en donner. Cependant, lorsqu'ils étoient
d'hu-

d'humeur de répondre , ils m'alléguoient constamment la tradition dont j'ai parlé , du crime de leurs premiers pères , de la malédiction qui en fut la punition , de l'endurcissement & de l'aveuglement qui en furent les suites funestes. Mais lorsque , profitant de tous les avantages que me donnoit cette réponse , je les pressois vivement , tout leur refuge étoit dans cette contradiction , que *Gounja Gounja* , ou le Dieu des Dieux , étoit un *bon homme* , qui n'avoit besoin ni de nous ni de nos hommages , qui ne faisoit jamais de mal à personne , & qui même ne pouvoit jamais en faire. Lorsque je voulois les pousser plus loin , & mettre dans tout leur jour des contradictions si absurdes , ils avoient la hardiesse de me nier tout ce qu'ils avoient d'abord avancé , & me quittoient brusquement , en disant qu'ils ne vouloient ni croire en Dieu , ni en entendre parler davantage.

III. MAIS s'ils abandonnent le culte du vrai Dieu dont ils reconnoissent l'existence & les principaux attributs , ils adorent la Lune , ou du moins ils lui rendent des hommages. *Boering* le nie. „ C'est , dit-il , une „ opinion communément reçue par les vo- „ yageurs , & par ceux qui habitent parmi „ les Hottentots , que ces peuples ado- „ rent la Lune , & qu'ils en célèbrent le „ culte par des cris , des invocations , & „ des danses qu'ils font toutes les nuits „ en plein air. J'ai trouvé plusieurs Hot- „ ten-

„ tentots qui nient cette Idolatrie, & qui
 „ foutiennent que ces danfes, ces fauts,
 „ ces chanfons, qu'ils font pendant la nuit
 „ à la campagne, ne font que pour fe di-
 „ vertir, fans avoir la moindre intention
 „ d'invoquer ou d'adorer la Lune, ni au-
 „ cune autre Divinité." Cet Auteur, d'ail-
 leurs fi judicieux, a été trompé dans cette
 occafion: on le concevra fans peine, fi on
 fait attention au foin que ces peuples pren-
 nent de ne laiffer entrevoir aux Européens
 rien de ce qui regarde leur Religion. Mais
 d'autres voyageurs ont été plus heureux.

Vogel dit que „ les Hottentots femblent
 „ avoir quelque vénération pour la Lune.
 „ Lorsqu'elle paroît dans certains tems,
 „ ils s'affemblent en grand nombre en di-
 „ vers endroits pour danfer en rond, frap-
 „ per des mains, crier, faire les enragés
 „ pendant toute la nuit. On les rencontre
 „ quelquefois retirés dans des cavernes,
 „ occupés à battre des mains, & à marmo-
 „ ter certains mots, dont jamais aucun
 „ Européen n'a pu donner l'interprétation.
 „ On ne peut voir fans étonnement ces
 „ fcènes extravagantes. Ils font mille con-
 „ tortions de corps; les yeux fixement at-
 „ tachés au ciel, ils allongent les traits de
 „ leur vifage, & marquent leur front avec
 „ une pierre rouge. Il femble, ajoute ce
 „ voyageur, que toutes ces cérémonies
 „ font des actes de Religion.

Auffi doivent-elles être mifes dans ce

rang : quoi qu'en puissent dire les Hottentots, ces danses & ce vacarme sont certainement des honneurs religieux & des invocations adressées à la Lune. Ils l'appellent *Gounja*, & la regardent comme une Divinité inférieure, ou comme l'image visible du Dieu invisible. Ils lui attribuent le pouvoir de dispenser à son gré la pluie & le beau tems ; & c'est pour lui demander l'un ou l'autre, suivant qu'ils en ont besoin, qu'ils l'invoquent. C'est dans cette vue qu'ils s'assemblent de nuit en rase campagne, à la pleine & à la nouvelle Lune, quelque tems qu'il fasse. Là, après mille contorsions & mille grimaces, aussi ridicules qu'horribles, ils se jettent à terre tout de leur long, & poussent des cris affreux. Ensuite ils se relèvent subitement, frappent la terre du pied, & criant comme des enragés, ils tournent le visage du côté de cet Astre, & lui adressent entre autres ces paroles : *Mutschi Atzé* : (c'est à dire, *Je vous salue : Soyez la bien venue* :) *Cberáqua chori oungá* : (c'est à dire, *Accordez-nous de la pâture pour notre bétail, & du lait en abondance*.) Ils répètent cette prière, ou quelque autre semblable, en dansant, en frappant des mains ; & à la fin de la danse ils chantent *Ho, Ho, Ao, Ao*, plusieurs fois de suite, en faisant des inflexions de voix accompagnées de frappemens de mains & de pieds, qui font un amusement très agréable pour un étranger. Ils passent des

nuits

nuits entières, quelquefois même une bonne partie du jour suivant, dans ce pénible exercice, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus. Alors ils ne cessent qu'aussi longtems qu'il le faut pour reprendre haleine. Pour se reposer, ils s'accroupissent, tenant leur tête avec leurs mains, & appuyant leurs coudes sur leurs genoux. Pendant tout ce tems-là, ils abaissent leurs voix & ne forment plus qu'un bourdonnement lent, qui inspire de la mélancolie; jusqu'à ce qu'ayant repris leurs esprits, ils se relèvent, & se remettent à chanter & à danser avec plus de force. Ces intervalles de repos sont fort rares & fort courts; aussi a-t-on peine à concevoir comment ils peuvent soutenir une pareille fatigue. Lorsque leur dévotion est finie, ils s'en retournent chez eux harassés, mais tout aussi satisfaits que nous pourrions l'être après la pratique de quelqu'une de nos cérémonies religieuses.

Le Sr. *Luillier* (1) dit que „ le peuple „ du Cap qu'on appelle *Hottentot*, approche plus de la bête que de l'homme. Ils „ adorent, dit-il, le Soleil, au lever duquel ils se prosternent tous, & croient „ qu'ils ne reçoivent que de lui la vie & „ la lumière.”

Pour moi, j'affure que je n'ai jamais rien vu d'une adoration si commune & si fréquente.

(1) *Voyage aux grandes Indes*, pag. 14.

quente, suivant ce voyageur : d'où l'on doit sans doute conclure, que c'est une erreur grossière.

IV. LES Hottentots adorent aussi, comme une Divinité bienfaisante, un Insecte, qui est, à ce qu'on dit, particulier à leur pays. J'en ai vu très souvent. Il n'est pas plus grand que le petit doigt d'un enfant. Il a le dos verd, avec des taches blanches & rouges; le ventre tacheté de même. Il a deux ailes, & sur la tête deux cornes. On pourroit donner à cet animal le nom d'Escarbot doré, ou de Cerf volant, parce qu'il a la tête & les ailes jaunes. Ses jambes sont d'un gris clair. Dès qu'ils aperçoivent cette petite Divinité ailée, ils lui rendent le plus profond hommage; & s'il arrive que l'animal honore de sa présence un village, tous les habitans se rassemblent autour de lui avec d'aussi grands transports de dévotion, que si le Maître de l'Univers étoit venu au milieu d'eux. Ils chantent & dansent autour de lui par bandes, comme des gens hors d'eux-mêmes, & lui jettent de la poudre d'une herbe qu'ils appellent *Bucbu*, & nos Botanistes *Spiræa* (1). Ils couvrent aussi de la même poudre l'enceinte du village, le dedans & le dehors de leurs huttes, & tout ce qui leur appartient. Ils tuent deux brebis, pour remercier cette

Di-

(1) D'autres la nomment *Spireon*, & lisent ainsi dans *Plin*, *Hist. natur.* Lib. XXI. Cap. IX,

Divinité de l'honneur qu'elle leur accorde. Ils s'imaginent qu'elle leur apporte la prospérité, le pardon de toutes leurs fautes, & la sagesse pour mieux vivre à l'avenir. Ils ne doutent point que cette venue ne soit l'heureux avantcoureur de quelque bénédiction extraordinaire, dont le village va être privilégié. Ils croient qu'ils vont devenir un nouveau peuple; aussi prennent-ils la résolution de changer de conduite, persuadés qu'ils vont recevoir des secours extraordinaires. S'il arrive que cet infecte se pose sur un Hottentot, on le regarde dès-lors comme un Béat, favori du Dieu, & on le vénère comme tel. Ses voisins, glorieux d'avoir si près d'eux un si saint personnage, célèbrent par-tout leur bonheur. Le bœuf le plus gras de tous ceux qui appartiennent au village, est à l'instant offert en sacrifice d'actions de grâces: on en donne les entrailles bien nettoyées & bouillies avec la graisse & la coiffe, au prétendu Saint, qui s'en régale seul. Les hommes du *Kraal* en dévorent la chair qui est aussi bouillie, & les femmes boivent le bouillon. La joie est universelle, & la fête des plus célèbres. On prend la coiffe, qu'on saupoudre de *Buchu*, & après l'avoir bien tordue comme une corde, on la met au cou du Saint, en guise de colier: il est obligé de la porter jour & nuit jusqu'à ce qu'elle tombe par pièces, ou que la Divinité ailée juge à propos de se poser sur quelque autre habitant

du village. Pour ce qui est de la graisse, elle lui doit être précieuse; il faut qu'il s'en frotte avec soin le corps, qu'il ne se serve d'aucune autre tant qu'elle dure, & qu'il n'en perde quoi que ce soit.

Les cérémonies sont parfaitement les mêmes, si l'insecte se pose sur une femme: seulement il faut observer que dans ce cas les femmes, le jour de la fête, mangent la chair du bœuf sacrifié, & que les hommes n'ont que le bouillon. On peut s'assurer que je ne dis rien ici que de très certain, & dont je n'aye été témoin plusieurs fois.

Les Hottentots s'exposent à mille dangers pour sauver la vie à quelqu'un de ces animaux, & prennent toutes les précautions imaginables pour ne leur faire aucun mal. Je vais en donner un exemple arrivé sous mes yeux, & qui fait bien voir jusqu'où va la stupide superstition de ces peuples pour ce vil insecte.

Un Allemand qui avoit une campagne environ à six lieues du Fort, aiant donné permission à quelques Hottentots de mener leurs troupeaux sur ses terres, ils y vinrent poser leurs huttes. Un fils de cet Allemand, jeune-homme fort badin, étoit à se divertir dans le *Kraal*, lorsque l'insecte déifié parut. Les Hottentots, suivant leur coutume, coururent en foule pour l'adorer. Le jeune-homme courut aussi, mais pour tâcher de le prendre, afin d'éprouver

ces

ces superstitieux. Il le faisoit en effet en leur présence; mais quelle ne fut pas leur inquiétude & leur angoisse, lorsqu'ils virent l'animal dans ses mains impies! Ils regardoient avec des yeux égarés ce jeune-homme, & se regardoient les uns les autres en disant, *Voyez, voyez: ah! que va-t-il faire! Le tuera-t-il? Le tuera-t-il?* Ils trembloient dans la crainte qu'ils avoient pour son destin. „ Quel est le sujet de cette rumeur „ affreuse, (dit le jeune-homme, qui faisoit semblant de l'ignorer:) pourquoi témoigner des angoisses si terribles pour un si vil animal? Ah! Monsieur, (répondirent-ils avec une inquiétude extrême) „ c'est une Divinité. Elle vient du Ciel; „ c'est pour notre bonheur qu'elle est descendue. Ah! ne lui faites point de mal; „ prenez garde de la blesser: si vous le faites, nous sommes les plus misérables „ de tous les hommes, cette terre va être „ pour jamais maudite, & le crime ne sera „ jamais pardonné ”. Le jeune Allemand, non content de cette épreuve, voulut la pousser jusqu'au bout. Pour cet effet, comme s'il n'eût point été touché de leurs instantes prières, il fit semblant de tuer l'animal. À la vue de ce sacrilège, ils frémissent d'horreur; ils couroient, ils alloient & venoient, comme une troupe d'insensés. Ils lui demandoient „ où étoit sa conscience, „ & quelle fureur le possédoit? comment „ il pouvoit avoir le cœur de se résoudre

„ à commettre une abomination qui alloit
 „ attirer sur sa tête la malédiction céles-
 „ te? ” Mais comme il paroissoit insensib-
 ble à tous ces discours, ils se jettèrent à
 ses pieds, & les yeux baignés de larmes,
 ils le supplièrent dans les termes les plus
 pathétiques, de vouloir faucher la vie à cet
 animal, & lui donner la liberté. Le jeune-
 homme alors se rendit, & aiant lâché l'in-
 secte, les Hottentots s'abandonnèrent tout
 d'un coup aux transports de la joie la plus
 vive, se mirent à sauter, à faire des ca-
 brioles, & à jeter de grands cris de joie.
 Ils coururent après l'animal, pour lui ren-
 dre le culte ordinaire; mais cette fois-là ne
 s'étant posé sur aucun d'entre eux, il n'y
 eut personne de sanctifié.

En parlant un jour avec quelques-uns de
 ces Hottentots, ils me déclarèrent que si
 cet insecte déifié avoit été tué, tous leurs
 bestiaux auroient été infailliblement dé-
 truits par les bêtes sauvages; & qu'eux-mê-
 mes, hommes, femmes & enfans, auroient
 tous fait une fin malheureuse. Aussi sont-
 ils dans l'idée qu'un *Kraal* où l'on voit ra-
 rement de ces insectes, est infortuné: ce
 qu'ils fondent sur des exemples réitérés. On
 perd son tems à tâcher de raisonner avec
 eux sur ces absurdes superstitions, & à les
 détromper; ils sont si obstinés sur l'article,
 qu'ils renonceroient plutôt à la vie, qu'à
 la moindre partie de ce culte ridicule.

V. ILS rendent encore certains hon-
 neurs

neurs à leurs Saints & à leurs Héros décédés. Ils ne leur érigent pas à la vérité des temples, des tombeaux, des statues, & d'autres monumens publics; mais ils leur consacrent des bois, des montagnes, des prairies & des rivières. Quand ils passent auprès de ces lieux consacrés, ils s'arrêtent pour se rappeler la mémoire du Saint ou du Héros, ou pour méditer sur ses vertus, & pour implorer sa protection, tant pour eux que pour leur bétail. Quelquefois ils s'acquittent de ce devoir sans branler, & dans un parfait silence, la tête enveloppée de la peau qu'ils portent. D'autres fois ils dansent, chantent, & frappent des mains comme des forcenés.

Lorsqu'on les trouve occupés à cette dévotion & qu'on leur en demande le but, ils se prennent à rire, & l'on voit à leur air qu'ils veulent que vous cherchiez à deviner cette raison, plutôt que de la leur demander. Si vous les pressez, ils se fâchent, & vous répondent en peu de mots, que c'est la coutume des Hottentots. Mais il y a moyen de les rendre plus traitables: une pipe de tabac, ou une goutte d'eau de vie, en fait l'affaire. Quand vous leur avez fait ce petit présent, ils vous régalent à leur tour d'une longue histoire des vertus & des perfections de ces ancêtres qu'ils honorent; & ils accompagnent ce récit des témoignages de la vénération qu'ils doivent à des personnages si excellens.

Je rencontrai un jour un Hottentot, qui dançoit & chantoit tout seul sur une petite hauteur, avec beaucoup de dévotion. M'étant approché de lui, je cherchai à gagner ses bonnes grâces en lui donnant un peu de tabac : je lui demandai ensuite l'histoire du Saint, auquel il rendoit ces devoirs religieux. Il me répondit „ qu'il n'avoit ja-
 „ mais oui dire que cette éminence eût
 „ été consacrée à quelqu'un de leurs Hé-
 „ ros : mais que cependant, il ne doutoit
 „ point qu'elle ne fût la demeure de quel-
 „ que Saint du premier ordre ; parce, dit-
 „ il, que passant une fois par ici, je me
 „ sentis saisi d'un assoupissement extraor-
 „ dinaire, & m'étant couché sur cette émi-
 „ nence, j'eus pendant mon sommeil les
 „ songes les plus charmans que j'eusse eu
 „ de ma vie. Le lendemain à mon réveil,
 „ j'apperçus à vingt pas de moi un grand
 „ Lion, qui me laissa passer sans me faire
 „ aucun mal. Or cet animal féroce m'au-
 „ roit infailliblement dévoré, si quelque
 „ Saint habitant de cette vallée ne m'eût
 „ singulièrement protégé.” La superstition,
 comme on voit, est de tous les pays ; ce
 font-là des histoires propres à grossir les
 Légendes. Je fis ce que je pus pour déra-
 ciner de son esprit une imagination si ex-
 travagante, & pour lui donner de justes
 idées de Dieu & de sa Providence : mais
 ce fut inutilement. Mes instructions l'en-
 nuuyèrent bientôt : il se leva, & hochant
 la

la tête, il me dit qu'il ne comprenoit rien à tous mes beaux discours; après quoi il s'en alla.

VI. IL règne parmi les Hottentots une autre espèce d'Idolatrie, bien plus étrange que toutes celles que je viens de décrire. Ils adorent une certaine Divinité malfaisante, qu'ils appellent *Touquóa*, & qu'ils regardent comme le principe & la cause de tous les maux imaginables. Ils croient surtout que la haine que cette Divinité inférieure a pour leur Nation, la porte à les laisser rarement tranquilles. Cela ressemble assez à la Théologie Orientale (1). C'est ce Dieu qui excite leurs ennemis contre eux, & qui fait échouer tous leurs bons desseins. C'est lui qui leur envoie les douleurs & les maladies, qui fait mourir leurs bestiaux, & les expose à la gueule des bêtes féroces. En un mot, ils le croient l'auteur de tout mal, la méchanceté lui étant si essentielle, qu'il est absolument incapable de faire aucun bien à personne, & ne se plaît que dans le desordre. Dans cette pensée ils lui rendent hommage pour l'adoucir, pour se concilier sa bienveillance, & pour se mettre par-là à couvert de sa méchanceté. Lorsqu'ils sont menacés de quelque infortune, ils lui offrent un bœuf ou une brebis :

(1) Voy. Thom. Stanley, *Hist. Philosoph. Oriental.* traduite en Latin par Mr. Le Clerc; & Hyde, *Rel. vet. Persarum*; ou Bayle, *Diction. Crit. Art. Zoroastre.*

bis : d'autres fois ils font en son honneur plusieurs cérémonies extravagantes , pour l'appaiser , & l'engager à cesser ses cruelles persécutions. Voici ce qu'ils disent eux-mêmes du culte qu'ils rendent à ce mauvais Principe. „ Nous honorons quelquefois le „ *Touquôa* en lui offrant des sacrifices , „ lorsque nous présumons qu'il a dessein „ de nous inquiéter. Nous nous frottons „ le corps de la graisse des animaux sacri- „ fiés , nous en mangeons la chair , pour „ nous rendre propice & favorable cet E- „ tre , si nous l'avons offensé , quoique „ nous ignorions même en quoi nous pou- „ vons lui avoir déplu. Il traite d'offense „ ce qu'il lui plaît , & il punit comme bon „ lui semble. De tems immémorial , nous „ pratiquons en son honneur ces cérémo- „ nies pour l'appaiser.

C'est lui , à ce qu'ils disent , qui enseigne la Sorcellerie ; art abominable , qui , suivant eux , cause des maux infinis aux gens de bien , & à leurs troupeaux. Ils croient que c'est au fortilège qu'on doit attribuer toutes les douleurs soudaines & internes ; toutes les maladies qui embarrassent leurs Médecins , ou qui sont tant soit peu extraordinaires ; & tous les effets surprenans dont ils ne peuvent rendre raison.

J'ai passé moi-même pour Sorcier dans leur esprit , m'étant souvent diverti à leur faire voir l'effet de la Lanterne magique , du Miroir concave , & de quelques autres

machines. Effrayés à cette vue, ils ne pouvoient s'empêcher de regarder tous ces phénomènes comme des productions de la Magie. Une fois entre autres, que j'étois environné d'un grand nombre de ces Sauvages, aiant mis le feu à quelque peu d'eau de vie que j'avois versée dans une tasse, je les invitai à boire de cette liqueur enflammée. La seule proposition les surprit ; mais ce fut bien autre chose, lorsqu'ils m'eurent vu boire : la frayeur les saisit si fort, qu'ils s'enfuirent au plus vîte. Depuis ce tems-là, ils m'ont toujours craint comme un grand & redoutable Magicien. Aussi, pour les faire disparoître dans un instant, je n'avois qu'à lever un bâton, & les menacer de m'en servir pour les enforceler.

Ils croient, comme fait le petit peuple parmi nous, que les vieilles femmes surtout s'adonnent à la Magie : cependant il ne paroît pas qu'ils s'imaginent que les Sorciers fassent pacte avec le Diable, & qu'il se faisisse de leur ame, & quelquefois même de leur corps, lorsqu'ils meurent. Ils croient simplement que leur *Touquôa*, ou mauvais Principe, dont la malice est entièrement bornée à ce monde & à cette vie, enseigne à ceux qu'il lui plait le Sortilège & la Magie ; mais d'ailleurs ils n'ont aucune idée de la manière dont cela se fait. Ils croient que cet Etre est un Capitaine inférieur, & fort mal bâti, dont l'air sévère & toujours grondeur annonce le caractère.

Boeving dit qu'il a ouï affurer à quelques Hottentots, qu'ils avoient souvent vu ce *Touquôa*, & qu'ils le dépeignoient comme un monstre hideux, tout hérissé de poil, difforme & terrible; la tête & les pieds comme ceux d'un cheval, & aiant la peau blanche.

J'ai pris toutes les peines imaginables, pour découvrir si quelqu'un d'entre eux disoit avoir vu ce *Touquôa*; mais jamais je n'ai trouvé personne qui s'en vantât. Je suis donc persuadé que cet Auteur se trompe, & qu'il tenoit ce récit non des Hottentots eux-mêmes, mais de quelque Européen.

VII. ON doit sans doute mettre dans le rang des cérémonies religieuses, la coutume qu'ils observent lorsqu'ils veulent passer une rivière rapide. Avant que d'y entrer, ils s'arrosent d'eau, se barbouillent le front de limon, & font quelques sauts. Pendant toute la cérémonie, ils sont graves & sérieux, & paroissent ensevelis dans une profonde méditation. De tems en tems ils poussent des soupirs, & murmurent tout bas quelques paroles. Enfin, lorsqu'ils sont parvenus à l'autre bord, ils répètent les mêmes choses. J'ai été plusieurs fois témoin de cette superstition, sans que jamais, quelque peine que je me fois donnée, j'en aye pu découvrir le but & la raison. Tout ce que j'ai pu arracher de ces obstinés, ce sont ces paroles: *Ne voyez-vous pas que la rivière est rapide & dangereuse?*

Ils

Ils observent à peu près la même coutume, avant que d'entrer dans la mer pour gagner à la nage quelque rocher. Pendant une minute ou deux, vous les voyez tranquilles & d'un air fort pensif; après quoi ils prennent un peu d'eau dans leurs mains, jettent dessus quelque peu de sable ou de limon, & répandent ensuite le tout sur leur tête en murmurant aussi certaines paroles, dont je n'ai jamais pu découvrir le sens. C'est sans doute une invocation adressée à quelqu'une de leurs Divinités, ou du moins quelque autre acte de Religion. La cérémonie se finit en faisant quelques sauts sur le rivage. Arrivés enfin sur le roc, ils se lavent depuis la tête jusqu'aux pieds, & dansent encore pendant quelques momens. Ce n'est qu'après ces cérémonies, qu'ils se mettent à l'ouvrage. A leur retour au bord, ils se lavent une seconde fois entièrement, ils font quelques cabrioles, & après cela ils continuent leur chemin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour savoir d'eux-mêmes, si ces danses, ces aspersions, & ces ablutions étoient des actes de Religion: mais sans vouloir jamais me satisfaire, ils me disoient: *C'est la coutume des Hottentots.*

VIII. ILS ont un très grand nombre de fêtes, & ils aiment si fort les réjouissances qui les accompagnent, qu'ils en célèbrent dans toutes les occasions tant soit peu extraordinaires; comme, lorsqu'un d'eux est relevé d'une grande maladie, ou échappé d'un

d'un danger éminent ; lorsqu'ils rendent les garçons Eunuques à demi, & qu'ils les reçoivent au rang des hommes ; lorsque dégradés de ce rang par le reproche de lâcheté, ils veulent être réhabilités ; lorsqu'ils ont fait un grand carnage de bêtes sauvages, qui dévoreroient leur bétail ; lorsque tout un village change de demeure ; lorsque leur bétail a été délivré de quelque maladie épidémique ; après qu'ils ont offert des sacrifices expiatoires à la Lune, qui est leur Divinité tutélaire ; lorsqu'ils font passer leurs bestiaux au travers d'une fumée épaisse ; lorsqu'ils installent un Chef ou un Capitaine. Dans toutes ces occasions, & dans plusieurs autres dont je parlerai dans la suite, les Hottentots font des réjouissances publiques & des fêtes, auxquelles tous les habitans du *Kraal* ont part. Les naturels du pays, pour désigner toutes ces fêtes, (car je mets toutes ces cérémonies au rang des actes de Religion) ont adopté le mot Hollandois *andèrs maken*, qui signifie *changer, faire autrement* ; comme si le but de ces solennités étoit de les rendre plus sages & meilleurs. Ils ont même entièrement oublié, ou du moins, ils ne trouvent pas à propos de dire quel terme ils employoient avant l'établissement des Européens. Je vais donner une idée générale de ces fêtes.

Les huttes ou les cabanes d'un village sont rangées en cercle, dont le centre est
ab.

absolument vuide. Lorsqu'ils veulent célébrer une fête, ils élèvent au milieu une espèce de loge ou de berceau, assez étendu pour contenir tous les hommes. Ce berceau est fait de matériaux absolument neufs, pour faire allusion au dessein qu'ils forment, de commencer dès-lors une vie toute nouvelle. Le matin donc, avant la cérémonie, les femmes & les enfans du *Kraal* s'en vont tous dans les vallées pour amasser de petites branches d'arbres, des herbes odoriférantes, & des fleurs de différentes espèces, dont ils se servent pour construire, pour orner & pour parfumer la tente. Ensuite les hommes prennent le bœuf ou le buffle le plus gras du village, & attachent à ses pieds quatre cordes : quelques-uns saisissent l'animal par les cornes, & l'agitent d'une manière étrange ; tandis que d'autres sont occupés à tirer les cordes jusqu'à ce qu'ils l'aient couché par terre : dès qu'il est étendu tout de son long sur le dos, ils attachent les quatre cordes à quatre pieux fichés en terre. C'est dans cet état qu'ils le font mourir, mais de manière qu'il souffre une bonne demi-heure avant que d'expirer. Une partie de sa chair est rôtie, & ils font bouillir l'autre. Assis ensuite sous le berceau, ils dévorent toute cette viande avec beaucoup d'allégresse. Les femmes, suivant la coutume ordinaire chez les Hottentots, n'assistent pas à ce festin : elles sont dehors, & n'ont pour leur portion que

le bouillon. Pour l'ordinaire, les hommes d'un village fuffifent pour manger un bœuf tout entier dans un festin; mais aussi ils font de longues séances. Le repas fini, ils vont fumer & boire. Il y a toujours dans ces occasions une bande de personnes, qui jouant de tems en tems de quelque instrument, les invitent à danser. Pendant que les uns dansent, les autres chantent, quelques-uns disent des plaisanteries, ou font des contes pour se divertir. La joie répandue de tout côté se manifeste par de violens éclats de rire. Ces divertiffemens durent tout le jour, & toute la nuit suivante.

Mais ce qu'il y a sur-tout de remarquable, c'est que quoiqu'ils aiment passionnément les liqueurs fortes, ils n'en boivent jamais, ou n'en boivent que très peu dans leurs réjouiffances publiques; on ne les voit point fouiller leurs festins par des excès honteux. Ils peuvent chanter, danser, & causer ensemble avec toute la gaieté possible, pendant des jours entiers, pourvu qu'ils aient du tabac ou du *Dacha*, & de l'eau mêlée avec du lait, leur boiffon ordinaire.

Les Européens ont-ils donc bonne grace de les accuser de stupidité & de bêtise, eux qui ne fauroient presque conserver leur gaieté une heure entière, sans appeller quelque liqueur forte à leur secours?

IX. QUELQUE soin que j'aye pu prendre

dre pour découvrir quelqu'un parmi ces peuples, qui crût que les gens de bien vont après leur mort dans un lieu de bonheur, & les méchans dans un lieu de peines & de supplices, je n'en ai jamais trouvé. Cependant je suis très persuadé qu'ils croient l'immortalité de l'âme; & je suis surpris que quelques Auteurs qui ont parlé de ce peuple, ne s'en soient pas apperçus. J'avoue que ce dogme ne fait point partie de leur Religion, & qu'ils n'y pensent peut-être jamais pour eux-mêmes; mais il n'en est pas moins clair qu'ils l'admettent.

Le P. *Tachard* (1) dit „ qu'ils n'attendent point d'autre vie après celle-ci; „ & plus bas „ que ces peuples étant persuadés qu'il n'y a point d'autre vie, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour passer „ doucement celle-ci.” Ce Père se trompe également dans l'affertion & dans le raisonnement qu'il fait ici. Il vaudroit mieux dire, que leur extrême paresse ne leur permettant pas d'être en souci pour le lendemain, ils ne s'embarassent point de l'état où ils seront après la mort, quoiqu'ils soient dans l'idée qu'ils survivront à leur corps. Ils s'imaginent apparemment, qu'il fera assez tôt d'y penser lorsqu'ils y seront.

Boeving dit que „ les Hottentots ignorent la résurrection des morts, & qu'ils „ croient que, semblables aux brutes, ils „ pé-

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 80. 82.

„ périssent tout à fait par la mort. Inter-
 „ rogeant , dit-il , un jour un Hottentot sur
 „ la résurrection , il me répondit : *Comment*
 „ *se pourroit-il qu'après rien , c'est à dire a-*
 „ *près la mort , les hommes revinssent en vie ?*

Je conviens avec cet Auteur , que ces peuples ne croient pas la résurrection ; mais quel est le peuple , qui , n'ayant pas été instruit par les Chrétiens , ait quelque idée de ce dogme ? Certainement cette doctrine est dûe à la Révélation Chrétienne. Jamais par les seules lumières de la Raison , on n'est parvenu à la connoître. Mais l'ignorance de cette vérité ne prouve point qu'on ignore l'immortalité de l'ame. On peut nier l'une , & cependant admettre l'autre. D'ailleurs , les paroles mêmes du Hottentot contredisent trop manifestement diverses coutumes & diverses opinions de ces peuples , pour être regardées comme le jugement de toute la Nation.

J'en dis de même de l'histoire que cet Auteur ajoute pour établir son opinion.

„ Un Hottentot , dit-il , qui avoit tué un
 „ Chrétien , fut livré au Gouverneur du
 „ Cap , pour être jugé suivant les loix.
 „ On lui envoya pour l'exhorter à la repentance , un Ministre , qui l'entretint de la
 „ félicité éternelle dont il pouvoit jouir après la mort dans le Ciel , s'il se convertissoit. Le criminel à ces mots lui demanda , s'il y avoit des bestiaux dans le
 „ Ciel ? Le Ministre , jugeant à cette ques-
 „ tion

„ tion qu'il perdoit son tems en travaillant
 „ à le convertir, abandonna ce malheu-
 „ reux sans lui répondre.

J'ai beau examiner de tous côtés cette histoire, je n'y vois rien qui prouve que le criminel ne crût pas l'immortalité de l'ame. Tout ce que j'y apperçois, c'est qu'il n'avoit pas l'idée d'un lieu de bonheur, tel que celui dont le Ministre l'entretenoit. Le témoignage de ces deux Auteurs ne m'empêche donc pas d'être persuadé que les Hottentots croient l'immortalité de l'ame, & cela fondé sur les raisons suivantes.

Je remarque en premier lieu, que ces peuples offrent des prières & des actions de grâces aux gens de bien d'entre eux qui sont morts.

En second lieu, ils appréhendent que les morts ne reviennent pour les tourmenter. De-là vient qu'à la mort d'un homme, d'une femme ou d'un enfant, tout le village décampe, & va s'établir dans un autre endroit; s'imaginant que les morts ne hantent jamais que les lieux où ils sont décédés, à moins qu'on ne leur emporte quelque chose qui leur appartenoit: car alors l'opinion commune est, qu'ils suivent les habitans du village, & qu'ils viennent les troubler. Aussi a-t-on grand soin de laisser en son entier la hutte où ils sont morts, avec leurs habits, meubles, armes, &c. sans y toucher le moins du monde.

Ils croient enfin qu'il est au pouvoir de

leurs Magiciens de conjurer les Esprits, de les empêcher d'apparoître aux hommes, & de les épouvanter. Après cela peut-on douter qu'ils n'admettent l'immortalité de l'ame, ou tout au moins qu'ils ne croient que, le corps détruit, il y a encore quelque chose qui continue à jouir de l'existence?

Mr. *Ziegenbalg* est parfaitement du même avis que moi sur ce sujet. Ce n'est pas que son jugement soit d'un assez grand poids pour m'appuyer sur son autorité, si je n'avois pas d'autres preuves de ce que j'avance: car cet Auteur étoit fort crédule, surtout dans ce qui concerne la Religion & les opinions des Hottentots. Sans sortir de mon sujet, je vais donner un échantillon de son goût.

„ Aiant demandé, dit-il dans ses Voya-
 „ ges, à un Hottentot où il croyoit d'al-
 „ ler lorsqu'il seroit mort, si ce seroit en
 „ Paradis ou en Enfer? ce Sauvage me
 „ répondit: *Je ne sai; Dieu, qui est mi-
 „ séricordieux, est le seul qui le sache.* Je
 „ lui demandai, ajoute-t-il, s'il croyoit
 „ qu'il y eût un Dieu. Il me repliqua sur
 „ le champ: *Que celui qui croit qu'il n'y
 „ a point de Dieu, regarde en-haut, en-
 „ bas, & tout autour de lui; & alors qu'il
 „ continue dans son opinion, s'il ose.* Eton-
 „ nantes réponses! Le plus sage d'en-
 „ tre nous pourroit-il parler plus judicieu-
 „ sement? ” Ces réponses sont fort sen-
 sées, j'en conviens; mais sont-elles égale-
 ment

ment naturelles? j'en doute. Il est donc à présumer que le Hottentot avoit été préparé & instruit à dessein, pour tromper Mr. *Ziegenbalg*; & ç'a été sur de pareilles fourberies, qu'il a fondé les éloges qu'il donne aux Hottentots sur leur bon-sens, & sur les notions qu'ils ont par rapport à la Religion: éloges qui sont aussi excessifs, & aussi mal fondés, que peuvent l'être les récits injurieux qu'en font d'autres Auteurs.

On ne peut rien dire de fort particulier sur les idées que les Hottentots ont de l'état des ames séparées du corps. Il paroît seulement, qu'ils croient que les ames des bons, & celles des méchans, habitent après la séparation les mêmes lieux qu'elles ont habités pendant la vie du corps, ou qu'au moins elles ne s'en écartent que peu. Mais je n'ai point pu remarquer qu'ils se fussent jamais embarrassés de connoître le but de cette existence de l'ame après la mort.

Ce qu'il y a de très certain, c'est qu'ils n'ont aucune idée d'un Paradis destiné aux gens de bien, ni d'un lieu de supplice préparé aux méchans: au moins il me paroît que tout ce qu'on voit dans un malade, & dans ceux qui l'environnent, montre clairement qu'ils ne pensent pas seulement qu'il y ait quelque jugement après la mort. Le malade en effet ne parle jamais de son état futur; il n'invoque pas même, à l'approche de la mort, aucune de ses Divini-

tés. Jamais ceux qui font autour de lui, ne lui adressent d'exhortations. En un mot, comme j'ai déjà eu occasion de le remarquer, il ne paroît pas qu'ils aient la moindre idée de ce que nous appellons, se préparer à la mort.

X. CHAQUE village a un Prêtre, qu'ils appellent *Suri*, c'est à dire *Maitre*; comme qui diroit, Maitre des cérémonies religieuses. Il est électif. Sa charge ne l'appelle point à faire des prières publiques, ou à instruire le peuple dans la Religion: les Hottentots n'ont pas de telles institutions. Tout son office consiste à présider aux sacrifices, à régler & à célébrer toutes les cérémonies religieuses: il solennise les mariages & les funeraillles, &c. Son emploi est honorable, mais il est sans profit; & tout ce qui lui en revient, c'est d'être par respect invité à la plupart des bonnes fêtes, & de recevoir quelques présens de veau ou d'agneau.

XI. APRÈS avoir rapporté, avec toute la fidélité dont je suis capable, ce que j'ai pu apprendre de certain touchant la Religion des Hottentots, j'ajoute à regret une chose qui est bien triste: c'est que quelque grossières & quelque absurdes que soient leurs pratiques superstitieuses, il est comme impossible de les en faire revenir, tant ils en sont infatués. Si vous voulez prendre la peine de raisonner avec eux là-dessus, ils affectent aussi-tôt un morne silence,

ce, ou ils s'enfuient & vous laissent là. Ils semblent nés avec une antipathie mortelle pour toute autre Religion que la leur. On parle de l'obstination des Juifs: cependant on en voit quelques-uns qui embrassent le Christianisme, & qui y persévèrent. Mais je n'ai jamais ouï dire qu'aucun Hottentot fût mort Chrétien. On a bien vu quelques-uns de ces Idolâtres, qui étant obligés de vivre parmi les Européens, ont dissimulé leurs opinions en faisant profession du Christianisme: mais ils sont constamment retombés dans leurs premières erreurs, dès qu'ils l'ont pu sans courir aucun risque. La Compagnie des Indes n'a épargné ni soins ni dépenses, pour éclairer ces peuples & les amener à l'Évangile; mais tous ses efforts ont été jusques ici inutiles. Plusieurs Missionnaires savans & pieux, animés d'un saint zèle pour l'honneur de leur Maître, & d'une tendre compassion pour ces infortunés, ont couru mille dangers, & se sont donné des peines incroyables pour faire des prosélytes parmi les Hottentots. Leurs travaux & leurs fatigues n'ont abouti à rien, & ils se sont vus forcés d'abandonner une entreprise si généreuse, sans avoir pu laisser la moindre trace de Christianisme dans des esprits si obstinés. J'ose même assurer que, de nos jours au moins, on ne doit guères attendre un meilleur succès.

Voici une histoire, qui ne fera que trop

connoître l'éloignement naturel & presque invincible de ce peuple pour la foi Chrétienne.

Mr. *Van der Stel*, Gouverneur du Cap, avoit pris chez lui un Hottentot dans son enfance, & l'avoit élevé dans la Religion & suivant les mœurs des Européens, sans lui laisser avoir que peu ou point de commerce avec ses compatriotes. Il lui fit apprendre les mystères de la foi Chrétienne, & diverses langues. Il étoit toujours proprement habillé, il avoit de l'esprit, & faisoit de grands progrès dans tout ce qu'on lui enseignoit. Le Gouverneur en conçut de grandes espérances, & résolut de faire sa fortune. Dès qu'il eut donc atteint un certain âge, il l'envoya aux Indes, au service du Commissaire-Général de la Compagnie. Il s'y conduisit avec beaucoup de prudence & de sagesse, & y resta jusques à la mort de ce Commissaire; mais alors il voulut revenir au Cap. Quelques jours après son arrivée, étant allé voir sa famille, il se dépouilla de son habillement Européen, se graissa le corps à la mode de son pays, & se couvrit d'une peau de mouton. Cela fait, il empaqueta ses habits, & les apportant aux pieds du Gouverneur, il lui tint ce discours: „ Ayez la bonté, „ Monsieur, de vous souvenir qu'aujourd'hui je renonce pour toujours à cet habillement, & en même tems à la Religion Chrétienne, résolu de vivre & de
 „ mou-

„ mourir attaché à la Religion, aux mœurs
 „ & aux coutumes de mes ancêtres. Je
 „ vous demande seulement la grace de
 „ me laisser le colier & le sabre que je
 „ porte: sensible à vos bienfaits, je garde-
 „ rai ces marques de votre bonté, pour
 „ vous rappeler dans ma mémoire.” A
 peine eut-il prononcé ces mots, que sans
 attendre de réponse, il partit, & s'enfuit
 avec une vitesse surprenante dans son pays,
 d'où il n'est jamais revenu au Cap.

Je l'ai rencontré plusieurs fois, dans les
 divers voyages que j'ai faits aux environs
 du Cap; j'ai eu avec lui de très longues
 conversations; & j'ai été surpris de lui trou-
 ver une connoissance peu commune de la
 Religion Chrétienne, & un esprit très culti-
 vé. Il me donna, à ma prière, un Systè-
 me suivi de la foi dans laquelle il avoit été
 élevé, & cela avec une facilité, une clar-
 té & une exactitude étonnante. Plein d'ad-
 miration & de pitié, je lui reprochai dans
 les termes les plus vifs son apostasie, & lui
 fis sentir que le grand nombre de secours
 & les lumières qu'il avoit, ne lui laissoient
 aucune excuse. Je mis tout en œuvre pour
 le ramener; mais il parut sourd à mes ex-
 hortations, & insensible à toutes mes cares-
 ses. La seule raison qu'il m'allégua pour
 justifier sa conduite, fut qu'il lui étoit im-
 possible, aussi-bien qu'à tous ceux de sa Na-
 tion, d'observer les préceptes de l'Evan-
 gile. Je lui répondis, que si d'un côté Dieu
 de-

devoit punir sévèrement le crime qu'il commettoit, en abandonnant une doctrine dont il ne pouvoit que sentir l'excellence & la beauté; de l'autre aussi, il étoit plein de compassion & de support pour les péchés qui étoient plutôt l'effet de l'infirmité humaine, que de la corruption. Après quoi je mis fin à des raisonnemens qui étoient toujours inutiles.

Un Théologien Allemand, qui a été Ministre au Cap, retournant dans sa patrie, prit avec lui un Hottentot; & l'ayant instruit & des principes & des devoirs du Christianisme, il le baptisa. Ce profélyte devint, à son retour au Cap, le plus grand scélérat du pays. Il étoit sur le point de retourner auprès de ses parens, lorsqu'il fut envoyé en exil dans l'île de *Robben*, où il est mort infidèle.

Boeving convient aussi que ces peuples font paroître un éloignement extrême à raisonner sur les matières de Religion. „ Com-
 „ bien de fois, dit-il, ne les ai-je pas ex-
 „ hortés à adorer *Gounja-Gounja*, comme
 „ ils appellent le Dieu suprême, & à lui
 „ rendre grâces de toutes les faveurs qu'ils
 „ reçoivent tous les jours de sa main bien-
 „ faisante? Dans ce but, je leur faisois sen-
 „ tir que si un de leurs semblables leur fai-
 „ soit quelque présent, ou leur rendoit
 „ quelque bon office, ils ne manqueroient
 „ jamais de le remercier. Comment donc,
 „ leur disois-je, pouvez-vous négliger de
 té-

„ témoigner la reconnoissance qui est dûe
 „ à Dieu, l'auteur de tous les bienfaits,
 „ & le principe de toutes choses? Ils me
 „ disoient, qu'aussi ils adoroient *Gounja-*
 „ *Gounja*. Quel acte d'adoration lui adres-
 „ fez-vous? continuois-je: je vous prie
 „ de m'en instruire. Mais ils ne pouvoient
 „ pas me répondre, ou ils ne trouvoient
 „ pas à propos de me donner cette satis-
 „ faction. Cependant, je tâchois de leur
 „ apprendre la manière dont ils devoient
 „ témoigner leur reconnoissance au Dieu
 „ des Dieux, & lui donner les marques
 „ extérieures de vénération qui lui sont
 „ dûes, comme au fidèle rémunérateur de
 „ tous ceux qui le cherchent. Mais hélas!
 „ à peine avois-je commencé, qu'on les
 „ voyoit s'impatienter, & bientôt après
 „ perdant patience ils se retiroient: quel-
 „ ques-uns montroient un front courrou-
 „ cé, d'autres se moquoient de moi: de
 „ sorte que malgré tous mes efforts & mes
 „ bonnes intentions, je ne pouvois leur
 „ donner la moindre teinture des grands
 „ principes du Christianisme.

Je ne suis point surpris que les efforts sin-
 cères de ce savant & pieux Missionnaire aient
 été inutiles: je n'ai que trop éprouvé moi-
 même l'obstination extrême des Hotten-
 tots. Plusieurs fois j'en ai rassemblé un cer-
 tain nombre, dans des endroits écartés, en
 leur présentant du tabac, du vin, de l'eau
 de

de vie, & d'autres choses qu'ils aiment, pour les arracher à leur absurde idolatrie, & les instruire dans le culte de Dieu. Aussi longtems que mes provisions attrayantes duroient, j'avois la consolante satisfaction de voir cette petite troupe assemblée autour de moi, & disposée en apparence à m'écouter : mais dès que ma collation avoit fini, ils en demandoient une nouvelle, sans quoi ils ne vouloient plus m'entendre & se retiroient aussi-tôt.

Il est fort à craindre que la mauvaise vie de plusieurs Chrétiens du Cap, & la manière tout extraordinaire dont certaines gens représentent le Christianisme, n'ait inspiré aux Hottentots cet éloignement qu'ils ont pour être instruits dans la Religion. La contradiction que les infidèles apperçoivent entre la doctrine qu'on leur enseigne, & la conduite qu'ils voyent tenir à ceux qui la professent, a toujours fait échouer les meilleurs desseins qu'on a formés pour la propagation de la foi. Les Hottentots en particulier, dont la simplicité, la justice, la chasteté, la générosité sont remarquables, ne peuvent s'empêcher d'être scandalisés des mœurs de la plupart de ceux qui se disent Chrétiens. Plusieurs même d'entre eux m'ont dit sans détour, que les vices qu'ils voyent répandus parmi les Européens au Cap, leur avarice insatiable, leur envie, leurs animosités, leur lasciveté,

té, leurs infidélités, leur intempérance, étoient des obstacles infurmontables à leur conversion.



CHAPITRE XIII.

De la Musique & de la Danse des Hottentots.

I. *Leurs Instrumens de Musique.* II. *Leur Musique vocale.* III. *Les oui-dire du P. Tachard rapportés & réfutés.* IV. *La Danse des Hottentots.*

LES Hottentots accompagnent presque toutes leurs fêtes, & toutes leurs réjouissances publiques, de musique & de danses. Puis donc que ce sont des pratiques qui font partie de la Religion, il est à propos, avant que de passer plus avant, d'en donner quelque idée.

La Musique des Hottentots a assez peu de charmes pour les oreilles d'un Européen: elle n'a qu'un fort petit nombre de différens tons, & tous leurs instrumens se réduisent à deux ou trois. Cependant ils en ont une si grande idée, que nous ne pouvons refuser à cette matière une place dans leur histoire. D'ailleurs toute pauvre qu'elle est, elle indique un génie & une sensibilité dans les Hottentots, qui pourra servir

vir à détruire les préjugés que nous avons de leur stupidité.

Je vais commencer par donner une idée de leurs instrumens de Musique.

Ils en ont un qui leur est commun avec les Nègres ; ils l'appellent les uns & les autres *Gom-Gom*, mais je ne puis dire lequel des deux peuples en est l'inventeur. Quoiqu'il en soit, c'est une espèce d'arc de bois d'olivier, dont la corde est faite de boyaux ou de nerfs de brebis très bien cordés. Tout au bout de l'arc est placé sur la corde, lorsqu'ils jouent, le tuyau d'une plume fendue en long : la corde est passée dans la fente, de manière qu'elle peut courir au travers du tuyau de la plume. Ils mettent à leur bouche cette plume ainsi arrêtée sur la corde, pour jouer de cet instrument, à peu près comme on fait pour jouer de la harpe. Les différens tons de l'instrument sont dûs aux différentes modulations du souffle. C'est-là leur petit *Gom-Gom*.

Ils en ont un grand, qui diffère du petit à quelques égards. Il est aussi composé d'un arc avec sa corde, & d'une plume, comme le précédent ; mais il a encore outre cela une coque de noix de coco. Pour la préparer, ils en scient environ le tiers ; le reste ils le nettoient soigneusement, en sorte qu'il ne reste que la coque ; & ils font sur les bords de cette portion de noix, qui ressemble assez à une coupe, deux trous vis à vis l'un de l'autre, pour y enfiler la

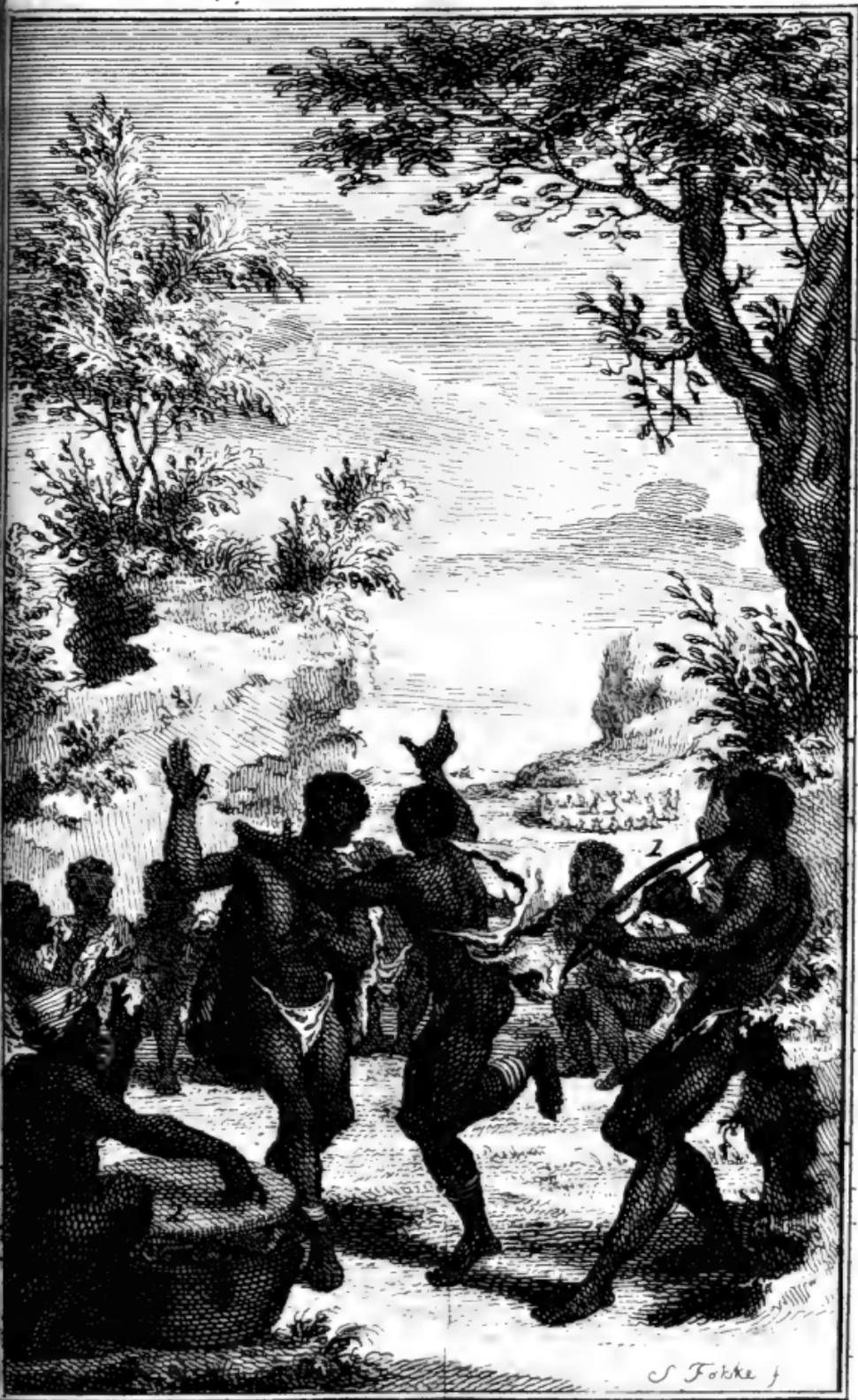
cor-

corde de l'arc avant que de l'avoir arrêtée : de sorte que lorsqu'elle est fixée , elle peut courir au travers de la coque. Pour jouer de cet instrument , ils prennent de la main gauche le cercle de l'arc , ils appliquent à la bouche le bout où est enchâssé ou enfilé le tuyau de la plume , & de l'autre main ils font avancer ou reculer la noix de coco , suivant qu'ils veulent en tirer un son plus grave ou plus aigu.

Lorsqu'il y avoit un concert de trois ou quatre *Gom-Goms* maniés par des personnes habiles , je puis assurer que j'y trouvois quelque chose d'agréable , sur-tout lorsque les tons étoient bas : j'y trouvois une douceur capable de charmer les oreilles les plus délicates. Une fois même , entendant dans le silence de la nuit jouer de cet instrument , je fus si frappé de la délicatesse des tons , que je ne pus m'empêcher d'y donner toute mon attention. Je crus d'abord que les musiciens étoient quelques adroits Européens , qui avoient poussé la connoissance de cet instrument au plus haut degré de perfection ; mais quel ne fut pas mon étonnement , lorsqu'arrivé au lieu où se faisoit le concert , je trouvai que c'étoient deux Hottentots qui donnoient une sérénade à leurs belles ! Le lecteur se fera l'idée qu'il lui plaira , de mon goût pour la musique ; mais je ne puis m'empêcher d'assurer que le *Gom-Gom* , quelque simple & ridicule qu'il puisse paroître , deviendrait

un instrument auffi beau & donneroit des fons auffi charmans qu'aucun des nôtres, s'il étoit manié par une main habile.

L'autre instrument de musique des Hot-tentots est un Pot de terre reflémbant, auffi-bien que leurs pots ordinaires, à une urne des Anciens. Pour le faire servir à cet ufage, ils en couvrent l'ouverture d'une peau de mouton très proprement apprêtée, qu'ils attachent deffus avec des nerfs ou des boyaux de mouton, comme on attache la peau fur la caiffe d'un tambour. Il n'y a que les femmes qui jouent de cet instrument : elles le frappent avec les doigts, & il rend un bourdonnement affez femblable à celui que donne le *Rommel-pot*, instrument de musique dont l'ufage n'est connu qu'en Hollande & en Allemagne, & qui est fait auffi d'un pot de terre couvert d'une vessie de cochon, dans le tuyau de laquelle on fait entrer un bâton qu'on y attache : en tirant ou en pouffant ce bâton, on produit un bruit femblable à celui que rend cette première machine. On ne peut former qu'un feul ton fur cet infrement, & ils n'ont que fort peu de notes : si quelqu'un est curieux de les voir, il n'a qu'à jeter les yeux fur la Planche ci-jointe au N^o. 1. Lorsque les femmes commencent à frapper cet instrument, on ne fait jamais quand elles finiront : dès qu'une est fatiguée, elle remet le pot ou la caiffe à une autre, qui en frappe jufqu'à ce qu'elle foit



S. Fokke f.



lasse : il passe ainsi de main en main , quelquefois pendant trois ou quatre heures de suite.

II. LA Musique vocale de ces peuples consiste dans le monosyllabe *Ho* , & deux ou trois chansons , qui sont plutôt des refrains rustiques , que des chansons. Les personnes de l'un & de l'autre sexe chantent le *Ho* , *bo* , dans leurs cérémonies religieuses , sur un petit nombre de notes qui reviennent incessamment , & qu'on peut voir au N^o. 2. Les femmes frappent aussi ces notes sur leur caisse , & s'arrêtent quelquefois sur un *Ho* , *bo* , une demi-heure de suite. Si par hazard quelque Européen passant auprès d'elles , s'arrête pour les écouter , elles continuent sans cesser pendant tout le tems qu'il s'arrête , quand même il y demeureroit une heure. Elles croient qu'il est ravi de leur jeu & de leurs chansons , & cette imagination leur donne un plaisir infini , qui paroît à leur air riant.

C'est-là tout ce que je puis dire de la Musique des Hottentots. Dans toutes les Nations que j'ai visitées , (& il y en a fort peu où je n'aye été) je n'ai pas vu d'autre espèce d'instrument que les deux *Gom-Goms* , & la Caisse ou le Pot ; si on en excepte le flageolet dont j'ai déjà parlé (1).

III. LE P. *Tachard* a été plus heureux que moi , puisqu'il fait mention de plusieurs

au-

(1) Voyez Chap. IV. Art. VI.

autres instrumens de musique en usage chez les Hottentots. L'un, suivant lui, ressemble fort à une flûte; & l'autre, à un cor-net-à-bbouquin. Pour moi, j'assure que quelque soin que je me sois donné, quelques recherches que j'aye faites, je n'ai jamais rien vu de semblable. Cet Auteur est même le seul qui en ait parlé. Je trouve d'ailleurs, dans son récit, plusieurs faits que je ne puis digérer: le lecteur va juger si mes scrupules sont fondés. Je rapporterai d'abord le récit, après quoi je proposerai mes remarques.

„ La deuxième Nation, dit-il (1), est
 „ celle des *Namaquas*. Nous la découvri
 „ mes la première fois l'an 1682. Nous en
 „ trames dans leur village, & envoyames
 „ à leur Capitaine par quelques-uns des
 „ Caffres qui nous servoient de guides, du
 „ tabac &c. . . Le lendemain, un de leurs
 „ Capitaines vint nous trouver. C'étoit un
 „ homme que sa grande taille, & un cer-
 „ tain air de fierté qui paroissoit sur son
 „ visage, faisoit respecter des siens. Il me-
 „ noit à sa suite cinquante jeunes hommes,
 „ avec autant de jeunes femmes & de fil-
 „ les. Les hommes portoient à la main
 „ chacun une flûte d'un certain roseau très
 „ bien travaillé, qui rendoit un son assez
 „ agréable. Le Capitaine leur aiant fait
 „ signe, ils se mirent à jouer ensemble de
 „ ces

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II, p. 86, 87, 90, 91.

„ ces instrumens , auxquels les femmes &
 „ les filles mêloient leurs voix , & le bruit
 „ qu’elles faisoient en frappant des mains.
 „ Ces deux troupes de gens s’étoient ran-
 „ gées en deux cercles , renfermés l’un
 „ dans l’autre. Le premier qui étoit exté-
 „ rieur , & formé par les hommes , en-
 „ touroit le second qui étoit intérieur. Les
 „ uns & les autres dansoient ainsi en rond,
 „ les hommes tournant à droite , & les
 „ femmes à gauche ; tandis qu’un vieillard
 „ qui se tenoit debout au milieu d’eux , un
 „ bâton à la main , battoit la mesure & ré-
 „ gloit leur cadence. Leur musique , en-
 „ tendue de loin , paroissoit agréable , &
 „ même harmonieuse ; mais pour leur dan-
 „ se , elle n’avoit rien de régulier , ou plu-
 „ tôt , ce n’étoit que confusion.” Nous a-
 „ vons , dans ce récit du Père , les flûtes des
 Hottentots ; en voici un autre , qui nous
 apprendra que ces peuples ont une infinité
 d’autres instrumens , & sur-tout un cornet-
 à-bouquin.

„ Dans le voyage que Mr. *Van der Stel*
 „ Commandeur du Cap fit dans les terres ,
 „ qui a duré cinq mois , il rencontra au
 „ vingt-septième degré de latitude , à dix
 „ ou douze lieues des côtes de l’Océan ,
 „ une Nation fort nombreuse , & beau-
 „ coup plus traitable que toutes celles qu’il
 „ avoit trouvé jusqu’alors. Comme Mr.
 „ *Van der Stel* avoit amené avec lui deux
 „ trompettes , quelques hauts-bois , & cinq

„ ou six violons, dès qu'ils eurent enten-
 „ du le son de ces instrumens, ils vinrent
 „ en foule, & firent venir leur musique
 „ composée de près de trente personnes,
 „ qui avoient presque tous des instrumens
 „ différens. Celui du milieu avoit une es-
 „ pèce de cornet-à-bouquin fort long, &
 „ fait d'un boyau de bœuf séché & prépa-
 „ ré: les autres avoient des flageolets &
 „ des flûtes faités de cannes de longueur &
 „ de grosseur différentes. Ils percent ces
 „ instrumens à peu près comme les nôtres,
 „ mais avec cette différence, qu'il n'y a
 „ qu'un trou qui va d'un bout à l'autre, &
 „ qui est beaucoup plus large que celui des
 „ flûtes & des flageolets dont on se sert
 „ communément en France. Pour les ac-
 „ corder ensemble, ils se servent d'un cer-
 „ cle qui a une petite ouverture au milieu,
 „ qu'ils avancent ou reculent dans le tuyau
 „ par le moyen d'une baguette, selon le
 „ ton qu'ils veulent prendre. Ils tiennent
 „ leur instrument d'une main, & de l'au-
 „ tre ils serrent leurs lèvres contre l'instru-
 „ ment, afin que le soufflé entre tout dans
 „ le tuyau.

„ Cette musique est simple, mais elle
 „ est harmonieuse. Celui qui y préside, a-
 „ près avoir fait prendre à tous les autres
 „ musiciens le ton de leur instrument sur
 „ celui du cornet-à-bouquin qui est auprès
 „ de lui, donne l'air qu'il faut jouer, &
 „ bat

„ bat la mesure avec un grand bâton qui
 „ peut être vu de tout le monde.

„ La musique est toujours accompagnée
 „ de danses, qui consistent dans des sauts
 „ & de certains mouvemens de pieds, sans
 „ sortir du lieu où ils sont. Les femmes &
 „ les filles, faisant un grand cercle autour
 „ des danseurs, battent seulement des
 „ mains, & quelquefois des pieds, en ca-
 „ dence. Les joueurs d'instrumens sont les
 „ seuls qui changent de place en dansant,
 „ à l'exception du Maître de musique qui
 „ se tient debout sans se remuer, pour ré-
 „ gler les accords & la cadence.

Plus j'examine ce récit, & moins je trou-
 ve qu'on puisse en faire une objection con-
 tre moi: car il renferme tant d'absurdités,
 qu'il n'est pas possible d'y ajouter foi.

Remarquez d'abord, que si quelques per-
 sonnes trop prévenues contre les Hotten-
 tots, ont déjà trouvé que j'avois trop bon-
 ne opinion de la musique de ces peuples,
 elles doivent trouver bien plus étrange le
 récit de ce Père, qui exagère si fort à cet é-
 gard. D'ailleurs, l'on peut facilement ap-
 percevoir qu'il n'observe pas même la vrai-
 semblance, & qu'il ne conserve pas ce ca-
 ractère généralement reconnu des Hotten-
 tots, qui passent pour très simples & très
 ignorans. Mais si ces considérations géné-
 rales ébranlent déjà la force du témoigna-
 ge, que fera-ce si nous descendons dans le
 particulier?

Il est absurde, en effet, de soutenir qu'une flûte, un cornet-à-bouquin, ou quelque autre instrument à vent, puisse être fait d'un boyau de bœuf. Comment est-il possible que le boyau d'un bœuf, ou de quelque autre animal, puisse être assez bien séché & durci, pour en faire un instrument à souffler? L'humidité de la respiration ne le mouilleroit-elle pas, ne dérangeroit-elle pas sa configuration, & ne le rendroit-elle pas bientôt semblable à un boyau tout frais? De plus, s'il étoit possible qu'on fît un instrument à vent d'un boyau, j'ose assurer qu'on l'auroit fait, non de celui d'un bœuf, mais de celui d'un éléphant ou d'un rhinoceros.

Les différens tons sur lesquels ils montoient leurs flûtes par le moyen de ce cercle, qu'on enfonçoit plus ou moins dans le vuide, me paroissent une autre imagination également ridicule. Les circonstances qui ont accompagné ces deux concerts, sont peu propres à confirmer cette relation. Il y a quelque chose de difficile à croire dans le nombre des joueurs. Dans le premier concert il y en avoit cinquante, dont l'un, qui étoit le Chef, marquoit la cadence avec un bâton. Dans le second, il s'y trouve environ trente personnes, qui avoient presque tous des instrumens différens. Comme dans nos concerts réglés, on y voit aussi un Maître de musique qui battoit la mesure. Enfin, qui se persuadera jamais qu'ayant demeuré plu-

sieurs

sieurs années au Cap, & fait divers voyages de côté & d'autre chez les Hottentots connus, je n'aye jamais apperçu la moindre trace de cette multitude de différens instrumens? Sur-tout, comment se peut-il faire qu'ayant commercé très familièrement avec ce Peuple dans tous les lieux où j'ai été, & même parlé très souvent avec eux de leur musique, je n'aye jamais ouï nommer que le flageolet, le *Gom-Gom*, & leur cher *Ho, bo, Ho, bo*?

Je finis cet article en remarquant que ce Père s'en est beaucoup laissé imposer dans son voyage, sur-tout par le Gouverneur *Van der Stel* lui-même, qui prenoit un plaisir singulier à débiter aux étrangers des fables, quelquefois même des choses manifestement absurdes, sur la nature de ce pays & sur ses habitans. J'ai eu souvent occasion de l'éprouver. Je me rappelle qu'étant un jour chez lui, il m'assura fort gravement, que dans un voyage qu'il avoit fait à deux-cens lieues du Cap, tirant vers le *Monomotapa*, il avoit été obligé de passer la nuit sur le sommet d'une fort haute montagne, d'où il avoit clairement découvert que la Lune n'est pas si éloignée de la Terre que le prétendent les Astronomes. „ Car, „ ajouta-t-il, comme elle paroissoit alors „ précisément sur ma tête, & que le ciel „ étoit fort serein, j'apperçus distinctement „ ses plaines, & ses mers ondoyantes, & „ j'entendis très bien le bruit de son mou-

vement. ” On s’imagine aisément que j’eus toutes les peines du monde à m’empêcher de rire à l’ouïe d’une pareille impertinence, débitée avec beaucoup de gravité. Qu’on se fie, après cela, aux relations des voyageurs, qui ne sont fondées en grande partie que sur le rapport d’autrui!

Le lecteur ne doit pas trouver mauvais que j’aye pris la peine de développer les erreurs du P. *Tachard*, & de les réfuter. Si je l’ai ennuié par cette exactitude, il doit considérer que mon amour pour la vérité, & l’éloignement que j’ai pour les relations incertaines fondées sur de simples rapports, m’ont engagé dans ce détail.

IV. CE Père n’a pas été mieux informé dans ce qu’il dit des Danses Hottentottes. Comme tout ce qu’il dit du Cap n’est appuyé que sur des relations qu’on lui a fournies, tout se trouve de même genre.

La danse fait les délices des Hottentots de l’un & de l’autre sexe. Aussi ne négligent-ils aucune occasion pour se procurer ce plaisir; & lorsqu’ils y sont, ils ne l’abandonnent pas si tôt. S’ils ont conclu un Traité de paix, ou si quelqu’un du village a tué une bête féroce; toutes les fois en un mot qu’il est arrivé quelque bonheur au village, à quelque famille, ou à quelque particulier, tout le village témoigne sa joie en dansant, quelquefois des nuits entières, quelquefois même jusques bien avant dans le jour suivant, sans prendre presque aucun

cun rafraichissement. Voici la manière dont ils prennent ce divertissement.

Les hommes du *Kraal* s'accroupissent en un cercle parfait. Les femmes se joignent aussi au cercle dans la même attitude, non seulement pour aggrandir la place destinée à danser, mais encore pour aider les hommes à chanter *Ho, Ho*, & pour accompagner de leur *Rommelipot* les *Gom-Goms*. Dès que les *Gom-Goms* ont entonné, les femmes commencent à frapper leur tambour; tous ensemble ils crient *Ho, Ho*; & tous ceux qui ne sont pas empêchés, frappent des mains.

Au milieu de ce charivari, deux couples, c'est à dire deux hommes ensemble & deux femmes ensemble, se lèvent & se présentent au milieu du cercle pour danser; jamais il n'y a que ce nombre qui danse à la fois. L'homme danse avec l'homme, la femme avec la femme, quoiqu'en même tems. Si une femme se lève & secoue les anneaux qu'elle porte aux jambes, c'est un signe qu'elle a envie de danser; & aussitôt elle a une compagne qui va la prendre, & qui la conduit au milieu du cercle.

Les danseurs étant entrés dans cet endroit, se placent vis à vis l'un de l'autre, & dansent ainsi face à face, comme dans quelques contre-danses Françaises. D'abord ils sont éloignés d'environ dix pas l'un de l'autre, & ils dansent près d'un quart-d'heure avant que de se joindre. Jusques
alors

alors ils ne font que tourner autour l'un de l'autre, ou danser dos à dos. Une danse dure environ une heure, sans qu'ils se prennent pendant tout ce tems-là par les mains. Il est inutile de dire que les hommes dans ces occasions remuent leurs pieds avec une activité prodigieuse, & les tiennent dans un mouvement continuel: après ce que nous avons rapporté de leur extrême légèreté, on ne doit pas douter qu'ils ne s'en servent dans un exercice qui en demande, & auquel ils se livrent avec tant de plaisir. Mais on ne devineroit pas aisément qu'ils boitent en dansant, & qu'ils traînent les pieds comme s'ils étoient gouteux.

Les femmes ne font pas moins de cabrioles, & ne frappent pas la terre avec moins de force, que les hommes; & la manière dont elles font ces mouvemens extraordinaires, n'est pas moins surprenante. Elles ne tiennent pas la tête droite, mais pendant toute la danse elles la baissent, tenant leurs yeux fixés sur leurs pieds; en sorte qu'elles accordent tous leurs mouvemens sans exception, & qu'elles partent toujours au même instant. Toute l'agitation qu'elles se donnent, ne les empêche pas de chanter *Ho, Ho*, & de frapper des mains. Pendant ce tems, les anneaux qu'elles portent aux jambes, donnant les uns contre les autres, produisent un bruit qui me paroît avoir beaucoup de rapport avec ce-

celui que font des harnois, lorsque le cheval qui les porte se secoue.

Dès que les deux couples abandonnent la salle, ce qu'ils font toujours en même tems, d'autres viennent aussi-tôt prendre leur place. Les danseurs fatiguent pour l'ordinaire les musiciens. Dès que ceux-ci finissent pour reprendre haleine, la danse est suspendue; mais les femmes ne discontinuent ni leur *Ho, Ho*, ni leurs frappemens de mains. La fête ne finit, que lorsque toute l'assemblée a eu son tour.



C H A P I T R E X I V .

Des Mariages des Hottentots.

I. *De leur manière de faire l'amour.* II. *De leurs Cérémonies nuptiales.* III. *De leur Festin de noces.* IV. *Ils n'y font entrer ni Danses, ni Musique.* V. *Leur Dot.* VI. *La Polygamie est permise.* VII. *Du Mariage des Veuves.* VIII. *Les Mariages entre les Cousins-Germains, & issus de Germains, sont illégitimes.* IX. *L'Adultère est puni de mort.* X. *Du Divorce.* XI. *Erreurs de Vogel sur les Mariages de ces peuples.*

I. **R** I E N de plus simple, que la manière dont les Hottentots font l'amour. Si un garçon ou un veuf, aiant envie de se
ma-

marier, jette les yeux sur quelque fille ou veuve, il ne commence point par s'adresser à elle pour lui faire connoître ses intentions. S'il a encore son père, ou quelque autre parent de qui il dépende, il doit lui communiquer son dessein, & l'engager à approuver son amour. Si le père ou le parent donne son approbation, il va sur le champ avec le jeune homme chez le père, ou chez celui des parens de la fille qui a le plus d'autorité sur elle, pour la demander en mariage. Dès qu'ils sont arrivés, le galant s'occupe à préparer & à présenter le *Dacha* ou le tabac à la compagnie. Ils fument tous ensemble, & parlent de choses indifférentes. Le père & l'amant paroissent avoir oublié le sujet de leur visite; toute la compagnie semble ne point s'apercevoir de leur dessein, jusqu'à ce que la tête de tous les assistans soit troublée à force de fumer. Alors le père du jeune-homme s'adressant à celui de la fille, lui fait la proposition. Celui-ci quitte pour l'ordinaire la compagnie, afin d'aller consulter sa femme: il ne tarde pas à rapporter une réponse positive, & le plus souvent favorable. Mais si elle ne l'est pas, le père & l'amant se retirent, & il n'est jamais plus parlé de cette affaire: le galant se guérit aussi-tôt de l'amour qu'il avoit conçu pour la belle, & jette les yeux sur quelque autre. Mais, comme je l'ai dit, le refus est très rare, & n'a presque jamais lieu que lorsque la fille est

est déjà accordée à un autre qui n'est pas encore au rang des hommes, & dont il faut attendre l'émancipation pour consommer le mariage.

Si le père ou le parent consent à la proposition, on en fait d'abord part à la fille; & au cas qu'elle ne l'agrée pas, il ne lui reste pour l'éviter qu'un moyen, qui est fort plaisant, & qu'elle emploie toujours. C'est de se coucher avec son amant sur la terre, & de passer la nuit avec lui à se pincer, à se chatouiller, & à se donner des claques l'un à l'autre. Je ne fais s'il s'y fait autre chose. Quoi qu'il en soit, si dans ce singulier exercice elle se trouve la plus forte, l'en voilà débarassée; il ne faut plus qu'il pense à elle. Mais si le contraire arrive, comme il arrive ordinairement, elle est obligée de l'épouser, qu'elle le veuille ou non. On voit aisément le but de cette singulière institution. Un amant couché ainsi avec sa belle, a un grand avantage. La tentation est grande, elle a pour l'ordinaire le dessus dans le combat.

Si le galant est émancipé & fait homme, la conclusion du mariage est immédiatement suivie de grandes réjouissances. Sur le champ, l'époux court choisir deux ou trois bœufs gras de son troupeau ou de celui de son père, suivant les facultés & le rang de sa famille; & il les conduit à la hutte de sa future. Tous ses parens & ses voisins, hommes & femmes, l'accom-

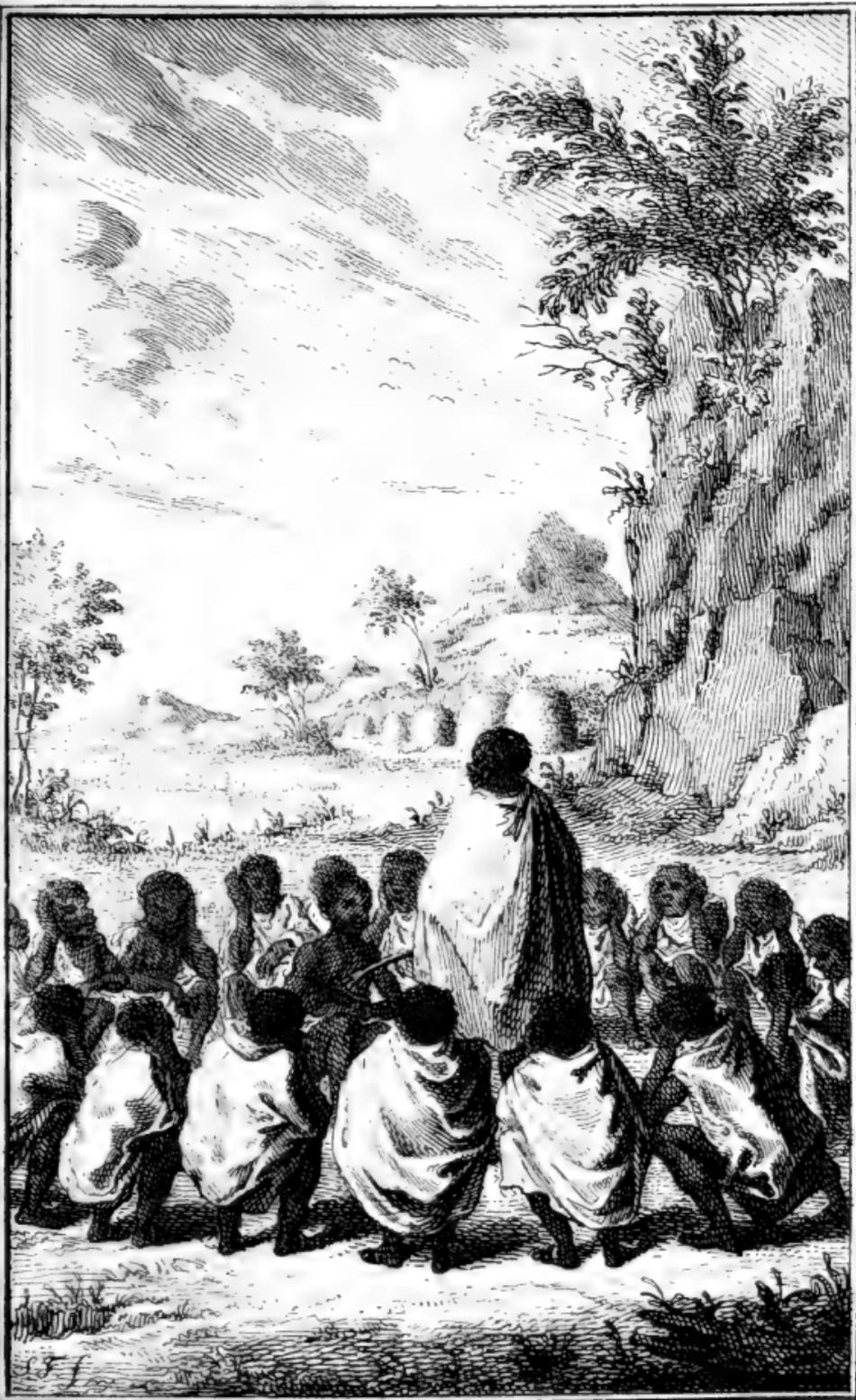
pa-

pagnent jusques là. Ils sont reçus devant la maison de la belle, par tous ses parens & ses voisins, avec des témoignages d'amitié & des caresses extraordinaires. On tue les bœufs. Toute la compagnie se frotte le corps, & se saupoudre de *Buchu*. Mieux ils sont couverts de graisse & de cette poudre, plus beaux ils se croient: aussi dans une occasion si solennelle n'épargnent-ils ni l'une ni l'autre. Les femmes, pour paroître plus belles & faire plus d'honneur à la fête, se fardent à leur manière.

II. LORSQUE toute la compagnie est parée de cette sorte, on passe à la cérémonie nuptiale. Pour cet effet les hommes se tenant accroupis, forment un cercle, au milieu duquel est le futur époux dans la même attitude. Alors le Prêtre ou le *Surri*, qui est toujours celui du village où demeure l'épouse, entre dans le cercle des hommes, s'approche du futur époux, & l'aspérge de son urine, que celui-ci reçoit avec une sainte avidité, la mêlant avec la graisse & la poudre de *Buchu* dont il s'est auparavant bien frotté le corps. Afin même que cette liqueur s'imbibe & pénètre mieux, ils se font des égratignures dans la peau avec leurs ongles, qu'ils ne se coupent jamais. Ensuite le Prêtre passe dans le cercle des femmes, & fait la même aspersion sur la future épouse, qui ne s'en tient pas moins honorée. Il va & vient jusques à trois fois de l'un à l'autre, en répé-

tant

Cérémonie Nuptiale.





tant la même cérémonie, jusqu'à ce que son eau de bénédiction soit épuisée. Pendant l'aspersion, il donne à l'un & à l'autre, tour à tour, les bénédictions suivantes : *Puissez-vous vivre longtems & heureusement ensemble ! Puissez-vous avoir un fils avant la fin de l'année ! Puisse ce fils être toute votre consolation dans votre vieillesse ! Puisse-t-il être homme de courage & grand chasseur !*

III. LA cérémonie finie, on ne pense plus qu'à se divertir. On apprête les bœufs, qu'on a coupés en plusieurs grandes pièces. Une partie est bouillie, l'autre est rôtie. Lorsque les viandes sont cuites, les hommes & les femmes s'asséient sur la terre, les hommes dans un cercle, & les femmes dans un autre. Il n'y a que le nouveau-marié qui ait la permission de s'asseoir avec les femmes ; on le dispense dans cette occasion de la coutume qui défend à tout homme, sans exception, de manger dans la compagnie des femmes. Encore ne touche-t-il point à leurs viandes, il ne mange qu'une certaine portion qu'on prépare pour lui seul.

On sert les viandes dans des pots tout luisans de graisse. Quelques-uns, qui portent avec eux des couteaux qu'ils ont achetés des Européens, s'en servent pour couper leurs morceaux. D'autres, qui ne sont pas si prévoyans, mangent avec leurs doigts. Mais les uns & les autres mangent avec une voracité prodigieuse. Ils se servent du pan

de leur *Krosse* en guise d'assiette : pour cuillères, ils se servent de nacres de perle & d'autres coquilles de mer, sans qu'il y ait cependant aucun manche.

Lorsqu'on a suffisamment mangé, on lève le reste des viandes, & on les serre pour un second festin que doit faire toute la compagnie ; qui, pendant qu'on enlève les pots & les restes de dessus la terre, va fumer du *Dacha* ou du tabac. Le cercle des hommes a une pipe, & celui des femmes en a une autre. La personne qui dans son cercle a rempli la pipe, l'allume, & après en avoir tiré deux ou trois gorgées, la présente à la personne qui le touche ; & ainsi de suite jusqu'à ce que la pipe soit consumée. Alors on la remplit de nouveau, & on la fait encore passer de main en main comme la précédente, jusqu'à ce qu'ils soient étourdis par le tabac. On cause beaucoup dans chaque cercle pendant tout ce tems-là ; & le bruit des langues, qui vont sans cesser un instant, augmente à mesure que leur cerveau est échauffé par la fumée du tabac. Dans les uns, cet étourdissement ne produit que des entretiens & des histoires ; dans d'autres, il produit des soliloques. Ils passent ainsi la meilleure partie de la nuit dans des conversations toujours bruyantes, & souvent insensées. Sur le matin, l'époux se jette pour la première fois dans les bras de sa chère épouse, & la compagnie se sépare pour s'aller coucher.

Lors-

Lorsqu'ils ont pris le repos convenable, ils s'assemblent de nouveau, hommes & femmes, & forment encore des cercles séparés. On leur sert les viandes qui sont restées du jour précédent, & ils les mangent fort avidement. S'il en reste quelque chose, on le serre pour un troisième festin; &, comme le jour précédent, ils vont fumer du *Dacha* ou du tabac, & passer le tems dans des discours aussi peu suivis & aussi tumultueux qu'auparavant, jusques au lendemain matin qu'ils se retirent chacun chez soi. Ils continuent la même vie jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien des bœufs qui ont été tués pour la fête, & cela sans vaquer à aucune de leurs occupations, & sans se procurer aucun autre plaisir.

IV. QUOIQUE les Hottentots aiment extrêmement la musique & la danse, l'une & l'autre sont bannies de leurs noces. Manger, boire de l'eau mêlée avec du lait, fumer, causer avec excès, ce sont-là tous leurs divertissemens dans ces sortes d'occasions. Je leur ai souvent demandé la raison pourquoi, dans leurs noces, la musique & la danse ne faisoient pas une partie de leurs plaisirs: ils ne m'ont jamais répondu autre chose sinon, que de tout tems les Hottentots avoient suivi cette coutume.

V. LA Dot des enfans qui se marient du vivant de leurs pères, n'est pas fort considérable. Le fils aîné est l'héritier de tous les biens; mais s'il se marie avant la mort

de son père, ce qu'on lui donne pour l'établir, n'est guères plus considérable que ce que l'on donne à ses sœurs ou à ses cadets; c'est à dire, qu'il n'a que bien peu de chose. Quoi qu'il en soit, il dépend de la volonté du père, de lui faire telle part de son bien que bon lui semble; mais cela va rarement au-delà d'une couple de bœufs & d'autant de brebis, outre le festin des noces. Avec ces richesses, il doit se tirer d'affaire comme il pourra. Si le père est mort, les fils cadets qui ne sont pas mariés, dépendent absolument de la bonne volonté de l'ainé, qui leur fait rarement un plus gros parti que celui que lui a fait son père: s'il veut, même, il ne leur donne quoi que ce soit que leur subsistance journalière, quand même ils resteroient toute leur vie à son service.

Pour l'ordinaire, les filles n'ont absolument point de dot. Si elles ont quelque chose, c'est tout au plus un bœuf, ou une couple de brebis; encore ces animaux doivent-ils revenir à la famille, si elle vient à mourir sans enfans.

Les Hottentots ne cherchent point dans le mariage à faire fortune, où à former de grandes alliances. Ils ne font attention qu'à l'esprit, à la beauté, & en général aux agrémens de la personne. Ensorte qu'il arrive quelquefois que la fille d'un pauvre homme épouse le Capitaine du *Kraal*, ou même le Chef de la Nation.

VI. LES Hottentots permettent la polygamie. Un homme peut avoir autant de femmes qu'il veut. *Boeving* (1) dit qu'il n'y a absolument que les riches qui en prennent plus d'une. Il se trompe; j'ai souvent vu des gens pauvres en avoir plusieurs. Cependant, comme dit très bien le P. *Tachard* (2), quoique chaque homme ait la liberté de prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir, il ne s'en trouve pas un, même parmi les plus riches, qui en ait plus de trois.

VII. LORS qu'une veuve se remarie, & tout autant de fois que cela lui arrive, elle est obligée de se faire couper la première jointure d'un doigt, en commençant par les petits doigts de la main gauche. Les Médecins, qui exercent en même tems la Chirurgie, font ces amputations avec tant de dextérité, qu'il n'en arrive jamais aucun accident. Je ne sai si nos Européennes voudroient se remarier à ce prix: mais pour les Hottentottes, elles ne s'en font aucune peine, & rien n'est plus ordinaire que de les voir passer successivement entre les bras de deux, de trois, & même de quatre maris. Une veuve qui se remarie, est aussi obligée de faire un festin aux dépens des héritiers du premier. Après qu'elle s'est mutilée le doigt, elle est aux yeux
d'un

(1) Dans sa *Rélat. des Hottentots*, pag. 4.

(2) *Voyage de Siam*, Liv. II. pag. 80. 81.

d'un Hottentot comme une nouvelle femme.

Une coutume si extraordinaire méritoit fans doute que les voyageurs en recherchaient la cause. Aussi l'ont-ils fait : mais rien de plus opposé que les raisons qu'ils en donnent. *Boeving* (1) dit que „ plusieurs „ Hottentots se mutilent les doigts, dans „ différentes occasions. Si une mère, dit- „ il, perd son premier-né, elle coupe une „ jointure d'un des doigts de l'enfant qu'elle a ensuite ; parce qu'elles sont assez superstitieuses pour croire qu'après cette opération, cet enfant sera plus facilement élevé & conservé en vie ". Peut-on voir une plus étrange imagination, dans un Auteur d'ailleurs exact ?

Pendant les deux premières années de mon séjour au Cap, j'ai aussi été trompé sur les raisons de cette coutume, mais d'une autre manière. Abusé par les Hottentots des environs, j'ai cru pendant tout ce tems-là, que ces amputations servoient à marquer la famille & l'extraction des femmes ; de manière que plus la famille dont une femme descendoit, étoit illustre, & plus de jointures elle faisoit couper à ses doigts. Je regardois donc cette pratique comme le Blason des Hottentots, & ces doigts mutilés comme les quartiers qui distinguoient la noblesse des familles. Je trou-

vois

(1) Dans la *Rélat. des Hottent.* p. 4.

vois même dans cette imagination, la raison pourquoi tant de femmes Hottentottes étoient si pauvres; je pensois que l'honneur que ces femmes ainsi mutilées apportoit à leurs maris, tenoit lieu de dot. Mais un voyage que je fis dans le pays, me defabusa. J'y trouvai des Hottentots dont les mœurs simples n'avoient pas été corrompues par le commerce avec les étrangers, qui m'apprirent la vraie cause de cette opération, telle que je l'ai rapportée.

Après cet éclaircissement, j'ai examiné les doigts de beaucoup de Hottentots, & je n'ai jamais trouvé de mutilation que dans ceux des femmes qui s'étoient remariées; jamais, non plus, je n'ai vu de doigt mutilé parmi les hommes: observation qui seule suffiroit pour détruire l'imagination de *Boeving*. Le P. *Tachard* est le seul Auteur que je connoisse, qui ait jusqu'à présent rapporté la vérité de ce fait.

VIII. LES mariages entre les cousins-germains, & les issus de germains, sont défendus chez les Hottentots. Ils ont une tradition qui condamne l'homme & la femme qui se marient, ou qui commettent fornication, dans ce degré de proximité, à mourir sous le bâton; & ils disent que cette loi est reçue de tout tems parmi eux. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que si quelqu'un est convaincu de l'avoir violée, il est puni sans miséricorde, quelque rang qu'il tienne dans la Nation.

IX. ILS punissent aussi de mort l'adultère. Le P. *Tachard* l'avoit déjà remarqué.
 „ (1) L'adultère, dit-il, & le larcin, sont
 „ chez eux des crimes capitaux, & qui se
 „ punissent toujours de mort.

Ils ont cela de commun avec les anciens Troglodytes, comme aussi plusieurs autres choses trop frappantes pour ne pas reconnoître qu'ils en descendent. Cependant, ils ne s'accordent pas parfaitement dans cette punition qu'ils font de l'adultère. Car, comme nous l'apprend *Alexandre Vellutellus*, lib. 1. c. 24. cité par *Zwingerus* (1), les Troglodytes avoient accoutumé de permettre à leurs femmes, la première nuit après le mariage, de coucher avec celui ou ceux de leurs parens qu'elles vouloient; mais après cela, si elles commettoient adultère, elles étoient punies de mort.

X. LA coutume autorise parmi ces peuples le divorce. Un homme peut répudier sa femme, & la femme son mari, en produisant des raisons suffisantes aux hommes du village; qui, dès que la partie plaignante le souhaite, s'assemblent pour ouïr les raisons & juger du différend. Ce sont eux

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 80.

(2) Voy. *Zwinger*. in *Theatro vite humanæ*, p. 4370. *Apud Troglodytas*, dit-il, *fœminas desponsatas primis nobilibus cognati affinesque producunt, illasque promiscuis adulteriis patere sinunt; postea perpetua pudicitia adscripta severissimis pœnis, vel minima conjectione, si deliquerint, coercentur.*

eux qui décident si le cas est assez grave pour en venir à cette extrémité.

Après que le divorce a été approuvé, l'homme peut se remarier, s'il veut : mais la femme n'a pas la même liberté, tant que son premier mari est en vie ; autrement elle est censée adultère, & punie comme telle. Cette loi a beaucoup de rapport avec celles des anciens Juifs touchant le divorce, & pourroit bien en être venue.

XI. AVANT que de finir ce Chapitre, j'observerai deux erreurs de *Vogel* au sujet des mariages des Hottentots. Cet Auteur dit (1) que „ l'épouse, le jour des noces, „ attache un boyau de bœuf ou de brebis „ autour du cou de son époux, qui est obligé de porter ce colier jusqu'à ce qu'il „ tombe en pièces ”. J'ai très souvent assisté aux mariages de ces peuples, mais je n'ai jamais rien pu remarquer de semblable : je n'ai même jamais ouï dire, ni lu dans aucun autre Auteur, que ce fût-là une de leurs coutumes.

Il dit de plus, que „ l'épouse, le jour „ des noces, coupe une jointure d'un de „ ses petits doigts, & la présente à son époux pour gage de sa fidélité ”. Cela n'a jamais lieu, que lorsque la femme est veuve : j'ai déjà parlé de cette coutume.

Si on se rappelle l'accusation que l'Auteur

(1) *Description de son Voyage aux Ind. Orient.*
P. 74.

teur des *Mémoires du Chevalier de Forbin* fait contre la pudeur des Hottentots, on pourra voir combien elle est mal fondée. Les commerces vagues ne sont point connus chez eux, moins encore l'inceste. C'est ainsi cependant qu'en parle l'Auteur de cette espèce de Roman.



C H A P I T R E X V.

Du Domestique des Hottentots.

- I. *Fonctions du Mari.* II. *Occupations de la Femme.* III. *Comment ils vivent ensemble.* IV. *Comment sont terminés les différends qui s'élèvent entre eux.*

I. **U**N Hottentot n'a jamais de hutte, qu'il ne soit marié; & il ne pense point à en faire pour s'y retirer, jusqu'à ce que les fêtes de ses noces soient absolument finies. Depuis le jour des fiançailles jusqu'au moment que sa cabane est faite, c'est-à-dire environ huit jours, il habite lui & son épouse chez quelqu'un de ses amis. La femme aide à amasser les matériaux nécessaires pour élever la maison. Elle doit aussi donner ses soins pour la couverture. Tout doit être neuf, jusqu'aux matériaux qui servent à construire ce rustique édifice. *Boëving* se trompe, lorsqu'il

qu'il dit que la femme seule est chargée de la construction de la cabane.

La hutte finie, les nouveaux mariés s'y établissent. Dès-lors le mari ne se mêle absolument plus ni de la maison, ni du ménage : il en abandonne le soin à sa femme, qui est obligée de se pourvoir de provisions comme elle l'entend, & de les apprêter. Le mari ne s'embarrasse que de boire, de manger, de fumer, de se reposer, & de dormir ; sans se mettre non plus en peine des besoins de sa famille, que s'il n'en avoit point du tout. S'il va à la pêche ou à la chasse, c'est plutôt pour son plaisir, que pour soulager sa femme ou ses enfans ; quoiqu'il n'en revienne presque jamais à vuide. Et s'il lui arrive d'apprêter son manger, c'est seulement lorsqu'il présume que sa femme, qui est sa cuisinière ordinaire, peut avoir ses règles : alors, de crainte de se souiller, ou il fait la fonction de cuisinier, ou il va manger chez ses voisins.

La seule occupation sérieuse que son extrême paresse lui permette d'avoir, c'est le soin de son bétail : encore n'en prend-il pas toute la peine ; sa pauvre femme, malgré toutes ses autres fatigues, partage en quelque manière ce travail avec lui. Il n'y a que la vente, dont elle ne se mêle point : c'est une prérogative qui fait la gloire du mari, & qu'il ne se laisseroit pas enlever impunément.

Il s'applique sur-tout à ménager son troupeau,

peau, s'il a un fils, afin d'avoir la satisfaction de le lui laisser en bon état, & de le mettre par-là à son aise. S'il a quelque métier, il le lui apprend.

II. LES occupations de la femme sont plus considérables. Chargée déjà, comme nous l'avons dit, du soin de faire toutes les provisions & de les apprêter pour elle-même. pour son mari, & pour ses enfans, elle a encote divers soins à prendre tous les matins, excepté les jours que son mari va à la chasse ou à la pêche, ce qui n'arrive que rarement. Elle est obligée d'aller chercher de certaines racines, & de traire les vaches, pour la subsistance de sa famille. Ces racines abondent chez les Hottentots, & on les connoit facilement aux feuilles qu'elles produisent. Elle les arrache par le moyen d'un bâton, garni au bout d'une pointe faite de bois d'olivier: elle les lave dans de l'eau chaude, avant que de les faire bouillir ou rôtir; & ce n'est point un mauvais ragoût, de quelque manière qu'elles soient apprêtées. Elle doit aller couper tout le bois dont elle a besoin pour son feu, & le porter à la maison. En un mot, elle est dans un esclavage perpétuel, à moins que son mari ne lui donne quelque repos en allant chasser ou pêcher.

Si elle a des enfans, elle en a tout l'embaras. Dès qu'ils savent marcher, ils courent après leur mère, dans quelque endroit qu'elle aille, à moins qu'il ne fasse beau-

beaucoup de pluie ou de vent. Dans ce cas-là, ils restent à la maison avec leur père, qui est couché bien à son aise, & enfoncé dans une profonde rêverie, tandis que sa femme se fatigue pour lui. Lorsque les filles sont grandes, elles soulagent leurs mères, en leur aidant à ramasser les racines pour la nourriture, & le bois pour le feu. Mais on blâmeroit une mère qui laisseroit aller sa fille seule, quelque expérience qu'elle eût: ainsi, quand même elle auroit autour d'elle une demi-douzaine de grandes filles, elle est obligée de se donner de très grands soins. Malgré les attentions & les peines que les femmes ont pour leurs enfans, elles se voyent cependant exposées sans relâche à leurs insultes. Telle est la vie misérable des femmes Hottentottes. Elle ne leur paroît pourtant pas telle, puisque, bien loin de s'en plaindre, elles en rient, regardant leur sort comme une espèce de Destin, dont les dispensations aboutissent toujours à ce qu'il y a de meilleur.

III. CE ne sont pas là tous les malheurs d'une Hottentotte: dans l'idée de quelques femmes, elles en ont un plus sensible à esfuyer. Elles ne couchent pas toutes les nuits avec leur mari; & dans ce cas-même, il n'y demeure pas la nuit entière. J'ai encore ouï assurer à des Hottentots de l'un & de l'autre sexe, qu'ils ne s'acquittent pas des devoirs conjugaux de la même manière que les Européens. Lorsqu'une femme a ses
mois,

mois, un homme n'a aucune communication avec elle. Un mari, qui s'approcheroit de sa femme dans cet état, seroit regardé comme souillé, & obligé de se purifier en offrant un bœuf gras : loi qui a beaucoup de rapport avec celles que Moïse donna aux Juifs (1). Avant cette purification, ses voisins lui donnent un nom que j'ai souvent ouï prononcer ; mais je ne fais ni comment l'écrire, ni comment l'expliquer.

Le mari ne mangé pas même alors avec sa femme. Lorsque je leur en demandois la raison, ç'a été, m'ont-ils toujours répondu, *la coutume de tout tems, que les hommes évitent de communiquer avec les femmes, non seulement en mangeant ensemble, mais encore en entretenant avec elles quelque commerce que ce soit. On ne dispense jamais de cette coutume, que le jour de la noce ; alors seulement on permet à l'époux de s'asseoir avec les femmes, dans quelque état qu'elles soient.* Lorsque non content d'une réponse qui ne satisfaisoit pas à ma question, je les pressois sur la raison même de cette pratique, ils se contentoient d'ajouter : *Nous regardons comme tout à fait souillé, un homme qui touche une femme, ou quelque chose qui lui appartient, lorsqu'elle est incommodée. Si donc toutes les fois que nous sommes appellés à célébrer ensemble un Andersmaken, si toutes les fois que nous mangeons*
chez

(1) Voy. Lévitique Chap. XII. & XV.

chez nos voisins, les femmes mangeoient avec nous, il ne seroit presque pas possible que tous les hommes ne se souillaissent. Il arrive rarement que dans une assemblée de femmes, il n'y en ait quelqu'une qui ait cette incommodité; c'est pour cela que dans ces occasions nous évitons les femmes, & que pour plus grande sûreté, nous avons la précaution de ne point manger avec elles, & de ne point les admettre à nos festins.

Si un Hottentot & sa femme servent chez quelque Européen, & dans la même maison, le respect qu'ils ont pour cette coutume les engage à distinguer chacun leur portion de viande, qu'ils mangent toujours placés à quelque distance l'un de l'autre.

Lorsqu'ils sont ensemble, on ne les voit point se donner de tendres baisers, ni se jeter des regards amoureux. De jour & de nuit, dans toutes les occasions, ils sont si froids & si indifférens l'un pour l'autre, que vous ne croiriez pas qu'ils s'aiment ou qu'ils soient mariés. Si dans une hutte il y avoit vingt Hottentots avec leurs femmes, il seroit impossible de s'appercevoir, ni à leurs paroles, ni à leurs actions, de ceux qui ont quelque relation ensemble: enforte que si quelqu'un d'entre eux aimoit la femme d'un autre, il le dissimuleroit avec plus d'adresse qu'aucun Européen l'ait jamais fait pour cacher une intrigue amoureuse.

Sans doute cette dissimulation doit être bien nécessaire dans leur système de bien-
séan-

féance, puisqu'assurément ces peuples sont aussi amoureux que jaloux. Il n'y a en effet, que l'amour & la jalousie, qui puisse produire une loi aussi sévère que celle qu'ils ont contre l'adultère, & qui puisse la faire exécuter aussi rigoureusement qu'ils l'exécutent.

Pour finir cet article, je dis en général, que les hommes & les femmes ne se mêlent point réciproquement de leurs affaires & de leurs occupations. Il n'y a que la construction des huttes, & la conduite des troupeaux, qui les occupent l'un & l'autre. La femme ne met jamais le pied dans l'appartement de son mari, qui est séparé du reste de la hutte; elle ne jouit que peu du plaisir de sa compagnie. Il commande en maître, & elle obéit en esclave, sans jamais murmurer ni se plaindre.

IV. LORSQU'IL s'élève un différend entre un Hottentot & sa femme, il est bientôt terminé. Tous ses voisins à l'instant sont les médiateurs, & sur le champ la querelle est apaisée. Les Hottentots s'empressent à éteindre une dispute domestique, comme nous nous empessons à éteindre le feu chez nos voisins; & ils ne se donnent point de repos, que le différend ne soit radicalement terminé.



C H A P I T R E X V I.

De la Nourriture des Hottentots.

I. *Nourriture ordinaire des Hottentots.* II. *Ils aiment passionnément une certaine racine qu'ils appellent Kanna.* III. *Ils mangent des Poux.* IV. *Lorsqu'ils sont dans le besoin, ils mangent de vieux souliers & des bandes de peau.* V. *Ils n'usent ni de sel, ni d'épiceries; ils aiment cependant les mets accommodés à l'Européenne.* VI. *Ils s'abstiennent de certaines viandes.* VII. *Leur Boisson ordinaire.* VIII. *Ils aiment à l'excès les Liqueurs fortes.* IX. *Aussi-bien que le Tabac & le Dacha.* X. *Provisions qu'ils portent avec eux, lorsqu'ils vont à la chasse ou en voyage.*

I. **L**A nourriture ordinaire des Hottentots consiste en fruits, en herbes, en racines, & en lait. Ils ne touchent point à leur bétail, excepté dans leurs sacrifices & dans leurs autres fêtes, ou lorsqu'ils n'ont absolument rien autre chose à manger, ou enfin lorsqu'il leur est mort quelque bête de mort naturelle: car dans ce dernier cas, bien loin d'avoir de la répugnance à en manger, ils en trouvent la chair beaucoup plus délicate; & sont fort surpris que les Européens ne pensent pas de même.

Lorsque la mort, ou quelque fête solennelle, ne leur fournit pas de la viande, & que cependant ils sont dégoutés de leurs mets ordinaires, ils s'en vont chasser; ou s'ils habitent près de la mer, ils vont pêcher; & rarement ils reviennent à vuide.

Un de leurs mets les plus exquis sont les entrailles des bœufs, des moutons, & de tous les animaux sauvages dont ils mangent la chair. Nous avons déjà eu occasion (1) de parler de la manière dont ils appréhendent un ragoût si délicieux.

Pour ce qui est de la chair de ces animaux, ils la mangent ou rôtie ou bouillie; mais ils la cuisent à l'Angloise, & peut-être encore un peu moins.

Pour bouillir les viandes, ils suivent la même méthode que nous; mais pour les rôtir, ils s'y prennent tout autrement. Ils placent sur la terre une pierre platte assez grande, à peu près comme nos foyers. Ils allument sur cette pierre un bon feu, qu'ils entretiennent jusqu'à ce qu'ils jugent que le foyer est suffisamment chaud. Alors ils éloignent le feu, & avec une poignée d'herbes ils écartent les cendres. Sur cette pierre ainsi nettoyée, ils mettent la viande qu'ils veulent rôtir, & posent sur la viande une autre pierre platte. Après avoir allumé un bon feu dessus & tout autour de leur rôti, ils le laissent tranquille jusqu'à ce qu'il soit cuit; ce qui est bientôt fait.

Ils

(1) Chap. VI. Art. XI.

Ils mangent avec tant d'avidité, & une si grande malpropreté, qu'ils paroissent des bêtes féroces affamées; sur-tout lorsqu'ils font un repas de viande: ils ne la mangent pas, ils la déchirent & la dévorent.

Les Hottentots se nourrissent de plusieurs sortes de fruits & de racines, qu'on trouve abondamment dans la plupart des lieux qu'ils habitent. Pour connoître ceux qui sont bons à manger, ils font attention à ceux qui servent de nourriture aux hériffons, & à une espèce de singe appelé *Bavian*. Comme dans ces pays il y a quantité de fruits très beaux à la vue, & des racines qui promettent beaucoup, & qui sont cependant des poisons très dangereux; ils ont la précaution de ne jamais goûter que ceux dont usent ces animaux. La nature a donné aux brutes un instinct si parfait, que par son secours ils distinguent ce qui échape au raisonnement & à la sagacité des hommes.

Ils mangent d'une espèce de fruit qu'on appelle *Amande sauvage*, ou *d'Afrique*. Ils les font bouillir dans deux ou trois eaux, après quoi ils les laissent sécher au Soleil. Ce fruit ainsi préparé devient un fort bon manger; mais si on en sert sans avoir pris ces précautions, il cause des tranchées terribles, & laisse dans la bouche une amertume affreuse qui dure plusieurs jours, malgré tous les moyens que l'on peut employer pour la faire passer.

Ces peuples n'ont point d'heures réglées pour prendre leur nourriture. Ils n'ont aucune idée de diviser les repas en déjeuner, dîner, & souper. Ils mangent à toute heure, lorsque l'humeur ou l'appétit les appelle; sans faire attention s'il est jour, ou s'il est nuit. Lorsqu'il fait un tems calme & serein, ils mangent à découvert; s'il pleut ou qu'il fasse du vent, ils se tiennent renfermés dans leurs cabanes.

II. ON trouve dans les contrées des Hottentots une racine qu'on appelle *Kanna*, qui est en si grande estime parmi eux, qu'il s'en faut peu qu'ils ne lui rendent des hommages religieux. Sa rareté sert sans doute beaucoup à augmenter sa valeur. Mais dans le fond, je la crois très excellente. Pour eux, ils ne peuvent se lasser de la louer, ils la regardent comme le meilleur de tous les confortatifs, & le plus efficace de tous les restaurans. Il n'y a presque rien qu'ils ne donnassent de bon cœur pour en avoir. Plusieurs d'entre eux feroient volontiers vingt lieues de chemin, ils travailleroient même une journée entière à quelque ouvrage pénible, pour en avoir seulement tant soit peu. Avec un petit morceau de *Kanna*, vous faites presque ce que vous voulez d'un Hottentot, vous vous gagnez pour toujours sa bienveillance, & vous pouvez compter que vous avez en lui un esclave très dévoué & très reconnoissant. Ce que je dis ici, je le dis par expérience. Aiant un

un jour distribué à mes voisins un morceau de *Kanna* grand comme le doigt, que j'avois partagé en plusieurs petites pièces, je me conciliai si bien leur amitié, que depuis ce tems-là ils s'empressoient tous à l'envi à me servir & à m'obliger.

Le P. *Tachard* (1) dit que „ les *Nama-*
 „ *quas* présentèrent de cette herbe, ou plu-
 „ tôt de cette racine, à quelques Hollan-
 „ dois de distinction qui passaient par leur
 „ pays l'an 1682, en échange de quelque
 „ présent que ces voyageurs leur avoient
 „ fait”. Ce Père est dans la pensée que
 cette plante est la même que les Chinois
 appellent *Ginseng*: „ Car, dit-il, Mr. *Clau-*
 „ *dus*, habile Médecin, que les Hollan-
 „ dois entretiennent au Cap pour les aider
 „ à faire leurs nouvelles découvertes des
 „ Terres, & pour y travailler à l'Histoire
 „ naturelle de l'Afrique, & qui a vu le *Gin-*
 „ *seng* à la Chine, assure qu'il en a trouvé
 „ deux plantes au Cap, & nous en a fait
 „ voir la figure toute entière qu'il avoit
 „ peinte au naturel, & que Mr. *Tbévenot*
 „ m'a fait voir depuis peu.

Je ne puis juger si ces Savans ont raison, puisque je n'ai jamais vu le *Ginseng* de la Chine. *Erasme Francisci* est de l'avis du Jésuite. Cet Auteur, dans la Description des Jardins & des Campagnes des Indes Orientales & Occidentales, donne un détail des

ver-

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. pag. 86.

vertus communes au *Ginseng* des Chinois, & au *Kanna* des Hottentots; vertus que le *Kanna* possède assurément pour la plupart à un très haut degré. Le Lecteur ne fera sans doute pas fâché que je transcrive ici ce que cet habile homme dit du *Ginseng*.

„ Dans la Province de Peckin, dit-il,
 „ on trouve la racine que les Chinois ap-
 „ pellent *Ginseng*, qui est extrêmement
 „ estimée de ces peuples à cause de ses ad-
 „ mirables propriétés. On lui donne ce
 „ nom, qui est composé de *Gin* qui signifie
 „ un *Homme*, parce qu'effectivement cet-
 „ te racine ressemble beaucoup à un hom-
 „ me cagneux qui écarte les jambes. Sa
 „ forme a quelque chose de frappant. On
 „ en trouve aussi dans le Japon; là on l'ap-
 „ pelle *Nisi*. Cette racine a quelque cho-
 „ se d'une petite *Mandragore* d'Europe; &
 „ ces deux plantes se ressemblent d'ailleurs
 „ si fort dans leurs vertus, qu'on doit sans
 „ doute envisager le *Ginseng* comme une
 „ espèce de *Mandragore*. Lorsqu'il est sec,
 „ il est de couleur jaune, coupé de peti-
 „ tes raies noires: son goût est un mélan-
 „ ge de doux & d'amer très supportable.
 „ Un morceau du poids d'un denier, ré-
 „ veille les esprits animaux, & fortifie con-
 „ sidérablement; c'est la dose ordinaire,
 „ lorsqu'on l'emploie pour ce sujet. Il don-
 „ ne de la force aux nerfs, & réchauffe
 „ même les tempéramens qui manquent de
 „ chaleur naturelle; mais alors il en faut
 „ une

„ une dose plus forte. Il est pernicieux
 „ à ceux qui abondent en bile, & à ceux
 „ qui sont d'un tempérament sanguin; par-
 „ ce qu'il met encore davantage en mouve-
 „ ment leur sang & leurs esprits animaux,
 „ qui déjà suffisamment actifs n'ont pas be-
 „ soin de ce secours. Il est excellent pour
 „ les corps usés, pour réparer les forces
 „ abattues, & pour toutes les maladies
 „ qui viennent d'épuisement; & pour tout
 „ dire en un mot, c'est une Panacée uni-
 „ verselle, propre à tous les hommes, ex-
 „ cepté aux bilieux & aux sanguins. Aus-
 „ si est-il si fort recherché à la Chine, qu'u-
 „ ne livre y coûte pour le moins trois li-
 „ vres d'argent.

J'ai souvent été témoin des effets que le *Kanna* produit sur les Hottentots. Ils le mâchent, & le gardent dans leur bouche un tems considérable; & comme ils prennent pour l'ordinaire beaucoup de cette racine à la fois, elle les jette dans l'yvresse & leur donne des transports au cerveau. Ils n'en ont pas mâché longtems, que l'on voit sensiblement leurs esprits animaux s'animer, leurs yeux devenir étincelans, leur visage prendre un air riant & gracieux: il s'excite dans leurs âmes mille idées charmantes, qui leur inspirent une gaieté douce, & les rendent capables de se divertir à de simples badinages. Mais s'ils en prennent avec excès, ils perdent à la fin toute

connoissance, & tombent dans le plus affreux délire.

III. CE que j'ai dit dès le commencement de ce Chapitre, joint à ce que j'en ai remarqué plus d'une fois, fait assez connoître la dégoutante malpropreté de ces peuples, & leur peu de délicatesse dans le choix des alimens: mais en voici un nouvel exemple, dont le récit seul est capable de faire bondir le cœur (1). Il faut cependant le dire: les hommes & les femmes y mangent les poux. Leur extrême malpropreté, aidée de la chaleur du pays, les remplit si prodigieusement de cette vermine, qu'on la voit très souvent courir par escadrons sur leur corps, & sur la peau qui les couvre. Ils n'en ont pas à la tête; leurs cheveux sont si couverts de graisse & emplâtrés de crasse, que ces animaux n'y peuvent pénétrer.

Lorsqu'ils secouent ces peaux, ou que les pendant à l'air à quelque branche de leur hutte, ils les battent, ces insectes en tombent par milliers, & couvrent toute la terre. Cependant ils sont si fortement attachés à la peau par la graisse, qu'il en reste encore une très grande quantité, qu'ils cherchent soigneusement & qu'ils ôtent avec leurs doigts. Ils laissent toujours les lieux où

(1) Les Dames sur qui les dégoutantes descriptions font une trop vive impression, doivent sauter cet Article.

où ils se font assis, couverts de cette vermine : l'enceinte des villages en est semée. Lorsqu'ils se nettoient, ils prennent les plus gros & les plus dodus, & les gobent avec délectation. Si vous leur demandez comment ils n'ont pas honte de manger un si détestable insecte, ils vous répondent qu'ils les mangent par vengeance. „ Ils furent „ bien notre sang, *disent-ils* : pourquoi donc „ ne leur rendrions-nous pas la pareille ? „ Ils nous dérobent notre sang : nous ne „ faisons donc qu'user du droit de représaille ”.

Il ne faut pas croire qu'ils se procurent rarement ce ragoût : on ne passe presque jamais par un village, s'il fait beau tems, qu'on ne voie plusieurs habitans de l'un & de l'autre sexe assis en rang pour s'épouiller. Mais avant que d'aller à cette chasse pour leur usage, ils secouent & battent ordinairement la peau qui leur sert de manteau.

IV. ILS ont un autre mets, qui ne paroitra pas moins extraordinaire. Lorsqu'ils sont pressés de la faim, ils dévorent de vieux fouliers, quand ils en peuvent avoir.

Les Européens portent au Cap une espèce de chaussure qu'ils appellent fouliers de campagne : ils sont faits de cuir de bœuf ou de cerf qui n'est point travaillé, & dont le poil est mis en dehors. C'est une espèce de demi-botte, fendue des deux côtés depuis la cheville jusques au bout du

pied. D'une & d'autre part il y a des trous pour y passer un lacet, & pour les ferrer. Mais avant que de les mettre, ils ont soin d'envelopper d'un linge la cheville du pied & le pied même, pour se garantir contre la rudesse de la peau. Les Européens s'en servent souvent pour voyager, & les portent dans plusieurs occasions à la campagne. Comme ces fouliers sont à fort bon marché, le cuir d'un bœuf ne coutant qu'environ un écu, & celui d'un cerf à peu près la moitié, il n'y a presque pas d'Européen qui n'en ait une demi-douzaine de paires. Lorsque le poil est tombé, ou que la semelle est percée, on les jette à la rue. Les pauvres Hottentots les ramassent, & les mettent soigneusement en réserve pour appaiser leur faim dans le besoin, où leur abominable paresse les jette fort souvent. Quoique les campagnes abondent en toutes sortes de fruits & de racines fort bonnes à manger, qu'ils pourroient ramasser en assez grande quantité pour se garantir de la faim; cependant c'est la coutume, & la paresse y confirme les femmes, qui ne ramassent jamais quoi que ce soit que ce qui leur est nécessaire pour entretenir leur famille le jour même. Lors donc que le mauvais tems, les orages, ou les pluies excessives durent longtems, elles ne peuvent sortir pour faire leurs provisions accoutumées; ainsi elles & leurs familles se trouvant réduits à la plus grande disette,

ils

ils mangent ces vieux fouliers, si du moins ils sont assez heureux pour en avoir quelqu'un.

Pour les apprêter, après en avoir brûlé le poil, ils les trempent quelque tems dans l'eau pour les humecter; ainsi ramollis ils les mettent sur les charbons, où ils les laissent jusqu'à ce que venant à se rider, ils fautent du feu; alors ils les dévorent.

Ils mangent aussi les bandes de peau de mouton ou de veau, dont les femmes entourent leurs jambes (1). Ragoût aussi détestable que les savattes rôties.

V. LES Hottentots ne font aucun usage du sel, & n'en mangent jamais. Pour assaisonner leurs viandes ils ne se servent jamais d'épiceries, poisons lents qui contribuent si fort à ruiner la santé & à abrégér les jours. Cependant ils trouvent délicieux nos mets salés & de haut goût; ils en sont friands, & n'en voyent jamais qu'ils n'y jettent des regards de convoitise. Mais ces viandes leur sont pernicieuses. Ils ont des maux d'estomac, & sont souvent attaqués de la fièvre, après en avoir mangé; & en particulier, tous ceux d'entre eux qui étant au service des Hollandois du Cap, sont obli-

(1) Voyez ci-dessus Chap. VIII. Art. II. Areste, on a vu quelquefois dans des Sièges, que les assiégés ont été obligés de manger les vieux cuirs: par exemple, à Barcelonne, lorsque dans le VIII. siècle cette ville fut attaquée par l'Armée de Charlemagne. *Révolut. d'Espagne par le P. D'Orléans*, Liv. I.

bligés de manger comme les Européens, s'affoiblissent bientôt, deviennent à la longue Sujets à diverses maladies, & meurent beaucoup plus jeunes que les autres, qui s'en tiennent à la nourriture grossière & ordinaire du pays & de leurs ancêtres.

VI. L E S Hottentots ont des loix ou des traditions, qui leur défendent l'usage de certaines viandes, dont ils s'abstiennent avec beaucoup de soin. La chair de pourceau, & celle des poissons qui n'ont point d'écaillés, comme les poissons de rochers, leur est très étroitement défendue; & ils sont fort religieux observateurs de cette défense. J'ai déjà eu occasion de remarquer cette ressemblance qu'ils ont avec les Juifs. Il y a outre cela des viandes, dont les unes sont défendues aux hommes, & les autres aux femmes. Il n'est permis qu'aux premiers, de manger des taupes, & le sang pur des animaux. D'un autre côté, les femmes ont seules le privilège de se nourrir de lièvres, de lapins & de lait de brebis; car pour celui des vaches, les deux sexes en boivent également. Si on prend la peine de comparer ces coutumes avec le livre du Lévitique, on se persuadera d'autant mieux que les Hottentots descendent des Troglodytes, que nous leurs avons donnés pour ancêtres.

VII. J'AI déjà dit, que la boisson ordinaire des Hottentots est de l'eau mêlée avec

vec du lait. Comme ils n'en ont pas de meilleure, ils s'en servent dans leurs festins & dans leurs fêtes; & ils s'en contentent, n'étant pas en état de faire de fort grandes provisions de vin, ou d'eau de vie. Lorsqu'ils ont suffisamment de lait, ils le boivent souvent pur; mais lorsqu'ils n'en ont que peu, ils sont réduits à boire l'eau toute simple.

VIII. QUOIQUE grands amateurs du vin, de l'eau de vie, & de l'arack, ils ne s'embarassent pas de la qualité du vin: qu'il soit sale & trouble comme de l'eau bourbeuse, qu'il soit aigre comme du verjus, ils l'achètent & l'avalent avec autant de plaisir que d'avidité. Si on les en croit, même, ils préfèrent celui qui est trouble; ils le trouvent plus sain. „ Si après en avoir „ bu, *disent-ils*, nous fumons une pipe „ de tabac, cela nous lâche le ventre, „ ce qui contribue beaucoup à la conser- „ vation de la santé. Le vin bourru est „ pour nous un excellent régal, & par des- „ sus le marché, une admirable médecine. Mais ils ont beau dire, le prix est proprement ce qui les détermine; & le vin qui coute le moins, est toujours celui qu'ils trouvent le meilleur. Il achèteront de la lavure ou de la lie pour du vin, pourvu qu'elle ait le moindre goût de raisin.

Ils aiment à l'excès l'eau de vie, parce qu'elle les échauffe sur le champ, & les rend joyeux. La plupart de celle qu'ils a-
chè-

chètent, se fait au Cap même, des raisins qui croissent dans les environs. Ils ne boivent que fort peu d'eau de vie de grain, quoiqu'elle soit beaucoup moins chère que l'autre: mais ils craignent, aussi-bien que les autres peuples, qu'elle ne soit pas aussi saine que l'eau de vie de vin. Ils reçoivent avec une volupté sans égale un verre de cette liqueur, & pour un présent si agréable, ils feront un million de fois vos très humbles serviteurs.

Ils aiment aussi extrêmement l'arack, liqueur qui est fort abondante au Cap. Et comme elle est incomparablement moins chère que l'eau de vie, il leur arrive souvent d'en faire débauche; & qui plus est, semblables à nos libertins d'Europe, ils se vantent de cette débauche comme d'une action fort honorable. On rencontre souvent un Hottentot qui emporte sur son dos un de ses camarades, qui est yvre-mort d'arack.

Il y eut un jour grand nombre de Hottentots des environs du Cap, qui se dégoûtèrent de cette liqueur, & qui dans leur colère prirent la résolution de n'en boire de leur vie. En voici le sujet. Un Gouverneur de Ceylan, à son retour en Europe étant mort près du Cap, on mit son corps dans de l'arack pour le conserver. Le vaisseau étant venu mouiller au Cap, on descendit le corps à terre, pour le mettre dans un autre cercueil & dans de l'arack frais. Lorsqu'on

qu'on voulut jeter le premier, qui jusqu'alors avoit conservé le cadavre, il s'assembla devant la maison une foule de Hottentots, attirés par l'odeur de cette agréable liqueur, & par l'espérance d'en avoir leur part. Tandis qu'on versoit l'arack, les uns le recevoient dans le pan de la peau dont ils se couvrent, d'autres tâchoient d'en recevoir dans la paume de leurs mains. En un mot, ils employèrent si bien leur adresse & leur agilité, qu'il se perdit très peu d'arack, enforte que plusieurs d'entre eux s'enyvrèrent. L'avidité avec laquelle ils l'avaloiént, les empêchoit de s'appercevoir du goût qu'elle avoit contracté. Mais bientôt cet arack leur causa un dévoiement, & leur laissa un goût si abominable dans la bouche, que rien ne pouvoit le corriger: ce qui joint au dérangement qu'ils ressentoient dans leurs entrailles & dans leur cerveau, leur persuada qu'ils étoient enforcés, & leur fit faire mille extravagances. Pendant longtems ils n'osèrent en boire, ils ne pouvoient meme l'entendre nommer sans frémir. Mais à la fin, aiant appris la manière dont cet arack avoit contracté les qualités pernicieuses qui les avoient incommodés, leurs préjugés se dissipèrent, & l'excellence de cette liqueur se rétablit dans leurs esprits. Cette aventure est arrivée pendant le séjour que j'ai fait au Cap.

IX. LES Hottentots, hommes & femmes, sont aussi passionnés pour le tabac & le

le *Dacha*. Lorsqu'ils n'ont point de cette première plante, ils donnent tout ce qu'ils ont, & font même les choses les plus pénibles, pour en avoir. Ils le ménagent toujours avec tant de soin, qu'ils n'en laissent rien perdre ni gâter. Un Hottentot perdroit plus volontiers une dent, qu'un morceau de tabac. Ils disent que tout ce qu'ils mangent ou qu'ils boivent, n'a rien de si délicieux. Le tabac, si on les en croit, les fortifie & les rafraichit au-delà de toute expression. Un Hottentot qui n'en a pas, & qui n'a pas les moyens de s'en procurer, travaillera tout un jour à l'ouvrage le plus rude, pour la valeur d'une demi-once; & lorsqu'il l'a gagné, il le serre avec transport, & le regarde avec des yeux où la joie est peinte; il rit, il faute, on diroit qu'il extravague.

Jamais un Hottentot n'entre au service d'un Européen, qu'il n'ait stipulé pour ses gages une certaine quantité de tabac. Il faut lui en promettre une portion réglée par jour, autrement c'est en-vain qu'on penseroit à l'engager. Si on manque un jour à lui distribuer sa portion, il devient intraitable; & si on ne lui faisoit droit, dès le lendemain il demanderoit le reste de ses gages, sans qu'on pût l'engager à servir davantage un maître assez dur pour lui refuser son cher tabac.

Les Hottentots passent pour de très bons juges en fait de tabac, auprès des Hollandois

dois du Cap; & je crois qu'on leur rend justice. Il leur suffit d'en fumer une pipe, pour en découvrir toutes les bonnes & les mauvaises qualités, & les indiquer avec une justesse que l'expérience ne dément jamais. Aussi les Européens font un si grand cas de leur jugement, qu'ils achètent rarement un rouleau de tabac, sans l'avoir premièrement fait goûter à quelque Hottentot. J'ai moi-même fait très souvent usage de ce talent. Toutes les fois que je voulois faire ma provision, j'appellois le premier Hottentot qui passoit, connu ou inconnu, pour venir goûter le tabac que le Marchand m'offroit, & m'en dire son sentiment. Charmé de l'emploi que je lui donnois, il s'en acquittoit avec une habileté & un discernement exquis.

Le *Dacha* est une autre drogue, dont ils sont passionnés. „ Il bannit, disent-ils, le „ chagrin & l'inquiétude, tout comme l'eau „ de vie & le vin, en même tems qu'il inspire les pensées les plus délicieuses”. Je ne connois point ces délices, que je n'ai jamais éprouvé. Tout ce que je sai de certain, c'est que cette drogue les enivre, & les rend quelquefois enragés & forcenés. L'excès des liqueurs les plus fortes ne produit pas des effets plus furieux sur la tête d'un Européen, que l'excès du *Dacha* en produit sur le cerveau d'un Hottentot. Sa langue acquiert une volubilité sans égale: il extravague, il ressemble à un possédé par

ses regards égarés & par ses cabrioles : il fait mille actions les plus grotesques , & les moins suivies. Fort souvent ils mêlent du *Dacha* avec du tabac , & alors ils appellent ce mélange *Buspach*.

X. LORSQU'ILS voyagent , ou qu'ils vont chasser , ils ont soin de se pourvoir de *Dacha* & de tabac ; & s'ils peuvent , ils font une petite provision d'eau de vie. Mais pour le tabac , ils ne font jamais sans cela , & ils ne sauroient rien faire sans avoir quelque espèce de pipe. S'ils sont pressés par la faim , & qu'ils soient éloignés de quelque village ou de quelque hutte , ils amassent des racines & des fruits qu'ils trouvent sur leur route , & les mangent tout crus.

Les Hottentots aisés ne sont jamais réduits à cette extrémité. Lorsqu'ils voyagent , ils ont accoutumé de porter avec eux une quantité suffisante de viande. Ils ont même pour l'ordinaire une pierre à feu & un fusil , & par-tout ils trouvent suffisamment de bois ; ainsi ils peuvent toujours faire du feu pour cuire ou rôtir ce qu'ils veulent. Ceux qui n'ont pas les outils nécessaires pour avoir du feu , s'en procurent en frottant avec force une petite branche sèche , sur un morceau de *bois de fer* qu'ils portent toujours avec eux. Ils frottent cette petite branche avec tant de vitesse & de force , que bientôt on voit de la fumée , & la flamme suit de près. S'ils sont obligés de passer la nuit à la belle étoile , ils ont
soin

soin d'allumer un grand feu pour épouvanter les bêtes féroces, & se préserver eux-mêmes du froid & de l'humidité pendant le sommeil. Leur mèche ou leur amorce est un petit roseau sec, qui prend feu aussi promptement que notre meilleur charpi.



CHAPITRE XVII.

De l'Accouchement des Hottentottes, & de ses suites.

- I. *Des Sages-femmes.* II. *Le Mari est réputé souillé, s'il reste dans la maison pendant l'Accouchement.* III. *Décoction qui facilite l'Accouchement.* IV. *Cérémonies observées envers un Nouveau-né.* V. *Exposition des Filles.* VI. *Charité des Européens.* VII. *Précautions prises contre les Magiciens.* VIII. *Comment on accommode le Nombriil des Enfans.* IX. *On rend les Enfans camards.* X. *Purification des Femmes.* XI. *On donne un nom à l'Enfant.* XII. *Comment on l'accoutume à fumer.*

I. **D**ANS chaque village il y a une sage-femme, qui est choisie par les femmes du lieu entre celles qu'on juge les plus capables. Elle est obligée d'exercer cette profession toute sa vie, quoiqu'elle n'en retire d'autre profit que quelques présens qu'on lui fait de tems en tems.

Lorsqu'une femme est près de son terme, elle a ordinairement auprès d'elle deux ou trois femmes de ses parentes ou de ses amis, qui ne la quittent point jusqu'à sa délivrance. Quand le travail la prend, on envoie appeller la sage-femme, qui la fait coucher aussi-tôt sur une *Krosse* qu'on a étendue par terre.

II. Au moment qu'elle arrive, & qu'elle entre dans la maison, le mari sort, & il ne lui est plus permis de rentrer chez lui que tout ne soit fait; autrement il est réputé souillé, & obligé pour sa purification de donner une brebis, & en quelques endroits même deux, à manger aux hommes du village, qui, suivant la coutume, en envoient le bouillon à leurs femmes.

III. LORSQUE l'accouchement est difficile, la sage-femme fait prendre à la malade une décoction froide de tabac & de lait, qui la fait aussi-tôt accoucher. Avant que le tabac fût connu des Hottentots, ils se servoient du *Dacha*; mais ils trouvent que l'effet du tabac est plus prompt & plus doux. C'est à nos Européennes à juger si un pareil remède les accommoderoit.

IV. SI l'enfant vient mort au monde, le père & la mère s'en affligent extrêmement, sur-tout si c'est un garçon. On l'enterre sur le champ. Mais si l'enfant est en vie, on le frotte de fiente de vache: ils prétendent qu'il seroit très dangereux de laver d'eau chaude le corps d'un enfant nouveau-

veau-né. Pendant qu'on le frotte ainsi depuis les pieds jusqu'à la tête, il est couché sur une *Krosse*, ou devant le feu, ou au soleil, ou bien simplement à l'air, où il reste jusqu'à ce que la fiente devienne assez dure pour qu'on puisse la faire tomber sans faire de mal à l'enfant.

Cependant quelques femmes s'en vont dans les champs, pour amasser des queues d'une espèce particulière de figes, qu'on appelle *Figes Hottentottes*. On broie ces queues entre deux pierres, on en extrait le jus, dont on lave encore l'enfant depuis les pieds jusqu'à la tête, après avoir fait tomber la croute de fiente de vache qui lui couvroit tout le corps. Ce jus, disent-ils, a la vertu d'augmenter la force & l'agilité.

Cela étant fait, on couche encore l'enfant sur une *Krosse* devant le feu, ou au soleil, ou à l'air, jusqu'à ce que cette liqueur se soit imbibée: alors on l'oint ou de graisse de brebis seule, ou mêlée avec du beurre. Depuis cet instant, les Hottentots ne cessent jamais de se frotter ainsi le corps.

On le remet ensuite sur la *Krosse*, où on le laisse jusqu'à ce que la graisse se soit bien imbibée dans les pores. Après quoi on le poudre, depuis les pieds jusqu'à la tête, de *Buchu*, qui s'attachant, comme on se l'imagine sans peine, couvre tout son corps comme d'une croute; que les Hottentots croient être très bonne pour la santé.

A la naissance de tous les enfans qui vien-

nent au monde en vie, les parens célèbrent une fête solennelle d'actions de grâces, à laquelle tous les habitans du village ont part. Mais les réjouissances sont beaucoup plus grandes lorsqu'il s'agit d'un premier-né: les parens n'épargnent point leur bétail pour bien régaler leurs voisins: chacun s'empresse dans ces occasions à leur donner des marques de son affection, & à les féliciter de ce qu'ils ont obtenu un héritier.

V. QUAND les femmes accouchent de deux jumeaux, ou plus, on suit quelques coutumes particulières, qui méritent surtout d'être considérées. Si ce sont des garçons, les parens célèbrent une grande fête, en tuant deux bœufs gras. Tous les habitans du village, hommes, femmes, & enfans, y sont invités; & chacun regardant cet accouchement comme une bénédiction particulière, vient en témoigner sa joie & participer au festin. La mère seule en est excluse, & n'a de tout le sacrifice que la graisse des bœufs, qu'on lui envoie pour se frotter, elle & son nouveau-né.

Mais si une femme accouche de deux jumelles, on agit bien différemment. Il n'y a presque point de fête. Tout le sacrifice qui se fait, consiste au plus dans un couple de moutons. Le plus souvent même, ce léger témoignage d'actions de grâces est encore démenti par une coutume, qui pour leur être commune avec quelques autres

tres Nations & anciennes & modernes, n'en est pas moins cruelle. Très souvent ils font mourir une de ces innocentes créatures. Pour cet effet, les parens font assembler les hommes du village, qui font leurs Juges dans ces occasions; & ils leur exposent, qu'ils ne sauroient facilement élever ces deux filles, soit à cause de leur pauvreté, soit parce que la mère n'a pas assez de lait. Une de ces deux raisons suffit: le Tribunal leur donne en conséquence permission de prendre la plus laide ou la plus malfaite, & de l'enterrer toute vive, ou de l'exposer sur un arbre ou dans des buissons.

La même chose se pratique, si c'est un garçon & une fille; avec cette différence, que ce n'est pas la laideur qui règle le choix de celui des deux qui doit périr: en pareil cas, les filles sont toujours sacrifiées, & l'on fait de grandes réjouissances pour le garçon qui est conservé, comme à la naissance d'un seul enfant.

Si les jumeaux sont un garçon & une fille, & que la fille vienne au monde morte, ils l'enterrent d'abord: mais avant que de déloger pour aller chercher un autre établissement, ils font deux fêtes, l'une pour la naissance du garçon, & l'autre pour le *Kraal* qu'on va déplacer.

Boeving dit que „ les Hottentots dont „ les habitations sont éloignées de celles „ des Européens, font mourir tous les en- „ fans qui naissent d'un Européen & d'une

„ Hottentotte ”. J'ai fait tout mon possible pour découvrir la vérité de ce fait ; mais j'ai toujours trouvé que les Hottentots ne les font jamais mourir que lorsqu'ils sont jumeaux, & qu'il y a une fille. Ils chérissent ces mulâtres autant, pour ne pas dire plus, que les enfans qui font de leur espèce.

Ils conservent donc toujours les garçons, quelles que soient les circonstances des parens ; la barbare coutume d'exposer ou d'enfvelir en vie les enfans, n'a lieu qu'à l'égard des filles. Lorsqu'ils veulent se défaire de quelqu'une, & que le village y a consenti, ils prennent l'enfant & le portent à quelque distance du lieu : s'ils trouvent quelque tanière de hérifson, de tigre, de loup, ou d'autres animaux féroces, ils le mettent dedans, & en ferment l'entrée avec des pierres & de la terre : s'ils ne trouvent pas d'abord un pareil sépulcre, ils attachent l'enfant sur quelque branche d'arbre étendu sur son dos, où il meurt de faim, s'il n'est pas auparavant dévoré par les oiseaux, ou par d'autres bêtes carnacières.

On ne fauroit décider, si cette abominable coutume a pris naissance chez eux, ou s'ils l'ont tirée de quelque autre peuple. Si on les questionne là dessus, ils font leur réponse ordinaire, ils assurent que ç'a été de tout tems la coutume des Hottentots. Mais ils ne méritent pas qu'on les en croie absolument. S'ils ont pris cette barbare pra-
ti-

tique de quelque nation, ils pourroient bien la devoir aux Chinois ou aux Japonois, qui font auffi périr tous les enfans qui leur naissent au-delà du nombre qu'ils peuvent commodément élever. Comme ils admettent la Métempfychose, ils s'imaginent que les ames de ces pauvres innocens pourront être plus heureuses si elles vont animer un autre corps, que si elles restoit dans celui où elles s'étoient mal à propos logées : ainsi ils ne se font aucune peine de les exposer. Mais les Japonois exercent cette coutume avec encore plus de cruauté que les Chinois, puisque, si nous sommes bien informés, ils font mourir tous les enfans qui leur naissent au dessus de deux. Ils regardent ce nombre comme suffisant pour la propagation, & considèrent la mort comme infiniment préférable à une vie passée dans une dure indigence. Dès qu'ils ont deux enfans, ils prennent tous ceux qui leur naissent, leur attachent les pieds sur le cou, & les tiennent dans cette cruelle posture jusqu'à ce qu'ils expirent. Il y a dans cette coutume une barbarie & une férocité, qu'on a peine à comprendre. Cependant il faut avouer que les Hottentots qui, à ce qui paroît, n'ont aucune idée de la Metempfychose, n'ont pas eu le même motif à admettre une pratique si cruelle ; & que par conséquent il seroit peut-être plus naturel d'en chercher la cause chez eux-mêmes, & dans leur tempérament. Si

nous y prenons garde, la stupide indolence & la paresse de ces peuples, jointes au mépris qu'ils paroissent avoir pour les femmes, peut suffire pour les porter à une telle barbarie. Dans les phénomènes qui ont quelque chose de surprenant, on ne doit pas toujours recourir à des causes fort compliquées, ni fort éloignées.

VI. LES Européens qui sont au Cap, trouvent quelquefois de ces enfans exposés. S'ils sont morts, ils ont soin pour l'ordinaire de les enterrer: quelquefois aussi ils les dissèquent; mais lorsque les Hottentots le savent, ils en conçoivent des craintes terribles. Car ils croient, comme le petit peuple parmi nous, que les corps morts sont d'un très grand usage dans la Sorcellerie; on ne sauroit même leur persuader, que les Européens puissent en tirer quelque autre de ces dissections. Aussi ne livreroient-ils pas un de leurs corps morts pour être disséqué, quand il s'agiroit de tout au monde; & ils ont grand soin d'empêcher qu'aucun de leurs propres Sorciers ne s'approche du cadavre d'un de leurs parens ou de leurs amis.

Si l'enfant exposé se trouve en vie, l'Européen ne manque jamais de le prendre, & de le porter chez lui; & il l'élève, à moins qu'il ne soit pas en état de le faire, auquel cas il le remet à d'autres, qui s'en chargent toujours très volontiers. On prend un grand soin pour donner à cet enfant une

bon-

bonne éducation. On tâche sur-tout de lui inspirer les principes du Christianisme, & on prend toutes les précautions imaginables pour l'empêcher de donner dans l'idolatrie des Hottentots. Mais on ne voit point que jusques ici ces généreux efforts aient eu le moindre succès. Jamais on ne vit un Hottentot perdre les inclinations qu'il a apportées en naissant: tôt ou tard ces filles se sauvent chez les naturels du pays, & renoncent pour jamais à toutes les manières Européennes, & à la Religion qu'elles ont sucée avec le lait.

VII. LE manteau qui a servi de lit à une femme pendant ses couches, sert à enfermer l'arrière-faix; & on l'enterre dans quelque lieu retiré, de peur que quelque Magicien ne s'en faisisse pour y opérer ses enchantemens & sur la mère & sur l'enfant. Tel est encore un de leurs préjugés.

VIII. LE cordon du nombril de l'enfant est attaché avec un nerf de brebis, qui doit être assez long pour qu'il en reste un bout considérable au dessus du nœud; & on le laisse jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même par pièces. Pour tenir le nombril, on se sert d'une ventrière, faite d'une petite pièce de nerf de mouton.

IX. PLUSIEURS voyageurs ont assuré que les Hottentots naissent camards. C'est sans doute une erreur. Il est vrai qu'ils ont tous le nez plat, mais cela est artificiel. Tous les enfans naissent ordinairement a-

vec

vec le nez fait comme ceux des Européens ; & s'il y en a quelqu'un qui l'ait autrement configuré, c'est une exception qui est aussi rare qu'elle peut l'être parmi nous. Mais ils n'aiment pas les nez naturels, & ils regardent comme un trait de difformité de l'avoir élevé. Pour réparer donc cette imperfection, la femme, dès qu'elle est accouchée, enfonce avec le pouce le nez de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, & lui fait ainsi un nez plat à la mode de son pays. Jamais elle n'oublie cette pratique. J'en ai cependant vu un exemple. Un mari soupçonnant sa femme d'infidélité, crut qu'un Européen étoit le véritable père d'un garçon dont elle accoucha. Pour couvrir donc d'infamie sa femme, il ne voulut point permettre qu'on traitât cet enfant comme un vrai Hottentot, en lui faisant l'honneur accoutumé de lui applatir le nez. Il avoit même dessein d'actionner sa femme devant les hommes du village ; mais instruite assez à tems des desseins de son mari jaloux, elle prit ses mesures & s'évada, sans que depuis ce tems-là on en ait ouï parler.

X. N O U S avons vu que les Hottentots ne touchent point leurs femmes pendant qu'elles ont leurs règles, ni pendant leurs couches. Avant qu'ils puissent retourner auprès d'elles, la femme est obligée de se frotter tout le corps avec de la bouse de vache : c'est ainsi qu'elle se purifie. Lorsque

que la fiente dont elle s'est couverte est sèche, elle l'enlève, se graisse de la tête aux pieds, & ensuite se saupoudre soigneusement de *Buchu*: après cela son mari peut l'approcher, pourvu qu'il se soit aussi graissé & poudré tout le corps. Alors il entre chez lui, & s'asséant auprès de sa femme, pour lui marquer sa tendresse, il lui fait plusieurs questions sur sa santé, sur la manière dont elle s'est amusée pendant son absence; il lui renouvelle les témoignages de l'affection conjugale, & lui tient les discours les plus agréables & les plus animés dont il peut s'aviser. Cependant il fume du tabac, ou du *Dacha*. La coutume demande qu'il fume & qu'il cause, jusqu'à ce que la tête venant à lui tourner, il tombe en délire & s'endorme.

XI. Dès que le nouveau-né a été frotté successivement de fiente de vache & du jus de queues de figues Hottentottes, la mère lui donne un nom; ou si elle est hors d'état de le faire, comme cela arrive quelquefois par un effet de la décoction dont nous avons parlé, le père s'acquitte de ce devoir. Dans le choix des noms ils imitent, comme je l'ai déjà remarqué, les anciens Troglodytes, qui donnoient à leurs enfans les noms des animaux qu'ils aimoient le plus (1). Ils appellent, par ex-

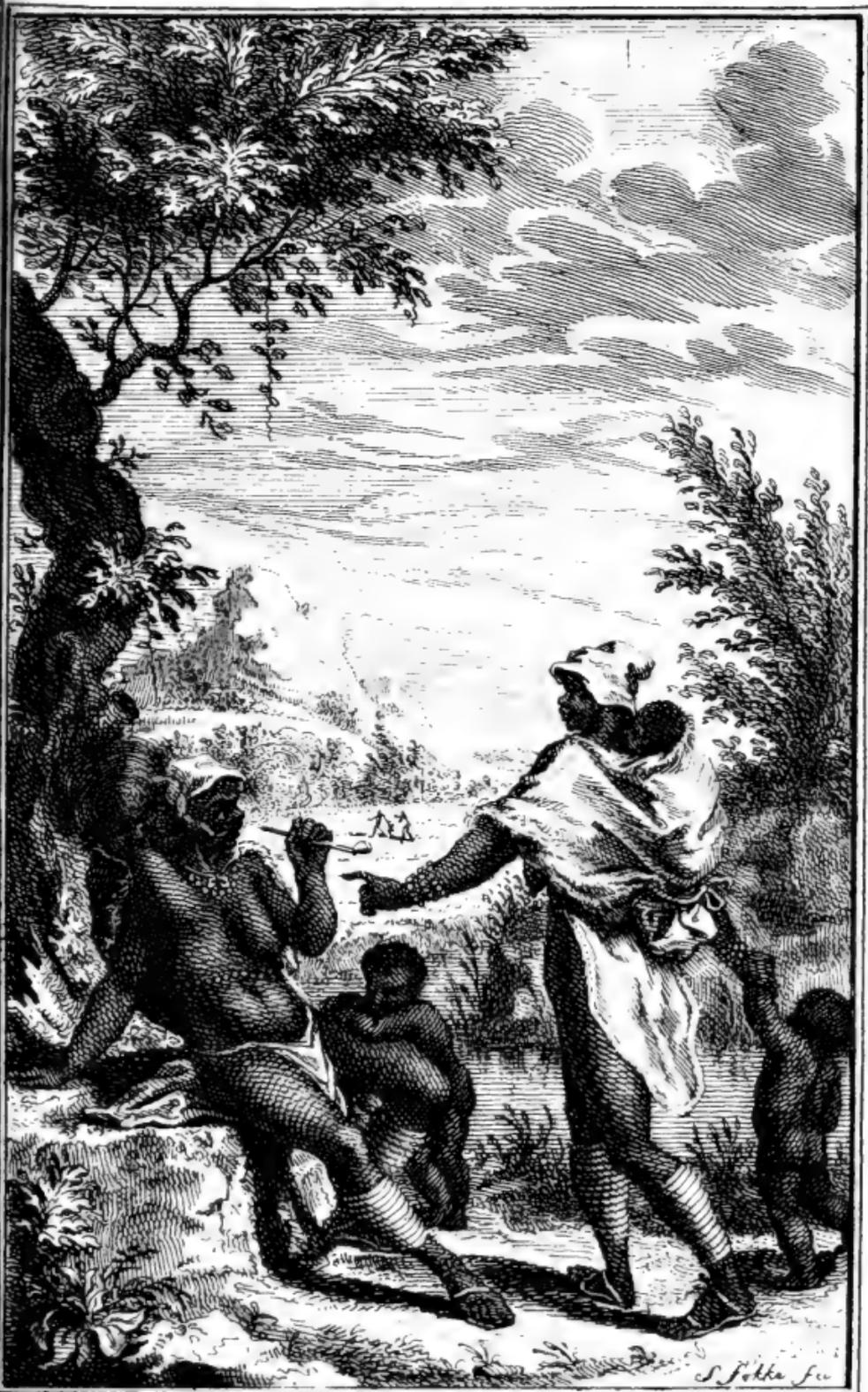
em-

(1) Voy. *Diodore de Sicile*, Lib. IV. Cap. IX. *Zwinger*, in *Theatr. Vir. Hum.* p. 681. *Joh. Bohemus*, Lib. I. Cap. VI, p. 56. *de Morib. Leg. & Ritib. Gentium*.

emple, les uns *Hacqua*, Cheval; les autres *Gamman*, Lion; d'autres *Gboudia*, Brebis; d'autres *Gulaiba*, Ane; d'autres *t'Kamma*, Cerf, &c.

XII. D'ABORD après ses couches, la mère enveloppe l'enfant d'une vieille pièce de peau de mouton, lui laissant seulement la tête libre. On attache cette peau en forme de sac sur son dos, & elle le porte ainsi tout le jour, soit qu'elle reste à la maison, ou qu'elle sorte, jusqu'à ce que cette petite créature commence à marcher. Ce qu'il y a singulier, c'est que ces nourrices donnent à teter aux enfans, sans leur faire changer d'attitude, & sans détacher le sac qui les enveloppe. Elles ont les mammelles si longues, qu'elles peuvent les jeter par dessus l'épaule, & les faire prendre à l'enfant, dont la tête s'élève assez haut pour cela. Dès qu'il pleure, elle lui jette une de ses mammelles; l'enfant la prend dans sa bouche, & la suce jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée. Pendant qu'il tette, elles fument, sans s'embarasser si la fumée l'incommode; & ainsi elles l'accoutument à la souffrir. Le vent a beau jeter au visage de l'enfant des torrens de fumée capables, à ce qu'il paroît, de l'étouffer; elle continue de fumer avec tout le flegme possible; & l'enfant reçoit aussi cette fumée sans beaucoup s'en inquiéter. C'est un plaisant spectacle, de voir cette petite créature enveloppée dans ce nuage de fumée, lors au moins qu'il y est

*Maniere dont les Hottentottes portent leurs Enfans,
leur donnent le sein, & les accoutument au Tabac.*





est accoutumé: il secoue la tête, il attend cette fumée au passage, & la reçoit avec délectation; lorsqu'elle est passée, il rit, il éternue, & ouvre les yeux fort plaisamment. - Dès qu'il est sevré, ce qui se fait ordinairement lorsqu'il a six mois, la mère lui met de tems en tems sa pipe dans la bouche, pour accoutumer son palais à la fumée, jusqu'à ce qu'il ait assez de force & d'adresse pour fumer sans son secours. Il ne faut donc pas s'étonner de la passion que les Hottentots, hommes & femmes, conservent toute leur vie pour cette espèce de plaisir ou d'amusement.

Lorsque les enfans savent marcher, ils ne quittent jamais leur mère, & n'ont presque aucun commerce avec leur père: les garçons ne commencent à commercer avec les hommes, que lorsqu'ils sont faits hommes.



C H A P I T R E X V I I I .

Des Enfans, & de leur Education.

- I. *Ce qu'on enseigne aux Enfans.* II. *De la coutume qu'ont les Hottentots de faire leurs Garçons demi-Eunuques.* III. *Raisons de cette coutume.* IV. *Des cérémonies avec lesquelles on reçoit un Garçon au rang des Hommes.*

mes. V. Des suites qu'a cette réception par rapport aux Mères de ces Enfans.

I. **A**U sortir de l'enfance, dès que les enfans sont capables de quelque réflexion, on leur enseigne toutes les coutumes, les loix, les cérémonies, les pratiques & les traditions qui sont en usage dans la nation. Ce sont les femmes qui sont chargées de ce soin, comme de tous ceux que demande l'éducation, jusqu'à ce que les garçons soient faits hommes, & les filles mariées. La mémoire des femmes est comme le registre public des coutumes Hottentottes, & le Docteur fidèle destiné à les transmettre à la postérité. Ces peuples donnent une preuve de leur sagesse, en confiant ce soin au sexe dont la langue est en si bonne réputation. L'art ingénieux de peindre la parole ne leur étant pas connu, quoi de plus sûr que de rendre les nourrices maitresses & dépositaires de leurs traditions? Les enfans instruits de bonne heure, dans un tems où la mémoire prompte & ferme retient aisément ce qu'on lui confie, oublie difficilement ces instructions.

II. **U**NE des coutumes la plus religieusement observée chez toutes les Nations Hottentottes, & qui se pratique de la manière la plus solennelle, est celle de retrancher un testicule aux mâles, dès qu'ils ont atteint l'âge de huit ou neuf ans. La fête que les parens donnent à cette occasion,

sion, leur coûte beaucoup: cependant il n'y a que le cas d'une extrême pauvreté, qui puisse la faire différer au-delà de l'âge de neuf ans. J'ai vu néanmoins faire cette opération à un Hottentot âgé d'environ dix-huit ans. En voici la description.

Après avoir bien frotté le patient de la graisse des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer exprès pour cette cérémonie, on le couche à terre sur le dos, on lui lie les mains & les pieds, & trois ou quatre de ses amis le tiennent: deux lui tiennent les pieds & les mains, & un autre est assis sur sa poitrine: c'est ainsi qu'on l'oblige à demeurer ferme dans la posture où on l'a mis. Alors le Prêtre armé d'un couteau bien tranchant, faute de meilleur instrument, fait dans les bourses une incision d'un pouce & demi, & enlève le testicule gauche. Il lie après cela les vaisseaux avec une promptitude & une dextérité, qui surprendroient nos plus habiles Opérateurs. Ensuite il introduit à la place une petite boule de la même grosseur, faite de la graisse de la brebis, mêlée avec de la poudre de quelques herbes médicinales, & sur-tout de *Buchu*: après quoi il coud la plaie fort adroitement. Pour cela il se sert de l'os d'un petit oiseau, comme d'une alène; & d'un filament de nerf de mouton, au-lieu de fil: instrumens tout aussi commodes, mais selon moi beaucoup moins dangereux, qu'aucun de ceux qui sont en usage parmi nous. J'en juge ainsi,

parce que cette manière de coudre les incisions n'a jamais eu, que l'on fache, de mauvaises suites, & que les plaies se guérissent bientôt sans beaucoup de soin.

J'ai souvent examiné de jeunes Hottentots, après qu'on leur avoit fait l'opération; & j'ai toujours trouvé qu'elle avoit été exécutée avec une exactitude étonnante. Il n'y a même personne qui puisse s'empêcher d'admirer avec quelle propreté l'incision est recousue. Si l'opération a été faite à huit ou neuf ans, la cicatrice s'efface avant qu'ils soient parvenus à l'âge de maturité, sans qu'on y apperçoive la moindre trace.

L'opération finie, le patient est délié & laissé libre; & le Prêtre, avant que de le quitter, le frotte de nouveau avec de la graisse toute chaude de la brebis tuée; ou plutôt, il lui en arrose tout le corps, & avec tant d'abondance, que lorsqu'elle est refroidie, elle forme une espèce de croute. Il le tourne devant & derrière, & le frotte par-tout si rudement, que le jeune homme, qui ne souffre déjà que trop de la plaie, sue à grosses gouttes, & fume comme un chapon qu'on rôtit.

Ce qu'il y a de remarquable & de risible, c'est qu'alors l'Opérateur fait avec ses ongles des sillons dans cette croute, d'une extrémité du corps à l'autre, & pisse dessus copieusement, aiant eu soin de réserver pour l'occasion une abondante provision de cette eau bénite. Lorsqu'il lui en a don-

donné jusqu'à la dernière goutte, il le frotte bien par-tout, & recouvre les fillons remplis d'urine. C'est ainsi que finit cette singulière cérémonie.

Aussi-tôt, chacun abandonne ce pauvre misérable, qui tout tremblant, & plus mort que vif, se traîne comme il peut dans une petite hutte qu'on lui a bâtie exprès tout proche du lieu où l'opération s'est faite. Il y périt, ou il y recouvre la santé, sans qu'on lui donne aucun secours. Deux jours environ s'écoulent, sans qu'il voie personne, & sans autre rafraichissement que la graisse qui lui couvre le corps, & qu'il peut lécher, s'il veut. Au bout de ce tems, il fort & se montre à tout le village, aussi bien rétabli, aussi vigoureux, que s'il n'avoit eu aucun mal; & pour prouver son entière guérison, il se met à courir sur les plaines voisines avec la légèreté d'un cerf.

On ne peut assez admirer la patience que fait paroître un Hottentot pendant cette opération. A peine fait-il le moindre mouvement; il ne lui arrive que très rarement de pousser une plainte. J'en ai été plusieurs fois témoin, & je ne puis penser sans étonnement à la fermeté digne d'un Spartiate, que je leur ai vu dans ces occasions. Cependant, on ne permet jamais à un jeune garçon qui n'a pas encore passé par le couteau, d'assister à l'opération.

Les parens du patient ne l'ont pas plutôt abandonné, qu'ils se retirent dans leur

hutte avec le Prêtre; & tous les habitans du village s'assemblent là en diligence, pour les féliciter, & faire la fête avec eux. Pour la célébrer, on fait bouillir la chair de la brebis qu'on a tuée à cette occasion: les hommes la mangent, ou plutôt ils la dévorent, suivant leur coutume, & envoient le bouillon à leurs femmes. Le malade est le seul qui n'ait point de part au festin. Le reste du jour & toute la nuit se passent à fumer, à chanter, & à danser. Tout le monde se tremousse en cadence, & le village retentit du carillon & du tumulte occasionné par cette réjouissance.

Le lendemain, ils se couvrent la tête de poudre de *Buchu*, & se frottent le corps du reste de la graisse de la brebis; après quoi ils s'en retournent chez eux. Pour ce qui est de l'Opérateur, si les parens du patient sont riches & de bonne volonté, ils lui font présent d'un veau ou d'un agneau, pour le récompenser de ses peines.

III. Les Hottentots ne s'accordent pas lorsqu'ils veulent rendre raison d'une coutume si bizarre: il n'est donc pas étonnant si ceux qui ont publié jusques-ici des Relations du Cap, diffèrent entre eux.

Saar a cru que cette coutume n'a d'autre but, que de procurer aux mâles plus d'agilité & plus de légèreté à la course. *Vogel*, le P. *Tachard*, & plusieurs autres, sont de la même opinion, & assurent qu'ils ont oui dire à des Hottentots, qu'ils se font
ainsi

ainsi demi-eunuques dès leur jeunesse, parce qu'ils prétendent que cela sert beaucoup à conserver & à augmenter l'agilité.

Boeving attribue l'extrême légèreté des Hottentots à trois causes, dont la principale, dit-il, est la coutume qu'ils ont de se retrancher un testicule. La graisse dont ils se couvrent continuellement le corps, y contribue encore, suivant lui. Enfin les habits ne les embarrassent point, & ne les empêchent pas de se servir de toute leur agilité naturelle.

En un mot, tous les voyageurs, si je ne me trompe, s'accordent à soutenir que la faculté extraordinaire que ces peuples ont de courir, doit être attribuée à cette opération. L'erreur est sans doute pardonnable, puisqu'on trouve mille Hottentots qui l'assurent eux-mêmes.

Mais quand même cette amputation pourroit contribuer à leur étonnante légèreté, je nie que c'en soit le but, & la cause principale. J'ose même assurer qu'aujourd'hui ils ont un autre dessein. Plusieurs fois j'en ai demandé la raison à quelques Hottentots des plus intelligens, & les ai vivement pressés sur ce point; toute la réponse que j'en ai pu tirer, est, *que c'est une loi établie parmi eux de tems immémorial, qu'aucun homme ne pourra connoître une femme, qu'on ne lui ait premièrement ôté le testicule gauche.* Cette loi est si sacrée parmi eux, qu'ils ne se souviennent pas qu'elle ait jamais été vio-

lée. Mais si quelqu'un venoit à la négliger, il n'y iroit pas moins que de la vie; & la femme même qui auroit eu le malheur de coucher avec un tel homme, quoiqu'innocemment, courroit risque d'être mise en pièces par celles de son sexe.

C'est aussi pour faire constamment observer cette loi, que le tems de l'opération est fixé à l'âge de huit ou neuf ans. Il est rare qu'elle soit différée, & elle ne l'est que par les pauvres, qui font attention que leur fils peut venir à mourir avant que d'avoir atteint l'âge de dix-huit ans, qui est à peu près le tems du mariage; auquel cas la dépense qu'ils feroient pour la fête leur deviendroit inutile.

En admettant la raison que les Hottentots m'ont donnée de cette opération, on demandera encore l'origine de cette loi qui défend de connoître une femme avant que d'être demi-cunuque. Elle vient de la ferme idée où sont tous les Hottentots, qu'un homme à qui on n'a point fait ce retranchement, engendre constamment des jumeaux. Aussi les filles, quand elles se marient, ont grand soin de faire examiner préalablement par leurs parens ceux qui les recherchent, la modestie les empêchant de faire elles-mêmes cet examen. Cependant malgré cette précaution, les femmes ne laissent pas d'accoucher quelquefois de deux enfans.

J'avoue ingénument que j'ignore de qui
ils

ils ont pu prendre cette coutume, qui leur est si particulière. Pourroit-on supposer qu'elle est une corruption de la Circoncision, dont la pratique auroit pu, après quelques révolutions de siècles, s'oublier, de manière qu'on se feroit ensuite avisé d'ôter le testicule au-lieu du prépuce? Quoi qu'il en soit, on ne peut disconvenir que ce ne soit parmi eux une cérémonie religieuse.

IV. UNE autre coutume, non moins bizarre, est celle de recevoir les jeunes garçons au rang & dans la société des hommes. On fait à cette occasion de grandes cérémonies, qu'ils appellent du nom général de leurs fêtes *Anders-maken*. On ne peut se marier avant que de les avoir célébrées.

J'ai déjà dit que les enfans, depuis le moment de leur naissance, sont entièrement remis à la garde de leurs mères. Ils y restent jusqu'à ce que cette cérémonie soit faite; ce qui va ordinairement jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Avant qu'ils aient pris ce grade, ils n'oseroient se mêler avec les hommes-faits, ni même avec leur père. Dès qu'ils l'ont reçu, ils quittent absolument leurs mères, & sont bannis pour jamais de leur conversation.

Lorsqu'un père, ou le gros des habitans du village, veut appeler un jeune garçon dans la société des hommes, tous les hommes assemblés au milieu du village s'asséient en cercle sur la terre. Celui qui doit être admis, se tient hors du cercle à quelque dis-

tance, dans une posture des plus risibles : il s'accroupit sur ses jarrets, ou sur ses talons, de manière qu'il s'en manque trois pouces qu'il ne touche la terre. Dès que toute l'assemblée est ainsi disposée, le plus âgé de la troupe se lève, que ce soit le Capitaine du lieu, ou un autre ; il demande à l'assemblée, si elle est d'avis que le jeune homme qui est hors du cercle, soit admis au rang des hommes. Il n'y a jamais qu'une voix pour répondre *lô, lô*, c'est à dire, *Oui, Oui*. Sur cette réponse, ce Maître des Cérémonies sort du cercle, & s'adressant au jeune homme, il lui fait une longue exhortation, dont voici le sens. „ Que les „ hommes l'aient cru digne d'être reçu „ dans leur société, il faut que de sa part „ il soutienne cette qualité, en disant un „ adieu éternel, à sa mère, à sa nourrice, „ & à tous les amusemens & les badinages „ de l'enfance. Que s'il lui arrive jamais „ de causer avec sa mère, & si à l'avenir „ il n'évite avec soin sa compagnie, il se- „ ra regardé comme un enfant, & par con- „ séquent comme indigne de converser a- „ vec les hommes ; qu'il sera même ban- „ ni de leur société & de toute communi- „ cation avec eux, jusqu'à ce qu'il se soit „ réhabilité par une nouvelle fête. Que „ toutes ses pensées, ses paroles, & ses „ actions doivent désormais sentir l'hom- „ me-fait. Qu'il doit être plein de coura- „ ge, & qu'il ne faut plus qu'on remarque „ en

„ en lui rien de ce qu'il tenoit de sa nourrice, ou qui sente le moins du monde l'efféminé. ” Pour lui faire ces exhortations, le vieillard fait plusieurs allées & venues, jusqu'à ce qu'il lui ait bien inculqué tous ces bons avis.

La harangue n'est pas plutôt finie, que l'Orateur, qui a pris ses mesures d'avance pour n'être pas si tôt à sec, arrose le postulant de son urine. Cependant le garçon reçoit cette eau d'aspersion avec avidité, & s'en frotte le corps, la mêlant avec la graisse & la suie dont on l'a auparavant enduit. Il y fait des fillons avec ses ongles, & ensuite les recouvre avec une vivacité surprenante. Le vieillard ne finit point, tant qu'il lui en reste une goutte. Ensuite il le félicite de l'honneur qu'on va lui faire, & lui donne sa bénédiction en ces termes, qu'il prononce à haute voix : *T'Kamma!* (Que la bonne fortune t'accompagne!) *Dida atze!* (Vis longtems!) *Quôa quâ!* (Crois & multiplie!) *T'Kumi!* (Que ta barbe puisse bien-tôt paroître!) Dès-lors le postulant ou le candidat est solennellement proclamé homme-fait.

La cérémonie de la réception est suivie d'une fête à leur manière. On sert à toute l'assemblée un mouton, en partie bouilli, en partie rôti, que les parens du jeune homme ont préparé. Mais le nouveau gradué n'a la permission de se joindre à la compagnie qu'à la fin du repas, où il est confir-

mé dans les privilèges de la fraternité, en mangeant des restes du festin, & en buvant avec les hommes. Dès ce moment il a toujours cet honneur, pourvu qu'il ne mange & qu'il ne boive jamais avec les femmes, & qu'il ne se joigne à aucun de leurs festins. Si cela lui arrive, tout le monde l'appelle *Kutfire*, c'est à dire lâche, poltron &c. Chacun à l'envi s'efforce de le tourner en ridicule, & de le mortifier; & ces railleries ne cessent point, qu'il ne se soit fait réhabiliter, comme je l'ai déjà dit.

J'observe ici, que les mots de *t'Kamma* & de *Dida Atze*, employés dans cette cérémonie, sont ceux dont les Hottentots se servent pour saluer ceux qui éternuent en leur présence: souhait qui répond à celui que nous nous faisons en pareil cas.

V. LES suites de cette fête sont trop extraordinaires, pour être passées sous silence. Un Hottentot ainsi délivré de la tutèle de sa mère, peut impunément l'insulter toutes les fois qu'il le veut: il ose même la maltraiter, & la battre, lorsqu'il le trouve bon. J'ai été plusieurs fois témoin de cette ingratitude noire, & j'en ai frémi: mais parmi ces barbares, personne ne blâme une insolence qui mériteroit les châtimens les plus sévères. Ils regardent au contraire ces actions dénaturées, comme des preuves non équivoques d'un courage mâle, & d'une bravoure distinguée; & ils louent

louent les injustes auteurs de ces traitemens inhumains. C'est même la coutume qu'un enfant, dès qu'il est mis au rang des hommes, aille, pour témoigner sa reconnoissance à sa mère, l'insulter sur ce qu'il n'est plus sous sa tutèle; comme pour donner des preuves publiques de la résolution qu'il a formée, de pratiquer les exhortations que le vieillard lui a données. Quelle barbarie! C'est une suite du mépris que ces peuples ont pour les femmes; mépris injuste, contraire à la nature, & au bien de la société. Je ne sache pas qu'on puisse reprocher une semblable inhumanité à aucune Nation. Très souvent, pénétré d'horreur, j'ai voulu en parler aux vieillards & aux gens sensés, & les blâmer d'une pratique si affreuse; mais ils ne m'écoutoient qu'avec peine. Je m'appercevois que mes remontrances les rendoient confus & les impatientoient; & jamais je n'en ai pu tirer que leur réponse banale, *C'est la coutume des Hottentots, jamais ils n'ont agi autrement.*



C H A P I T R E XIX.

Des Villages des Hottentots, & de leurs Demeures.

- I. *Des Villages.* II. *Changement de demeure.*
 III. *Erreurs de plusieurs Auteurs sur les Habitations des Hottentots.* IV. *De leurs Huttes.* V. *De leurs Meubles.*

I. **L**ES huttes d'un village ou d'un *Kraal*, comme ils l'appellent, sont rangées en cercle. Une grande place ronde, & toujours vuide, occupe l'intérieur. C'est dans cette place qu'ils enferment leurs troupeaux. Les huttes se touchent exactement. Rien n'enferme ces villages, aucune espèce de fortification ne les couvre; & quoique dans les attaques nocturnes que leur font les bêtes féroces, ils aient eu occasion de sentir les inconvéniens de cette négligence, ils rient cependant de voir les Européens fortifier avec soin leurs Places, ils en parlent comme d'une folie, sans en donner, comme on le devine aisément, aucune bonne raison.

Boeving dit qu'un *Kraal* est composé ordinairement de quinze huttes, & que rarement il y en a davantage. Cet Auteur n'en avoit jamais vu, si, comme je le crois, il n'avoit jamais passé la montagne du Lion, qui

qui n'est que peu distante du Cap; puisque dans tout ce quartier il n'y a pas un seul village, ou du moins pas un seul amas de cabanes assez considérable pour être honoré par les Hottentots du nom de *Kraal*. Ils regardent même ceux qui habitent ces petits hameaux, comme de méprisables déferteurs, qu'un intérêt fordide a obligé de se mêler avec les Européens; & ils sont toujours en guerre avec cette partie de leur Nation. Il s'en faut beaucoup que les habitations de ceux-ci n'aient la grandeur & la régularité des *Kraals*; & elles ne leur ressemblerent presque en rien pour le gouvernement.

J'ai vu plus de cent villages, & jamais je n'en ai observé qui eût moins de vingt maisons. Souvent même j'en ai vu qui en avoient un si grand nombre, qu'on auroit eu bien de la peine à les compter. Une habitation où il n'y a pas au moins cent personnes, passe parmi eux pour fort petite: le général est depuis trois jusqu'à quatre cens, quelquefois jusqu'à six cens; & dans l'intérieur, on compte quelquefois jusqu'à mille pièces de bétail.

II. Si le pâturage vient à manquer aux environs du *Kraal*, ou que quelqu'un des habitans soit mort, alors on change de demeure, & à cette occasion l'on fait une double fête. Dès que la résolution de la transplantation est prise, ils tuent un mouton gras, dont-ils rôtissent une partie, & font
 bouil-

bouillir l'autre: les hommes mangent la chair, les femmes boivent le bouillon, & la graisse sert à frotter les *Krosses*. C'est un sacrifice d'actions de grâces, pour les douceurs qu'ils ont éprouvées pendant le séjour qu'ils ont fait dans l'endroit qu'ils vont quitter. On démolit les cabanes, on embale les meubles; les habitans se mettent tous en marche; les hommes forment un corps, les femmes & les enfans un autre. Dans cet ordre ils se rendent au lieu destiné à la nouvelle habitation. L'enceinte du *Kraal* est marquée, les baraques se construisent, on les meuble; tout cela s'exécute en deux heures de tems. On tue de nouveau un mouton, qu'on apprête comme la première fois; les femmes mangent la viande, & envoient le bouillon à leurs maris; & après s'être poudrées de *Buchu* & graissées de nouveau, elles se divertissent seules bien avant dans la nuit, sans que leurs maris soient introduits auprès d'elles.

III. T O U S les Auteurs qui ont parlé des Hottentots, se sont trompés à quelques égards sur ce qu'ils ont dit des habitations de ces peuples. *Boeving* dit qu'elles ressemblent par dedans à des fours, & par dehors à des tas de foin. Le premier est vrai, le second ne l'est pas. *Vogel* dit qu'ils couvrent leurs huttes de paille; il se trompe en cela. Ces peuples ne connoissoient même ni le blé, ni la paille, avant que les Hollandois établis au Cap eussent semé des grains.

grains. Scrupuleux observateurs des coutumes de leurs ancêtres, ils n'ont garde d'y rien changer: ainsi, de quelque commodité que soit la paille, ils ne daignent pas s'en servir. Cet Auteur du reste décrit assez bien ces cabanes. Le P. *Tachard* (1) dit que les *Sonquas* font leur demeure dans des cavernes profondes, & que rarement ils habitent comme les autres dans des maisons. Ce Père a été mal informé. J'ai questionné diverses personnes qui avoient été chez les *Sonquas*; ils m'ont répondu qu'ils n'avoient jamais vu ces cavernes. Plus bas (2) l'Auteur n'est guère plus exact. Il dit que les *Hottentots* sont tous ou chasseurs, ou bergers. „ Ceux-là, *ajoute-t-il*, habitent dans les cavernes, & vivent de leur chasse: ceux-ci se nourrissent de leurs troupeaux & de leur laitage. Ils logent dans des cabanes faites de branches d'arbres, couvertes de peaux & de nattes en forme de tentes. La porte en est si basse, qu'on n'y peut entrer qu'à quatre pieds; & la couverture si peu élevée, qu'on ne peut s'y tenir debout. Quatre ou cinq familles logent dans une de ces cases, qui n'a qu'environ cinq ou six pas géométriques de tour. Le feu s'y fait au milieu, & les appartemens ne sont distingués que par des trous creusés en terre de deux „ pieds de profondeur „.

Ce

(1) *Voyage de Siam*, Liv. I. pag. 81. & suiv.(2) *Ibid.* p. 86.

Ce Père n'avoit pas vu lui-même ces prétendues cavernes, puisqu'il n'avoit pas passé la Ville de Bonne-Espérance.

IV. Les matériaux dont les Hottentots se servent pour construire leurs huttes, sont des perches & des nattes. Les perches sont de la grosseur d'un manche de rateau, mais beaucoup plus longs, & plians. Les nattes sont faites de joncs de différentes espèces, séchés au soleil; & elles sont travaillées si ferré, qu'une grosse pluie de plusieurs jours de suite ne les perceroit pas.

L'enceinte d'une hutte est un ovale, dont le grand diamètre a pour l'ordinaire 14 pieds de long, & le petit autour de 10; c'est à dire, que la circonférence en est de 35 ou 40 pieds. Pour la construire, ils plantent un des bouts d'une longue perche au bout du petit diamètre, & en le courbant ils le ramènent à l'autre bout. D'autres fois ils en prennent deux, qui plantées aux deux bouts & courbées avec force, se rapprochent & s'unissent au milieu, où elles sont liées fortement. Cette courbure fait la largeur & la hauteur de la cabane, qui est rarement assez haute pour recevoir un homme debout. Parallèlement au petit diamètre, ils placent à égale distance trois arcs qui vont toujours en diminuant, & le plus petit arc est l'entrée de la hutte. De l'autre côté du petit diamètre sont encore cinq arcs, qui, fermés de la même manière & parallèles entre eux, vont aussi toujours





jours en diminuant. Ces perches ainsi liées font couvertes de nattes, qui débordent les unes sur les autres. Faut de nattes, ils employent des peaux crues : mais les cabanes des Hottentots riches font couvertes premièrement de nattes en dedans, puis de peaux par dessus. Les unes & les autres font capables de résister aux vents, & ne peuvent être percées par la pluie.

Il n'entre dans ces sombres demeures d'autre lumière que celle que fournit une porte, formée par un arc de trois pieds de haut, appuyé sur une corde ou une ligne de deux pieds. Au dessus de ce guichet est attachée une peau, qu'ils abaissent ou qu'ils élèvent, suivant le tems. Si quelque vent trop constant, venant à tomber directement sur leur porte, les incommode, bientôt & à peu de fraix ils font à l'autre bout du diamètre une porte, dont ils se servent jusqu'à ce que le vent ait changé.

Boeving s'accorde avec moi sur les dimensions de ces huttes. Je conviens aussi qu'une famille, composée communément de dix ou douze personnes, habite seule une cabane. On a donc trompé le P. *Tachard*, en lui faisant croire que cinq ou six familles logeoient quelquefois sous un même couvert. Il y a des huttes plus grandes que les autres, mais une seule famille les occupe toujours. Et si ces demeures sont obscures & malpropres, l'harmonie & l'humanité y règnent ; charmes bien plus grands,

& qui se trouvent beaucoup plus rarement dans les Palais de l'Europe.

V. LES meubles d'une cabane sont en fort petit nombre. Les Hottentots n'ont rien pour s'asseoir. Lorsqu'ils veulent se reposer, hommes & femmes ils s'accroupissent sur leurs jarrets; posture gênante pour nous, mais à laquelle ils sont si fort accoutumés, qu'ils s'y tiennent aussi longtems & s'y trouvent autant à leur aise, que nous le serions sur un canapé.

Tous leurs utensiles se réduisent à deux ou trois pots pour cuire, autant pour boire, quelques-uns pour mettre leur lait & pour faire leur beurre. Si à ces meubles vous joignez leur équipage & leurs armes, vous aurez fait l'inventaire de la maison d'un Hottentot.

Leurs lits ne sont autre chose que des creux faits en terre, aux côtés de la hutte: il y en a autant qu'ils sont de personnes. Ils y jettent leurs peaux, voilà leurs matelas. S'il fait froid, ils se couvrent d'un manteau de réserve.

Au milieu de la cabane est un creux d'un pied de profondeur: c'est le foyer. C'est là qu'ils font cuire leurs viandes, & qu'ils se chauffent. La fumée sort par la porte. Aucun Européen ne peut tenir dans ce four, qui est plein de fumée si-tôt que le feu est allumé; il y en auroit de quoi étouffer: mais le Hottentot, qui ne peut pas même découvrir le fond de sa cabane, tant

la

la fumée est épaisse , paroît la humer avec délice.

Les Hollandois du Cap ne sauroient comprendre comment les Hottentots se préservent des incendies. En effet, ces habitations sont si petites, elles sont faites de matières si combustibles, & tapissées de peaux si dégoûtantes de graisse, qu'il est étonnant comment avec tout cela on n'entend jamais parler parmi eux d'incendie. Quelques personnes croient qu'ils ont réellement un secret pour se garantir de ces sortes d'accidens. On dit de même que ces Egyptiens, dont l'origine est si obscure qu'ils ne la connoissent pas eux-mêmes, ont une racine qui préserve les maisons du feu. L'un & l'autre est également vraisemblable.



CHAPITRE XX.

De la manière dont les Hottentots gouvernent leur Bétail.

- I. *Attachement des Hottentots pour leurs Troupeaux.*
- II. *Comment les pauvres s'y prennent pour en acquérir.*
- III. *Comment ces Peuples gardent leur Bétail.*
- IV. *Jamais ils ne séparent les mâles d'avec les femelles.*
- V. *Comment ils châtrent les Taureaux.*
- VI. *Et les Béliers.*
- VII. *Comment ils tirent les Vaches qui ne sont pas dociles.*
- VIII. *De la malpropreté de leur Lait.*
- IX. *Comment ils font le Beurre.*
- X. *Les Européens s'en servent.*

vent. XI. Ils donnent à boire le Babeurre aux Veaux & aux Agneaux. XII. Les Hottentots boivent du Lait de Vache, mais jamais de celui de Brebis. Les Femmes boivent de l'un & de l'autre. XIII. Comment ils gardent leurs Troupeaux pendant la nuit. XIV. De leurs Chiens. XV. De leurs Bœufs de guerre. XVI. Soins qu'ils prennent de leurs Veaux. XVII. Ce qu'ils font lorsque leurs Bestiaux multiplient trop. XVIII. De leurs Bœufs de charge. XIX. Il y a peu de Maladies épidémiques parmi leurs Troupeaux. XX. Des Médecins des Bestiaux. XXI. Remèdes qu'ils employent. XXII. Sacrifices qu'ils font lorsque quelque maladie règne parmi leurs Troupeaux. XXIII. Ils font passer par le feu les Brebis. XXIV. Pourquoi.

I. **O**N aura déjà pu remarquer, que toutes les richesses des Hottentots consistent dans leurs troupeaux. Rien aussi ne leur tient tant à cœur, que de les voir prospérer : c'est là où ils bornent toute leur ambition. De tous les accidens de la vie, il n'en est point auquel ils soient plus sensibles, que lorsqu'une bête sauvage, ou quelque autre ennemi, vient ravager ces chers objets de leur affection. On ne peut décrire le chagrin des femmes & la fureur des hommes, lorsque quelque animal féroce leur enlève une pièce de leur bétail. Sur le champ ils en donnent connoissance à tous les voisins. Tous les hommes courent cha-
rita-

ritablement aux armes, & s'étant séparés en diverses troupes, ils battent la campagne: on les voit aller & venir, comme une volée d'oiseaux qui ne savent où se poser. S'ils rencontrent l'ennemi, ils se disputent l'avantage glorieux de frapper le premier coup. Le desir de la vengeance leur fait fermer les yeux sur le péril; & si l'animal est pris vivant, ils se vengent par les plus affreux tourmens, du dommage que lui ou ses semblables ont fait.

Bœufs, Vaches, Brebis & Moutons, voilà quels sont les troupeaux des Hottentots. Quoi qu'en dise *Meister*, ils n'ont point de Chèvres domestiques; mais ils en tuent souvent de sauvages.

II. ON remarque les vicissitudes de la fortune chez les Hottentots, comme par-tout ailleurs. Il n'est pas rare d'y voir des pauvres s'enrichir, & des riches devenir pauvres. Un Hottentot âgé qui a perdu son bien, ou un jeune homme qui n'en a jamais eu, se met au service d'un de ses concitoyens, ou d'un Européen, à condition qu'on lui donnera à proportion de sa capacité & de ses services, tant de gros ou de menu bétail. Dès qu'ils en ont amassé assez pour leur usage, ils quittent incessamment le service, instruits à borner à propos leur ambition.

III. TOUTS les troupeaux d'un village paissent ensemble: personne ne possède en particulier de terrain, que celui où est pla-

cée sa cabane. Le gros bétail forme un troupeau, le menu un autre; & la brebis unique du plus misérable des habitans y est aussi bien reçue, & aussi bien soignée pendant son absence, que les nombreux troupeaux du plus puissant. Tour à tour, deux ou trois hommes du village conduisent les bêtes au pâturage à sept heures du matin, & les ramènent le soir entre cinq & six.

IV. JAMAIS les taureaux ne sont séparés des genisses, ni les béliers des brebis. C'est par ce moyen que leurs troupeaux multiplient si fort. Ils se moquent même des Hollandois du Cap, qui en certains tems séparent le mâle de la femelle, sous prétexte que celles-ci en portant si souvent ne peuvent que s'affoiblir: les Hottentots le nient. C'est l'expérience qu'il faudroit consulter; elle paroît être pour les derniers: mais je n'entreprendrai point de décider la question.

V. LORSQUE les taureaux & les béliers sont en trop grand nombre, ils les châtent. Ils font cette opération sur les bœufs, lorsqu'ils n'ont qu'un an. Voici la manière dont ils s'y prennent. D'abord ils attachent à chacun des pieds une corde faite d'herbes très artitement mises en œuvre, & couchent l'animal étendu sur son dos. Alors ils tirent de toutes leurs forces les cordes auxquelles sont attachés les pieds, & les lient à quatre pieux fichés en terre à une distance convenable: ils l'attachent
aussi

aussi par les cornes, desorte qu'il ne peut absolument se remuer. L'opérateur vient alors, qui lui lie les testicules dans la bourse aussi fortement qu'il le peut, avec une bande de cuir de bœuf ou de cerf; ainsi il coupe toute communication entre les testicules & les vaisseaux spermatiques. L'opération étant finie, on détache l'animal, & on l'abandonne; & au bout de quelque tems, ces parties ne pouvant point recevoir de nourriture, se séchent & tombent.

VI. ON opère sur les béliers, pour l'ordinaire, lorsqu'ils ont un an & demi. L'opération se fait tout comme lorsqu'il s'agit des bœufs; seulement ils ne laissent point aller le mouton après qu'ils lui ont attaché la bourse, mais ils le couchent sur le côté, & mettant entre deux pierres ses testicules ainsi liés, ils les broient & les écrasent: après cela ils laissent aller l'animal, qui perd bientôt des parties si maltraitées.

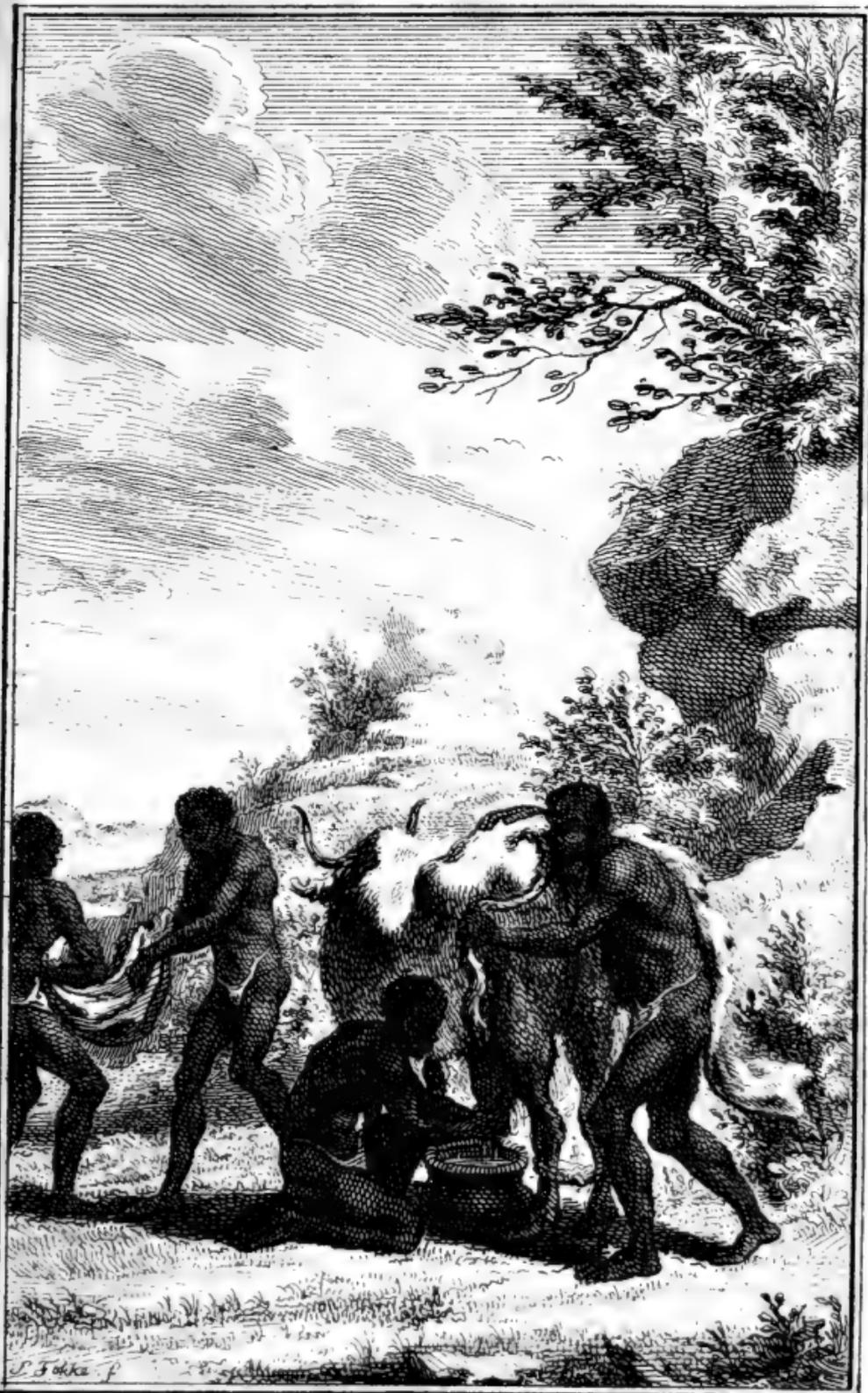
VII. LES femmes tirent les brebis & les vaches matin & soir, de la même manière qu'en Europe. Il arrive quelquefois que leurs vaches sont revêches, & refusent de donner leur lait: alors, pour les mettre à la raison, ils suivent la méthode usitée chez les Européens. Ils amènent auprès de la vache son veau; & dès qu'il l'a un peu tétée, elle se laisse tirer facilement. Mais si une vache dont le veau est mort refuse de donner son lait, ils prennent la peau du veau, qu'ils étendent sur un autre qui est à

peu près de la même taille ; alors ils l'amènent auprès de la vache , qui , trompée par cette ressemblance , se laisse têter par ce veau contrefait. Si la vache toujours obstinée reconnoit le stratagème & refuse encore , leur dernière ressource est de lui attacher les pieds de derrière pour l'empêcher de ruer , & de lui souffler de toute leur force dans la matrice. C'est l'ouvrage des hommes , aussi-bien que des femmes.

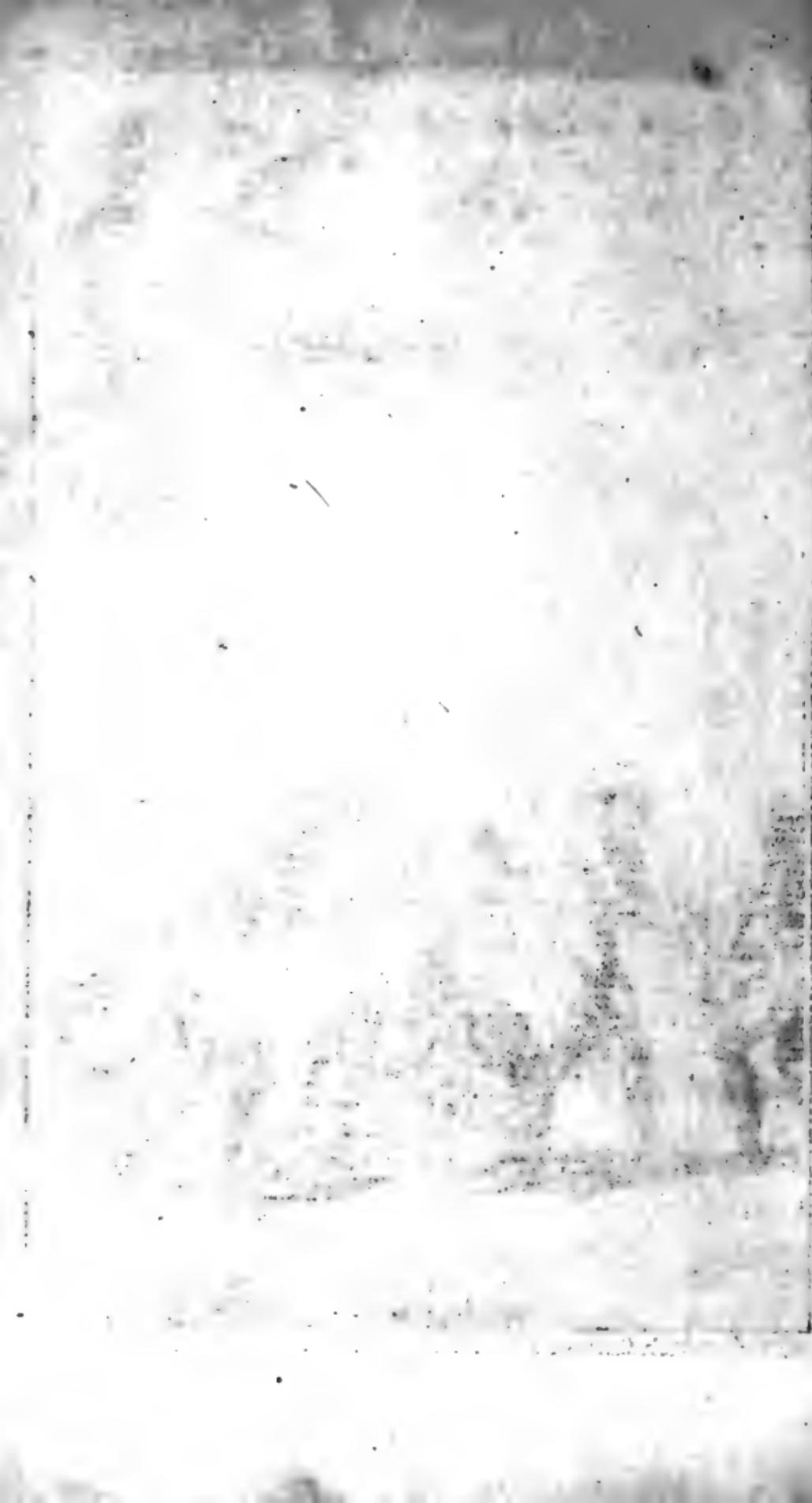
VIII. ILS ne passent leur lait ni au travers d'un linge , ni au travers de quoi que ce soit , pour en ôter les poils ou les autres faletés qui peuvent y être tombées. Ils le boivent avec toutes les vilénies attachées au vase même dans lequel il a été tiré , & y font bouillir les racines qu'ils mangent , ce qui forme une espèce de bouillie. Lorsqu'ils ont plus de lait qu'il ne leur en faut pour le ménage , ils l'échangent contre du tabac ou du *Dacta* aux Européens , qui ont soin de le purifier avant que de s'en servir.

IX. POUR faire leur beurre , ils se servent pour barate d'un sac fait d'une peau de bête sauvage , dont ils ont tourné le poil en dedans. Ils remplissent ce sac à moitié , ou à peu près ; & après l'avoir lié , deux personnes le prennent l'un par un bout , l'autre par l'autre ; ils agitent vivement ce lait , jusqu'à ce qu'une partie se change en beurre. Ils mettent ce beurre dans des pots ,
pour

Maniere de tirer les Vaches, & de faire le Beurre.



J. Folke. f.



pour s'en fervir à frotter leur corps, ou leur *Krosse*. S'ils en ont trop pour cet usage, ils le vendent aux Européens; car les Hottentots, excepté ceux qui sont au service des Hollandois, ne mangent jamais de beurre.

X. LE beurre que font les Hottentots est malpropre au-delà de toute expression. Ils ne clarifient point le lait dont ils le font; la graisse & la crasse qui leur couvre les mains, se communique à tout ce qu'ils manient. La vue seule suffit pour dégoûter l'homme le moins délicat, & le faire renoncer pour toujours à cette nourriture. Cependant, quelque malpropre & dégoûtant qu'il soit, il y a au Cap des Européens qui en achètent de très grandes quantités. Ils ont l'art de le purifier & de le faire ressembler à celui d'Europe; ils le vendent à quelques Maitres de vaisseau & à d'autres personnes qui ne s'y entendent pas mieux, & font ainsi des gains fort considérables. Le reste, ils le mangent. Je suis surpris au dernier point, qu'il puisse y avoir des Européens qui, sachant par qui ce beurre a été fait, peuvent en manger: j'aurois cru que cet aliment n'étoit mangeable que dans le tems d'une cruelle famine.

Ce n'est pas le seul parti que tirent de ce beurre ceux des Européens qui en achètent. Souvent ces maitres avarés en font manger la crasse & les vilénies qui en ont été séparées, à leurs esclaves ou à leurs domes-

tiques ; quoiqu'il y ait là-dessus une défense expresse du Gouverneur, qu'il a soin de renouveler de tems en tems, dans la juste crainte qu'une nourriture si malpropre ne produise des maladies contagieuses.

XI. LES Hottentots donnent à leurs veaux & à leurs agneaux le babeurre rempli de poils & de vilénies, & tel qu'il sort du sac. Quelquefois aussi ils le boivent eux-mêmes, sans daigner jamais le passer. Et si quelque maladie les saisit, ou que leurs bestiaux se trouvent incommodés après avoir mangé de ce lait, vous ne sauriez leur persuader que cela vienne des fâchetés qu'ils ont avalées. Si on les en croit, cette maladie vient de quelque sortilège, & de quelque acte d'une magie infernale ; & le Docteur du *Kraal* vient avec une amulette pour lever le sortilège. Quoique ces espèces d'exorcismes soient sans succès, on ne peut les dissuader qu'il n'y ait de la magie, & que ces amulettes ne soient le remède infallible.

XII. LES deux sexes boivent du lait de vache ; mais il n'est permis qu'aux femmes de boire de celui de brebis : aussi, lorsqu'ils n'ont pas beaucoup du premier, les femmes sont obligées de se contenter de celui de brebis, ou même d'eau : car les hommes, pour tout au monde, ne goûteraient pas du lait de brebis ; & les femmes ne l'aiment pas beaucoup, & lui préfèrent celui de vache. Ainsi les familles Hotten-

tottes qui n'ont pas des vaches en grand nombre, en gardent tout le lait pour leur usage, & ne vendent que celui de leurs brebis.

Je me suis donné des soins infinis, pour découvrir la raison de cette coutume des Hottentots; j'ai employé plusieurs livres de tabac pour tirer quelque éclaircissement là-dessus: ni hommes ni femmes ne m'en ont pu donner aucun. Ils me répondoient constamment, *C'est la coutume des Hottentots*. Enfin plusieurs, ennuyés de mes questions importunes & voulant se défaire de moi, me dirent, „ qu'ils ignoroient l'origine „ de cette coutume, & qu'ils ne croyoient „ pas qu'aucun d'entre eux la fût; qu'ils „ n'avoient aucune autre raison pour la „ pratiquer, que l'exemple respectable de „ leurs ancêtres. Qu'à la vérité, quelques „ personnes conjecturoient que leurs pères „ avoient cru que le lait de brebis étoit „ bon pour les femmes, & pernicieux aux „ hommes”. Je fus donc obligé de me contenter de cette conjecture.

XIII. PASSONS à la manière dont ils gardent leurs troupeaux pendant la nuit. Les huttes d'un *Kraal*, comme je l'ai déjà dit, sont toutes rangées de façon qu'elles forment une enceinte circulaire. Il n'y a qu'une entrée, qui est même fort petite. Entre cinq & six heures du soir, on ramène les troupeaux du pâturage. Il y auroit beaucoup d'imprudence de les laisser plus tard,

tard, dans un pays qui abonde en bêtes sauvages. Ils font donc entrer le menu bétail & les veaux dans l'enceinte du *Kraal*, c'est là où ils passent la nuit; & autour du *Kraal* en dehors ils rangent leur gros bétail derrière leurs huttes. Pour empêcher que ces animaux ne s'écartent, ils les attachent deux à deux par les pieds. Ainsi tout leur bétail couche à la belle étoile. Si un bœuf, un taureau ou une vache s'échape, ils les rattrapent avec une promptitude & une dextérité incroyable. Ils courent à toutes jambes; dans un clin d'œil ils ont atteint l'animal, & le ramènent aussi-tôt à sa place. Personne ne couche hors du *Kraal*, pour garantir le gros bétail des attaques des bêtes féroces; aussi n'en est-il pas besoin: ces animaux avertissent suffisamment de l'approche de l'ennemi, par le bruit affreux qu'ils font. Je ne sais comment ils l'aperçoivent. J'ignore si les bœufs voyent les yeux des lions, des tigres, des léopards &c. qui brillent comme ceux des chats, & qu'on peut appercevoir de nuit à une grande distance. Je ne sais si ces animaux exhalent quelque odeur que les bœufs sentent; ou si, pour parler avec le vulgaire, il y a une secrète antipathie entre eux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tous ces animaux, dès que quelque bête féroce est à une certaine distance, font un carillon épouvantable, & donnent ainsi le signal à leurs maîtres.

Vogel tombe sur ce sujet dans une erreur : il dit que les Hottentots, pour empêcher leur gros bétail de s'écarter, & pour le mettre à couvert des bêtes sauvages, allument de grands feux pendant la nuit autour du *Kraal*. Je n'ai jamais vu ces feux, ni même jamais ouï dire que ces peuples en fissent dans cet endroit. Il est vrai que dans quelques villages composés de huttes écartées, & qui sont en trop petit nombre pour former un cercle, tels qu'on en trouve entre la montagne du Lion & le Cap, c'est la coutume de retirer le bétail dans les huttes pendant la nuit, & de le mettre dans une espèce de parc fait de jones mis les uns sur les autres. Alors ils font des feux qui brûlent toute la nuit aux portes de leurs huttes, pour épouvanter les bêtes féroces. Mais ce n'est point la coutume des Hottentots qui forment par leurs habitations des villages formels.

XIV. LEURS chiens font une de leurs principales gardes nocturnes. A peine y a-t-il une hutte où il n'y en ait un, souvent deux : animal courageux, caressant & fidèle, chéri de ses maîtres pour sa fidélité & ses services. Il s'en est peu fallu que je ne l'aye mis au nombre des meubles des Hottentots, puisque chaque hutte en a un. *Boëving* tourne en ridicule les Hottentots, de ce qu'ils laissent leurs chiens coucher auprès du feu, & dans leurs huttes. Je ne vois pas ce qu'il y a en cela d'extraordinaire. N'est-

N'est-ce pas la coutume des Européens ? Y a-t-il quelqu'un parmi nous, qui n'aime assez ces généreux animaux pour les souffrir auprès du feu ? Combien même n'y en a-t-il pas parmi nous, qui les font coucher avec eux dans leur lit ? Cependant jamais les Hottentots ne le permettent à ces animaux ; ils ne les laissent même jamais pendant la nuit dans leur hutte. Dès que le soir est venu, ils les mettent dehors pour garder les troupeaux ; emploi dont ils s'acquittent avec une fidélité & une habileté, un courage & une vigilance sans égale. Ces excellentes qualités les rendent chers à leurs maîtres, qui leur font toutes sortes de caresses. La raison, la reconnaissance, & l'exemple des Européens ne les autorisent-ils pas suffisamment ? Comme nous, ils appellent un chien, *mon petit, mon mignon, mon aimable chien* &c. Comme nous, ils l'estiment pour ses bonnes qualités, & pour la race dont il sort.

Aussi faut-il avouer que les chiens des Hottentots ont mille qualités excellentes. De jour, si c'est le tour de leur maître, ils vont mener les troupeaux au pâturage ; ils les font marcher. Il n'y a peut-être point en Europe de chien de boucher ou de berger, qui ait la moitié de l'habileté & de l'activité qu'ont ces chiens, pour tenir rassemblés & pour faire marcher ces animaux. Pendant toute la marche, ils ont l'œil par-tout. Ils vont & viennent, & font continuellement

ment attentifs pour que tout soit en ordre. Lorsque les troupeaux sont arrivés sur le pré, ces chiens, sans qu'on soit obligé de les avertir, sont continuellement occupés, ou à rassembler les bêtes qui s'écartent & à les tenir ensemble, ou à aller visiter les environs pour voir s'il n'y a point de bête sauvage. Ils vont à la découverte en corps, comme s'ils étoient commandés à une expédition. Lorsque les bœufs sont attachés autour du *Kraal* pour y passer la nuit, & que leurs maîtres se sont retirés, tous les chiens sont mis hors des huttes, & font la garde toute la nuit pour préserver les troupeaux de l'approche de l'ennemi. Ils s'acquittent de ce devoir à merveilles, & font d'un secours infini au gros bétail, dans le danger. Les bœufs auroient beau faire du bruit à l'approche des bêtes sauvages; elles sont souvent si promptes, qu'elles auroient donné l'affaut avant que les Hottentots eussent paru. Mais les chiens préviennent cet inconvénient. Non contents de faire de tems en tems la patrouille pendant la nuit, autour du *Kraal*; au moindre bruit que font les bœufs, ils vont voir ce que c'est, & attaquent fort courageusement la bête, s'ils la rencontrent: ainsi sa marche est retardée, & ils donnent par leur résistance le tems aux Hottentots de venir au secours; & dans un moment l'animal est ou tué, ou mis en fuite. Rarement il arrive qu'il fasse quelque proie.

Qui

Qui pourroit après cela blâmer les Hottentots de la tendresse qu'ils ont pour un animal si bon & si utile, & qui surpasse infiniment par ses aimables qualités tous les chiens de toute autre partie du Monde? Malgré toutes ces belles qualités, on ne voit rien dans son air & dans son extérieur, qui promette la moindre chose. Jamais il n'y eut de physionomie plus trompeuse. Il est si laid, qu'on a peine en le voyant à croire qu'il puisse être bon à quelque chose. Le chien de ce pays a l'air traître & arrogant; & il est la fidélité & la complaisance même. Si en Europe on se voyoit suivi par un animal comme cela, on en auroit honte. Il ressemble plutôt à un renard, qu'à aucune espèce de chien que nous ayons. Il a le museau pointu, & les oreilles droites: sa queue est longue & mince, & elle traîne à terre. Son poil qui est clair, mais long, est toujours hérissé, & n'est jamais couché sur le corps. En un mot, sa figure est si affreuse, que toutes ses bonnes qualités ont bien de la peine à dissiper les préjugés qu'elle fait naître. Il n'y a qu'un Hottentot, qui ne se fit pas une honte d'entretenir un animal aussi hideux; à moins que ce ne fût par curiosité.

XV. J'AI eu occasion de parler des *Backeleys* ou *Backeleyers*, sorte de bœufs dont les Hottentots se servent dans la guerre, comme les autres Nations se servent d'éléphants, que les Hottentots ne savent ni apprivoiser,

fer, ni discipliner. Ces *Backeleyers* leur font encore d'un grand usage pour garder leurs troupeaux, lorsqu'ils sont au pâturage. Au moindre signe de leur conducteur, ils vont ramener les bestiaux qui s'écartent, & les tiennent rassemblés. Ils courent aussi sur les étrangers avec furie; ce qui fait qu'ils font d'un grand secours contre les *Buscbies* ou Voleurs, qui en veulent aux troupeaux. Chaque *Kraal* a au moins une demi-douzaine de ces *Backeleyers*, qui sont choisis entre les bœufs les plus fiers. Lorsqu'il y en a un qui meurt, ou qui ne peut plus servir à cause de son grand âge, le propriétaire le tue, & on choisit parmi le troupeau un bœuf pour lui succéder. On s'en remet au choix d'un des vieillards du *Kraal*, qu'on croit le plus capable de discerner celui qui pourra plus facilement être instruit. On associe ce bœuf novice avec un vieux routier, & on lui apprend à suivre ce compagnon, soit par les coups, soit par d'autres moyens. Pendant la nuit on les lie ensemble par les cornes, & on les tient même ainsi attachés pendant une partie du jour, jusqu'à ce que le jeune bœuf soit parfaitement instruit; c'est à dire, jusqu'à ce qu'il soit devenu un Garde-troupeau vigilant.

Ces Gardes-troupeaux connoissent tous les habitans du *Kraal*, hommes, femmes & enfans; & témoignent pour toutes ces personnes le même respect qu'un chien a pour tous ceux qui demeurent dans la maison de

son maître. Il n'y a donc point d'habitant qui ne puisse en toute sûreté approcher des troupeaux; jamais les *Backeleyers* ne leur feront le moindre mal. Mais si un étranger, & en particulier un Européen, s'avoit de prendre la même liberté sans être accompagné de quelque Hottentot, il risqueroit beaucoup. Ces Gardes-troupeaux, qui paissent pour l'ordinaire à l'entour, viendroient bientôt sur lui au galop. Alors si l'étranger n'est pas à portée d'être entendu des bergers, ou qu'il n'ait pas d'arme à feu, ou de bonnes jambes, ou un arbre sur lequel il puisse grimper, il est mort sans ressource. En vain il auroit recours aux bâtons, ou aux pierres; un *Backeleyer* ne s'épouvante pas pour de si foibles armes. C'est aussi la grande raison pourquoi les Européens ne voyagent jamais dans ces pays-là, sans être munis d'un fusil. Dès qu'ils veulent approcher des troupeaux, ils appellent quelqu'un des Gardes. Le Hottentot vient sur le champ à leur secours, en sifflant de toute sa force sur ses doigts pendant tout le chemin. Les *Backeleyers* n'ont pas plutôt entendu ce sifflement qu'ils distinguent fort bien, qu'ils s'arrêtent & reviennent tranquillement auprès des troupeaux commis à leur garde. Mais si les bergers sont trop éloignés pour entendre, ou pour venir promptement au secours, les Européens ne font autre chose que décharger l'arme à feu qu'ils portent: à ce bruit,

bruit, le *Backeleyer* s'épouvante & s'enfuit.

J'ai moi-même souvent été poursuivi par ces animaux. Dès que je les voyois venir à moi, j'appellois leurs maitres; mais s'ils ne venoient pas assez promptement à mon secours, je tirois en l'air mon coup de fusil, car je ne fortois jamais sans cette arme; & par-là j'étois toujours délivré de ces animaux dangereux, qui rebroussent timidement à ce bruit, & me laissoient en repos.

XVI. QUOIQUE j'aye dit que les troupeaux de gros & de menu bétail couchent à l'air, il y a cependant dans chaque *Kraal* une méchante hutte où se retirent les veaux & les agneaux, nuit & jour, jusqu'à ce qu'ils soient en état de supporter les injures de l'air & de courir avec leurs mères, sans en être incommodés. Tous les matins avant qu'on mène les troupeaux au pâturage, & tous les soirs lorsqu'ils en reviennent, on amène les brebis & les vaches auprès de leurs petits, pour les teter. Pendant le jour, on donne à ces petits animaux du lait aigre, ou du babeurre.

XVII. QUELQUE grand que soit le nombre des bestiaux qu'ils tuent pour leurs mariages, leurs émancipations, & leurs autres fêtes, il n'est pas rare cependant de voir les troupeaux se multiplier si fort, qu'ils ne peuvent aisément trouver assez de pâturages pour les nourrir. Dans ce cas, ils ont deux ou trois manières de disposer

de leur superflu, pour y trouver leur compte. D'abord, ils tâchent de faire en sorte que la réduction tombe sur les mâles, dont ils ont toujours un grand nombre, soit parmi leur menu, soit parmi leur gros bétail : ils se défont de leurs femelles plus difficilement. Dès qu'ils ont séparé les pièces dont ils sont embarrassés, ils s'informent si le Gouverneur du Cap, qui a souvent besoin de bœufs de transport pour la Compagnie, n'en auroit point affaire pour le présent. Dans ce cas, ils lui fournissent ce qu'il lui en faut, à très bas prix. S'il n'en a pas besoin, ils se contentent de lui faire un présent de quelques bœufs & de quelques moutons, pour son usage ; & en échange, le Gouverneur leur fait donner une certaine quantité de vin, d'eau de vie, de tabac, de verroterie, & de quincaillerie. Si après le présent que les Hottentots ont fait au Gouverneur, il leur reste quelque bétail superflu, ils l'offrent sous-main à très bas prix aux Européens du Cap, qui manquent rarement d'en acheter. Le reste, ils tâchent de le vendre parmi leurs concitoyens qui ont besoin de bestiaux ; & ils prennent en échange du tabac, du *Dacha*, & autres denrées : on peut les avoir pour la moitié de la valeur qu'ils en demanderoient dans toute autre occasion. S'ils ne peuvent s'en défaire par ces différens moyens, ils distribuent charitablement le reste aux pauvres.

XVIII. LES Hottentots ont beaucoup de bêtes de somme : animaux extrêmement forts & courageux , & qui font choisis sur les troupeaux lorsqu'ils ont une couple d'années , par des vieillards qui se connoissent en bétail. Dès qu'ils ont destiné quelque bœuf à cet usage , ils le prennent & le couchent sur le dos , & après lui avoir lié la tête & les pieds , ils lui percent avec un couteau affilé la lèvre supérieure entre les narines : dans cette incision ils enfilent un bâton d'un pouce & demi d'épaisseur , d'un pied & demi de longueur , & qui a un croc au bout supérieur , pour empêcher qu'il ne passe au travers de la plaie. Par le moyen de ce bâton crochu , ils le tiennent dans l'obéissance & lui font faire ce qu'ils veulent. Si cependant il refusoit de se laisser gouverner & de porter sa charge , ce qui arrive quelquefois , ils montent dessus , après avoir cloué en terre le nez de l'animal avec ce bâton fourchu , & le laissent dans cette cruelle attitude jusqu'à ce qu'il soit devenu plus souple. La torture où est un bœuf ainsi attaché est si grande , qu'il ne tarde pas à tâcher de se tirer de cette gêne ; ainsi il devient traitable , & est en état de profiter des leçons qu'on veut lui donner. Si par hazard , oubliant la douleur qu'il a ressentie , il redevenoit mutin , la vue seule du bâton crochu suffit pour le ramener à son devoir : cet instrument est si terrible , qu'il rend un bœuf de somme attentif à tous les ordres

qu'il reçoit de son conducteur; jamais ils n'oublient, après qu'ils y ont passé, l'usage douloureux qu'on en fait. J'ai mille fois eu occasion d'admirer la promptitude avec laquelle ces animaux ainsi disciplinés obéissent à la simple voix de leurs maîtres. Ils entendent aussi bien les commandemens, & les exécutent aussi exactement, que le chien le plus fidèle de l'Europe pourroit le faire. Le bâton, le terrible bâton les rend diligens, dociles & attentifs, au souverain degré.

Les Hottentots se servent de ces bœufs de charge pour transporter tout l'attirail de leurs huttes & leur équipage, lorsqu'ils changent de *Kraal*. Ils font aussi monter dessus les personnes âgées, les malades & les infirmes. Pour cela ils ont une espèce de selle très commode, qu'ils attachent fort adroitement sur le dos de ces animaux dociles. Lorsque ces peuples viennent au Cap pour faire emplette de vin, d'eau de vie, de tabac, d'outils de fer, ou d'autres choses semblables, ils mènent toujours avec eux quelques-uns de ces bœufs, pour porter les marchandises qu'ils doivent acheter. Un Hottentot qui possède un de ces animaux, ne porte jamais rien.

XIX. LORSQUE quelque maladie attaque leurs troupeaux, ces peuples ont grand soin d'empêcher que les Hollandois n'en soient informés; ils savent fort bien qu'une découverte de cette nature empêche-

cheroit qu'ils ne pussent les vendre à des gens aussi attentifs à n'acheter que de bonne marchandise. Au reste, leur bétail n'est pas sujet aux mortalités, ni à toutes les maladies qu'on connoit en Europe. La toux, qui est si ordinaire parmi nos troupeaux, est une maladie qui n'attaque jamais les leurs. On peut même presque dire qu'ils n'ont de maladie contagieuse parmi leur bétail, que celle que leur attirent les longues pluies. Comme ils ne couchent pas dans les étables, & qu'ils sont toujours exposés aux injures de l'air, ils ne peuvent qu'en être incommodés dès que les pluies sont abondantes & soutenues. Il arrive quelquefois qu'il y pleut trois ou quatre jours consécutifs, quoique ce soit fort rarement. La maladie que causent ces pluies parmi le gros & le menu bétail, surpasse souvent l'habileté de ces peuples, & leur enlève quelquefois beaucoup de bestiaux. Mais elle n'a aucun des symptômes des maladies contagieuses qui attaquent les troupeaux en Europe.

XX. D A N S chaque *Kraal* il y a un Médecin pour les troupeaux : son emploi l'appelle à avoir l'œil sur la santé de ces animaux. De tems en tems il va les visiter, & examiner chaque pièce ; & suivant sa prudence, il fait usage de la lancette, de la purgation, ou du cordial. Ce Docteur emploie la meilleure partie de son tems à é-

tudier les maladies qui surviennent aux bestiaux, & à perfectionner cette Science.

XXI. LES Hottentots cachent avec un grand soin la manière dont ils traitent leurs bêtes malades. Sur le moindre symptôme de maladie, ils leur tirent du sang, qu'il s'agisse de grand ou de petit bétail. Pour cette opération, ils se servent ou de la pointe d'un couteau bien affilé, ou de l'os d'un oiseau, le même instrument dont ils se servent pour coudre les plaies. Après cela ils lui donnent à manger de l'ail sauvage, ou entier, ou pilé. Lorsqu'un de leurs animaux a une retention d'urine, ils lui donnent pour ouvrir les passages, une infusion de cette même plante. Et en général toutes les maladies qui ne viennent pas des pluies, les Docteurs les guérissent pour l'ordinaire en faisant prendre au bétail beaucoup de repos. C'est-là tout ce que j'ai pu apprendre de la méthode que les Hottentots suivent pour guérir leurs bestiaux.

Ils ne leur donnent jamais par précaution du sel, comme nous faisons. Il y en a beaucoup dans leur pays, mais ils n'en font aucun usage, ni pour eux-mêmes, ni pour leurs troupeaux.

XXII. LORSQUE les brebis sont incommodées de la migraine ou du mal de tête, les habitans font des sacrifices expiatoires, & célèbrent une fête solennelle pendant trois jours consécutifs. Chaque jour on immole un beau mouton gras. Le

Sa-

Sacrificateur est un vieillard vénérable, que l'on choisit d'entre ceux qu'on croit les plus propres à distinguer le mouton le plus beau. La coutume veut que dans cette occasion on sacrifie ce qu'il y a de meilleur. Les hommes s'assemblent en deux bandes, pour manger cet animal sacrifié: les vieillards forment la première, & mangent la chair du mouton: les jeunes hommes sont placés à une certaine distance, & dévorent les entrailles. Les femmes sont toutes ensemble, & ont tous les jours pour portion le bouillon dans lequel a cuit une partie de l'animal. Après le repas, chaque compagnie ainsi séparée passe le reste du jour, & la nuit suivante, à chanter & à danser. Ce sont des actes expiatoires pour appaiser *Gounja* qu'ils ont offensé. Ils veulent se rendre ce Dieu inférieur favorable, & attirer sa bénédiction sur leurs troupeaux.

Si sur ces entrefaites la maladie vient à cesser, ils donnent des démonstrations de joie les plus extraordinaires. Leurs fêtes & leurs réjouissances ne finissent point. Ils croient fermement que leur Dieu tutélaire se plaît infiniment à tout cela; & la persuasion où ils sont de lui avoir plu par ces actes de dévotion, les met hors d'eux-mêmes, & les jette dans des extases & des ravissements qui ne se peuvent exprimer. C'est ainsi que tous les hommes s'imaginent d'intéresser la Divinité dans les actes superstitieux de leur Religion. Si ces sacrifices ne

font pas cesser la maladie , ils croient que leurs offrandes n'étoient pas assez belles , & que le vieillard qui a fait le choix , n'a pas réuffi à distinguer les meilleurs moutons. On prend un autre vieillard qui foit plus expérimenté , pour choisir de nouvelles victimes. Pendant trois jours ils observent de nouveau les mêmes folennités. Si après cela la maladie n'est pas dissipée , ils croient qu'elle vient de mauvaise nourriture ; & auffi-tôt ils font une fête de déménagement , & lèvent le piquet pour aller s'établir dans un nouveau quartier.

XXIII. AVANT que de finir ce Chapitre , il faut dire un mot fur une coutume remarquable. Ils font , dans certains tems , passer par le feu leur menu bétail. Le jour destiné à cette cérémonie , les femmes vont tirer les vaches de bon matin , & en apportent tout le lait à leurs maris. C'est une règle constante , que dans ces jours-là , ni elles ni leurs enfans n'en goûtent quoi que ce foit : les hommes doivent l'avoir tout , & ils le boivent avant que de commencer la cérémonie , fans en laisser une goutte. Dès que le lait est avalé , quelques personnes vont conduire les brebis dans un certain endroit où l'on doit allumer un feu , tandis que les autres préparent la place. On y amasse une grande quantité de copeaux , & de menu bois bien sec , que l'on range de manière que le bucher ait une figure oblongue. On y met le feu , & dès que les
bre-

brebis paroissent, on jette sur ce monceau allumé du menu bois verd, afin de produire une grosse fumée. Alors toute la troupe qui est autour de ce bucher enflammé, laisse un petit défilé ouvert pour y faire passer les brebis; & du côté où elles doivent entrer, les hommes sont à une bonne distance du feu, de manière qu'il y a suffisamment d'espace pour y recevoir le troupeau entier. Toutes choses étant ainsi disposées, on fait entrer par force les brebis par le défilé, & on les conduit à l'espace qu'on a laissé vuide entre le feu & les personnes qui sont autour. D'abord elles cherchent à s'échaper, en faisant brèche dans les rangs; mais les hommes qui se tiennent ferrés & fermes, les renvoient par leurs coups & leurs cris redoublés. Tandis que ces bêtes sont ainsi animées, quelques hommes qui sont près du feu saisissent par la tête trois ou quatre de celles qui sont le plus à portée, les jettent au-delà, & les font passer au travers des tourbillons de fumée qui sortent du bucher. Les autres brebis voyant cela, suivent quelquefois, sans qu'on ait besoin d'autre chose que des hurlemens & des coups. D'autres fois, on est obligé d'en trainer plusieurs par force. Elles sont même quelquefois si revêches, qu'elles se jettent sur les hommes qui forment le cercle, le rompent, & s'enfuient. Les Hottentots sont au desespoir lorsque cela arrive, & ils regardent l'indoci-

cilité de ces bêtes comme un très mauvais augure.

Mais si ces animaux plus tranquilles passent au travers de cette noire fumée sans y être forcés, non, il est impossible de décrire toutes les démonstrations de joie que ces peuples superstitieux donnent. On ne peut rien imaginer de plus divertissant que cette scène. Quel bruit, quels cris, quelles acclamations, que de sauts & de gambades ! A en juger par leur extravagance, qui ne finit pas si tôt, on les prendroit assurément pour des enragés.

XXIV. A PRES bien des recherches inutiles, je desespérois d'arracher d'aucun Hottentot, toujours ignorant & obstiné, la raison d'une coutume si singulière ; lorsqu'un d'entre eux, plus complaisant & rendu plus traitable par un petit présent, me tint le discours que je vais rapporter. Les idées en font toutes de lui, il n'y a que la forme qui soit de moi.

„ Nous ignorons, me dit-il, depuis quel
 „ tems notre Nation ancienne pratique
 „ cette coutume. Nous sommes dans la
 „ pensée qu'elle a toujours été observée.
 „ Je ne crois pas même que parmi nous il
 „ y ait quelqu'un qui en puisse rendre d'au-
 „ tre raison, que celle qui est tirée de l'au-
 „ torité respectable de nos ancêtres, que
 „ nous supposons avoir été assez sages pour
 „ ne transmettre à leur postérité aucune
 „ règle qui ne fût appuyée sur de bons &

„ folides fondemens ". Ce raisonnement est de tous les pays ; car combien de coutumes & de croyances parmi nous qui n'ont d'autre fondement , & qu'on n'ose même attaquer à cause de leur ancienneté !

„ Ce pays , ajouta mon Hottentot , comme vous le savez , est infesté de tous côtés de chiens sauvages , qui marchent en troupes & vont rodant çà & là par bandes. Souvent ils font de grands ravages parmi les bestiaux : aussi craignons-nous ces dangereux animaux , plus que les lions & les tigres. Ceux-ci , lorsqu'ils tombent sur nos troupeaux , n'en tuent guères plus que ce qu'il leur en faut pour se rassasier : tout au plus , ils cherchent à se pourvoir pour une couple de jours. Mais les chiens sauvages , plus cruels & moins généreux , n'épargnent quoi que ce soit ; & s'ils rencontrent un troupeau & qu'on n'y mette point d'obstacle , ils ne l'abandonnent qu'après l'avoir entièrement détruit. Nos ancêtres ont peut-être découvert que lorsqu'un troupeau a passé par le feu , & qu'il a été pénétré de la fumée , l'odeur qu'il répand éloigne ces bêtes , dont l'odorat est fin. C'est donc pour la sûreté de nos troupeaux , que nous suivons cette coutume.



C H A P I T R E XXI.

Du Trafic des Hottentots.

- I. *Ils ne négocient que par échange.* II. *Des dents d'Eléphant.* III. *Comment ils commercent entre eux.* IV. *Caractère des Hottentots qui commercent.* V. *Ce qu'ont dit les Voyageurs du Commerce des Hottentots.* VI. *Comment il faut voyager chez eux.*

I. **Q**UOIQUE j'aye déjà eu occasion de toucher quelque chose du commerce des Hottentots, il y a des particularités qui méritent d'être sues, auxquelles je n'ai pu donner place que dans un Chapitre exprès.

Ces peuples n'ont point de monnoie, ni rien qui en tienne la place. C'est donc par voie d'échange, qu'ils négocient. Si vous en exceptez quelques-uns de ceux qui habitent parmi les Hollandois, il n'y en a point qui connoisse la valeur d'aucune pièce. On leur donne donc contre leurs marchandises, du vin, de l'eau de vie, du tabac, du *Dacha*, des pipes, de la verroterie, des couteaux, des brasselets, de petits miroirs, du fer, de petits morceaux de cuivre polis, & quelquefois de petits morceaux de *Kanna*, que les Européens savent mieux trouver qu'eux.

II. **O**UTRE leurs troupeaux qui font leur

leur plus grande richesse, ils ont des dents d'éléphant: mais on ne fait point encore ce qu'ils en font. Car quoiqu'ils tuent quantité d'éléphants, il n'y a que ceux qui habitent près des Européens, qui les vendent. Les Hollandois se sont imaginés, je ne sai sur quel fondement, que ce qu'ils n'employent pas aux brassulets, ils le portent au Monomotapa, à la Terre de Natal, ou à Mosambique chez les Portugais. Le Journal de *Theunis Gerbrands van der Schelling* porte, qu'à la Terre de Natal il avoit trouvé un Anglois qui avoit une grosse partie de dents d'éléphant, qu'il avoit tirées du Monomotapa, des Hottentots, & du voisinage. Si cela est, il est surprenant que les Hollandois aient laissé échaper ce commerce. Au reste ces dents, qui souvent pèsent cent, ou cent-vingt livres, ne coutent que trois ou quatre sols la livre.

De tems en tems, quelques Hottentots s'avisent d'apporter au Cap des œufs d'autruche, & des oiseaux curieux. Quelquefois aussi ils y viennent vendre des peaux de bêtes sauvages, sur-tout de chevaux & d'ânes sauvages. Mais cela arrive assez rarement.

III. Les Hottentots pauvres, & qui cependant ne veulent pas se mettre au service des Européens, ou de quelqu'un de leur Nation, tâchent de gagner leur vie en fabriquant des anneaux, un carquois & les autres armes en usage parmi eux; ils les

ven-

vendent aux riches charitables, qui en échange leur donnent deux ou trois pièces de bétail, à proportion de leurs richesses & de la bienveillance qu'ils ont pour le vendeur. Un seul assortiment suffit souvent pour mettre à son aise l'ouvrier; & dès-lors, content de son sort, il abandonne ce négoce.

C'est à cause de cela, qu'il est si difficile à un Européen curieux de se procurer ces fortes d'armes. La charité des riches, & le peu d'ambition des pauvres, sont cause qu'un homme ne fait jamais que deux armures tout au plus, une pour lui, & une pour son protecteur. Quoique lié avec le Capitaine *Pegu*, homme de très bon sens, & disposé à me rendre service par estime & par reconnoissance, je n'ai jamais pu en avoir un assortiment complet.

Lorsque quelqu'un d'entre eux a gagné au service des Européens plus de tabac, d'eau de vie, ou de brassielets qu'il ne lui en faut, il les revend à ses concitoyens, & s'établit par-là.

IV. Au reste, ils sont fort aisés dans leur commerce, sur-tout quand ils ont affaire avec des personnes de leur Nation. Ils ne savent alors ce que c'est que marchander. Les riches donnent toujours pour ce qu'ils achètent, tout ce que leur état leur permet de donner sans s'incommoder. Avec les Européens, ils trafiquent aussi avec candeur; mais outre le prix fixé, ils attendent
 tou-

toujours un petit présent, & ils regardent comme des injustes ceux qui le refusent.

V. MEISTER (1) paroît avoir eu peu de connoissance du commerce des Hottentots. Il dit entre autres choses, qu'ils amènent des troupeaux au Cap pour les vendre. Mais depuis 50 ou 60 ans, je ne sache pas qu'ils aient amené que les bêtes dont ils ont fait présent au Gouverneur. *Marpenger* (2) a copié cette erreur.

Vogel (3) remarque, qu'environ quatre-vingts ans avant que les Européens se fussent établis dans ce pays, l'Amiral Hollandois *Houtman* & après lui l'Amiral *Matelief*, aiant touché au Cap, ils eurent pour une barre de fer de trente livres pesant, neuf moutons; & ainsi à proportion. Mais aujourd'hui il faut donner pour un mouton la valeur de quinze sols, en fer, brasselets &c. Pour une livre de tabac on a un bœuf, & pour la moitié un mouton.

VI. CEUX qui par le commerce, ou par simple curiosité, sont appellés à voyager parmi ces peuples, doivent se munir de ces bagatelles, que nous avons dit qu'ils recherchent. Avec cela, il trouvera du beurre, des œufs d'autruche ou d'autres
oi-

(1) Dans sa *Description des Jardins des Indes*, pag. 244.

(2) Dans son *Dictionnaire*, pag. 503.

(3) Dans son *Voyage de 10 ans &c.* pag. 70 & 71. Voyez encore *Merklin*, dans sa *Rélation des Indes Orientales*, pag. 1114.

oiseaux, du lait, du gibier, & de la viande. On lui bâtit une nouvelle cabane tapissée de longues herbes; on lui fournit du bois. Il peut se procurer des racines très nourrissantes, que les Hollandois appellent *Ajuinties*, ou oignons, & les Botanistes *Sisyrinchium*. Le long des côtes, il pourra pour une bagatelle faire pêcher. Du reste, on peut voyager parmi eux en toute sûreté; on n'a rien à craindre d'hommes qui regardent comme une barbarie affreuse de faire du tort à des gens qui nous laissent tranquilles. Cette sage maxime n'est pas si généralement observée en Europe. Comme ils ont parmi eux quelques fripons vagabonds & fugitifs; tels que les *Buschies* dont nous avons parlé; pour s'en garantir, il est bon par précaution d'être accompagné d'un naturel du pays. Si, comme le Capitaine *Van der Schelling*, on se trouve seul, éloigné du Cap parmi eux, le plus sûr est de leur faire de petits présens de ce dont ils pourroient avoir envie; par-là on se les attache très fortement. Ce Capitaine aiant perdu son Vaisseau, réduit à venir de Goa au Cap à pied, vit dans ce périlleux voyage une troupe de Hottentots qui venoient à lui. Il remarqua qu'ils regardoient curieusement un bonnet à la matelotte, bordé d'une ganse d'or, qu'il avoit sur la tête; aussi-tôt il le leur donna. Ils reçurent ce présent avec de grands transports de joie, & témoignèrent beaucoup d'amitié au Capitaine.

pitaine. J'ai éprouvé leur fidélité & leur humanité, dans les différens voyages que ma curiosité m'a fait entreprendre parmi eux. Quoiqu'il soit sans exemple que les Hottentots aient jamais tué un voyageur, s'il en meurt quelqu'un, on les oblige à prouver qu'il est mort naturellement.

Je dirai à cette occasion, que *Vogel* leur fait tort lorsqu'il les accuse de faire des incursions dans le Monomotapa, où ils enlèvent les troupeaux pour les venir vendre au Cap. *Boeving* & le P. *Tachard* les ont déjà disculpés, en les représentant comme des peuples pleins d'humanité & de droiture. D'ailleurs, il y a au moins cent lieues du Monomotapa au Cap; éloignement qui pour plusieurs raisons rend ces prétendus vols impraticables. Les pays qui séparent ces Hottentots voisins du Monomotapa, des Hollandois du Cap, sont habités par des Hottentots très honnêtes-gens, qui découvrant bientôt la friponnerie, empêcheroient les voleurs de passer sur leurs terres & de manger leurs pâturages, dont ils ont eux-mêmes besoin. D'ailleurs, un si long voyage ne peut se faire sans beaucoup de fatigues, qui suffiroient pour décourager ces peuples généralement paresseux, pour faire périr ces bestiaux sur la route, ou tout au moins pour les mettre hors de vente. Ajoutez à cela, que le gros & le menu bétail est si abondant dans tous les pays Hottentots, qu'il n'est pas à présumer que

quelqu'un puisse hazarder sa vie, & un repos précieux, pour se procurer ce dont il n'a que faire.



C H A P I T R E XXII.

Des Métiers qu'exercent les Hottentots.

- I. *Des Bouchers.* II. *Pelletiers.* III. *Tailleurs.*
 IV. *Ouvriers en Ivoire.* V. *Des Faiseuses de Nattes.* VI. *Cordiers.* VII. *Potiers.*
 VIII. *Et des Forgerons.*

I. **S**I les Hottentots n'étoient pas si paresseux, ils sont assez adroits & assez ingénieux pour être capables de faire diverses choses curieuses. La lecture de ce Chapitre en fournira des preuves.

La profession de Boucher est honorable chez ces peuples; & ces bouchers sont plus adroits certainement que les nôtres. Pour tuer un mouton, après lui avoir attaché les pieds de devant ensemble, de même que ceux de derrière, deux hommes le faisaient & le mettent sur le dos; le troisième lui ouvre le ventre, en tire les boyaux, & remue le sang, de crainte qu'il ne se fige. Ils ont soin de ne rompre aucun des vaisseaux qui sont autour du cœur & des parties nobles, enforte qu'au moins pendant un quart-d'heure après qu'on l'a ouvert,

on peut encore voir le mouvement du cœur, & le mécanisme de ces parties. Pendant ce tems-là, on vuide les boyaux, on les lave, on les met sur le feu, & ils sont dévorés que l'animal vit encore. On l'écorche ensuite, & sur cette peau étendue ils le dissèquent anatomiquement, partie après partie, avec une dextérité qui surprendroit nos Démonstrateurs Anatomistes. J'ai toujours vu ces dissections avec admiration : la seule chose qui me faisoit de la peine, c'étoit la cruauté avec laquelle ils laissoient souffrir si longtems ces pauvres animaux, que je regarde non comme des automates insensibles, mais comme des Êtres capables de sentiment. Au reste, je crois que c'est la curiosité de voir le jeu des parties, qui les y engage ; d'autant plus que le Médecin du village, toujours présent à ces opérations, ne lève pas les yeux de dessus ce spectacle, jusqu'à ce que le cœur cesse de remuer. Les vieilles femmes, qui là comme parmi nous se mêlent de Médecine, assistent aussi à ces dissections. Ce ne peut être pour examiner si l'animal est sain, puisqu'ils mangent même les animaux morts de maladie. Ils suivent la même méthode pour le gros bétail. Ils ne perdent rien d'un animal ; il n'y a pas jusques aux nerfs & aux filamens qui font le long de l'épine du dos, qui leur servent de cordes, ou à faire du fil.

II. Les Pelletiers prennent les peaux toutes fraîches & encore fumantes, ils les

frottent exactement de graisse jusqu'à ce qu'elles en soient entièrement pénétrées : cela rend la peau forte, souple, & empêche que le poil ou la laine n'en tombe. Ils battent ces peaux avec beaucoup de force, afin de savoir si elles ne sont pas assez imbibées de graisse, ce qu'ils connoissent lorsque le poil en tombe. Telle est la préparation qu'il font aux peaux qu'ils destinent aux Européens, & celle qu'ils font aux peaux des bêtes sauvages, lors même qu'ils les réservent pour leur usage. Si les premières sont destinées pour les gens du pays, après les avoir bien graissées, ils les frottent de fiente de vache, les font sécher, & réitèrent cette opération jusqu'à ce qu'elles deviennent noires, & qu'elles aient contracté une forte odeur de fiente. Si nous les en croyons, c'est une odeur charmante : du moins leur nez, accoutumé à ce fumet, le trouve merveilleux (1). Tant il est vrai que nos organes, à force d'être ébranlés par certains corps, se disposent de façon que cet ébranlement n'excite plus dans l'ame la même sensation.

Ils accommodent le cuir d'un bœuf, ou d'une vache, d'une autre manière. Pour le dépouiller de son poil, ils le poudrent de cendres, ils l'arrosent d'eau, le roulent ainsi, & le mettent sécher au soleil. Au bout de

(1) Le P. *Tachard* avoit déjà observé tout cela. *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 81,

de vingt-quatre heures, ils le déploient. Si le poil s'arrache encore avec peine, ils l'accommodent de la même manière; & constamment vingt-quatre heures après, le poil tombe presque de lui-même. Ils frottent ce cuir d'une espèce de terre grasse, après quoi ils l'imbibent de graisse autant qu'ils peuvent; & le cuir alors est tanné à la Hottentotte.

III. TOUT Tanneur ou Pelletier est aussi Tailleur; le même homme réunit toutes ces professions. Sans ciseau, sans mesure ni patron, avec le seul couteau dirigé par des yeux accoutumés à cela, il coupe la peau avec beaucoup d'exactitude. Il s'accroupit à terre, pour assembler ces pièces. Un os pointu lui sert d'aiguille, ou d'alène; des nerfs lui tiennent lieu de fil: avec cela il fait des coutures propres & bien rangées. Avec ces grossiers instrumens, le Hottentot travaille quelquefois aussi bien, qu'un ouvrier d'Europe avec tout son attirail.

Ces mêmes personnages font souvent d'une peau de longues courroies, avec une précision & une vitesse étonnante. Ces courroies servent à lier les différentes parties de leurs maisons, leurs meubles, leurs selles &c.

IV. LES ouvriers en Yvoire sont la quatrième espèce d'artisans dont j'ai à parler. Leur fonction principale est de faire des anneaux, que ces peuples portent en gui-

se d'ornement autour de leurs bras. J'en ai vu de fort propres. Ils ne se servent cependant pour cela que de leur couteau, qui souvent encore est assez mauvais. Cependant l'ouvrage, qui demande toujours beaucoup de patience, est parfaitement rond, chargé de quelques petits ornemens, & aussi poli que s'il eût été fait sur le tour.

V. L E s faiseuses de Nattes méritent d'avoir place ici. C'est l'ouvrage des femmes, qui vont par troupes amasser des joncs de différentes espèces. Elles les apportent devant leurs huttes, les séchent au soleil; & s'ils sont ensuite trop secs, elles les mouillent. Avec cela, elles font un tissu si serré, que la pluie ne le peut percer.

VI. A V E C les mêmes joncs, les hommes font leurs cordes. Elles ne sont ni moins durables, ni moins fortes, que celles de chanvre. Souvent les Européens du Cap en achètent, & s'en servent pour le labourage. Ils font d'abord avec ces joncs de petits cordons; ils assemblent ensuite plusieurs de ces petits cordons, plus ou moins, suivant la grosseur de la corde qu'ils veulent avoir. Ils réservent les cordes de boyaux tordus, séchés au soleil, & graissés, pour leurs arcs & leurs instrumens de musique.

VIII. T O U S les Hottentots sont Potiers de terre: chaque famille fait toujours tous les pots qui lui sont nécessaires. Ils se servent pour cela du terreau d'une fourmilière,

re, qu'ils prennent sur la superficie de la terre, & qu'ils mêlent ensuite avec celui qu'ils trouvent un peu plus bas. Ils purifient cette terre du gravier & des pierres qui y peuvent être, ils la pétrifient, & la broient en y mettant des œufs de fourmis, qu'ils trouvent par-tout. Ces œufs font un ciment très fort. Ils mettent cette pâte d'argile sur une pierre platte; & là, sans autre instrument que leurs doigts, semblables à un pâtissier, ils donnent à leur vase à peu près la figure qu'avoient les urnes des Romains. Ni dedans ni dehors, on n'y découvre pas la moindre inégalité. Ces pièces ainsi exposées au soleil sur la même pierre, s'y séchent; on les en détache avec un boyau qu'on glisse par dessous, & qui fait l'usage d'une soie. Le pot est placé dans un four, qui n'est qu'un trou fait en terre de la hauteur du pot, mais dont la circonférence est au moins double. Tout autour, dedans & dessus ce trou, ils font un grand feu, qu'ils laissent éteindre; le vase ensuite est aussi ferme qu'on puisse le souhaiter.

Ces pots sont par dedans & par dehors noirs comme du jais; & ils acquièrent cette couleur, à ce que disent les Hottentots, non par la fumée du feu qui a servi à les cuire, mais par les œufs de fourmis, qui, fondus par la chaleur, ont pénétré toutes les parties du vase, & lui ont donné tout à la fois la couleur & la dureté. Jamais le pot

ne perd cette espèce de vernis, & la seule vue d'un vase de cette espèce est fort propre à faire revenir de l'injuste prévention qu'on a conçue contre ces peuples, généralement accusés de stupidité.

VIII. MAIS de tous les ouvriers Hottentots, il n'y en a point qui fasse plus d'honneur à la Nation que les Forgerons. J'ose assurer que leurs ouvrages, tels qu'ils les font, demandent une habileté peu commune. Il faut ramasser la mine, la fondre, travailler ensuite ce fer; & tout cela avec des pierres seulement pour tout outil: on conviendra que la chose n'est pas même fort aisée à concevoir.

Pour fondre la mine, ils font un grand creux en terre, capable d'en contenir une grande quantité. Ils échauffent ce trou ou ce creux, en y brulant bien du bois; ils y jettent la mine, ajoutent du bois, & y mettent le feu. Ce creux répond par un conduit souterrain à un creux inférieur; c'est par-là qu'ils font couler le fer fondu. Ils rompent ce fer lorsqu'il est froid, avec des pierres; & en fabriquent ensuite encore avec des pierres leurs armes, les pointes des flèches, des haffagayes, & les hameçons.

La relation que *Vogel* (1) nous donne de leur méthode de faire des armes de fer, & de leur beauté, est parfaitement juste. „ Ils
„ pren-

(1) Dans son *Voyage de dix ans aux Indes Orient.*
pag. 76.

„ prennent, dit-il, un morceau de fer,
 „ qu'il soit neuf ou vieux, n'importe; &
 „ fans autre instrument que des pierres
 „ pour marteau, tenailles, & enclumes,
 „ ils en font une arme. La pierre la plus
 „ dure sert d'enclume; sur celle-là avec
 „ une pierre ronde ils battent leur fer rou-
 „ ge, jusqu'à ce qu'il ait la forme qu'ils
 „ souhaitent: ils polissent ensuite l'ouvra-
 „ ge; enforte que pour la beauté & l'usa-
 „ ge, il est tel qu'aucun ouvrier Européen,
 „ avec les mêmes outils, n'en pourroit
 „ faire de pareil.”

Ils préparent le cuivre de la même ma-
 nière. Ils le tirent de la mine, le fondent,
 & le polissent avec un art infini, pour en
 faire les petits ornemens dont ils se pa-
 rent.



C H A P I T R E XXIII.

De la manière de chasser & de pêcher des
 Hottentots.

I. *De la Chasse du Lièvre, du Daim, & des
 Chèvres.* II. *Des Chasses générales.* III.
Chasse de l'Eléphant. IV. *De celle du Lion,
 du Tigre & du Léopard. &c.* V. *Trappe
 aux Eléphants.* VI. *Ordre de Chevalerie.*
 VII. *Comment ils prennent le Poisson.* VIII.
Ils sont bon Nageurs.

I. D A N S

I. **D**ANS les chasses des Hottentots, on voit également briller leur valeur & leur adresse. Il n'y a peut-être point de Peuple, qui soit meilleur chasseur: on n'aura pas de peine à le croire, si on se souvient de ce que j'ai dit de leur légèreté à la course, de leur adresse à manier leurs armes, & de leur courage.

Lorsqu'un Hottentot seul, ou accompagné d'une couple de personnes, va à la chasse, c'est une préférence qu'il n'en veut qu'aux lièvres, aux daims ou aux animaux semblables. Il se sert alors de son *Rackum*. Il poursuit ces animaux avec une vitesse incroyable, il les atteint, il les coupe, & ils lui échappent rarement.

II. IL y a des parties de chasse, où vont tous les hommes du village: ce qui arrive lorsque les bêtes sauvages ont fait quelque dégât considérable, ou lorsque leurs troupeaux aiant diminué, ils ont besoin de viande. Quoiqu'ils aiment passionnément la venaison, leur molle indolence les retient au logis; enforte que si la disette & les dégâts des bêtes sauvages ne les en faisoient sortir, ils n'iroient jamais à la chasse. Ils se divisent par bandes dans ces occasions, & si-tôt qu'ils ont découvert la retraite de la bête, ils se séparent & environnent l'endroit: leur légèreté les met en état d'exécuter cela dans un moment. Si la bête s'enfuit, ils la poursuivent: si elle demeure, ils s'approchent en l'environnant toujours, jus-

qu'à



S. Fokke f



qu'à ce qu'ils soient à portée de décocher leurs flèches, ou de lancer d'autres armes.

III. S'IL s'agit d'un éléphant, d'un élan, d'un âne sauvage, ou d'un rhinocéros, dont le cuir épais est au dessus de l'atteinte des flèches, ils l'entourent & lui lancent leurs hassagayes. L'animal irrité court du côté d'où on l'attaque: alors ceux qui sont derrière, redoublent leurs coups, & l'animal furieux se retourne aussi-tôt. Il va & vient ainsi sans succès, jusqu'à ce qu'enfin les hassagayes se multipliant sur son corps, fatigué par les mouvemens qu'il s'est donnés il devient quelquefois furieux. Il se roule alors sur la terre, il déchire ses plaies, & expire enfin percé de coups.

IV. LORSQU'ILS ont affaire à un lion, un tigre, ou un léopard, animaux plus légers & plus dangereux, ils l'entourent de même, & l'attaquent à coups de flèches. L'animal court pour se jeter sur quelqu'un de la troupe: celui-ci fuit, & lorsque vous croiriez qu'il va tomber sous la griffe de la bête, en quelques sauts vous le voyez hors de danger: la bête attaquée par derrière revient sur ses pas, & en poursuit un autre. Ce manège se réitère jusqu'à ce que l'animal périsse, car il ne peut plus échapper: mais auparavant il rugit, court, se roule par terre tout furieux de la douleur de ses blessures. C'est alors qu'on voit toute l'adresse du Hottentot à l'éviter, & tout son courage à l'attendre pour l'attaquer.

Quel-

Quelquefois l'animal s'apercevant qu'il a affaire à trop forte partie, s'échape avant que d'être environné: ils le poursuivent, & ne l'abandonnent que lorsqu'il a le dos tout garni de flèches & d'hassagayes, dont les pointes sont empoisonnées. Alors ils se contentent de le suivre de près: bientôt le poison répandu dans ses veines, le fait tomber mort. Un Européen craindrait de manger de cet animal, tué avec des armes empoisonnées; mais le Hottentot ne s'en met nullement en peine: il croit que le poison, en agissant sur la bête féroce, a perdu toute sa force. Ils se contentent donc de jeter le morceau qui environne le fer de la flèche ou de l'hassagaye, & que la violence du poison a fait enfler; & ils mangent tout le reste sans scrupule.

V. L E S Hottentots n'attaquent pas toujours à force ouverte les éléphants, les rhinocéros, ou les élans. Ils employent contre ces animaux féroces, des moyens moins périlleux & moins pénibles. Les éléphants vont toujours boire en troupes, & marchent toujours en ligne. Comme donc ils sont extrêmement pesans, l'on connoit sans peine les endroits où ils ont accoutumé de passer, par les traces profondes qu'ils laissent sur la terre depuis leurs repaires jusqu'aux endroits où ils vont s'abreuver. C'est sur cette route que les Hottentots leur tendent des pièges. Pour cet effet, ils y font un creux de six à huit pieds de profon-

fondeur, sur environ quatre pieds de diamètre. Au milieu de ce creux ils plantent un gros pieu pointu au bout supérieur, qui doit être à niveau du terrain qui est autour du fossé; ils le remplissent de feuillages & d'herbes, de manière que l'endroit paroît parfaitement ferme & solide. Afin même que ces animaux intelligens ne s'apperçoivent pas de la trape, on a soin de jeter un peu de fable dessus. Les éléphans venant à passer par leur chemin accoutumé, il y en a toujours quelqu'un qui tombe dans le piège. Comme le trou est trop petit pour recevoir tout le corps de l'animal, il y enfonce seulement les pieds de devant, & se perce le gosier ou le poitrail avec le pieu, sans qu'il puisse absolument se dégager. Plus il fait d'efforts pour se tirer de ce mauvais pas, plus il s'y engage. Les Hottentots, qui se sont mis à l'affût, sortent alors de leur cachette; & si l'animal n'est pas encore mort, ils lui montent sur le cou & l'assomment à grands coups de pierres. Quelquefois même ils lui ouvrent la veine avec leur couteau.

Dès que le cadavre de cet animal a été conduit au *Kraal*, tous les habitans s'assemblent pour se régaler de sa chair, & ils ne se séparent point qu'elle ne soit entièrement mangée. Rarement on peut en prendre plus d'un à la fois par cette voie: le reste de la troupe n'a pas plutôt vu tomber cet infortuné, qu'ils s'enfuient tous

au

au plus vîte & l'abandonnent, comme un daim avancé en âge est abandonné du harde auquel il appartient. Ils prennent ordinairement de la même manière les rhinocéros & les élans. Si cette méthode, quelque simple qu'elle soit, & qui paroît être tout à fait Hottentotte, n'est pas capable de réfuter ce que quelques Auteurs ont débité de la grossière stupidité de ces peuples, j'avoue que je ne fais plus ce qu'on pourra alléguer pour démontrer qu'une Nation a du sens & de l'intelligence. Je ne nie pas que celle-ci n'ait bien des coutumes absurdes: mais quelle Nation n'en a pas? & peut-être de plus extravagantes encore?

VI. LES Hottentots ont un Ordre de Chevalerie, très honorable parmi eux. Il n'a, il est vrai, aucun nom particulier qui le désigne; c'est au lecteur à lui en donner un. Mais il est trop remarquable, pour n'en pas donner une idée exacte.

Lorsqu'un Hottentot attaque seul & tue un lion, un tigre, un léopard, un éléphant, un rhinocéros, ou un élan, il passe pour un Héros du premier ordre, & il est fait Chevalier. C'est ainsi que chaque Peuple fait tirer parti de la vanité des hommes. Dès que le vainqueur est de retour, il se retire dans sa hutte, où il s'accroupit pour se reposer. Il n'a pas été bien longtems dans cette situation, qu'il reçoit la visite d'un des vieillards du *Kraal*, député de la part de l'Assemblée des hommes pour le féliciter de

de l'action glorieuse qu'il vient de faire, & le remercier du service signalé qu'il a rendu à sa Nation. Il finit son compliment en lui disant, que les hommes du *Kraal* l'attendent pour lui rendre les honneurs dûs à son courage héroïque. A ces mots le Hottentot satisfait se lève, & se rend d'un air fier avec le Député au milieu du *Kraal*, où il trouve les hommes assemblés. Là il s'accroupit sur une natte qui lui est destinée; autour de lui se range dans la même posture toute l'assemblée. On voit la joie peinte sur le visage du Héros, & sur ceux de ses amis. Le vieillard qui l'a amené se lève ensuite avec beaucoup de gravité, & l'arrose de son urine, dont il le couvre depuis les pieds jusqu'à la tête. Plus l'officiant est ami de l'initié, & plus le déluge dont il l'inonde est abondant; parce que le Héros est honoré à proportion de la quantité de la pluie qu'il reçoit. De son côté, il fait tout son possible pour n'en pas perdre la moindre goutte. Avant la cérémonie, il a eu soin de faire avec ses ongles des fossettes dans la graisse qui lui couvre le corps, & à mesure que l'urine tombe, il se frotte afin qu'elle y pénètre. Lorsque le Député a épuisé sa liqueur, il allume une pipe de tabac ou de *Dacha*, & après en avoir tiré deux ou trois gorgées, il la remet à celui du cercle qu'il trouve à propos. Celui-ci en fait le même usage, & ils se remettent ainsi cette pipe jusqu'à ce qu'elle

soit consumée, mais sans que le Héros en ait fait part: il n'en a que la cendre, que le vieillard député vient lui jeter sur le corps. Le Hottentot glorieux se tient si honoré de cette distinction, qu'il se frotte soigneusement par-tout, afin de faire entrer cette cendre dans la graisse dont il est enduit: il craint d'en perdre la moindre petite partie. C'est ainsi que le Héros est installé dans la Chevalerie de l'Urine. Le cercle alors se lève, & chacun s'empresse à venir féliciter le nouveau Chevalier du grand honneur qu'il vient de recevoir, & du service signalé qu'il a rendu à son pays. Il se regarde, après cette cérémonie, comme élevé au faîte de la gloire: il ne sort jamais, sans avoir pendue à ses cheveux la vessie de l'animal qu'il a tué: par sa démarche fière & majestueuse, il semble demander à ses concitoyens les égards, les hommages & le respect auxquels la coutume lui donne droit, & que jamais personne ne lui refuse.

Les Hottentots regardent les travaux & les dangers de la chasse, comme plus grands que ceux de la guerre; & ils croient qu'il faut plus de peine, de force & de valeur pour combattre pendant une heure contre une bête féroce, qu'il n'en faut pour se battre contre un ennemi pendant tout un jour. Aussi la coutume veut qu'on donne à un homme qui a tué quelque animal sauvage, comme un lion, un tigre, un léopard &c. un certain tems pour recouvrer ses

ses forces & réparer ses esprits animaux. Ce tems est limité à trois jours. Aussi-tôt donc que la cérémonie de l'installation est finie, le nouveau Chevalier se retire tranquillement dans sa hutte, où il reste dans un parfait repos pendant ce tems-là. Il ne s'en tire pour quoi que ce soit. Il est dispensé de se trouver aux Assemblées publiques. On le laisse jouir tout à son aise de son sacré repos. Pendant ce tems, il mange les meilleures viandes, & les plus succulentes, que le pays puisse fournir. Il n'a aucun commerce avec sa femme, qui même dans ces occasions a accoutumé, dès qu'elle a tiré ses vaches le matin, de s'en aller par la campagne. Ce n'est que sur le soir qu'elle revient au village, pour avoir soin de son troupeau. Elle reste dehors jusqu'à la nuit, qu'elle se glisse aussi doucement qu'elle peut dans sa hutte; souvent même, si elle craint d'être apperçue de son mari, elle se retire dans quelque trou aux environs. Pendant tout ce tems-là, elle vit fort maigrement, & ne mange que ce qui est absolument nécessaire pour s'entretenir. Ce n'est que le matin du troisième jour qu'elle paroît devant son mari, qui la reçoit fort cordialement, & lui donne mille témoignages d'amitié. Pour célébrer sa joie, il tue un mouton gras, & invite à la fête ses voisins, qui s'empresstent tous à se rendre à l'invitation, & à féliciter la femme sur le bonheur qu'elle a d'avoir été reçue

dans les bras de son mari, & de participer ainsi à sa gloire.

Un jour que je m'informois de la raison de cette conduite des femmes des nouveaux Chevaliers, je trouvai un Hottentot fort éveillé, qui me dit qu'elle fautoit aux yeux. „ Le Héros, *me dit-il*, a dessein pendant ce jour de repos, de reprendre ses forces & ses esprits; ce qu'il ne pourroit peut-être faire, si sa femme ne se tenoit à l'écart. Ce sexe est plein d'agréemens, & a des attraits contre lesquels il est bien difficile de se défendre. On ne peut résister qu'avec peine aux mouvemens de la chair; & si le Héros qui se propose de se délasser de ses fatigues, avoit commerce avec sa femme, ce ne pourroit être qu'aux dépens de ses forces, qu'il se propose de rétablir: car rien, mon ami, *ajouta-t-il*, n'affoiblit tant les hommes. Les femmes, pendant le tems de la séparation, sont obligées de se nourrir chétivement, parce que s'il leur étoit permis de se bien traiter dans ces occasions, elles pourroient s'enflammer, & rechercher ensuite les embrassemens de leur mari. Vous savez combien elles sont ingénieuses, lorsqu'il s'agit de se satisfaire; & la nuit en fournit trop d'occasions, pour ne pas les éviter. Si le mari, pour se ménager, refusoit de répondre aux desirs de son amoureuse épouse, il seroit à craindre qu'elle ne cher-

chât

„ châ à éteindre ses feux dans les bras
 „ d'un autre. Eh bien, mon ami, *ajouta-*
 „ *t-il en finissant*, ne font-pas ce pas-là de
 „ belles & bonnes raisons? ” J'ai cru qu'il
 étoit à propos de laisser au discours de ce
 Hottentot tout ce qu'il avoit de feu & de
 jovial: si j'y ai fait quelque changement,
 c'est tout au plus dans l'ordre; afin que ces
 Messieurs, qui représentent ces peuples
 comme des monstres de stupidité, soient
 enfin convaincus qu'ils exagèrent & qu'ils
 se trompent. Cependant, je ne puis m'i-
 maginer que ce soit-là la seule raison de la
 coutume dont je parle.

Je n'ai autre chose à ajouter au sujet de
 la chasse, si-non que tout Hottentot, de
 quelque Nation ou *Kraal* qu'il soit, a la li-
 berté de chasser également par toutes les
 contrées Hottentottes. Il peut poursuivre
 quelque gibier que ce soit, & de quelque
 côté qu'il le trouve à propos, sans que per-
 sonne s'en offense. S'il se trouve même qu'il
 ait besoin de secours, jamais on ne le lui
 refuse, & on le lui accorde toujours sans
 exiger de partager la proie.

VII. IL me reste à présent à décrire la
 manière dont les Hottentôts prennent du
 poisson. *Vogel* soutient qu'ils ne connois-
 sent absolument point l'art de pêcher. Il
 n'est pas le seul de cette opinion. *Meister*
 (1), *Marperger* (2) & d'autres Auteurs n'ont

Y 3

pas

(1) Dans sa *Rélation des Arts &c. des Indes*, pag. 244.

(2) Dans son *Dictionnaire*, pag. 606.

pas été mieux informés. Voici à quoi se réduit ce qu'ils débitent sur ce sujet. „ Les „ Hottentots qui habitent près de la mer, „ n'ont aucune espèce de machine ou d'instrument pour prendre du poisson; ils „ ignorent absolument l'art de naviger. „ Tous les poissons qu'ils mangent, sont „ des baleines mortes, jettées sur le bord „ de la mer”. On voit par-là jusqu'où les voyageurs poussent la hardiesse de leurs fables. Comment peut-on avancer que les Hottentots ne savent pas ce que c'est que la pêche, eux qui seroient en état de donner des leçons de cet art aux Européens qui habitent au Cap? ils ne se souviennent pas même qu'il y ait eu un tems, où leur Nation ne l'ait pas pratiqué. La mer & les rivières leur fournissent le poisson. Plusieurs d'entre eux sont pêcheurs de profession. Des hameçons, des filets, un bâton ou un fer pointu, voilà les instrumens de leur art. Quelquefois même ils prennent le poisson à la main.

Experts sur-tout à se servir de la ligne, ils connoissent parfaitement les meilleures amorces pour les différentes espèces de poissons. Il n'y en a cependant aucune dont ils se servent plus communément, que des mouches. Avant l'arrivée des Hollandois, leurs hameçons étoient de petits morceaux de fer crochus. de leur façon; mais aujourd'hui ils sont fort bien pourvus d'hameçons à l'Européenne,

Leurs

Leurs lignes sont faites de nerfs ou de boyaux de bêtes. Lorsqu'ils pêchent avec cet instrument & qu'ils voyent dans la mer beaucoup de poisson, ils sifflent de toute leur force pour l'attirer. Ce bruit fait ordinairement un effet merveilleux. Si le bruit que fait la mer absorbe celui du sifflement, ils ont accoutumé de pousser des cris affreux; & bien loin que le poisson en soit épouvanté, on le voit s'empresse à venir autour de l'amorce par grosses troupes. Le poisson, au reste, mord facilement, & les pêcheurs en prennent pour l'ordinaire plus qu'ils n'en peuvent apporter au bord en une fois. Lorsqu'ils pêchent dans la mer sur les rochers, ils envelopent leur pêche dans leur *Krosse*, ou dans un sac de cuir dont ils ont soin de se pourvoir.

Les Européens qui sont au Cap, avouent ingénument que les Hottentots jettent un filet, & le tirent, avec beaucoup plus de dextérité qu'ils ne pourroient le faire.

Ils ne se servent du fer ou du bâton pointu, que dans les rivières & dans les criques, ou dans les petites baies. Pour cela ils y entrent jusques au milieu du corps, & quelquefois plus haut, & marchent doucement de côté & d'autre jusqu'à ce qu'ils sentent sous leur pied quelque poisson: alors ils le percent avec leur dard ou instrument pointu, & le tirent de l'eau: si elle n'est pas profonde, ils ne se servent que de la main. Il semble d'abord que leur cap-

ture ne doit pas être fort abondante, lors au moins qu'ils ne se servent que de leurs mains ou de leurs dards : cependant, lorsque les havres du Cap abondent en *Raies*, sorte de poisson qui y vient par milliers dans les mois de Juin, Juillet & Août, ils en prennent de grandes quantités avec ces seuls instrumens. Quand la marée descend, il reste dans les creux des rochers diverses sortes de petits poissons, dont les Hottentots prennent une très grande quantité avec les mains. Ils pêchent sur-tout de cette manière beaucoup de *Poissons de Rocher*, (*Klip-visschen*). Mais comme cette espèce est sans écailles, ils n'osent en manger : ils les apportent donc aux Européens, qui les aiment extrêmement. Aussi faut-il avouer que c'est un manger délicieux.

VIII. ILS ne se servent point de bateaux, pour pêcher. Quand ils veulent prendre du poisson dans la mer, ils vont à la nage sur quelque rocher, & ils en reviennent de la même manière, aiant sur leur tête la *Krosse* ou le sac qui renferme le poisson qu'ils ont pris. Cette charge ne les empêche point d'avancer. Aussi faut-il avouer qu'ils sont les meilleurs & les plus hardis nageurs que j'aye jamais vus. Leur manière de nager a même quelque chose de frappant, & je ne sache pas qu'aucune Nation s'y prenne de la même façon. Ils nagent tout droits : leur cou est entièrement hors de l'eau, aussi-bien que leurs bras, qu'ils éten-

étendent en-haut: ils se servent des pieds pour avancer & pour se mettre en équilibre, mais je n'ai jamais pu savoir comment ils les font jouer. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils avancent très vite. Ils regardent en-bas, & ont presque la même attitude que s'ils marchaient sur terre ferme. La mer a beau mugir & les vagues s'élever, ils ne paroissent point craindre le danger: c'est même alors qu'ils se plaisent sur-tout à nager, ou plutôt à danser. Les flots qui semblent devoir les engloutir, les élèvent & les abaissent, comme des morceaux de liège.



CHAPITRE XXIV.

De la Médecine & de la Chirurgie des Hottentots.

- I. *Etat de la Médecine & de la Chirurgie chez les Hottentots.* II. *De leurs Médecins & de leurs Chirurgiens.* III. *De leurs Contre-charmes.* IV. *De leur manière d'appliquer les Ventouses.* V. *De leur manière de saigner.* VI. *De leur manière de guérir une plaie faite avec une arme empoisonnée.* VII. *De leur manière de rhabiller un membre.* VIII. *De leur manière de raser la tête.* IX. *De leurs Amputations.* X. *Diverses sortes de Remèdes qu'ils employent.*

I. **Q**UOIQ'IL y ait dans la Médecine & la Chirurgie des Hottentots un grand nombre de folles imaginations, & beaucoup de superstitions; cependant ces deux arts, tels qu'ils les pratiquent, renferment plusieurs choses utiles qui méritent d'avoir place ici.

Les Médecins Hottentots, qui sont en même tems Chirugiens, réussissent très souvent & font quelquefois des cures, dont les plus habiles Médecins ou Chirugiens d'Europe pourroient se faire honneur. La Botanique ne leur est rien moins qu'inconnue. Ils ont quelque connoissance des vertus d'un grand nombre de plantes & de racines excellentes, que produit leur pays; de sorte que souvent ils appliquent ces remèdes dans des cas fort délicats, avec un succès étonnant. Le P. *Tachard* leur a déjà rendu ce témoignage. Ils exécutent leurs opérations chirurgicales à leur manière; ils faignent, appliquent les ventouses &c. avec une dextérité sans égale, quoiqu'ils n'aient jamais disséqué ni vu disséquer aucun cadavre, si ce n'est des animaux; & qu'ils ne connoissent d'autre instrument qu'un couteau ordinaire, une corne, & l'os d'un oiseau dont j'ai déjà parlé plus d'une fois.

Boeving (1) dit que les Hottentots dans toutes leurs maladies, tant internes qu'ex-

ter-

(1) Dans la *Rélation des Hottentots*.

ternes, ont uniquement recours aux ventouses & aux onctions. Il faut sans doute que cet Auteur ait apporté bien peu de soin à s'instruire sur ce sujet, ou qu'il ait été grossièrement trompé. Au moins il est certain que ces peuples employent les onguens & les cataplasmes, & qu'ils prennent outre cela intérieurement plusieurs remèdes. Il faut cependant avouer, qu'ils ne connoissent pas la millième partie de ceux qui sont en usage en Europe. Les drogues dont ils usent sont en aussi petit nombre, que leur manière de les préparer est simple. D'ailleurs leur Pharmacie est un secret impénétrable, & ils ne communiquent à qui que ce soit la manière dont ils préparent leurs poudres, leurs onguens ou leurs cataplasmes.

II. IL y a dans chaque *Kraal* un Médecin ou Chirurgien : dans les grands villages il y en a deux, qui sont choisis d'entre les plus intelligens & les plus expérimentés du lieu. Ils voyent tous les malades indifféremment, sans aucune distinction, & sans aucun profit ; l'honneur attaché à cette profession est regardé comme une récompense suffisante. On les distingue des autres habitans, & on leur assigne même un rang au dessus des Prêtres. Ils ont sur-tout une si grande confiance en leur habileté, que jamais personne ne craint de se remettre entre leurs mains. Si les malades meurent, ils se tirent d'affaire en assurant que l'effet de
leurs

leurs remèdes a été empêché par quelque fortilège ; & l'idée que ces peuples ont de la capacité de leurs Docteurs est telle , qu'ils les en croient toujours bonnement sur leur parole. De quelque nature que soit la maladie , & quelque cours qu'elle prenne , le Médecin , dès qu'il a été une fois appelé , n'abandonne plus son malade jusqu'à ce qu'il soit mort ou guéri.

Outre ces Médecins ils ont dans chaque village quelques vieilles femmes , qui prétendent être fort habiles dans la connoissance des vertus des racines & des plantes. Dès qu'elles savent que quelque personne du voisinage est incommodée , elles vont fort officieusement lui donner leurs avis. Ces Docteurs femelles sont extrêmement haïes des Médecins ; & , comme chez nous , elles sont sur-tout estimées des vieilles femmes.

III. N O U S n'avons encore vu que le beau de la Médecine des Hottentots : voyons-en l'absurde , qui ne paroît jamais mieux que dans les maladies extraordinaires , qu'ils ont coutume d'attribuer au fortilège. Dans ces occasions on envoie chercher le Médecin du lieu , qu'ils croient être très expert en Contre-charmes. La première chose que fait ce Médecin , avant même que d'avoir prononcé une seule syllabe , c'est de consulter les entrailles d'une brebis faine & grasse , qu'on égorge d'abord à son arrivée. Il en prend la coiffe , & l'ayant
fau-

saupoudrée de *Buchu*, & bien tordue comme une corde, il la met au cou du malade, qui est obligé de la porter jusqu'à ce qu'elle pourrisse & qu'elle tombe en pièces. En lui attachant cette coiffe au cou, il lui dit: *Vous serez dans peu hors d'affaire*. Il faut donc que le sortilège ne soit pas bien puissant. Si le malade est un homme, tous les hommes du village s'assemblent & se régalaient de la chair du mouton: si c'est une femme, ce sont les femmes qui font la fête: si c'est un enfant, il n'y a que les enfans qui en profitent. Si au bout de quelque tems le malade ne se trouve pas mieux, le Médecin a recours aux remèdes naturels. S'il en meurt, il se disculpe en rejetant ce mauvais succès sur la force des charmes de quelque Magicien envieux & plus puissant que lui.

Je ne fai qu'un seul exemple d'un Hottentot qui n'ait pas cru son Médecin, qui, dans une maladie attribuée au sortilège, s'étoit retranché sur la force supérieure du Magicien. C'étoit un pêcheur, qui avoit le corps tout couvert de lèpre. Le Médecin Hottentot aiant été appelé, il suivit la route prescrite dans les maladies que l'on soupçonne venir de sortilège. Ni les contre-charmes, ni les remèdes, n'opérèrent. Le pauvre Hottentot fut abandonné, comme une personne attaquée d'une maladie incurable. Quelque tems après, cet infortuné eut occasion de venir chez un Hol-
lan-

landois qui avoit souvent acheté de son poison. La femme de cet Européen, touchée de l'état de ce pauvre homme, lui conseilla de faire une infusion de vitriol Romain, & de laver de tems en tems ses plaies de cette eau. Le Hottentot se servit du remède, qui lui fut si favorable, qu'au bout de quinze jours il se trouva entièrement rétabli. Une cure si merveilleuse lui fit concevoir un mépris infini pour son Médecin. Il s'en alla chez lui pour lui reprocher son ignorance, & exalter l'habileté de sa bienfaitrice; & depuis ce tems-là, il ne cessa de tourner en ridicule l'ignorance & l'effronterie de son charlatan.

IV. DANS les coliques & les maux d'estomac, ils cherchent à soulager en appliquant des ventouses, qui sont faites de la corne d'un bœuf, dont ils ont rendu les bords extrêmement minces. Pour les appliquer, ils font coucher le malade sur le dos à terre. Le Docteur approche la bouche de l'endroit où est la douleur, & suce, pour ainsi dire, la peau. Alors il y applique fort adroitement la ventouse, comme nous faisons en Europe. Lorsqu'il juge que la partie est devenue insensible, il enlève cette corne, & avec son couteau il fait à la peau deux ou trois incisions d'un pouce & demi de longueur. Ensuite il applique de nouveau la ventouse, & la laisse jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même, ce qui est un signe qu'elle est pleine de sang. Cette opé-

ration si douloureuse dure une couple d'heures. Alors on laisse le malade en repos. Si les douleurs de colique ou d'estomac passent dans un autre endroit, on a soin de le frotter exactement avec de la graisse chaude; & si cette onction n'arrête pas la douleur, on applique une nouvelle ventouse à l'endroit où le mal a passé. Si cette seconde application est sans effet, ils ont recours aux remèdes intérieurs: ils emploient des infusions ou des poudres faites de certaines fleurs & d'herbes. Les ventouses, aussi-bien que la saignée, qui doit faire le sujet de l'Article suivant, manquent rarement de rétablir le malade.

V. DANS les abondances d'humeurs & de sang, ou *Pléthores*, leur coutume est de tirer du sang; & ils exécutent cette opération avec une simple courroie & un couteau. Pour cet effet, ils font avec la bande de cuir une ligature au dessus de la veine qu'ils ont en vue, & l'ouvrent ensuite avec un couteau qu'ils ont eu soin d'affiler. Lorsqu'ils ont tiré une quantité suffisante de sang, ils défont la ligature, ils mettent dans la plaie un peu de graisse fraîche de mouton, & envelopent le bras de sauge sauvage & d'autres herbes médicinales. Au bout de deux jours, l'ouverture est fermée. Si après la saignée, le malade n'est pas rétabli, ils employent des remèdes internes, & se servent encore d'infusions & de poudres. On trouve des Auteurs

teurs qui disent que les Hottentots se font de pareilles incisions, soit pour se saigner, soit pour se ventouser, sans en avoir autrement besoin. Ces voyageurs se trompent certainement.

VI. UN Hottentot qui avoit été blessé au pied par une arme empoisonnée, m'a lui-même appris la méthode usitée parmi eux pour guérir des maux de cette nature. „ Nous mêlons, dit-il, une „ certaine quantité de poison de serpent „ avec notre salive, en le frottant entre „ deux pierres. Après nous être gratté „ le creux de l'estomac jusqu'à ce que le „ sang vienne, nous mettons dans cette „ égratignure une partie de ce poison ainsi préparé; le reste nous le prenons intérieurement. Cela chasse toujours le venin, & de la plaie, & de tous les endroits où il peut s'être répandu. Lorsque nous jugeons que le venin est absolument dissipé, nous nettoions exactement la plaie, & nous y appliquons des feuilles de *Buchu*, de *Dacha*, & d'autres herbes médicinales. Tous les jours nous pansons cette plaie, & nous renouvelons les feuilles, jusqu'à ce qu'elle soit cicatrisée. Rarement ce remède manque de guérir radicalement une plaie empoisonnée, dans l'espace d'un mois au plus : mais la moindre négligence suffit pour la rendre incurable & mortelle. Nous avons vu ci-dessus la manière-

nière dont ils procèdent pour guérir les autres plaies, lorsque nous avons parlé de la guérison du *scrotum*.

VII. J'IGNORE comment ces peuples s'y prennent pour raccommoder un membre rompu. Pendant tout le tems que j'ai été au Cap, je n'ai point appris qu'aucun Hottentot se soit rompu un membre; ils ne se souviennent même pas que ce malheur soit jamais arrivé parmi eux. Pour des dislocations, il en est arrivé de tems en tems. Pour y remédier ils frottent d'abord de graisse, & aussi fort qu'ils peuvent, les jointures déboîtées: ensuite pressant le membre disloqué contre la jointure, ils le remuent vivement de haut en bas, jusqu'à ce que rencontrant son emboitement, il se trouve à sa place. Ils disent que cette opération est extrêmement douloureuse; & je crois qu'on n'aura pas de peine à se le persuader.

VIII. LES Hottentots se rasent souvent la tête, lorsqu'ils y ont mal: ce qu'ils font avec un couteau ordinaire, bien aiguisé. La graisse dont ils se frottent continuellement leurs cheveux courts & laineux, leur tient lieu de savonette. Ils ne se coupent jamais entièrement les cheveux: ils se contentent d'en décharger l'endroit de la tête qui leur fait mal. Dès que l'opération, qui se fait très proprement, est finie, ils saupoudrent ces sillons rasés de *Buchu*, herbe qu'ils croient très bonne contre les migraines.

IX. O U T R E l'amputation, que fait le Prêtre sur tous les hommes avant qu'ils puissent se marier, les Médecins ou Chirurgiens en font une sur les veuves, comme nous avons eu occasion de le dire en parlant des mariages des Hottentots. Il suffit donc de dire ici, que rien n'est plus admirable que l'adresse que ces Docteurs font paroître dans ces occasions: il est même sans exemple, que jamais une femme en ait été incommodée ou défigurée. Voici la manière dont ils s'y prennent. Ils lient très fortement avec un nerf sec, le dessus de la jointure qui suit immédiatement celle qu'ils se proposent de couper; & sans autre préparation, ils font l'amputation avec un couteau ordinaire. Pour arrêter le sang, ils appliquent d'abord sur le bout du doigt mutilé du suc de feuilles de Lentisque, & l'envelopent de feuilles & d'herbes médicinales. C'est ici le chef-d'œuvre de la Chirurgie Hottentotte.

X. L O R S Q U E ces peuples ont l'estomac dérangé, ils usent du suc de feuilles d'Aloës, qu'ils prennent toujours dans un peu de bouillon chaud: ils ne se servent jamais d'autre véhicule. Cette drogue est extrêmement purgative, & en même tems stomacale. Si une première prise ne les rétablit pas, ils continuent trois ou quatre jours de suite; quelquefois même ils doublent la dose. Rarement ce remède manque de produire l'effet qu'ils en attendent.

Il s

Ils employent aussi intérieurement, suivant l'occasion, quelques poudres & quelques infusions fort simples. Ils y font entrer de la Sauge sauvage, du fruit & des feuilles de Figuier sauvage, du *Buchu*, de l'Ail & du Fenouil sauvages, & quelques autres plantes dont je parlerai dans la suite en traitant des végétaux qu'on trouve au Cap. Ce sont-là tous les remèdes usités parmi eux, que j'ai pu découvrir. La peine que j'ai eue à leur arracher ceux que je viens de rapporter, ne me permet pas de douter qu'ils n'en aient encore plusieurs autres, qu'ils n'ont pas voulu me communiquer.

Il est inouï que quelque Hottentot ait jamais eu de maladie de langueur, de fièvre, ou de rhumatisme. L'air sans doute, joint à la frugalité & à la tempérance de ces peuples, prévient ces incommodités.

XI. J'AI ouï dire à plusieurs Européens très dignes de foi, que les Hottentots pratiquent une sorte de Divination fort cruelle, mais dont je n'ai jamais eu occasion de m'assurer par moi-même. Il s'agit de découvrir si le malade mourra de la maladie dont il est attaqué, ou s'il recouvrera la santé. Pour cet effet, on écorche un mouton vivant, en prenant grand soin que pendant cette douloureuse opération, l'animal ne perde pas une seule goutte de sang. Si après que la peau est séparée, le mouton se lève & qu'il coure, c'est un signe que le malade se rétablira: si au contraire il ne se

remue point de la place où il a été écorché, ils disent que le malade n'en relèvera point; & après ce funeste présage, on l'abandonne inhumainement & on ne lui donne plus de remèdes. Persuadés que sa mort est certaine, ils s'en consolent par avance, & font enforte par leur barbare négligence que la prédiction ne soit point démentie. Seulement ils lui donnent quelque nourriture, jusqu'à ce qu'il expire, ou que la force de son tempérament le tire d'affaire. Si le dernier cas arrive, ils disent que la divination n'a pas été bien & dûment faite, que le mouton a perdu du sang, ou ils ont recours à quelque autre informalité prétendue. Mais il faut avouer qu'ils en réchappent rarement, parce qu'on n'a recours à cette divination que lorsque le malade est dans un état desespéré, & qu'il arrive rarement que le mouton puisse courir encore après avoir été écorché: enfin il peut en périr plusieurs ainsi, faute de secours.

XII. Si un Hottentot, homme ou femme, recouvre la santé après quelque dangereuse maladie, il fait un *Andersmaken*, en tuant pour régaler le *Kraal* une pièce de gros ou de menu bétail, suivant ses biens, & les circonstances où se trouve sa famille. Si c'est à l'occasion d'un homme que la fête se célèbre, les hommes suivant la coutume dévorent la chair, & les femmes n'ont que le bouillon. Mais elles ont leur tour, si c'est une femme qui donne l'*Andersmaken*.

CHA.



CHAPITRE XXV.

Des Funerailles des Hottentots.

- I. *Pratiques usitées lorsqu'un Hottentot est à l'agonie.* II. *Lorsqu'il a rendu l'esprit.* III. *Comment ils portent le Corps en terre.* IV. *Cérémonies qui se pratiquent au retour.* V. *Raisons de ces cérémonies.* VI. *On célèbre une Fête, & les Parens se mettent en deuil.* VII. *Cruauté exercée envers les Vieillards.* VIII. *Des Héritages.*

I. **L**ORSQU'UN Hottentot, homme, femme, ou enfant, est à l'agonie, ses parens & ses amis s'assemblent incessamment autour de lui, en faisant des cris & des hurlemens horribles, & frappant des pieds & des mains comme des forcenés. J'ai déjà dit ci-dessus, que ces peuples n'ont aucune idée de se préparer à la mort dans un sens spirituel : le malade expire donc au milieu de ces hurlemens, sans autre consolation que celle d'être regretté pendant quelque tems.

II. **D**ES qu'il a rendu le dernier soupir, les cris redoublent avec tant de force, qu'on peut les entendre à quelques milles de là. Ils plient son cadavre de manière que sa tête soit entre ses jambes ; dans cet état il a assez la forme d'un fœtus. On l'envelo-

pe dans cette posture de la peau qui le couvroit, & ils le lient de façon qu'on n'en voit rien. Pendant que quelques personnes font ces préparatifs, le Capitaine & quelques vieillards, pour ne point perdre de tems, sont déjà allés chercher quelque endroit propre à servir de sépulture. Ils ne prennent jamais la peine de faire une fosse, lorsqu'ils trouvent à portée quelque fente de rocher, ou quelque trou de bête sauvage, qui soit assez grand pour recevoir le corps mort. Rarement il s'écoule plus de six heures entre la mort & la sépulture, & ce n'est que lorsque le malade est mort pendant la nuit: encore faut-il qu'elle soit obscure; car s'il fait clair de lune, on ne garde point le corps jusqu'au lendemain matin. Ainsi il est fort vraisemblable, qu'ils mettent assez souvent en terre des personnes qui ne sont pas encore mortes.

III. EN attendant que l'on tire le corps de la hutte, tous les hommes & les femmes du *Kraal* se rendent devant la porte, & s'accroupissent en deux cercles; les hommes en composent un, & les femmes l'autre. Là, au milieu des cris affreux dont ils font retentir les airs, on entend le mot de *Bo, Bo*, c'est à dire, *Père Père*, répété d'un ton fort lamentable. Serait-ce une invocation de la Divinité, du Père de la vie? C'est ce que je ne pourrois décider. Ce carillon est fort désagréable pour un Européen: mais le Hottentot le trouve fort propre

pre à témoigner sa douleur. On ne sort jamais le corps par la porte de la hutte ; on lève toujours les nattes qui en couvrent le fond , pour l'y faire passer. J'ai souvent tâché de découvrir la raison de cette pratique ; mais je n'en ai pu apprendre autre chose , si-non , que *c'est la coutume Hottentotte*. Peut-être craignent-ils que ce cadavre , en passant par la porte & en traversant le *Kraal* , ne fouille les lieux de son passage : idée qui , comme on le voit , sent le Judaïsme. Les porteurs sont choisis par le Capitaine , ou par les parens du défunt. Ils prennent le corps dans leurs bras. Ces porteurs sont toujours trois ou quatre , mais jamais plus. Dès qu'il est hors de la hutte , les deux cercles de personnes qui étoient devant la porte , se lèvent & le suivent sans aucun ordre , excepté que les hommes & les femmes marchent en deux corps séparés. Tout le long du chemin ils crient *Bo , Bo , Bo* , jusqu'à s'égoïller : ils accompagnent ces cris affreux de postures si ridicules , que l'Européen le plus flegmatique ne sauroit être témoin de cette scène bizarre sans perdre son sérieux. Dès que le cortège est arrivé auprès du creux choisi pour sépulcre , ils y mettent sans autre cérémonie le corps mort , remplissant avec soin le trou de terreau de fourmière , afin que le corps soit plus tôt consumé ; & jettant par dessus du bois & des pierres ,

pour empêcher les bêtes sauvages de le dévorer.

IV. LE cortège, revenu au village en suivant les mêmes cérémonies ridicules, se rend devant la porte de la hutte du défunt. Les hommes font un cercle, & les femmes un autre; & tous ensemble ils recommencent à hurler, & à crier de tems en tems, *Bo, Bo, Bo, Bororo, Rbodo atsche*. Ils appellent souvent le mort par son nom. Ils font des sauts, & prennent les postures les plus grotesques, en prononçant des mots dont je n'ai pu découvrir le sens. Cette scène lugubre dure près d'une heure; ce n'est qu'au bout de ce tems-là, que l'on fait silence: & les deux cercles s'étant accroupis fort serrés, deux vieillards qui étoient ou amis ou parens du défunt, se lèvent; l'un entre dans le cercle des hommes, l'autre dans celui des femmes; & chacun de leur côté ils inondent de leur urine le cercle qui leur a été marqué. Toute l'assemblée reçoit avec le plus grand empressement & la plus profonde vénération, cette pluie desagréable. Lorsque les deux Maîtres des Cérémonies ont épuisé leur eau, ils entrent dans la hutte du défunt, ils prennent sur le foyer chacun une poignée de cendre, & sortent par l'ouverture qu'on y a faite pour en tirer le corps mort. Ils rentrent chacun dans leur cercle, sur lequel ils jettent peu à peu les cendres qu'ils ont dans la main. Toute la compagnie reçoit cet-

cette sainte poussière avec beaucoup de respect : hommes & femmes la font entrer dans la graisse qui leur couvre le corps, en la frottant avec force. Si les cercles sont grands & nombreux, on répète ces deux cérémonies de l'urine & des cendres, jusqu'à ce que chacun ait eu sa portion de ces précieuses denrées. Cela étant fait, les cercles se lèvent & se retirent en continuant les mêmes lamentations, & souvent en se frottant les jambes & les bras de fiente de vache. Si le défunt est une personne de marque, ou qu'il ait beaucoup d'amis, on répète les mêmes lamentations d'une heure entière pendant trois ou quatre jours, & même quelquefois jusques à huit jours consécutifs.

V. JE me suis donné beaucoup de peine, j'ai même dépensé assez d'argent, pour découvrir le but de ces aspersions d'urine & de poudre. Enfin après bien des recherches, j'ai appris de divers Hottentots, que ce déluge d'urine étoit une manière de faire un compliment de remerciement. Les vieillards remercient l'assemblée de l'honneur qu'elle a bien voulu faire au défunt, en lui rendant les derniers devoirs. „ Comment, *disois-je*, n'a-t-on pas d'autres ma-
 „ nières plus naturelles de se complimen-
 „ ter ? Nous les ignorons, *me répondoient-*
 „ *ils*. Tout ce que nous pouvons dire,
 „ c'est que c'est notre coutume, & qu'aucun
 „ Hottentot n'oseroit rien changer dans

„ cette manière de remercier, s'il ne vou-
 „ loit risquer de perdre la vie.” Quelle dif-
 férence n'y a-t-il pas dans les idées des hom-
 mes! Ce qui est pris en Europe pour une
 preuve du plus profond mépris, est pris au
 Cap comme un témoignage sensible d'une
 vive reconnoissance. Mais quelle n'est pas
 sur-tout la tyrannie de la Coutume! J'ai
 fait tout ce que j'ai pu pour tourner en ri-
 dicule cette impertinente manière de re-
 mercier; jamais je n'ai pu diminuer le res-
 pect qu'ils avoient pour elle; à peine mê-
 me vouloient-ils m'écouter lorsque je leur
 en parlois.

„ Pour ce qui est des cendres, *m'ont*
 „ dit plusieurs Hottentots, on en poudre
 „ les assistans, pour les faire souvenir de
 „ l'état où la mort les réduira certainement.
 „ On veut les rendre humbles, & abais-
 „ ser leur orgueil & leur vanité. On veut
 „ anéantir toutes les distinctions qu'il y a
 „ entre eux, en leur montrant que les
 „ vieux & les jeunes, les foibles & les ro-
 „ bustes, les riches & les pauvres, ceux
 „ qui ont de la beauté & ceux qui en sont
 „ privés, seront bientôt tous égaux; tous
 „ seront également réduits en poudre ou
 „ en cendre.” J'avoue que je fus agréable-
 ment surpris à l'ouïe d'un discours aussi sen-
 fé: car toutes les conversations que j'avois
 eues avec les Hottentots au sujet de leurs
 coutumes & de leur Religion, m'avoient
 persuadé que ne s'embarassant en aucune

manière de l'état qui fuit la mort, ils ne tiroient aucune instruction d'un objet si capable d'en fournir. Ces personnes m'apprirent aussi, que le vieillard en répandant les cendres, donnoit sa bénédiction à la compagnie, & que les souhaits faits dans ces occasions passoient pour très efficaces. Ils disent qu'en se retirant chez eux, ils se frottent de fiente de vache, pour se souvenir du défunt : raison que j'ai d'autant plus volontiers reçue, que j'ai effectivement remarqué qu'il n'y avoit que les amis les plus particuliers, & les plus affligés, qui se frotaient de cette manière.

VI. LORSQUE ces pleurs & ces lamentations sont finies, si le défunt a laissé quelques bestiaux, l'héritier tue un mouton : quelques-uns des plus proches parens en font de même, si leurs moyens le leur permettent. On célèbre une fête en faveur de tous les hommes du lieu, avant qu'ils se séparent. On saupoudre exactement de *Buchu* la coiffe du mouton qu'a tué l'héritier, on la lui pend au cou, & il est obligé de la porter jusqu'à ce qu'elle tombe par pièces. Les autres parens du mort portent aussi pendues à leur cou, de la même manière, les coiffes des moutons qu'ils ont tués dans cette occasion. On seroit surpris de voir combien ces coiffes ainsi saupoudrées durent longtems : cela doit être attribué, si je ne me trompe, au *Buchu*, qui empêche aussi qu'elles ne sentent si mau-

mauvais. Ce font-là les marques de deuil que les riches portent. Si le défunt n'a point laissé de bétail, & que la pauvreté de ses parens les mette hors d'état de fournir un mouton pour en régaler les habitans du village, ils se contentent de se raser la tête par fillons, en sorte qu'il leur reste autant de cheveux qu'ils en coupent. Ils font même cette opération beaucoup plus proprement lorsqu'il s'agit d'un deuil, que s'il s'agissoit d'un mal de tête. Dans le premier cas, ils ont une attention singulière que les fillons rasés soient parfaitement de même largeur que ceux des cheveux, il faut même que cette largeur soit environ de deux pouces: mais ils n'ont pas ces attentions, lorsqu'ils se rasent pour se guérir de la migraine.

VII. TELLES sont les coutumes & les cérémonies, que les Hottentots pratiquent dans leurs funérailles. Mais ils ont une manière fort cruelle d'ensevelir, s'il m'est permis de parler ainsi, ceux d'entre eux qui sont devenus si vieux qu'ils sont hors d'état de faire quoi que ce soit, & de se trainer. Aussi longtems qu'un homme ou une femme est en état de faire la moindre chose, quand ce ne seroit que d'amasser un peu de bois pour faire du feu, il est traité de la part de sa famille & de tous ses parens, avec toute la tendresse imaginable; chacun s'empresse à lui rendre, autant qu'il est possible, la vie douce & aisée. Mais dès qu'il n'est

n'est plus capable de rien faire, ils le bannissent de la société, & le confinent dans une hutte dressée exprès dans un lieu écarté. La coutume est de mettre devant lui & à sa portée quelques provisions; & alors de l'abandonner entièrement, & de le laisser périr ainsi ou de vieillesse ou de faim, si auparavant il n'est pas dévoré par les bêtes féroces. Lors donc qu'un homme est décrépité & incapable d'agir, son héritier, qui est toujours son fils aîné, ou en général son plus proche parent mâle, va dresser une hutte à une bonne distance du village. Alors, après avoir fait assembler tous les hommes, il leur communique son dessein, il leur décrit le malheureux état du vieillard dont il veut se défaire, & il conclut par demander qu'il plaise à l'assemblée d'approuver que ce vieillard soit séquestré. Jamais le *Kraal* ne refuse cette approbation, qui est cependant toujours nécessaire pour qu'on soit en droit de passer outre. Dès que le *Kraal* a consenti, on fixe un jour pour transporter le vieillard. Avant le départ, l'héritier tue un bœuf, ou bien deux ou trois moutons, dont il régale les hommes du village, qui prennent alors congé de celui qui va être séquestré. Le jour venu, on le met sur un bœuf de monture, & suivi de la plus grande partie des habitans du lieu, il arrive à la hutte qui lui doit servir de tombeau. Dès qu'il y a été couché, & qu'on a mis auprès de lui les petites pro-

visions qui lui sont destinées, on l'abandonne si bien, que depuis ce moment aucun Hottentot n'approche de la hutte & ne vient y regarder.

Si on représente à ces peuples, comme je l'ai fait très souvent, l'inhumanité de cette coutume; étrangement surpris de vos idées, ils vous assurent que c'est vous-mêmes qui êtes des inhumains, & qu'il y a beaucoup de piété & de tendresse dans leur action. „ N'y a-t-il pas en effet, *disent-ils*, de la cruauté de souffrir qu'une créature humaine languisse longtems sous le poids d'une incommode vieillesse? Peut-on voir un parent ou un ami exposé à toutes les infirmités desespérées que l'âge amène, sans en être touché de compassion, & sans chercher à mettre fin à sa misère, & par conséquent sans tâcher d'abrèger ses jours infortunés? Pourquoi prolonger une vie qui est à tous égards misérable & inutile? Où est l'humanité, de prolonger des maux sans remède? Pour nous, nous ne la voyons pas: nous croyons au contraire que l'humanité exige de nous que nous mettions incessamment fin à une vie misérable. Telles sont les raisons dont quelques Hottentots se servoient, pour se défendre contre les reproches que je leur faisois sur cette coutume. Ils paroissent si obstinément attachés à leur opinion, que
 .. les

es meilleures raisons ne faisoient pas sur eux la moindre impression.

Boeving, parlant de la cruauté qu'ont les Hottentots d'exposer leurs enfans, dit qu'il avoit ouï dire que quelques personnes parmi ces peuples se défaisoient des vieillards qui n'étoient plus bons à rien, en les faisant mourir de faim : mais il craint, dit-il, de n'avoir pas été bien informé. Je le loue de son doute, puisqu'il n'étoit pas assuré de la vérité du fait ; mais je le blâme de ce que pouvant si facilement s'éclaircir, il ne l'a pas fait. Il auroit trouvé qu'on avoit trop restreint cette cruauté, en lui disant qu'il n'y avoit que quelques Hottentots qui s'en rendissent coupables : car je puis assurer que c'est une pratique constante chez toutes les Nations Hottentottes. Quand le vieillard décrépît seroit le plus riche du lieu, quand il en seroit même le Capitaine, il est conduit à la hutte fatale, tout comme le plus pauvre & le dernier du village. La chose dépend de l'héritier, & il arrive fort rarement qu'il le laisse languir longtems : il passeroit pour un barbare, qui se plait à voir languir dans la misère un parent infortuné. Je laisse à penser ce qui arriveroit en Europe, si les héritiers y avoient le même pouvoir. Quoi qu'il en soit, les Hottentots ressemblent à cet égard aux *Troglodytes*, qui se défaisoient aussi de leurs vieillards, quoique d'une autre manière. Pour cet effet, ils les attachoient

aux

aux queues des bœufs qui païssoient aux champs, & ils les laissoient ainsi périr. Si même les vieillards condamnés à mourir de cette manière faisoient quelque résistance, ils étoient incessamment tués. Cela paroît encore plus cruel.

VIII. C'EST ici le lieu d'expliquer plus particulièrement l'ordre que les Hottentots observent pour les héritages.

Tous les biens du défunt, comme je l'ai déjà dit par occasion, appartiennent toujours à son fils aîné, s'il en a, ou à son plus proche parent mâle. Jamais on ne les partage, jamais ils ne tombent en quenouille. Une femme ne peut même avoir de legs par le testament ou par la dernière volonté ni de son mari, ni de son père, qu'avec le consentement du fils aîné, ou à son défaut, du plus proche parent. Si un homme a plusieurs filles, sans avoir de garçon, son plus proche parent hérite de tout le bien, sans que les filles puissent en avoir la moindre portion, si elles n'obtiennent le consentement de cet héritier. Si un homme a plusieurs fils, les cadets n'ont rien que ce que l'aîné veut bien leur donner. Il est vrai que le père peut faire des donations entre vifs, pendant qu'il est en santé; mais dès qu'il est dans son lit de mort, cela dépend de son fils aîné: encore fait-il très rarement de ces donations manuelles, & s'il en fait, elles sont peu considérables; il ne s'agit jamais de plus que
d'une

d'une vache ou d'une brebis ; avec cela un cadet doit être l'artisan de sa fortune.

Si le père n'a rien donné pendant sa vie à son fils cadet, celui-ci est obligé de rester auprès de son frère aîné, & de le servir tous les jours de sa vie, sans avoir autre chose que son *pain quotidien*. Comme les Hottentots aiment passionnément la liberté, il n'est pas difficile de s'imaginer combien le cadet souffre impatiemment cette espèce d'esclavage : cependant il a tant de respect pour la coutume, qu'il se soumet sans murmurer à son aîné, jusqu'à ce qu'il veuille bien lui accorder la liberté. Si l'aîné trouve qu'il ne lui convient pas de garder ses cadets, il leur donne ce qu'il veut, une vache ou une brebis, pour se mettre en ménage ; & il leur permet ou de se marier, ou d'aller servir les Européens. Dès ce moment, le cadet est libre, sans que son aîné puisse plus exiger de lui aucun service comme un devoir. Un aîné n'a pas moins de pouvoir sur ses sœurs : elles ne peuvent ni le quitter, ni se marier, sans sa permission. Il leur donne ce qu'il lui plaît, lorsqu'il les met en liberté. Je me trouve sur cette matière parfaitement d'accord avec le P. *Tachard*. J'ajoute seulement, que le fils aîné, ou en général l'Héritier, est obligé de prendre soin

de la femme , ou des femmes du mari décédé, pendant leur vie, ou seulement pendant leur viduité. Chez les *Namaquas*, une veuve est toujours tutrice de son fils aîné , qui est obligé de la nourrir le reste de ses jours , à moins que par un second mariage elle ne renonce à ses droits.

FIN DE LA I. PARTIE.



AVIS

AVIS AU RELIEUR.

Le Relieur aura soin de conserver le papier blanc à côté des Cartes Géographiques, afin de les faire déborder hors du Livre.

AAN DEN BOEKBINDER.

De Boekbinder zy gewaarschouwt het papier ter zyde de Landkaarten niet af te snyden, om de Kaarten zoodanig in te zetten, datze buiten het Boek uitflaan.

1000

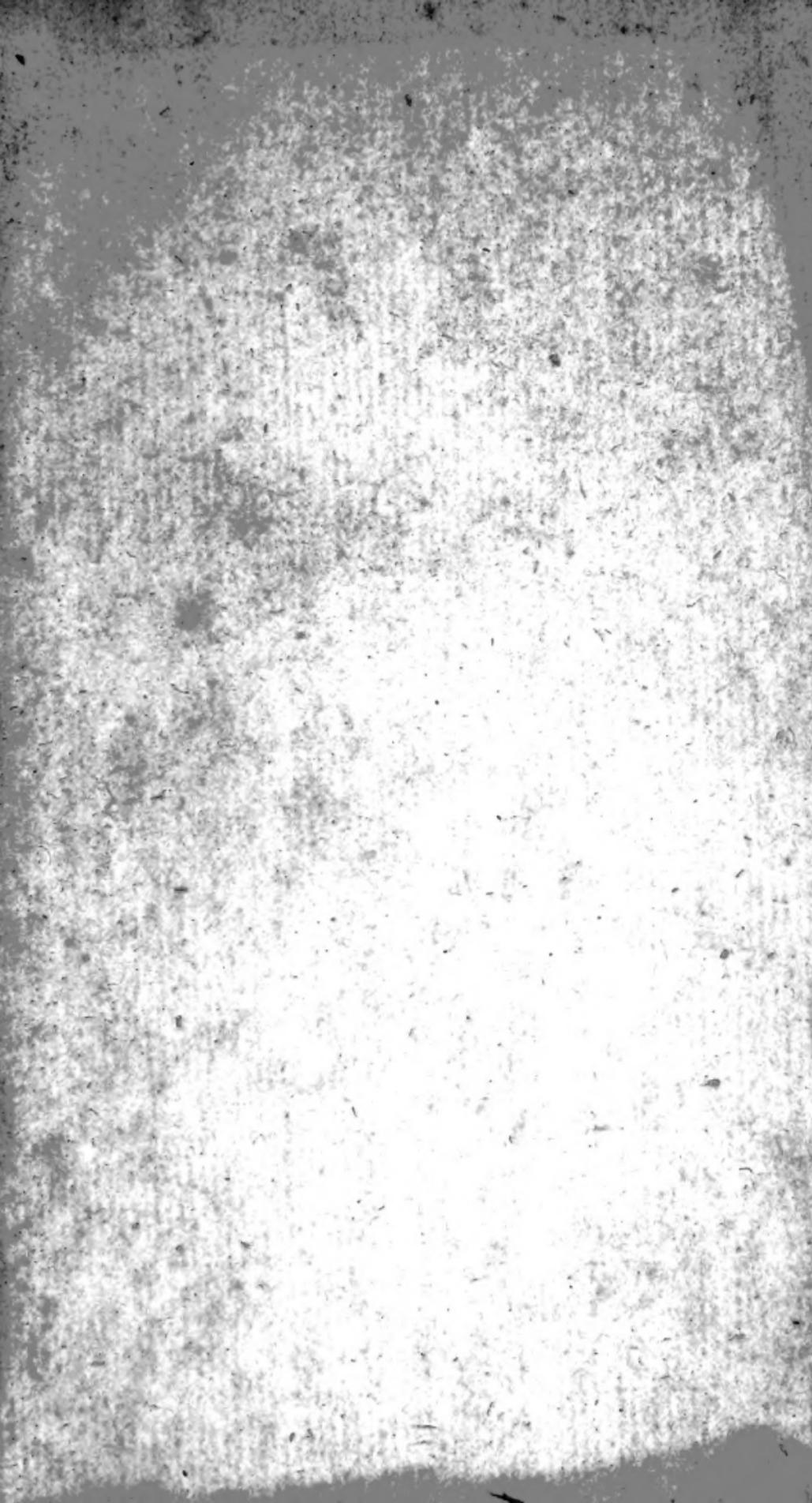
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

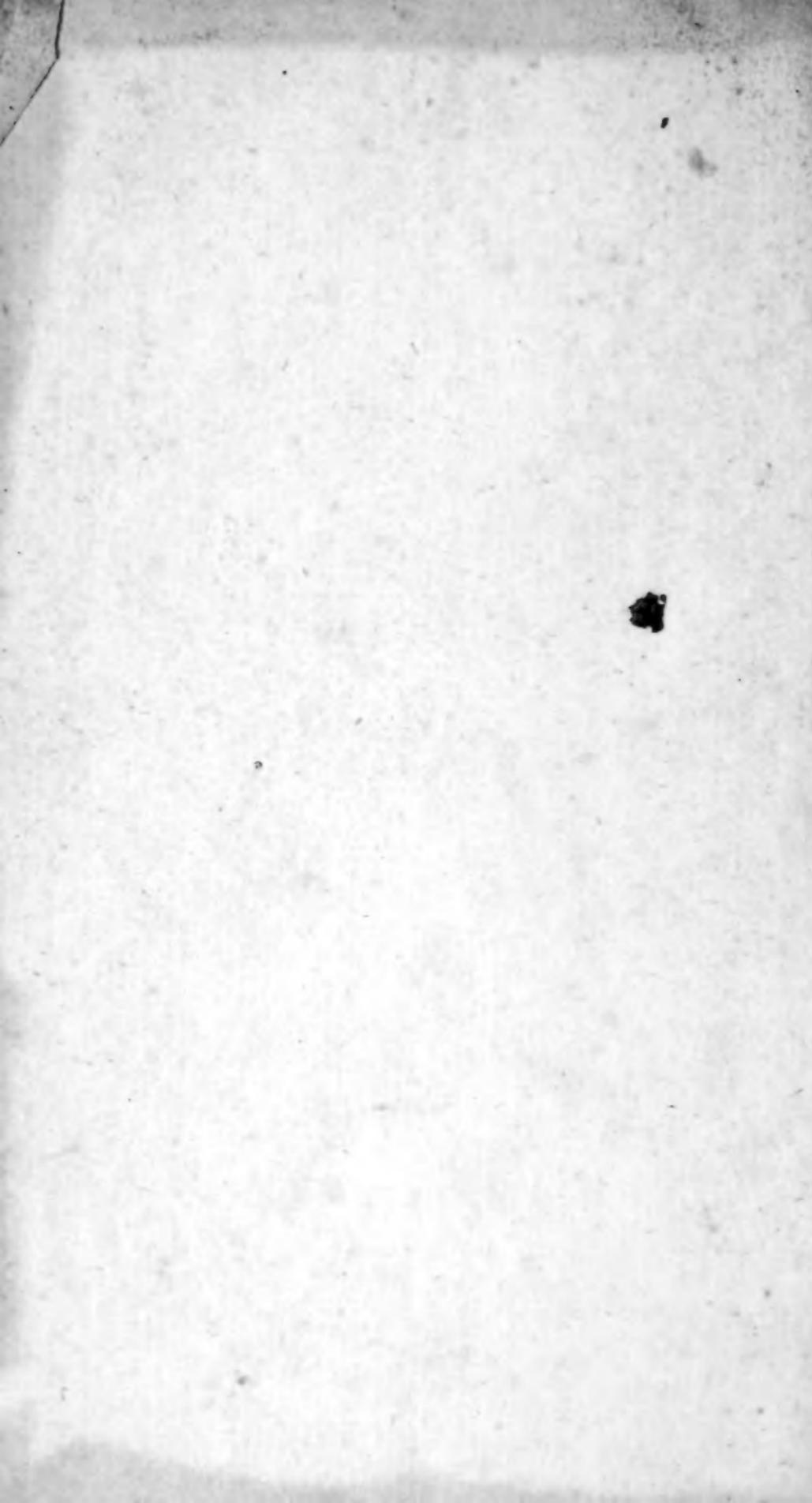
PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS DEPARTMENT
5712 S. DICKINSON ST.
CHICAGO, ILL. 60637
TEL. 773-936-3700









17 7-2

17 7-2

17 7-2

17 7-2

